10508

Digitized by Google

ŒUVRES
DE PLUTARQUE.

TOME TROISIEME.

VIES DES HOMMES ILLUSTRES
contenues dans le troiſieme Volume.

PAULUS ÆMYLIUS. . . } comparés.
TIMOLEON. . . . . }

PELOPIDAS. . . . . } comparés.
MARCELLUS. . . . . }

ARISTIDES. . . . . } comparés.
MARCUS CATO. . . . }

DE L'IMPRIMERIE DE PH.-D. PIERRES,
Imprimeur Ordinaire du Roi, &c.

SEN

LES VIES
DES
HOMMES ILLUSTRES
DE PLUTARQUE,

Traduites du Grec par JACQUES AMYOT, *Grand-Aumônier de France;*

Avec des Notes & des Observations de MM. l'Abbé BROTIER & VAUVILLIERS, de l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres.

TOME TROISIEME.

A PARIS,

CHEZ JEAN-BAPTISTE CUSSAC, au Parnasse Français, rue du vieux Colombier.

M. DCC. LXXXIV.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILÉGE DU ROI.

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE" NAPOLI

SOMMAIRE

DE LA VIE DE PAUL ÉMILE.

Vues de Plutarque en écrivant les Vies des Hommes illuſtres. III. *Ancienneté & nobleſſe de la famille Æmilia.* IV. *Naiſſance de Paul Émile.* V. *Ses premiers emplois.* VI. *Ses talens militaires.* VII. *Ses mariages.* IX. *Son premier conſulat. Sa guerre dans la Ligurie.* X. *Son goût pour les ſciences & pour les arts.* XI. *Guerre contre Perſée, roi de Macédoine. Origine des guerres entre les Macédoniens & les Romains.* XIV. *Second conſulat de Paul Émile. Il eſt chargé de la guerre contre Perſée.* XIX. *Avarice de ce Prince.* XX. *Habileté de Paul Émile.* XXI. *Il tire des eaux du mont Olympe.* XXII. *Diverſes opinions ſur l'origine des ſources & des fontaines.* XXIV. *Paul Émile fait pénétrer ſon armée dans la Macédoine à travers le mont Olympe. Hardieſſe de Scipion Naſica.* XXV. *Hauteur de l'Olympe.* XXVII. *Frayeur de Perſée.* XXVIII. *Paul Émile reconnoît l'armée de l'ennemi.* XXIX. *Il fait les diſpoſitions pour la bataille.* XXX. *Scipion Naſica engage le combat.* XXXI. *Intrépidité de Paul Émile.* XXXII. *Perſée ſe retire de la bataille.* XXXIII. *Belle ordonnance de l'armée Macédonienne.* XXXIV. *Paul Émile ſaiſit le moment où il peut la rompre.* XXXV.

Action courageuſe de Caton, fils de Caton le Cenſeur. Victoire remportée par Paul Émile. XXXVII. *Fuite de Perſée.* XXXVIII. *Il ne penſe qu'à ſauver ſes tréſors. Il ſe refugie dans l'iſle de Samothrace.* XXXIX. *Toute la Macédoine ſe ſoumet en deux jours à Paul Émile. Promptitude extrême avec laquelle la nouvelle de la victoire eſt portée à Rome.* XL. *Exemples anciens & récens de la promptitude des nouvelles.* XLII. *Priſe de Perſée.* XLIII. *Honneurs que lui rend Paul Émile. Sa douleur à la vue d'un roi malheureux.* XLIV. *Conduite baſſe & vile de Perſée.* XLV. *Remontrances de Paul Émile à ſon armée ſur l'inſtabilité des choſes humaines.* XLVI. *Il parcourt la Grece, ſoulage le peuple, & réforme le gouvernement.* XLVII. *Ses réglemens pour la Macédoine. Il lui donne la liberté.* XLVIII. *Sa libéralité, ſa grandeur d'ame.* XLIX. *Il entre dans l'Épire avec l'ordre du ſénat d'abandonner le pillage des villes aux ſoldats. État de l'or & de l'argent qui ſe trouve dans l'Épire.* L. *Paul Émile repaſſe en Italie.* LI. *Servius Galba veut lui enlever les honneurs du triomphe.* LIII. *Servilius le venge de cet outrage.* LV. *On lui décerne les honneurs du triomphe. Magnificence de ſon triomphe. Richeſſes d'or & d'argent qui y ſont portées.* LVII. *Deuil dans la maiſon de Paul Émile par la mort de ſes deux fils.* LVIII. *Sa conſtance & ſa modération.* LIX. *Mort de Perſée. Sort de ſes enfans.*

LX. *L'impôt aboli à Rome après la conquête de la Macédoine. Différence de conduite dans Paul Émile & dans ſon fils Scipion l'Africain.* LXI. *Paul Émile eſt nommé cenſeur.* LXII. *Sa mort. Honneurs qu'on lui rend. Médiocrité de ſa fortune.*

Depuis l'an 526 juſqu'à l'an 588 de Rome, 166 ans avant Jeſus-Chriſt.

LES VIES

LES VIES
DES
HOMMES ILLUSTRES
GRECS ET ROMAINS,
COMPARÉES L'UNE AVEC L'AUTRE
PAR PLUTARQUE DE CHÆRONNÉE.

PAULUS ÆMYLIUS[a].

QUAND je me mis à eſcrire ces vies, ce fut au commencement pour profiter aux autres, mais depuis je y ay perſeveré & continué pour profiter à moymeſme, regardant en ceſte hiſtoire comme dedans un miroir, & taſchant à raccouſtrer aucunement ma vie, & la former au moule des vertus de ces grands perſonnages. Car ceſte façon de rechercher leurs meurs, & eſcrire leurs vies, me ſemble proprement un hanter familierement

[a] La Préface & la Comparaiſon montrent que Plutarque avoit mis la vie de Paul Émile avant celle de Timoléon, & qu'il ne s'étoit pas fait une loi inviolable de placer toujours le Grec avant le Romain.

& frequenter avec eulx, & m'eſt avis que je les loge tous chez moy les uns après les autres, quand je viens à contempler en leurs hiſtoires, & à conſiderer quelles qualitez ilz avoyent, & ce qui eſtoit de grand en chacun d'eulx, en eliſant & prenant ce qui fait principalement à noter, & qui plus eſt digne d'eſtre ſceu & cogneu en leurs dicts & leurs faicts.

O dieux! plus grand plaiſir pourroit il eſtre au monde,

ne qui euſt plus de force à faire que l'homme vueille corriger & emender les vices de ſes meurs? Le philoſophe Democritus eſcrit, que nous devons prier qu'il ſe preſente à nous des images heureuſes en l'air, & que les bonnes qui ſont propres & convenables à noſtre nature s'addreſſent plus toſt à nous, que les mauvaiſes & malencontreuſes, preſuppoſant une opinion & une doctrine faulſe en la philoſophie, & qui induit les hommes en ſuperſtitions infinies, qu'il y ait des images bonnes & mauvaiſes qui diſcourent par l'air, & qu'elles donnent aux hommes impreſſion de bien ou de mal, en les inclinant à vice ou à vertu.

II. Mais quant à moy, par la continuation de lire les ancienes hiſtoires, & d'en extraire ces vies que je redige par eſcript, en recevant touſjours en mon entendement les choſes dignes de

memoire des plus gens de bien, & des plus vertueux hommes du temps paſſé, je m'inſtruis moymeſme, & me prepare à rejetter arriere de moy & repoulſer toute mauvaiſe, laſche, deshoneſte ou maligne condition, ſi d'adventure la frequentation & converſation de ceulx avec qui il fault que je hante neceſſairement, m'en attache & m'en imprime, par contagion, aucune. Ce que je fais en deſtournant ma penſée tranquille, & non agitée de paſſion quelconque, à la conſideration de tant de beaux exemples: comme maintenant je vous preſente en ce traitté les vies de Timoleon Corinthien, & de Paulus Æmylius Romain, leſquelz n'ont pas ſeulement eu l'intention bonne & la voulunté droitte, mais auſſi la fortune heureuſe & proſpere ès affaires qu'ilz ont tous deux maniez: de maniere qu'il vous ſera malaiſé à juger & decider quand vous aurez leu leurs vies, ſi ce a eſté plus par prudence, ou par heur qu'ilz ſont venus à chef des plus beaux & plus grands de leurs faicts.

III. Or que la maiſon des Æmyliens à Rome ait tousjours eſté des nobles, que lon appelle patricienes, & des plus ancienes, les hiſtoriens, pour la plus part, en ſont bien d'accord: mais que le premier de celle race, qui a donné ce nom à toute la poſterité, ait eſté un Marcus [1] filz du

[1] Un Mamercus.

ſage Pythagoras, lequel fut ſurnommé Æmylius pour la doulceur & bonne grace de ſon langage, il y en a aucuns qui l'ont eſcrit, meſmement ceulx qui ont dit que le roy Numa eſtoit diſciple de Pythagoras. Comment que ce ſoit, la plus part de ceulx de ceſte maiſon, qui ont acquis honneur & reputation pour avoir ſuyvy la vertu, ont eu auſſi la fortune favorable, excepté Lucius Paulus, qui mourut en la bataille de Cannes : mais la deffortune de celuy là porte teſmoignage de ſa prudence & de ſa vaillance tout enſemble, pour ce que n'ayant peu deſtourner la temerité de celuy qui eſtoit ſon compagnon au conſulat, de l'envie de combattre, il fut malgré luy participant du combat, mais non pas de la fuitte comme l'autre, qui ayant eſté cauſe d'attacher la bataille, s'enfouit : là où luy, qui l'avoit empeſchée à ſon pouvoir, demoura ferme, & y mourut en combattant vaillamment juſques au dernier ſouſpir.

IV. Celuy là doncques laiſſa une fille nommée Æmylia, laquelle fut mariée au grand Scipion : & un filz, Paulus Æmylius, qui eſt celuy dont nous eſcrivons preſentement, la jeuneſſe duquel ſe rencontra en un temps floriſſant en gloire & en honneur, par la vertu de pluſieurs grands & illuſtres perſonnages qui vivoyent alors, entre leſquelz il feit reluire ſon nom, & ſi ne fut point par les meſmes arts que ſuyvoyent, ny par le

meſme chemin que tenoyent les jeunes hommes bien eſtimez de ce temps là : car il ne s'exercita point à plaider les cauſes des particuliers en jugement, ny ne ſe voulut onques adonner à ſaluer, embraſſer & careſſer les hommes pour mendier leur faveur, encore que par telle ſollicitude, & par telles brigues, pluſieurs vinſent à gaigner la bonne grace du commun peuple : & ſi ne laiſſoit pas à le faire, pource que ſa nature ne fuſt bien propre à l'un & à l'autre, s'il euſt voulu s'en meſler, mais il aima mieulx acquerir la reputation d'homme de bien, vaillant, entier & droitturier, comme eſtant ceſte voye meilleure que les deux autres, & auſſi en peu de temps y ſurmonta il tous ceulx qui eſtoyent de ſon aage.

V. Le premier magiſtrat honorable qu'il demanda, fut l'Ædilité, en laquelle pourſuitte il fut preferé à douze autres concurrents qui la demandoyent auſſi, & ſi n'eſtoyent pas hommes de petite qualité, car chaſcun d'iceulx parvint depuis au conſulat. Et ayant eſté ſemblablement eleu du nombre des presbtres que les Romains appèllent Augures, qui ont la charge & la ſuperintendence des divinations qui ſe font par le vol des oiſeaux & par les ſignes & preſages de l'air & du ciel, il meit tant d'eſtude à apprendre les us & couſtumes romaines en cela, & rechercha ſi diligemment l'obſervance de la religion,

& la diligence des anciens Romains ès choſes divines, que de celle presbtriſe qui paravant n'eſtoit eſtimée qu'un tiltre d'honneur, & n'eſtoit deſirée que pour en avoir le nom ſeulement, il en feit l'une des principales & des plus haultes ſciences qui fuſſent en honneur à Rome : en quoy faiſant il teſmoigna & confirma eſtre veritable ce que tienent aucuns philoſophes, que religion eſt la ſcience de ſervir dieu. Car quand il faiſoit aucune choſe appartenante à l'office de celle presbtriſe, il la faiſoit avec grande experience, grand ſoing & grande diligence, ſans penſer à autre choſe, & ſans y rien omettre des ancienes cerimonies, ny auſſi en adjouſter de nouvelles, conteſtant bien ſouvent pour des choſes qui ſembloyent fort legeres & petites à l'encontre de ſes compagnons, en leur remonſtrant qu'encore que lon preſuppoſe que les dieux ſoyent faciles à contenter, & qu'ilz pardonnent aiſeement les faultes faictes par ſeule negligence, toutefois quand il n'y auroit autre choſe, que le regard de l'entretenement de la choſe publique, on ne devroit pas facilement diſſimuler ny paſſer en nonchaloir les omiſſions & faultes faittes en ces affaires là : pource, diſoit-il, que lon ne commence jamais à remuer & changer l'eſtat d'une choſe publique, en commettant d'entrée quelque notable contravention aux loix : mais auſſi fault il eſtimer, que

lon abandonne la garde des principaux fondemens d'un eſtat politique, quand on deſdaigne le ſoing de faire obſerver diligemment les inſtitutions d'iceluy, pour petites & menues qu'elles ſoyent.

VI. Auſſi ſe monſtra il pareillement ſevere obſervateur & roide exacteur de la diſcipline militaire, ne cherchant pas d'acquerir l'amour des ſoudards par leur complaire, quand il avoit charge en un camp, comme pluſieurs faiſoyent en ce temps là, ny ne briguant pas d'avoir une ſeconde charge par ſe monſtrer doulx & gracieux en la premiere, à ceulx qui eſtoyent deſſoubs luy, ains leur monſtrant, luy meſme, de poinct en poinct, ce que portoyent les ordonnances de la guerre, ne plus ne moins que feroit un presbtre qui declareroit & nommeroit les cerimonies de quelque ſainct ſacrifice, où il y auroit danger de faillir d'un ſeul poinct : & en ſe declarant auſtere & terrible à ceulx qui deſobeïſſoyent, & qui tranſgreſſoyent les loix militaires, il maintenoit la choſe publique en ſon entier, eſtimant que vaincre les ennemis par armes n'eſtoit qu'un acceſſoire, par maniere de dire, au prix de bien dreſſer & aguerrir ſes citoyens par bonne diſcipline. Comme donques les Romains euſſent la guerre en Levant contre le roy Antiochus, qui fut ſurnommé le Grand, y eſtans employez tous

les ptincipaux capitaines de Rome, il leur en ſourdit un autre en Occident du coſté des Heſpagnes, où il ſe leva de grands mouvemens, & y fut envoyé Æmylius præteur, non point avec ſix haches, comme avoyent les autres præteurs que lon portoit devant eulx, mais avec douze, de maniere que ſoubz le nom de præteur, il eut authorité & dignité conſulaire : ſi y desfeit par deux fois les Barbares en bataille rengée, & en tua bien juſques au nombre de trente mille, & feit ce grand exploit par avoir bien & ſagement ſceu choiſir l'avantage du lieu & du temps, pour combattre ſes ennemis, ainſi comme ilz paſſoyent une riviere [1] : ce qui facilita grandement la victoire à ſes gens : & davantage il y conquit deux cents cinquante villes, qui le receurent vouluntairement. Et ainſi laiſſant toute la province pacifique, & ayant receu le ſerment de fidelité qu'elle feit de nouveau entre ſes mains, il s'en retourna à Rome ſans s'eſtre en tout ce voyage enrichy d'une ſeule drachme d'argent : car il eſtoit par tout ailleurs aſſez peu ſoigneux de ſon profit, & ſi deſpendoit liberalement ſans eſpargner ſon bien, qui n'eſtoit pas grand, comme il apparut quand il fut decedé, par ce qu'à peine peult il

[1] Non ; mais en la paſſant lui-même à propos. Au reſte, Tite-Live nous apprend qu'il y avoit été battu l'année précédente.

ſuffire à payer le douaire qui eſtoit deu à ſa femme.

VII. En premieres nopces il eſpouſa Papyria fille d'un perſonnage conſulaire Papyrius Maſſo[1], & après avoir long temps eſté avec elle, il la repudia, combien qu'il en euſt de très beaux enfans : car ce fut elle qui luy porta le tant renommé Scipion ſecond, & Fabius Maximus. Et quant à la cauſe de ce divorce, la cognoiſſance n'en eſt point venue par eſcript juſques à nous : mais il me ſemble bien qu'un propos que lon compte en matiere de ſeparation de mariage, eſt veritable : c'eſt à ſçavoir que quelquefois un Romain ayant repudié ſa femme, ſes amis l'en tenſerent, en luy demandant, « Que trouves tu à redire en » elle ? n'eſt-elle pas femme de bien de ſon corps ? » n'eſt-elle pas belle ? ne porte elle pas des beaux en- » fans » ? Et luy eſtendant ſon pied, leur montra ſon ſoulier, & leur reſpondit : « Ce ſoulier n'eſt » il pas beau ? n'eſt-il pas bien fait ? n'eſt il pas » tout neuf ? toutefois il n'y a perſonne de vous » qui ſache où il me blece le pied ». Car à la verité les grandes faultes evidemment deſcouvertes ſont bien cauſe ordinairement de faire aux maris repudier leurs femmes : mais il y a quelquefois de petites hargnes & riottes ſouvent repetées, procedentes de quelques facheuſes con-

[1] Le grec porte Mnaſon, mais Tite-Live l'appelle Maſſon.

ditions, ou de quelque diſſimilitude ou incompatibilité de nature, que les eſtrangers ne cognoiſſent pas, leſquelles par ſucceſſion de temps engendrent de ſi grandes alienations de vouluntez entre des perſonnes, qu'elles ne peuvent plus vivre ny habiter enſemble.

VIII. Ainſi Æmylius ayant repudié ſa premiere femme Papyria, en eſpouſa une autre, qui luy porta deux enfans maſles, qu'il reteint pour luy en ſa maiſon, & donna ſes deux premiers à adopter en deux très nobles, très riches & très puiſſantes maiſons, l'aiſné en celle de Fabius Maximus, celuy qui fut par cinq fois conſul, & le puiſné en celle des Corneliens, & l'adopta le filz du grand Scipion l'Africain, eſtant ſon couſin germain, & le nomma Scipion. Quant aux filles, le filz de Cato en eſpouſa l'une, & l'autre Ælius Tubero, qui fut un grand homme de bien, & qui ſe mainteint plus magnanimement en ſa pauvreté que nul autre Romain: car ilz eſtoyent ſeize proches parents tous du nom & de la race des Æliens, qui n'avoyent qu'une petite maiſon en la ville, & une petite poſſeſſion aux champs dont ilz s'entretenoyent, & vivoyent tous enſemble en une meſme maiſon avec leurs femmes & force petits enfans. Entre leſquelles femmes fut l'une des filles de Paulus Æmylius, après qu'il euſt eſté par deux fois conſul, & qu'il eut triumphé par

deux fois, n'ayant point de honte de la pauvreté de ſon mary, mais ayant en admiration ſa vertu, pour laquelle il eſtoit pauvre : là où les freres & parents de maintenant, s'ilz ne ſont eſloignez les uns des autres par diſtances de climats tous entiers, & qu'il n'y ait des rivieres qui les ſeparent les uns des autres, ou des murailles qui diviſent & bornent leurs heritages, & qu'il n'y ait de grands eſpaces vuides entre deux, ilz ne ceſſent d'avoir guerres & procès les uns contre les autres. Ce ſont les beaux exemples que l'hiſtoire met devant les yeux à ceulx qui les veulent peſer & conſiderer, pour en tirer inſtruction de bien vivre & ſe bien gouverner.

IX. Au demourant, Æmylius eſtant eleu conſul [1], alla faire la guerre aux Lyguriens, qui habitent le long des Alpes, & que lon appelle autrement Lyguſtins. Ce ſont hommes hardis, courageux & belliqueux, & qui lors eſtoyent bien aguerriz pour la continuation de combattre ordinairement à l'encontre des Romains, dont ilz eſtoyent voiſins : car ilz tenoyent l'extremité de l'Italie, qui va abboutiſſant aux grandes Alpes, & celle rengée meſme des Alpes, dont le pied eſt baigné de la mer de Thoſcane, & qui regarde devers la coſte de l'Afrique, & ſont meſlez avec

[1] L'an de Rome 572. Paul Émile fit la guerre l'année ſuivante.

les Gaulois & les Heſpagnolz, voiſins de celle liſiere de marine, & pour lors eſcumans toute la mer Meditetrane, juſques au deſtroit des coulonnes d'Hercules, avec petits vaiſſeaux legers de courſaires empeſchoyent tout le trafic & entrecours de la marchandiſe. Æmylius donques les eſtant allé chercher juſques en leur païs, ilz l'attendirent avec une armée de quarante mille combatans, & neantmoins ne laiſſa de les charger, encore qu'il n'en euſt pas huit mille en tout, & que eulx fuſſent preſque cinq contre un, & les rompit & chaſſa juſques dedans leurs villes, puis leur feit porter paroles d'accord & d'appointement, pource que les Romains ne vouloyent pas de tout poinct exterminer ne deſtruire celle nation des Lyguriens, à cauſe qu'elle leur eſtoit comme un rempar ou un boulevart contre les mouvemens des Gaulois, qui n'eſpioyent autre choſe que le moyen & l'occaſion d'envahir l'Italie : parquoy ces Lyguriens ſe rendirent à luy, & luy meirent entre ſes mains leurs places fortes & leurs vaiſſeaux. Æmylius leur rendit leurs places, ſans y faire autre dommage que d'en abatre les murailles & fortifications : mais il leur oſta tous leurs vaiſſeaux, ſans leur en laiſſer pas un plus grand que des batteaux à trois rames ſeulement, & delivra tous ceulx qu'ilz avoyent pris priſonniers tant par mer que par terre, qui ſe trouverent

Explication de l'Estampe.

L'ESTAMPE repréſente deux portiques, ſur le côté de l'un deſquels la ſtatue de Minerve indique la ville d'Athènes; dans le fond on voit le peuple aſſemblé. Sur le devant, un payſan préſente ſa coquille à Ariſtide, en le priant d'y écrire le nom d'Ariſtide. Ariſtide l'écrit, & lui dit : En quoi vous a-t-il offenſé ? En rien, répond le manant. Je ne le connois pas; mais il me déplaît de l'entendre toujours appeller le Juſte.

SOMMAIRE

trouverent en grand nombre, tant Romains, qu'autres.

X. Ce ſont les choſes plus dignes de memoire qu'il feit en l'an de ſon premier conſulat : depuis il monſtra par pluſieurs fois avoir envie d'eſtre de rechef conſul, & de faict ſe preſenta une fois à la pourſuitte, & en ayant eſté eſconduit, de là en avant ne le demanda plus ; ains vaqua ſeulement aux choſes de la religion, & à bien inſtruire ſes enfans, non ſeulement en la diſcipline romaine comme luy avoit eſté nourry, mais auſſi un peu trop curieuſement en la grecque : car il ne tenoit pas ſeulement des maiſtres de grammaire, de rhetorique & de dialectique, mais auſſi des peintres, des imagiers, des piqueurs & dompteurs de chevaux, & des veneurs Grecs à l'entour de ſes enfans : & luy meſme, s'il n'avoit autte affaire pour la choſe publique qui l'empeſchaſt, eſtoit tousjours après tant qu'ilz apprenoyent, ou qu'ilz s'exercitoyent : car il aimoit ſes enfans autant ou plus que nul autre Romain.

XI. Or quant aux affaires publiques, les Romains avoyent ja la guerre contre le roy Perſeus [1], & blaſmoit on fort les capitaines, qui juſques là y avoyent eſté envoyez, de ce que par faulte de ſuffiſance & de hardieſſe ilz s'y eſtoyent ſi laſche-

[1] La guerre contre Perſée, roi de Macédoine, avoit commencé l'an de Rome 583.

ment & ſi honteuſement portez, qu'ilz ſe faiſoyent moquer d'eux, & recevoyent plus de dommage qu'ilz n'en faiſoyent à ce roy. Car peu devant ilz avoyent rengé le roy Antiochus au delà du mont Taurus, luy ayans fait quitter tout le demourant de l'Aſie, & l'avoyent renfermé au dedans des bornes de la Syrie : encore avoit il eſté bien aiſe d'achepter celle paix avec quinze mille talents [1], qu'il paya pour l'amende. Et peu devant avoyent auſſi vaincu le roy de Macedoine Philippus en la Theſſalie, & avoyent delivré les Grecs de la ſervitude des Macedoniens : &, qui plus eſt, ayans desfaict Hannibal, auquel nul prince ne roy qui fuſt au monde, n'eſtoit comparable, ny quant à la puiſſance, ny quant à la hardieſſe, ilz eſtimoyent que ce leur eſtoit une trop grande honte que ceſte guerre qu'ilz avoyent contre Perſeus, duraſt ſi longuement de pair à pair, comme ſi c'euſt eſté un adverſaire egal au peuple de Rome, attendu meſmement qu'il ne combatoit contre eulx qu'avec les reliques de la desfaitte de ſon pere ſeulement, ne ſçachans pas que Philippus avoit laiſſé ſon armée beaucoup plus forte & mieulx aguerrie par la roupte qu'il avoit receuë, qu'elle ne l'eſtoit auparavant. Dequoy il ne ſera point impertinent que nous eſcri-

[1] Ce ſont environ neuf millions d'or. *Amyot.* Ces quinze mille talens font 70,031,250 livres de notre monnoie.

vions ſommairement, en reprenant l'hiſtoire un peu de plus hault.

XII. Antigonus celuy des capitaines & ſucceſſeurs d'Alexandre le grand, qui eut le plus de puiſſance, ayant acquis pour luy & pour les ſiens, le tiltre de roy, eut un filz nommé Demetrius, duquel naſquit un ſecond Antigonus, qui fut ſurnommé Gonatas, & eut un filz qui fut auſſi nommé Demetrius, lequel ne regna pas long temps, ains mourut laiſſant un filz appellé Philippus en fort bas aage : à l'occaſion dequoy les princes & ſeigneurs de la Macedoine, craignans que le royaume ne demouraſt ſans chef, avancerent un Antigonus, qui eſtoit couſin du roy dernier mort, & luy feirent eſpouſer la mere du petit Philippus, en luy donnant du commencement le nom de tuteur du roy & de capitaine general tant ſeulement : mais depuis l'ayans trouvé bon prince & ſage, & utile aux affaires du royaume, ilz luy donnerent abſoluëment le nom de roy, qui fut ſurnommé Doſon, c'eſt à dire, qui donnera, pource qu'il promettoit aſſez, & donnoit peu.

XIII. Après luy regna Philippus, lequel en ſa premiere jeuneſſe donna plus grande eſperance de ſoy que nul autre des roys : de maniere que lon eſtimoit qu'il ſeroit pour remettre un jour la Macedoine en ſa gloire anciene, & que luy

ſeul ſeroit pour reprimer la puiſſance des Romains qui ſe levoit contre tout le monde : mais ayant eſté rompu en une groſſe bataille par Titus Quintius Flaminius, près la ville de Scotuſe, pour lors il plia ſoubs le joug, & ſe remit de toutes choſes à la mercy des Romains : & penſa en eſtre eſchappé à bon marché, pour quelque legere amende que les Romains luy feirent payer : mais depuis il s'en meſcontenta fort, eſtimant que regner par la mercy des Romains eſtoit à faire à un eſclave cherchant de vivre en delices à ſon aiſe, non pas à un prince vaillant & magnanime : au moyen de quoy il tourna tout ſon entendement, & employa toute ſon eſtude à la guerre, faiſant ſes preparatifs le plus ſecretement & le plus finement qu'il luy eſtoit poſſible. Car il laiſſoit les villes qui eſtoyent le long de la marine & ſur les grands chemins, ſans y fortifier choſe quelconque, & à demy deſertes & depeuplées, à fin que lon n'euſt point d'occaſion de ſe doubter & deffier de luy : & ce pendant ès haultes contrées de ſon royaume arriere des chemins paſſans, il aſſembloit force gens de guerre, & empliſſoit les villes & places fortes, qui eſtoyent à l'eſcart, d'armes, d'argent & de bons combatans, ſe provoyant & preparant pour la guerre, laquelle il tenoit couverte & cachée le plus qu'il pouvoit : car il avoit en reſerve proviſion de harnois pour

armer trente mille combattans, & bien huit millions de mines [1] de blé retiré & ſerré dedans les fortes places, & d'argent comptant ce qu'il en falloit pour entretenir, l'eſpace de dix ans durant, dix mille eſtrangers pour defendre le plat païs : mais avant qu'il peuſt executer & mettre en effect ce qu'il avoit projetté de faire, il mourut de douleur & de regret, après avoir cogneu qu'il avoit injuſtement fait mourir le meilleur de ſes enfans, Demetrius, par la calumnie & fauſſe accuſation du pire, qui eſtoit Perſeus, lequel ſuccedant à ſon pere au royaume, luy ſucceda auſſi en la haine qu'il avoit à l'encontre des Romains : mais il n'avoit pas eſpaules pour ſouſtenir un ſi peſant fardeau, meſmement eſtant de ſi vile, ſi laſche & ſi meſchante nature, comme il eſtoit : car entre pluſieurs autres vices & mauvaiſes conditions qu'il avoit, il eſtoit extremement avaricieux : & ſi dit on qu'il n'eſtoit pas legitime, parce que la femme de Philippus l'avoit pris d'une couſturiere natifve d'Argos, laquelle s'appelloit Gnathainia, incontinent qu'il fut né, & ſe l'avoit ſuppoſé : & tient on que ce fut la principale cauſe, pour laquelle il chercha les moyens de faire mourir Demetrius, craignant que le filz legitime ne fuſt occaſion de faire re-

[1] Dans le grec, de médimnes. Voyez la Vie de Lycurgue, Chap. XII.

chercher & averer ſa baſtardiſe : toutesfois quelque laſche qu'il fuſt, & de vile & baſſe nature, il trouva les forces de ſon royaume ſi grandes, qu'il ſe laiſſa aller à entreprendre la guerre contre les Romains, laquelle il ſoufteinr aſſez longuement, & feit teſte à des capitaines conſulaires, & repoulſa de groſſes armées tant par mer que par terre, & ſi en batit aucuns, comme entre autres Publius Licinius, lequel eſtant entré le premier dedans la Macedoine, il rompit en une rencontre de gens de cheval, où il luy tua deux mille cinq cens bons hommes, & en prit ſix cens priſonniers, & eſtant l'armée de mer à l'ancre devant la ville de Orée, il leur alla faire une charge au deſprouveu, où il prit vingt groſſes navires de charge, avec tout ce qui eſtoit dedans, & meit les autres à fond qui eſtoyent chargées de bledz : & ſi prit davantage cinquante & quatre que fuſtes que galiotes de cinquante rames. Le ſecond des capitaines conſulaires auſquelz il combatit, fut Hoſtilius, lequel il repoulſa, ainſi comme il eſſayoit d'entrer à force ouverte dedans la Macedoine par le pas de la ville de Elymie : & une autre fois qu'il y eſtoit entré à la deſrobée par le coſté de la Theſſalie, il luy alla preſenter la bataille, que l'autre n'oza accepter. Et comme ſi ceſte guerre luy euſt donné peu d'affaire, & qu'il ſe fuſt peu ſoucié des Romains, encore feit il

ce pendant un voyage contre les Dardaniens, où il desfeit & meit en pieces dix mille des Barbares, & en amena très grande quantité de butin. Qui plus eſt, il ſollicitoit une nation Gauloiſe habitant le long de la riviere de la Danoue [1], que lon nomme les Baſternes, hommes belliqueux & bons combatans à cheval, & ſemblablement auſſi prattiquoit les Eſclavons par le moyen de leur roy Genthius, pour les faire entrer avec luy en ceſte guerre, de ſorte qu'il courut un bruit qu'il avoit tant fait par argent envers ces Barbares, qu'ilz devoyent deſcendre en Italie par le hault de la Gaule, tout le long de la mer Adriatique.

XIV. Parquoy les Romains entendans toutes ces nouvelles, penſerent qu'il n'eſtoit plus temps de s'amuſer à donner les charges de la guerre par grace & par faveur, à ceulx qui les briguoyent, ains au contraire qu'il falloit que eulx meſmes y appellaſſent quelque homme d'honneur, bon capitaine & ſage, qui ſceuſt comme il falloit gouverner & manier de grandes choſes, ſemblable à Paulus Æmylius [2], lequel eſtoit ja fort avant en ſon aage : car il avoit ſoixante ans : mais il eſtoit encore homme vigoureux & robuſte, fortifié de gendres & d'enfans jeunes & diſpos, & de grand

[1] Le Danube.

[2] Le grec porte : cet homme étoit Paul Émile.

nombre de parents & d'amis tous gens d'authorité, leſquelz tous enſemble d'une voix luy conſeillerent qu'il obeïſt au peuple qui l'appelloit au conſulat. Il eſt vray que du commencement il feit un peu le long envers le peuple qui l'en ſollicitoit, & deſtournoit l'inſtance qu'on luy en faiſoit, diſant que ce n'eſtoit plus à luy à deſirer ny accepter telles charges : mais à la fin voyant que la commune venoit tous les jours à ſa porte, le ſemondre à haultes voix qu'il s'en veinſt ſur la place, & qu'ilz crioyent à l'encontre de luy de ce qu'il l'alloit refuſant, il ſe laiſſa perſuader. Et s'eſtant monſtré entre ceulx qui pourſuyvoyent le conſulat, il fut incontinent advis au peuple qu'il ne ſe preſentoit pas tant pour accepter ce magiſtrat, comme il leur apportoit la victoire toute certaine, & aſſeurance d'heureuſe iſſue de ceſte guerre, tant il fut voulontiers veu de ſes citoyens, & avec bonne eſperance eleu conſul pour la ſeconde fois [1]. Parquoy ſi toſt qu'il eut eſté eleu, ilz ne voulurent pas que lon tiraſt au ſort ſuyvant la couſtume, auquel des deux conſulz eſcherroit la province de la Macedoine, ains luy decernerent incontinent par leurs ſuffrages la charge entiere de toute la guerre macedonique, & ayant ainſi eſté eleu conſul & deputé pour aller faire la guerre au roy Perſeus, il fut honorable-

[1] L'an de Rome 586.

ment accompagné & convoyé par tout le peuple Romain juſques en ſa maiſon : où il trouva une ſiene petite fille nommée Tertia, eſtant encore en ſa premiere enfance, qui eſtoit toute eſplorée : ſi luy demanda, en la careſſant, ce qu'elle avoit à plorer. Elle luy reſpondit, en l'accolant & le baiſant, « Ne ſçavez vous pas, mon pere, que » noſtre Perſeus eſt mort » ? Ce qu'elle entendoit d'un petit chien ainſi appellé, qui avoit eſté nourry avec elle. « A la bonne heure, ma fille, » luy repliqua adonc Æmylius, j'accepte le pre- » ſage » : ainſi le recite l'orateur Ciceron au livre qu'il a eſcrir de la divination.

XV. Or eſtoit-ce lors la couſtume de ceulx qui eſtoyent eleus conſulz, après que lon les avoit declarez relz, de faire une harangue au peuple, pour le remercier de la grace & de l'honneur qu'il leur avoit fait : ſuyvant laquelle uſance s'eſtant le peuple Romain aſſemblé pour eſcouter Æmylius, il leur dit qu'il avoit demandé ſon premier conſulat pour l'amour & pour le regard de ſoymeſme, ayant eu lors beſoing de tel honneur : mais qu'il s'eſtoit preſenté au ſecond pour l'amour d'eulx qui avoyent beſoing d'un capitaine, au moyen dequoy il ne s'en ſentoit point obligé ny tenu à eulx ; & que s'ilz penſoyent que ceſte guerre ſe peuſt mieulx conduire par un autre que par luy, vouluntiers il luy en cedoit & quit-

toit dès lors toute la charge : & auſſi s'ilz avoyent telle fiance de luy, qu'il fuſt bien pour la faire, qu'ilz ne ſe meſlaſſent doncques point de parler ny d'entreprendre choſe quelconque qui appartenist à l'office & au devoir du capitaine, ains ſeulement s'empeſchaſſent de faire ſans mot dire ce qui leur ſeroit ordonné de ſa part, & qui ſeroit beſoing pour la conduite de ceſte guerre, pour ce que ſi chaſcun ſe vouloit encore meſler de commander, comme lon avoit fait au paravant, à ceulx qui doyvent & à qui il appartient de commander, ilz ſe feroyent encore moquer d'eulx plus que jamais, en la conduitte de leurs affaires.

XVI. Ces paroles feirent que les Romains luy rendirent grande obeïſſance, & conceurent bonne eſperance de l'advenir, eſtans tous bien aiſes d'avoir eſconduit ceulx qui par ambitieuſes flatteries aſpiroyent à ceſte charge, & d'y avoir commis un perſonnage qui euſt cueur de leur dire franchement & librement leur verité. Voilà comment le peuple Romain par ſe rendre ſubject à la raiſon & à la vertu, veint à commander aux autres, & à ſe faire le plus grand & le plus puiſſant de tout le monde[1].

XVII. Or que Paulus Æmylius partant pour

[1] Tant le peuple Romain étoit ſoumis à l'empire de la vertu, pour acquérir lui-même l'empire.

aller à ceſte guerre, ait eu le vent à gré, & qu'il ait aiſeement fait le voyage, je l'attribue bien à la faveur de fortune, laquelle luy feit ceſte grace qu'il arriva ſi promptement & ſi ſeurement en ſon camp : mais au demourant des exploits qu'il feit en toute ceſte guerre, en voyant une partie faitte par la promptitude de ſa hardieſſe, une autre par ſon bon ſens & bon conſeil, une autre par le devoir que feirent ſes amis qui le ſervirent de grande affection, & une autre par ſa conſtance reſoluë & aſſeurée au plus fort du peril, & par avoir ſceu prendre & choiſir le party qu'il falloit ſur le faict, je n'en puis attribuer aucun acte inſigne ny notable à celle ſiene bonne fortune, de laquelle on parle tant, comme lon peut faire ès faicts d'aucuns autres capitaines : ſi d'adventure lon ne veult dire, que l'avarice de Perſeus ait eſté la bonne fortune d'Æmylius : car pour crainte de deſpendre de l'argent, elle fut cauſe de ruiner totalement les affaires de Macedoine qui eſtoyent en très bons termes, & en bien grande eſperance de proſperer.

XVIII. Car il eſtoit deſcendu à ſa requeſte en la Macedoine dix mille Baſternes combatans à cheval, & autres dix mille qui les couſtoyoyent tousjours ès batailles à pied, tous gens vivans de la ſoude & de la guerre, comme ceulx qui ne ſçavoyent ny labourer la terre, ny traffiquer ſur

mer, ny nourrir du beſtail pour vivre, ny brief exercer autre meſtier, ny marchandiſe, que faire la guerre, combatre & vaincre ceulx qui ſe preſentoyent en bataille devant eulx : qui plus eſt, s'eſtans venuz camper & loger en la Mædique [1] près des Macedoniens, qui les voyoyent ainſi beaux & grands hommes, & ſi bien exercitez & appris à manier toutes ſortes d'armes, ſi braves & ſi audacieux en paroles & menaces contre les ennemis, cela leur avoit donné grand cueur : de ſorte qu'ilz ſe tenoyent tout aſſeurez, que les Romains ne les attendroyent jamais, ains s'eſtonneroyent à les regarder aux viſages, & à voir ſeulement leur demarche, tant elle eſtoit terrible & eſpouvantable : mais Perſeus, après avoir ainſi aſſeuré les cueurs de ſes gens, & les avoir emplis de telle eſperance, quand ce vint que les Barbares luy demanderent mille eſcus [2] comptans pour chaſque capitaine, il fut ſi esblouy & ſi troublé de ſon entendement quand il vint à compter la ſomme à quoy cela ſe montoit, par ſon avarice & ſa chicheté, qu'il renvoya ce renfort des Barbares, & refuſa leur ſervice, comme s'il euſt voulu meſnager & eſpargner pour les Romains, & non pas leur faire la guerre à toute

[1] Contrée de la Thrace près de la Macédoine.

[2] Mille pieces d'or, ou 23,625 livres de notre monnoie. Voyez Tite-Live, XLIV, 26.

oultrance, & comme s'il euſt deu rendre compte à toute rigueur de l'argent qu'il deſpendroit en ceſte guerre, à ceulx à qui il la faiſoit, combien qu'eulx meſmes luy enſeignaſſent ce qu'il devoit faire, attendu qu'oultre tout le reſte de leur equippage & appareil de guerre, ilz n'avoyent pas moins de cent mille perſonnes toutes aſſemblées & preſtes à faire ce qui ſeroit de beſoing: & luy entreprenant de reſiſter à une ſi groſſe puiſſance, & de ſouſtenir une guerre, pour laquelle ſes ennemis faiſoyent une ſi extraordinaire deſpenſe, d'entretenir tant de gens plus qu'il n'eſtoit neceſſaire, alloit dramant ſon or & ſon argent & le tenant ſeurement enfermé, comme s'il euſt eu peur d'y toucher, & qu'il n'euſt pas eſté ſien, & le faiſoit luy qui n'eſtoit point extraict de ces roys de Lydie & de Phœnicie, qui ſe glorifioyent pour avoir de grands treſors, ains qui par communication de ſang, ſe diſoit tenir quelque choſe de la vertu de Philippus & d'Alexandre, leſquelz pour avoir eſtimé que les victoires ſe devoyent achepter avec l'argent, & non pas l'argent par les victoires, ſont venus au deſſus de toutes leurs entrepriſes, & ont batu tout le monde. Et c'eſt pourquoy lon diſoit que ce n'eſtoit pas Philippus, mais ſon or & ſon argent qui prenoit les villes de la Grece: & Alexandre voulant aller à la conqueſte des Indes, & voyant que les Macedoniens

trainnoyent après eulx l'avoir & l'opulence perſienne, qui rendoit ſon camp lourd & peſant, il fut le premier qui meit le feu au chariage royal, où lon trainnoit ſon bagage, & ſuada aux autres d'en faire autant, à fin qu'ilz allaſſent plus legers & plus delivres à ce voyage.

XIX. Mais au contraire Perſeus ne voulut pas, pour ſauver ſa propre perſonne, ſes enfans & ſon royaume, deſpendre un peu de ſa chevance: ains aima mieulx eſtre mené priſonnier en triumphe avec grande finance, pour monſtrer aux Romains combien il leur avoit eſpargné. Car non ſeulement il renvoya les Gaulois ſans les prendre à ſa ſoude ainſi qu'il leur avoit promis: mais, qui plus eſt, ayant induit Genthius le roy d'Eſclavonie à entrer avec luy en ceſte guerre, moyenant la ſomme de trois cents talents [1] qu'il luy promettoit fournir: il preſenta bien l'argent à compter & enſacher à ceulx que Genthius envoya pour le recevoir. Au moyen dequoy Genthius cuidant ja tenir ce qu'il avoit demandé, commeit un cas meſchant & malheureux: car il arreſta & feit mettre en priſon aux fers, des ambaſſadeurs que les Romains luy envoyerent: ce qu'entendant Perſeus, penſa qu'il n'eſtoit plus beſoin de luy bailler argent pour le rendre ennemy des Romains, at-

[1] Cent quatre vingts mille eſcus. *Amyot.* Ces trois cens talens ſont 1,400,625 livres de notre monnoie.

tendu que luy meſme le premier luy avoit baillé telles arres de leur eſtre ennemy, qu'il ne s'en pouvoit plus retirer ne repentir, & s'eſtoit luy meſme jetté en guerre toute certaine par celle meſchanceté : & ainſi defrauda le malheureux, & le fruſtra des trois cents talents qu'il luy avoit promis : &, qui pis eſt, peu de temps après le laiſſa prendre & enlever, luy, ſa femme & ſes enfans, hors de ſon royaume, comme de ſon nid, par Lucius Anicius prœteur Romain, qui y fut envoyé avec une armée.

XX. Eſtant donques Æmylius arrivé en Macedoine pour faire la guerre à un tel ennemy, il le meſpriſa bien quant à ſa perſonne, mais il feit cas de ſon appareil, & des forces qu'il avoit : car il avoit dedans un camp quatre mille hommes de cheval, & de pied non gueres moins de quarante mille, avec toute laquelle puiſſance il s'eſtoit planté le long de la marine au pied du mont Olympe, en lieu dont on ne pouvoit nullement approcher, tant il en avoit bien remparé & fortifié toutes les advenues, avec cloſtures & fortifications de bois, tellement qu'il y penſoit eſtre en toute ſeureté, & y eſperoit miner Æmylius, & le conſumer par longueur de temps & grandeur de deſpenſe. Ce pendant Æmylius ne chommoit pas de ſon entendement, & ne laiſſoit à tenter & eſſayer expedient quelconque pour

taſcher à faire quelque choſe : mais voyant que ſes ſoudards, pour la diſſoluë licence, en laquelle on les avoit laiſſé vivre par le paſſé, ſe faſchoyent de tant attendre, & entreprenoyent ſur l'office du capitaine general, s'ingerans de dire, que lon devroit faire telle & telle choſe que lon ne faiſoit pas, il les en reprit bien aigrement, & leur defendit de ne s'entremettre plus curieuſement des choſes qui ne leur appartenoyent point, & qu'ilz ne ſe ſouciaſſent d'autre choſe, ſinon de ſe tenir preſts, & leurs armes bien en poinct, pour vaillamment en ſervir, & uſer de l'eſpée à la Romaine, quand leur capitaine leur en donneroit le temps & le moyen : & pour les rendre plus vigilans, il voulut que ceulx qui feroyent du guet y allaſſent ſans armes de long bois, à fin qu'ilz en fuſſent plus ſoigneux & plus attentifs à reſiſter au ſommeil, quand ilz n'auroyent dequoy repoulſer de loing l'ennemy s'il les venoit aſſaillir.

XXI. Or ce qui plus travailloit ſon armée, c'eſtoit la faulte d'eau doulce, pource qu'il en ſourdoit bien peu & de bien mauvaiſe au long du rivage de la mer. Mais Æmylius conſiderant qu'ilz eſtoyent au pied du mont Olympe, qui eſt grand & hault, & tout couvert de bois, il conjectura à voir les arbres ſi frais & ſi verds, qu'il devoit avoir au dedans quelques ſources d'eau vifves, qui courroyent par deſſoubs la terre. Si

feit

feit ouvrir & caver pluſieurs trous & pluſieurs puis au long de la montagne, leſquelz furent incontinent tous remplis d'eau pure & nette, qui paravant eſtant retenue & ſerrée, coula ſi toſt qu'elle eut des conduits ouverts & lieux vuides où s'amaſſer.

XXII. Et toutefois il y en a qui nient qu'il y ait au dedans de la terre des amas d'eau aſſemblées ès endroits dont les fonteines ſourdent, & diſent que la ſaillie qu'elles font hors des veines de la terre, n'eſt point par une maniere de deſcouverture ny de violente eruption d'eau, eſtant ja de longue main toute aſſemblée, ains qu'elle s'engendre & ſe concrée au lieu & à l'heure meſme qu'elle coule, ſe tournant la matiere en eau, & en eſt la matiere une vapeur humide, laquelle s'eſpeſſit & ſe refroidit par la froideur du dedans de la terre, tant qu'elle en devient fluide, & coule contre bas: ne plus ne moins, diſent-ilz, que les mamelles des femmes ne ſont pas pleines de laict tout preſt, comme ſeroient des vaſes où lon en auroit mis en reſerve, ains convertiſſent dedans ſoymeſmes la nourriture que prenent les femmes, en laict, que puis après elles rendent par les bouts: auſſi les fonteniers & lieux frais de la terre, dont ſourdent les fonteines, n'ont pas des amas d'eau cachées, ny des receptacles & concavitez ſi capables qu'elles puiſſent

fournir d'eau toutes preſtes, comme qui les tireroit d'une conſerve, à tant de gros ruiſſeaux & tant de profondes rivieres : mais par leur naturelle froideur & moiteur, ilz eſpeſſiſſent & eſpraignent la vapeur & l'air ſi fort, qu'ilz la convertiſſent en eau. Voilà pourquoy les lieux où lon cave & où lon ouvre la terre, rendent & jettent plus d'eau par ceſt attouchement, ne plus ne moins que les mamelles des femmes rendent plus de laict quand plus elles ſont tirées & tetées, par ce qu'ilz paiſtriſſent mieulx, par maniere de dire, la vapeur qui eſt dedans, de ſorte qu'ilz la convertiſſent en humeur coulante : là où, au contraire, les endroits de terre, où lon ne fouille point, à faulte d'eſtre desbouchez & remuez, demeurent inhabiles & non idoines à engendrer eau, n'ayans pas celle agitation & ce coulement, qui eſt cauſe de procréer la liqueur.

XXIII. Toutefois ceulx qui tienent ceſte opinion, donnent occaſion à ceulx qui aiment les diſputes, de leur oppoſer au contraire, qu'il fauldroit donques ſemblablement dire, que ès corps des animaux il n'y ait point de ſang fait de longue main, & qu'il s'engendre tout ſoudain quand ilz ſont blecez, par la tranſmutation de quelque eſprit, ou de quelque chair qui ſe tourne promptement en liqueur coulante : & davantage ilz ſont refutez par l'experience ordinaire de ceulx,

qui fouillent ès mines des metaulx, ou qui minent ſoubs terre pour prendre des places fortes, leſquelz quand ilz ont cavé bien profond, rencontrent ſouventefois ès entrailles de la terre des rivieres courantes, l'eau deſquelles ne s'engendre pas petit à petit comme il fauldroit qu'elle feiſt, s'il eſtoit vray que par la preſente ouverture de la terre l'humeur ſe concreaſt, ains ſe desbonde tout à un coup, & voit on bien ſouvent qu'en coupant une montagne ou fendant une roche il en ſort tout ſoudain une grande quantité d'eau.

XXIV. Mais à tant eſt-ce aſſez parlé de ceſte matiere : & pour retourner à noſtre hiſtoire, Æmylius fut quelques jours là ſans bouger, & dit on que lon ne veit jamais deux ſi groſſes armées ſi près l'une de l'autre en ſi grand repos : toutefois à la fin en recherchant & eſſayant toutes choſes, il fut adverty qu'il y avoit encore une entrée pour penetrer au dedans de la Macedoine, par la contrée de la Perræbie, à l'endroit du temple nommé Pythion, & du roc ſur lequel il eſt fondé, où il n'y avoit point de gardes, ayant plus d'eſperance d'y pouvoit paſſer, par ce que le pas n'eſtoit point gardé, que de deffiance pour l'aſpreté & malaiſance du chemin : ſi propoſa la matiere au conſeil, là où Scipion ſurnommé Naſica gendre du grand Scipion l'Africain, qui

depuis fut un grand perſonnage, & eut la premiere & principale authorité au ſenat, fut le premier qui ſe preſenta & offrit pour conduire ceulx que lon voudroit envoyer faire le tour & aſſaillir les ennemis par derriere : le ſecond fut Fabius Maximus, le fils aiſné de Æmylius, qui eſtoit encore bien jeune, & neantmoins ſe leva & ſe preſenta fort delibereement, dont Æmylius fut bien joyeux, & leur baïlla non tant de gens comme Polybius en met, ains autant que Naſica luy meſme dit en une ſiene miſſive qu'il eſcrit à un roy, où il recite toute l'hiſtoire de ceſt exploit. Il y avoit trois mille Italiens des peuples alliez de l'Italie qui n'eſtoyent point des legions romaines, & en la poincte ſeneſtre environ cinq mille combatans, oultre leſquelz Naſica prit encore ſix vingts hommes d'armes, & environ deux cents Candiots & Thraciens meſlez enſemble, de ceulx que Harpalus avoit envoyez, avec lequel nombre de gens Naſica ſe partit du camp, & prit ſon chemin devers la marine & s'en alla loger au temple de Hercules, comme s'il euſt deliberé de faire le tour par la mer pour aller environner le camp des ennemis par derriere : mais quand les ſoudards eurent ſouppé, & qu'il fut nuict toute noire, il deſcouvrit aux particuliers capitaines des bendes la verité de ſon entrepriſe, & les mena toute la nuict au contraire du chemin de la ma-

rine, tant qu'il arriva au deſſoubs du temple de Pythion, là où il ſe logea pour repoſer ſes gens qui eſtoyent travaillez du chemin.

XXV. En ceſt endroit là le mont Olympe a de haulteur plus de dix ſtades [1], qui font demie lieuë & demy quart, ainſi qu'il appert par un eſcriteau qu'y a mis celuy qui l'a meſuré en ces vers,

Le mont Olympe à l'endroit où l'egliſe
De Pythius-Apollo eſt aſſiſe,
A de haulteur à droit plomb meſurée
Juſques au bout de ſa cyme aerée
Depuis le rez de la plaine d'à bas,
Mille deux cents & ſoixante dix pas [2],
Comme jadis Xenagoras trouva
Filz d'Eumelus, & icy l'engrava,
Prenant congé, ſire Apollo, de toy,
Et te priant le preſerver d'eſmoy.

Toutefois les Geometriens tienent, qu'il n'y a ny montagne plus haulte [3], ny mer plus profonde, que la longueur de dix ſtades : ſi eſt-ce que ceſtuy Xenagoras, à mon advis, ne prit pas ceſte

[1] Le ſtade eſt de 125 pas, qui font 625 pieds. 8 ſtades font un mille romain ; 24 ſtades une lieue de trois mille. 10 ſtades ne font donc pas tout-à-fait une demie lieue. Auſſi cette évaluation d'une demie lieue & demi quart n'eſt-elle pas dans le grec.

[2] Dix ſtades & la longueur d'un arpent de terre moins quatre pieds. *Amyot.* C'eſt une meſure de 100 pieds de long.

[3] On a maintenant la meſure géométrique de beaucoup de montagnes qui ont plus de dix ſtades de hauteur. Celle de Chimborazo en Amérique s'éleve de 3380 toiſes au-deſſus du niveau de la mer.

meſure à la volée, ny par eſtime ſeulement, ains ſelon les regles de l'art, & avec les inſtrumens de geometrie.

XXVI. Naſica donques paſſa la nuict en ceſt endroit là : & ce pendant le roy Perſeus voyant qu'Æmylius ne ſe remuoit point du lieu où il eſtoit, ne ſe doubtoit point auſſi de la venue qu'on luy braſſoit, juſques à ce qu'il y eut un traiſtre Candiot, qui ſe deſrobant de la trouppe par le chemin, luy alla deſcouvrir le tour & circuit que faiſoyent les Romains, dont il ſe trouva fort eſtonné : & toutefois ne remua point encore ſon camp de là où il eſtoit, ains deſpeſcha ſeulement un de ſes capitaines nommé Milon avec dix mille eſtrangers & deux mille Macedoniens, luy enjoignant très expreſſement de faire la plus extreme diligence qu'il luy ſeroit poſſible, pour ſaiſir le premier le hault de la montagne. Si dit Polybius que les Romains les allerent charger, qu'ilz dormoyent encore : mais Naſica eſcrit qu'il eut une fort aſpre & doubteuſe rencontre à la cyme de la montagne, & dit notamment qu'un ſoudard Thracien s'addreſſa à luy, auquel il donna un coup de javeline dedans l'eſtomac, dont il le porta mort par terre, & que finablement les ennemis eſtans forcez, & le capitaine meſme Milon s'eſtant honteuſement mis à fouir en ſayon ſans armes, il le ſuyvit ſans plus de danger, &

deſcendit avec toute ſa trouppe en la plaine à ſauveté.

XXVII. Cela eſtant ainſi advenu, Perſeus ſe deſlogea à grand haſte du lieu où il eſtoit, & ſe retira arriere tout effroyé voyant ſon eſperance confuſe, & ne ſachant où il en eſtoit: toutefois ſi falloit il neceſſairement, ou qu'il s'arreſtaſt là devant la ville de Pydne, pour y prendre le hazard de la bataille, ou bien qu'il departiſt ſon armée par les villes & fortes places, en recevant la guerre dedans ſon païs, laquelle y eſtant une fois entrée n'en pouvoit plus ſortir ſans grand meurtre & grande effuſion de ſang: à l'occaſion dequoy ſes amis luy conſeilloyent, qu'il choiſiſt plus toſt le hazard de la bataille, en luy alleguant qu'il eſtoit plus fort de nombre d'hommes, & que les Macedoniens s'eſvertueroyent de faire tout l'effort qu'ilz pourroyent, attendu qu'ilz auroyent à combatre pour ſauver leurs femmes & leurs enfans, & qu'ilz auroyent leur roy preſent, & voyant le devoir que chacun d'eulx feroit, & combatant luy meſme en perſonne pour eulx. Le roy meu de ces remonſtrances, ſe reſolut & prepara pour eſſayer la fortune du combat: ſi planta ſon camp, conſidera l'aſſiette des lieux à l'environ, & departit les charges entre ſes capitaines, en deliberation d'aller tout chaudement charger les ennemis ainſi qu'ilz arriveroyent. Or

eſtoit le lieu & le païs tel, qu'il y avoit de la plaine pour y dreſſer un bataillon de gens de pied armez, qui demande la campagne raſe & unie : & ſi y avoit des mottes & couſteaux tenans les uns aux autres, qui eſtoyent propres pour gens de traicts, nuds, ou armez à la legere, pour ſe retirer quand ilz ſe ſentiroyent preſſez, & pour aller environner à couvert les ennemis par derriere : & ſi y avoit deux petites rivieres, Æſon & Leucus, qui couroyent à travers : leſquelles encore que pour lors elles ne fuſſent pas gueres profondes, à cauſe que c'eſtoit ſur la fin de l'eſté, eſtoyent neantmoins pour donner encore quelque empeſchement aux Romains.

XXVIII. Et quant à Æmylius, ſi toſt qu'il ſe fut rejoint avec Naſica, il tira droit marchant en bataille contre ſes ennemis : mais il apperceut de loing la bonne ordonnance de leur bataille, & le grand nombre des combatans qu'il y avoit. Dont il s'emerveilla, & feit arreſter ſon armée tout court, penſant un petit en ſoymeſme à ce qu'il avoit à faire : & adonc les jeunes hommes ayans charge ſoubs luy, deſirans que lon combatiſt viſtement, s'en vindrent devers luy le prier qu'il ne dilayaſt point : meſme Naſica, entre autres, ſe confiant en la proſperité qu'il avoit euë à la premiere rencontre. Æmylius luy reſpondit en riant : « Je le feroye ainſi ſi j'eſtoye en ton

» aage : mais pluſieurs victoires que j'ay gaignées » par le paſſé, m'ayans enſeigné les faultes que » commettent les vaincus, me defendent d'aller » ainſi chaudement ſans repoſer mes gens, qui » ne font qu'arriver, aſſaillir une armée toute ren- » gée & ordonnée en bataille ». Ayant fait ceſte reſponſe, il commanda que les premieres bendes, qui eſtoyent ja en veuë des ennemis, ſe rengeaſſent en bataille, monſtrans à l'ennemy contenance de vouloir combatre : & que ce pendant ceulx qui eſtoyent derriere ſe logeaſſent, & fortifiaſſent le camp. Ainſi ſe retournans toujours de main en main ceulx qui eſtoyent les plus prochains des derniers, les uns après les autres, on ne ſe donna garde qu'il eut peu à peu desfait ſa bataille, & logé tous ſes gens dedans ſon camp fortifié, ſans bruit ny tumulte quelconque, & ſans que les ennemis s'en apperceuſſent. Mais la nuict venue, quand chacun eut ſouppé, ainſi que lon ſe vouloit mettre à dormir & repoſer, la lune qui eſtoit au plein, & desja haulte eſlevée, ſe commencea à obſcurcir & noircir, & à changer de toutes ſortes de couleurs en perdant ſa lumiere, juſques à ce qu'elle diſparut & eclipſa[1] entierement.

[1] Plutarque a placé cet événement à la fin de l'été, d'après l'expreſſion de Tite-Live, qui donne pour date de cette éclipſe la nuit du 3 au 4 de ſeptembre. Mais ce jour, dans le calendrier alors en uſage, répond pour cette année au 21 juin de l'année Julienne. Et Tite-Live ne s'eſt pas mépris ſur la ſaiſon, puiſqu'il dit qu'on étoit dans la plus

Si commencerent adonc les Romains à faire bruire des baſſins & aurres vaiſſeaux de cuyvre, comme eſt leur façon de faire en tel accidenr, cuidans par ce ſon la rappeller & faire revenir ſa lumiere, en haulſant quant & quant vers le ciel force flambeaux ardents, & force tiſons de feu. Mais les Macedoniens au contraire ne feirent rien de ſemblable dedans leur camp, ains furent tous eſpris d'une frayeur & horreur : & courut incontinenr un bruit ſourd parmy le peuple, que ce ſigne celeſte ſignifioit l'eclipſe du roy. Quand à Æmylius, encore qu'il ne fuſt pas du tout ignorant des differences des eclipſes, & qu'il euſt bien ouy dire qu'elles ſe font par ce que la lune, en faiſant ſon cours ordinaire à l'enrour du monde, après certaines revolutions de temps vient à entrer en l'umbre du rond de la terre, dedans laquelle elle demeure cachée, juſques à ce qu'ayant paſſé la region obſcurcie par ceſte umbre, elle vient à recouvrer ſa clarté, qu'elle prend du ſoleil : ce neantmoins eſtant homme religieux & devot envers les dieux, ſi toſt qu'il apperceut la lune retournée en ſa clarté pure & nette premiere, il luy ſacrifia unze veaux, & le

brûlante chaleur de l'été. Il parle même du ſolſtice d'été comme venant de paſſer ; en quoi il y a ſeulement une erreur de quelques jours à lui reprocher, le ſolſtice d'été, au tems de Paul Émile, & même de Céſar, ne pouvant arriver avant le 22 juin de l'année Julienne.

lendemain au poinct du jour faiſant ſacrifice de bœufs à Hercules, il ne peut onques avoir en vingt bœufs qu'il immola, ſignes aucuns qui luy promeiſſent rien de bon : mais au vingt & unieme il en eut qui luy promeirent la victoire, en defendant.

XXIX. Parquoy après avoir voué un ſolennel ſacrifice de cent bœufs à Hercules, avec des jeux de combats publiques, il ordonna à ſes capitaines qu'ilz teinſſent leurs gens tous preſts en ordre pour combattre : & alloit ainſi gaignant le temps pour attendre que le ſoleil declinaſt après midy, à fin que les Romains, qui eſtoyent tournez vers l'Orient, ne l'euſſent, en combatant, au viſage. Cependant il ſe repoſoit dedans ſa tente, laquelle eſtoit toute arriere ouverte du coſté qui regardoit en la plaine, où eſtoit le camp des ennemis. Quand ce vint ſur le ſoir, pour faire que les ennemis commenceaſſent à aſſaillir, les uns diſent qu'il uſa d'une telle ruſe : qu'il feit chaſſer vers eulx un cheval desbridé, & qu'il y eut quelques uns des Romains qui coururent après, comme pour le reprendre, & que cela fut cauſe d'attacher l'eſcarmouche : les autres diſent, que les ſoudards Thraciens eſtans ſoubz la charge du capitaine Alexandre, chargerent quelques fourrageurs des Romains qui portoyent du fourrage au camp, duquel il ſortit environ ſept cents

Lyguriens qui coururent viſtement à la reſcouſſe, & que ſurvenant tousjours renfort aux uns & aux autres, finablement la bataille entiere s'en enſuyvit. Parquoy Æmylius, comme ſage pilote, prevoyant par l'esbranlement de ceſte eſcarmouche, & l'emeute des deux camps, quelle ſeroit la tourmente de la bataille, ſortit adonc hors de ſa tente, & paſſant au long des bendes les alloit enhortant & preſchant de bien faire leur devoir.

XXX. Ce pendant Naſica picquant juſques au lieu où ſe faiſoit l'eſcarmouche, apperceut l'armée des ennemis marchans en bataille tous preſts à chocquer. Les premiers qui marchoyent, eſtoyent les Thraciens, qui luy ſemblerent, à ce qu'il eſcrit luy meſme, fort effroyables à voir : car c'eſtoyent de grands & puiſſans hommes, qui portoyent devant eulx des eſcus de fer bien fourby & luiſant, les jambes armées de greves, & de cuiſſots, veſtus de hocquetons noirs, & branlans ſur leurs eſpaules droittes des peſantes & maſſives halebardes. A coſté de ces Thraciens marchoyent puis après les autres eſtrangers prenans ſoude du roy, accouſtrez & armez diverſement, pource que c'eſtoyent gens ramaſſez de toutes pieces, & parmy eulx y avoit des Pæoniens meſlez. Le troiſieme ſquadron eſtoit des naturelz Macedoniens, tous hommes choiſis, tant en fleur d'aage, qu'en preuve de hardieſſe, armez de beaux harnois do-

rez, & par deſſus de beaux hocquetons de pourpre tous neufs : au dos deſquelz venoyent puis après à ſe monſtrer hors du camp, les vieilles bendes aux eſcus de cuyvre, qui remplirent toute la plaine d'un eſclair d'acier & d'une lueur de cuyvre : & toutes les montagnes & les couſtaux d'alenviron retentirent du bruit & de la clameur de tant de combatans, qui s'entredonnoyent courage les uns aux autres : & en ceſte ordonnance marcherent ſi fierement, de ſi grande ardeur, & avec telle viteſſe, que les premiers qui furent tuez en la rencontre, tumberent morts à demy quart de lieuë[1] ſeulement du camp des Romains.

XXXI. Eſtant donques ja la charge & meſlée commencée, Æmylius, qui accourut au front de ſa bataille, trouva que les capitaines Macedoniens qui eſtoyent aux premiers rencs, avoyent ja planté les fers de leurs picques dedans les targes & pavois des Romains, de maniere que les Romains ne les pouvoyent attaindre avec leurs eſpées : & apperceut auſſi, que les autres Macedoniens ayans tiré devant eulx leurs boucliers qu'ilz portoyent derriere ſur leurs eſpaules, baiſſerent ſemblablement les picques tous à un coup, & en donnerent dedans les grandes targes des Romains : & conſiderant de quelle force eſtoit celle haye de pavois rengez de ſi près qu'ilz ſe

[1] Deux ſtades dans le grec.

touchoyent les uns les autres, & l'horreur que faiſoit à voir un front de bataille dont il ſortoit tant de fers de picques & ſi drues, il s'en trouva plus eſtonné & plus effroyé que de choſe qu'il euſt onques veuë : ce que depuis il racompta par pluſieurs fois & en pluſieurs lieux, confeſſant la frayeur qu'il en avoit euë, & ce qu'il y avoit veu : mais toutefois il la ſceut bien diſſimuler à l'heure : & paſſant au long des compagnies à cheval, ſans corps de cuirace ny armet en teſte, monſtra une chere gaye & deliberée à coulx qui combatoyent.

XXXII. Mais au contraire le roy de Macedoine, ainſi qu'eſcrit Polybius, auſſi toſt que la bataille fut commencée ſe retira dedans la ville de Pydne [1], ſoubz couleur de s'en aller faire un ſacrifice à Hercules : lequel n'a point aggreables les laſches ſacrifices des couards, ny n'exaulce point leurs prieres, attendu qu'elles ſont deſraiſonnables : car il n'eſt point raiſonnable, que celuy qui ne tire point, attaigne au blanc, ne que celuy qui ne demeure point ferme en bataille, emporte la victoire, ny que celuy qui ne fait rien, ait du bien, ny que le meſchant ſoit heureux & proſpere. C'eſtoit aux prieres d'Æmylius

[1] Le nom de Pydne n'eſt point dans le grec, & M. Reiske croit qu'il faut lire Pella ; mais c'eſt Pydne dont Polybe a voulu parler ſans doute, parce que c'étoit auprès de cette ville que Perſée étoit campé. Ce qui fait dire peu après à Plutarque, qu'il s'enfuit de Pydne à Pella. Et Tite-Live dit préciſément la même choſe.

que les dieux favoriſoyent, pource qu'il leur demandoit la victoire en tenant les armes au poing, & en combatant les invoquoit à ſon ſecours. Toutefois il y a un Poſidonius qui ſe dit avoir eſté de ce temps là, & qui plus eſt, s'eſtre trouvé ſur le faict, & a eſcrit une hiſtoire contenant pluſieurs livres des faicts & geſtes du roy Perſeus, là où il dit que ce ne fut pas par laſcheté de cueur, ny ſoubz couleur d'aller ſacrifier à Hercules, que Perſeus s'en alla de la bataille, ains pource que le jour de devant il avoit receu un coup de pied de cheval en la cuiſſe, & qu'encore qu'il ne ſe peuſt pas bien aider, & que tous ſes amis eſſayaſſent de le deſtourner qu'il ne ſe trouvaſt au combat, il ſe feit neantmoins amener un cheval de ceulx qu'il chevauchoit en allant par les champs, ſur lequel il monta, & ſe trouva en bataille tout deſarmé, où il luy fut tiré un nombre infiny de traicts de toutes ſortes par les deux flancs : entre leſquelz il y eut un coup de javelot qui l'aſſena, mais ce fut du travers, non pas de la poincte, & luy donna au coſté gauche, en gliſſant par telle roideur toutefois, qu'il luy froiſſa tout ſon ſaye, & meurtrit la chair au deſſoubz, de maniere que la marque y demoura bien longuement depuis : voilà que dit ce Poſidonius à la defenſe & deſcharge de Perſeus.

XXXIII. Eſtans donques les Romains arreſtez

tout court par la bataille Macedonique, ſans qu'ilz la peuſſent aucunement forcer, il y eut un capitaine des Peligniens nommé Salius, qui prit l'enſeigne de ſa bende, & la jetta dedans la foule des ennemis : & adonc ces Peligniens ſe ruerent tous enſemble de grande impetuoſité en ceſt endroit, pource que tous Italiens eſtiment eſtre une trop grande honte & un grand crime à gens de guerre, de perdre ou abandonner leur enſeigne : ſi y eut d'une part & d'autre des efforts merveilleux en ce lieu là : car les Peligniens taſchoyent à coupper avec leurs eſpées les picques des Macedoniens, ou à les repoulſer arriere avec leurs grands eſcus, ou bien à les deſtourner & entreouvrir, en les prenant avec les mains. Mais les Macedoniens au contraire, tenans leurs piques fermes à deux mains, en perçoyent d'oultre en oultre ceulx qui s'approchoyent trop d'eulx, ſans que la targe ny le halecret peuſſent reſiſter à la violence & faulſée du coup de picque, & portoyent par terre les pieds contremont ces Peligniens & Terraciniens[1], qui ſans raiſon quelconque, comme beſtes effarouchées, s'alloyent eulx meſmes enferrer & ſe jettoyent la teſte baiſſée à la mort toute certaine, de maniere que leur premier reng y fut entierement desfait, à l'occa-

[1] Le grec porte Paliniens & Raciniens. Dans Tite-Live Peligniens & Marruciens.

ſion

ſion de quoy ceulx de derriere reculerent un petit, non qu'ilz fouiſſent les doz tournez à val de roupte, ains ſe retirerent en reculant vers le mont qui ſe nomme Olocrus. Ce que voyant Æmylius, ainſi comme eſcrit Poſidonius, deſchira de courroux ſa cotte d'armes, à cauſe que de ſes gens les uns reculoyent, les autres n'ozoyent affronter ce bataillon de Macedoniens, lequel eſtoit ſi bien ferré de tous coſtez, & ſi bien remparé d'une cloiſon de picques, qui preſentoyent les fers en tout ſens qu'on l'euſt ſceu prendre, qu'il eſtoit entierement impoſſible de pouvoir entrer dedans ny en approcher ſeulement : toutesfois pource que la campagne n'eſtoit pas bien par tout plaine ny unie, le bataillon, qui eſtoit large de front, ne peut pas bien tousjours entretenir celle haye continuée de boucliers joignans l'un à l'autre, ains fut force qu'elle ſe rompiſt & entreouvriſt en pluſieurs endroits, comme il advient en toutes grandes batailles, ſelon les divers efforts des combatans, qu'en un endroit elles ſe poulſent en avant, & en un autre elles s'enfoncent & reculent en arriere : parquoy Æmylius ſaiſiſſant ſoudain ceſte occaſion, departit ſes gens par petites trouppes, & leur enjoignit qu'ilz ſe jettaſſent habilement ès entredeux, & qu'ilz occupaſſent les eſpaces qu'ilz appercevroyent vuides au front du bataillon des ennemis, & qu'ilz s'attachaſſent

ainſi à eulx, non point par une charge continue d'un tenant par tout, ains çà & là par diverſes trouppes & en pluſieurs endroits.

XXXIV. Æmylius donna ceſt advertiſſement aux particuliers capitaines & chefs des bendes, & les capitaines de main en main à leurs ſoudards, qui le ſceurent bien executer : car ilz ſe coulerent incontinent ès endroits où ilz veirent places vuides, & y eſtans une fois entrez, aſſaillirent les Macedoniens les uns par les flancs, où ilz eſtoyent nuds & deſarmez, & les autres par derriere, de ſorte que la force de tout le corps du bataillon, qui conſiſte à ſe renir bien joinct & chocquer tout enſemble, quand il fut ainſi entreouvert ſe perdit incontinent. Et au demourant, quand ce vint à combatre d'homme à homme, ou de petite trouppe contre autre petite trouppe, les Macedoniens avec leurs petites eſpées courtes venoyent à frapper ſur les grandes targes des Romains qui eſtoyent fortes, & qui les couvroyent tout le corps juſques aux pieds : & au contraire, il falloit qu'ilz ſouſteinſſent avec leurs boucliers, qui eſtoyent petits & foibles, les coups des eſpées fortes & maſſives des Romains, tellement que tant pour leur peſanteur, que pour la force dont elles eſtoyent ramenées, il n'y avoit bouclier ny harnois qu'elles ne faulſaſſent, & penetroyent juſques au vif : au moyen dequoy

ilz ne peurent pas longuement reſiſter, ains ſe tournerent incontinent en fuitte.

XXXV. Mais quand ce vint au ſquadron des vieux routiers Macedoniens, là fut le plus fort de la meſlée, où lon dit que Marcus Caton, filz du grand Caton & gendre d'Æmylius; en faiſant toutes les preuves de ſa perſonne qu'il eſt poſſible à un vaillant homme de faire, y perdit ſon eſpée qui luy tumba du poing, & comme jeune homme de grand cueur, qui avoit eſté bien nourry en bonne diſcipline, & qui pour reſſembler à ſon pere, ſi excellent perſonnage que chacun ſçait, avoit à monſtrer de grands actes & exemples de vertu, il penſa qu'il valloit mieulx mourir que de ſouffrir que luy vivant les ennemis euſſent aucune deſpouille de luy. Si courut incontinent parmy l'armée romaine, pour y trouver aucuns de ſes amis, auxquelz il compta le cas qui luy eſtoit advenu, & les pria de luy aider à recouvrer ſon eſpée, ce qu'ilz feirent: & eſtans bonne trouppe de hardis & vaillans hommes, ſe ruerent ſur l'endroit des ennemis, où il les conduiſit, par tel effort & d'une telle impetuoſité qu'ilz fendirent la preſſe, & avec grand meurtre & grande effuſion de ſang, feirent tant qu'ilz eſclarcirent la place: puis quand elle fut toute vuide, ſe meirent à chercher l'eſpée, laquelle ilz retrouverent à la fin, à grande peine,

ſoubz des monceaux d'autres armes & de corps morts, dont ilz demenerent grande joye. Et en chantant un chant de victoire allerent de rechef plus furieuſement que devant charger ſur ceux des ennemis qui faiſoyent encore teſte, juſques à ce que finablement les trois mille Macedoniens d'eſlite combatans vaillamment juſques au dernier ſouſpir, ſans jamais abandonner leurs rencs, furent tous mis en pieces : après la desfaitte desquelz fut auſſi faitte une grande boucherie des autres qui fouyoyent, tellement que toute celle plaine, & le pied des montagnes d'alenviron, en furent tous couverts de morts, & le lendemain de la bataille quand les Romains paſſerent la riviere de Leucus, ilz la trouverent encore toute teinte de ſang : car on dit qu'il mourut en ceſte bataille plus de vingt & cinq mille hommes, & n'y en eut du coſté des Romains que ſix vingts tuez, comme dit Poſidonius, ou comme l'eſcrit Naſica, que quatre vingts ſeulement : & pour une ſi grande desfaitte elle fut merveilleuſement toſt decidée & promptement executée : car ilz commencerent à combatre environ les trois heures après midy, & eurent gaigné la victoire devant quatre, & tout le reſte du jour ne feirent que chaſſer les fuyans juſques à bien ſept lieuës & demie [1] loing du lieu où avoit eſté la rencon-

[1] Dans le grec, cent vingt ſtades, qui font cinq lieues.

tre, de maniere qu'il fut bien avant en la nuict devant qu'ilz fuſſent de retour en leur camp.

XXXVI. Si furent tous les autres recueillis & receus à grande feſte & grande joye par leurs ſerviteurs, qui leur allerent au devant avec torches & flambeaux allumez, & les menerent en leurs tentes toutes luiſantes de feuz de joye, & couronnées de feſtons & de chapeaux de lierre & de laurier, excepté le capitaine general qui eſtoit en grand eſmoy, pource que de ſes deux filz qu'il avoit amenez quand & luy en ceſte guerre, le plus jeune ne ſe trouvoit point, qui eſtoit celuy qu'il aimoit le mieulx, pource qu'il le voyoit de plus excellente nature que nul autre de ſes freres: car il eſtoit desja courageux & convoiteux d'honneur à merveilles, encore qu'il ne feiſt gueres que ſortir lors de ſon enfance. Si le tenoit Æmylius ja pour tout perdu, cuidant qu'à faulte d'experience de la guerre, & par une ardeur de jeuneſſe il ſe ſeroit jetté trop avant en la preſſe des ennemis combatans. Si fut incontinent tout le camp adverty du deuil qu'en menoit Æmylius, & de la deſtreſſe en laquelle il en eſtoit. Au moyen dequoy les Romains qui s'eſtoyent mis à ſoupper, ſe leverent tous de table, & s'en coururent à la clarté des torches, les uns vers la tente d'Æmylius, les autres hors du camp pour chercher entre les morts s'ilz l'y recognoiſ-

troyent point : & eſtoit tout le camp triſte & morne, & la plaine & couſteaux d'alenviron retentiſſoyent des cris de ceulx qui appelloyent à haulte voix Scipion : car il avoit dès ce commencement un naturel doué & compoſé de toutes les bonnes & grandes parties qui ſont requiſes en un capitaine & ſage gouverneur de choſe publique, autant & plus que nul autre jeune homme de ſon temps. A la fin comme lon n'avoit desja preſque plus d'eſperance qu'il revinſt, il retourna de la chaſſe des ennemis avec deux ou trois de ſes familiers ſeulement, ſouillé de ſang tout frais, comme un gentil levrier acharné après la beſte, s'eſtant laiſſé porter au loing à l'aiſe de la victoire. C'eſt celuy Scipion qui depuis ruina les deux citez de Carthage & de Numance, & qui fut le plus grand homme de guerre & le plus vaillant capitaine des Romains en ſon temps, & qui eut plus d'authorité & de reputation.

XXXVII. Ainſi la fortune dilayant juſques à un autre temps l'execution de l'envie qu'elle porta à un ſi noble exploit, ſouffrit pour lors Æmylius jouir entierement du plaiſir de ſa victoire : & quant à Perſeus, il s'enfouit premierement de la ville de Pydne en celle de Pelle, avec ſa chevalerie, qui s'eſtoit preſque toute ſauvée : à l'occaſion dequoy les gens de pied qui eſtoyent eſchappez de viſteſſe, les rencontrans par

les chemins les appelloyent traiſtres, laſches & meſchans, &, qui pis eſt, en abbatoyent quelques uns de deſſus leurs chevaux en terre, & les batoyent à bon eſciant : quoy voyant Perſeus, & craignant que ceſte mutinerie ne ſe tournaſt contre luy meſme, il deſtourna ſon cheval du grand chemin, & deſpouilla ſa cotte d'armes de pourpre qu'il porta devant luy, & prit ſon bandeau royal en ſa main, de peur qu'il ne fuſt cogneu à ces enſeignes : puis à fin qu'il peuſt plus aiſement parler à ſes amis par le chemin, il deſcendit à pied, & mena ſon cheval par la bride : mais de ceulx qui eſtoyent demourez autour de luy, l'un faiſoit ſemblant de relier la courroye de ſon ſoulier qui eſtoit deſliée, l'autre de vouloir guayer ſon cheval, l'autre boire, tant qu'ilz demourerent tous derriere les uns après les autres, & s'en fouirent, ne redoubtans pas tant la fureur des ennemis, que la cruaulté de leur roy, lequel eſtant troublé de ſes malheurs, cherchoit à rejetter la coulpe de ſa desfaitte ſur tous autres que ſur luy. Eſtant doncques entré la nuict dedans la ville de Pella, il y eut deux de ſes treſoriers & ſuperintendans de ſes finances, Euctus & Eudæus, qui luy vindrent au devant, & en parlant librement à luy hors de ſaiſon, prirent la hardieſſe de luy dire qu'il avoit fait de grandes faultes, & à luy conſeiller ce qu'il avoit à faire, dont il

ſe courroucea ſi aigrement, qu'il les tua tous deux à coups de poignard, de ſa propre main : ce qui fut cauſe que tout le reſte de ſes ſerviteurs & amis l'abandonna, & ne demoura plus au tour de luy qu'Evander Candiot, Archedamus Ætolien, & Neon Bœotien. Et quant aux ſimples ſoudards, il n'y eut que les Candiots qui le ſuyvirent, encore ne fut ce pas pour amitié qu'ilz luy portaſſent, ains pour l'amour de ſon or & de ſon argent, ne plus ne moins que les abeilles demeurent en leurs ruches à cauſe de la cire & du miel qui y ſont : car il trainnoit après luy une grande chevance, & leur abandonna à piller quelque vaiſſelle & meubles d'or & d'argent, juſques à la valeur de bien trente mille eſcus [1].

XXXVIII. Mais arrivé qu'il fut en la ville d'Amphipolis premierement, & puis en celle d'Alepſe, après que ſa frayeur fut un peu raſſiſe, il retumba de rechef en la maladie qu'il avoit de longue main enracinée & née avec luy, c'eſtoit l'avarice & la chicheté : car il ſe plaignit à ceulx qu'il avoit autour de luy, de ce qu'il avoit abandonné à piller ſans y penſer, à ſes ſoudards Candiots quelques vaſes d'or qui avoyent anciennement eſté à Alexandre le grand, & pria très

[1] Dans le grec cinquante talents, qui font 233,437 livres de notre monnoie.

inſtamment les larmes aux yeux ceux qui les avoyent, qu'ilz les vouluſſent eſchanger avec de l'argent comptant. Or ceulx qui cognoiſſoyent bien ſa nature, jugerent bien incontinent que c'eſtoit une ruze & menterie candiote, dont il cuidoit affiner des Candiots : mais ceulx qui le creurent, & qui luy rendirent ce qu'ilz avoyent de vaiſſelle, la perdirent : car il ne leur en paya jamais depuis rien : & ainſi gaigna ſur ſes amis la valeur de dix huit mille eſcus [1] que ſes ennemis bien toſt après luy devoyent oſter & prendre. Et avec cela paſſa en l'iſle de Samothrace, là où il s'alla rendre en la franchiſe & ſauvegarde du temple de Caſtor & de Pollux.

XXXIX. Lon dit que de toute ancieneté les Macedoniens ont aimé naturellement leurs roys : mais lors voyans que tout leur appuy eſtoit briſé & rompu, le cueur leur faillit auſſi tout à un coup : car ilz ſe rendirent tous à Æmylius, & le feirent ſeigneur de toute la Macedoine entierement en deux jours, ce qui ſemble confirmer le dire de ceulx qui attribuent les faicts & geſtes d'Æmylius à la faveur de fortune. A quoy s'accorde & ſe conforme auſſi un accident qui luy advint en la ville d'Amphipolis, que lon ne ſçauroit referer ailleurs qu'à la faveur des dieux :

[1] Dans le grec trente talents, qui font 140,062 livres de notre monnoie.

car ainſi qu'il ſacrifioit, eſtant tout le ſacrifice commencé, la foudre tumba du ciel, qui alluma le bois eſtant ſur l'autel, & ſanctifia tout le ſacrifice. Mais encore fait plus à eſmerveiller le miracle de la renommée : car quatre jours après la desfaitte de Perſeus, & la priſe de la ville de Pelle, ainſi comme le peuple de Rome eſtoit aux lices à regarder les jeux de la courſe des chevaux, il ſe leva ſoudainement un bruit à l'entrée des lices où ſe faiſoit l'esbatement, qu'Æmylius avoit desfait en une groſſe bataille le roy Perſeus, & avoit conquis, pris & ſubjugué toute la Macedoine. Ceſte nouvelle fut incontinent eſpandue parmy tout le peuple, dont il s'enſuyvit une feſte & resjouiſſance publique, avec cris de joye & batemens de mains, qui durerent tout ce jour là par toute la ville de Rome. Depuis on rechercha ſoigneuſement dont eſtoit procedé ce bruit, & n'en trouva lon point de certain autheur, ains diſoit egalement chaſcun qu'il l'avoit ouy dire, tellement que pour lors ce bruit s'en alla en fumée : mais peu de jours après ilz en eurent lettres & nouvelles certaines, qui les feirent esbahir plus que jamais, dont pouvoit eſtre venu ceſt avant coureur meſſager qui avoit ſemé ceſte nouvelle, laquelle ne pouvoit eſtre lors naturellement que controuvée, & neantmoins depuis eſtoit apparu qu'elle contenoit verité.

XL. Il ſe lit auſſi ſemblablemant d'une bataille qui fut donnée en Italie près de la riviere de Sagra, que le meſme jour la nouvelle en fut ſceuë au Peloponeſe : & que d'une autre, au cas pareil, qui fut donnée en Aſie contre les Medois, devant la ville de Mycale, la nouvelle en vint le meſme jour au camp des Grecs eſtant devant la ville de Platæes. Et en celle grande journée où les Romains desfeirent les Tarquins & l'armée des Latins, incontinent après le faict on veit deux beaux grands jeunes hommes venans tout freſchement du camp, qui apporterent la nouvelle de la victoire à Rome, & eſtima lon que ce fuſſent Caſtor & Pollux. Le premier qui parla à eulx ſur la place, devant la fonteine, là où ilz refreſchiſſoyent leurs chevaux tous trempez de ſueur, leur dit qu'il s'eſmerveilloit comment ilz pouvoyent avoir ſi toſt apporté ceſte nouvelle, & eulx en riant luy manierent tout doulcement la barbe avec les deux mains, & ſur le champ le poil qui devant en eſtoit noir, luy devint blond. Ce miracle feit, que lon adjouſta foy au rapport qu'en feit ce perſonnage, qui depuis en fut ſurnommé Ænobarbus, c'eſt à dire, ayant barbe blonde, comme cuyvre.

XLI. Un autre pareil cas advenu de noſtre temps rend toutes telles nouvelles croyables : car

quand Antonius ſe rebella [1] contre l'empereur Domitian, la ville de Rome en fut en grand trouble, pource que lon y attendoit une groſſe guerre du coſté de l'Allemagne : mais en ceſt effroy, il ſe leva ſoudainement de ſoymeſme un bruit de victoire parmy le peuple, & courut la nouvelle par toute Rome qu'Antonius luy meſme avoit eſté tué, & ſon armée tellement desfaitte qu'il n'en eſtoit du tout rien demouré. Si en fut le bruit ſi grand que pluſieurs des principaux de la ville y adjouſterent foy : & en ſacrifierent aux dieux, en leur rendant graces de la victoire : mais quand on vint à enquerir qui en avoit eſté le premier autheur, il ne s'en trouva point, pource que l'un l'alloit tousjours rejettant à l'autre, tant qu'à la fin elle s'alloit perdre en la multitude infinie du peuple, comme en une mer vaſte où il n'y a ne fond ne rive, & n'y trouva lon jamais commencement ny fondement aſſeuré : parquoy le bruit s'en eſcoula auſſi toſt hors de Rome, comme incertainement il y eſtoit entré : mais toutefois s'eſtant Domitian mis en chemin pour aller à ceſte guerre, il rencontra lettres & meſſagers qui luy apportoyent nouvelles certaines de la victoire, & trouva lon qu'elle avoit eſté gaignée le meſme jour que le bruit s'en eſtoit levé à Rome,

[1] L'an de Rome 845, ou l'an 92 de l'ère chrétienne.

combien que les lieux ſoyent diſtans l'un de l'autre de plus de douze cents cinquante lieuës [1]. Il n'y a perſonne de noſtre temps qui ne ſache cela.

XLII. Mais pour retourner à noſtre hiſtoire, Cneus Octavius lieutenant d'Æmylius en l'armée de mer alla poſer l'ancre en l'iſle de Samothrace, là où il ne voulut point tirer par force Perſeus hors de la franchiſe où il eſtoit, pour la reverence des dieux Caſtor & Pollux : mais l'aſſiega tellement, qu'il n'euſt ſceu eſchapper ny s'enfouir par mer hors de l'iſle : toutefois ſi avoit il trouvé moyen de gaigner ſecrettement un Candiot nommé Oroandes, qui avoit un brigantin, & feit marché avec luy qu'il l'enleveroit une nuict avec ſon argent : mais le Candiot luy joua un tour de ruze candiote : car ayant une nuict réceu dedans ſon vaiſſeau le meuble precieux & l'or & l'argent de ce roy, il luy manda qu'il ne faillíſt pas de ſe rendre la nuict enſuyvant ſur le port à l'endroit du temple de Cerès, avec ſa femme, ſes enfans, & les ſerviteurs dont il ne ſe pourroit paſſer ſeulement, mais ſi toſt que le ſoir du lendemain fut venu, il ſe meit à la voile. Si fut choſe pitoyable que ce qu'il convint alors faire & ſouffrir à Per-

[1] C'eſt une faute. Il faut corriger deux cents cinquante lieues. Antonius commandoit dans la haute Germanie, près de Mayence, lorſqu'il ſe révolta.

ſeus : car il ſe devalla la nuict avec des cordes par une petite feneſtre eſtroite le long de la muraille, & non ſeulement luy, mais auſſi ſa femme, & ſes petits enfans, qui n'avoyent jamais eſſayé que c'eſt de fuitte ny de travail quelconque, & jetta un ſouſpir encore plus pitoyable quand quelcun qui avoit veu Oroandes le Candiot jà cinglant en haulte mer, luy dit, ainſi qu'il ſe promenoit le long du port, qu'il avoit fait voile : car le jout commenceoit desja à poindre, & ſe voyant deſtitué de toute autre eſperance d'eſchapper, ſe print à fouir devers la muraille, & regaigner la franchiſe avec ſa femme, premier que les Romains qui l'apperceurent le puſſent attaindre à la courſe.

XLIII. Quant à ſes enfans il les avoit luy meſme baillez en garde à un nommé Ion, dont il avoit autrefois eſté amoureux, qui luy feit lors une grande trahiſon : cat il les livra aux Romains : & en ce faiſant fut l'une des principales cauſes qui le contraignit, ainſi comme une beſte à qui lon a oſté ſes petits, de ſe rendre, & mettre auſſi ſa perſonne propre entre les mains de ceulx qui les avoyent. Or ſe fioit il principalement en Naſica, & pource le demanda quand il ſe voulut rendre : mais on luy reſpondit qu'il n'eſtoit pas là, dont il ſe prit à lamenter ſa miſerable fortune en toute choſe : & à la fin après avoir con-

ſideré la neceſſité qui le contraignoit, il ſe rendit entre les mains de Cneus Octavius, là où il donna clairement à cognoiſtre qu'il avoit en luy un autre vice encore plus laſche & plus vil que l'avarice, c'eſtoit faute de cueur & crainte de mourir, par laquelle il ſe priva luy meſme de la compaſſion & de commiſeration des autres, qui eſt le ſeul poinct que la fortune ne peult oſter aux affligez quand ilz ont le cueur bon : car il requit qu'on le menaſt au capitaine general Æmylius, lequel ſe leva de ſon ſiege quand il le veit venir, & luy alla au devant avec ſes amis, ayant les larmes aux yeux, comme au devant d'un grand peſonnage tumbé par fortune de guerre & par la voulunté des dieux, en une pitoyable calamité.

XLIV. Mais luy à l'oppoſite ſe porta fort honteuſement & laſchement : car il s'alla proſterner à ſes pieds en terre le viſage contre bas, & luy embraſſant les genoulx ſe laiſſa eſchapper de la bouche des paroles ſi laſches, & de ſi viles prieres, que Æmylius meſme ne les peut endurer, ny ouir, ains le regardant d'un viſage malcontent & marry, luy dit : « Pauvre homme que tu es, » comment vas tu ainſi deſchargeant la fortune » de ce dont tu la pouvois charger & accuſer à ta » deſcharge, en faiſant des choſes, pour leſquelles » on eſtimera que tu ayes bien merité le malheur » où tu es maintenant, & indigne de l'honneur

» & du bien que tu avois par cy devant! Et pour-
» quoy vas tu ainſi ravallant ma victoire, & di-
» minuant la gloire de mes faicts, en te monſ-
» trant homme de ſi laſche cueur que ce ne me
» ſera pas grand honneur de t'avoir vaincu, at-
» tendu que tu n'eſtois pas digne adverſaire des
» Romains? La magnanimité en quelque ennemy
» qu'elle ſoit, eſt tousjours reverée des Romains:
» mais la laſcheté, quoy qu'elle proſpere & ſoit
» heureuſe, eſt tousjours & de tous meſpriſée ».
Ce neantmoins encore le releva il: & le pre-
nant par la main, le bailla en garde à Tubero,
puis ſe retira dedans ſa tente, là où il mena quand
& luy ſes enfans, ſes gendres & autres perſonnes
de qualité, meſmement les jeunes.

XLV. Et s'eſtant aſſis, demoura longuement
penſif en luy meſme bien profondement ſans mot
dire, de maniere que tous les aſſiſtens s'en esba-
hiſſoyent: mais à la fin il commencea à entrer en
propos, & à leur diſcourir de la fortune & de
l'incertitude des choſes humaines, en diſant: « Y
» a il doncques homme maintenant, mes amis,
» qui ayant la fortune à gré, ſe doyve enorgueillir
» & ſe glorifier de la proſperité de ſes affaires,
» pour avoir conquis & ſubjugué une province,
» une ville ou un royaume, & non plus toſt re-
» doubter l'inſtabilité de la fortune? qui nous
» mettant ores devant les yeux à nous, & à tous
» ceulx

» ceulx qui manient ſes armes, un ſi notable
» exemple de la commune imbecillité des hom-
» mes, nous enſeigne à penſer qu'il n'y a rien de
» ferme ny de perdurable en ce monde. Car en
» quel temps ſe doyvent les hommes aſſeurer,
» veu que quand ilz ſont venus au deſſus des
» autres, c'eſt lors qu'ilz ſont contraints de plus
» redoubter la fortune, & meſler de la doubte &
» deffiance parmy la joye de la victoire, s'ilz veu-
» lent ſagement conſiderer le cours ordinaire de
» la fatale deſtinée qui tourne continuellement,
» donnant faveur tantoſt à l'un & tantoſt à l'au-
» tre? Vous voyez comme en un moment d'heure
» nous avons abattu & mis ſoubz noz piedz la
» maiſon d'Alexandre le grand, qui a eſté le plus
» puiſſant & le plus redoubté prince du monde:
» vous voyez un roy, qui nagueres eſtoit ſuyvy &
» accompagné de tant de milliers de combatans
» à pied & à cheval, maintenant reduit à telle
» extremité de miſere, qu'il faut qu'il reçoyve
» jour à jour ſon boire & ſon manger par les
» mains de ſes ennemis. Devons nous doncques,
» nous autres, avoir plus de fiance qu'elle nous
» doyve non plus demourer tousjours favorable
» en noz affaires? certes nenny. Pourtant, ce bien
» conſideré, vous devez, vous autres jeunes gens,
» vous humilier, & refrener celle folle fierté &
» ſuperbe inſolence, que vous avez priſe pour

» avoir gaigné ceſte victoire, penſans tousjours à » l'advenir, & attendans à quelle fin & à quelle » iſſue la fortune conduira l'envie de la proſperité » preſente ».

XLVI. Ainſi leur parla, comme lon dit, Æmylius, refrenant avec ces remonſtrances & autres ſemblables, la braverie inſolente de la jeuneſſe, ne plus ne moins que avec le mords & la bride de la raiſon. Puis cela faict il logea ſon armée ès garniſons pour la refreſchir & refaire : & ce pendant luy s'en alla viſiter la Grece en ſe donnant une recreation honorable, & ſemblablement humaine & liberale : car en paſſant par les villes, il ſoulageoit le peuple, il reformoit le gouvernement de la choſe publique, & leur faiſoit tousjours quelque preſent, donnant aux uns des blez de ceulx que le roy Perſeus avoit amaſſez pour la guerre, aux autres des huiles : car il s'en trouva ſi grande proviſion que plus toſt y eut faulte de gens à qui en donner, & qui en vouluſſent recevoir, que dequoy donner, tant il y en avoit. Et en paſſant par la ville de Delphes, il y veit un grand pillier quarré de pierres blanches, que lon avoit baſty pour y mettre deſſus l'image du roy Perſeus d'or maſſif : il commanda que lon y meiſt la ſiene, diſant « Qu'il eſtoit raiſonnable, que les » vaincus cedaſſent & quittaſſent la place aux » vainqueurs » : & en la ville d'Olympe, en viſi-

tant le temple de Jupiter Olympien, il dit & profera tout hault celle parole, qui depuis a tant eſté celebrée : « Que veritablement Phidias avoit » formé Jupiter, tel comme Homere l'avoit deſ- » crit ».

XLVII. Depuis quand les dix commiſſaires envoyez & deputez, pour avec luy ordonner des affaires de la Macedoine, furent arrivez, il remeit & rendit aux Macedoniens leur païs & leurs villes, pour y demourer francs, & y vivre à leurs loix, en payant ſeulement de tribut annuel aux Romains cent talents [1] : là où ilz en ſouloyent payer à leurs roys plus de dix fois autant [2] : & feit celebrer des jeux de toutes ſortes, & des ſumptueux ſacrifices aux dieux, où il teint cour pleniere à tous venans, & feit de magnifiques feſtins, dont la deſpenſe ſe faiſoit bien des treſors que Perſeus avoit amaſſez, ſans que rien y fuſt eſpargné : mais l'ordre & l'honneſteté de recueillir courtoiſement un chacun, & leur donner lieu à la table ſelon la dignité de leur eſtat, en leur faiſant honneur & careſſe ſelon leur qualité, eſtoit par ſa provoyance ſi ſoigneuſement & ſi curieuſement obſervé, que les Grecs s'esbahiſſoyent comment ès choſes de plaiſir & de

[1] Ce ſont ſoixante mille eſcus. *Amyot.* Maintenant 466,875 livres de notre monnoie.

[2] Dans le grec, plus du double.

jeu il employoit encore ſa ſollicitude, & comment en maniant & ordonnant de ſi grandes choſes, encore vouloit il avoir ſoing, & prendre luy meſme la peine que les petites allaſſent auſſi comme elles devoyent : mais ce luy eſtoit une grande joye & ſingulier contentement de voir, qu'entre tant de belles choſes ſi magnifiquement appreſtées & ordonnées pour donner plaiſir aux conviez, il n'y eut rien qui leur ſemblaſt ſi plaiſant à regarder, ne ſi doulx à jouir que ſa compagnie & ſa perſonne propre. Si diſoit à ceulx qui monſtroyent de s'eſmerveiller de ſa diligence & ſollicitude en telles choſes, « Qu'il falloit une » meſme prudence à bien ordonner un feſtin, » qu'à bien dreſſer une bataille, à fin de rendre » l'une plus eſpouventable aux ennemis, & l'au» tre plus aggreable aux amis ».

XLVIII. Mais l'une des qualitez plus eſtimées & plus louées qui fuſſent en luy, eſtoit la liberalité & la magnanimité : car il ne voulut pas ſeulement voir l'or & l'argent qui ſe trouva en extreme abondance ès treſors du roy, ains les feit ſeulement livrer par compte & conſigner entre les mains des queſteurs & treſoriers, pour les porter aux coffres de l'eſpargne à Rome : ſeulement permeit il à ſes enfans qui aimoyent l'eſtude & les lettres, de prendre les livres de la librairie du roy : & en diſtribuant des preſens & prix d'hon-

neur à ceulx qui s'eſtoyent bien portez en la bataille, il donna à ſon gendre Ælius Tubero, une couppe du poids de cinq marcs [1] d'argent : c'eſt celuy duquel nous avons dit auparavant, qu'il ſe tenoit & vivoit avec autres ſeize ſiens proches parents en une meſme maiſon, & du revenu d'une meſme petite terre & poſſeſſion qu'ilz avoyent aux champs. Et dit on que ce fut le premier meuble d'argent qui entra en la maiſon des Æliens, encore y entra il par la voye d'honneur & de vertu : mais auparavant, ny eulx, ny leurs femmes, n'avoyent onques voulu avoir ny or, ny argent.

XLIX. Après doncques avoir ainſi bien ordonné & diſpoſé toutes choſes, finablement il prit congé des Grecs, & admonéſta les Macedoniens de ſe ſouvenir de la liberté que les Romains leur avoyent donnée, à fin qu'ilz meiſſent peine de la conſerver par bon gouvernement & par bonne union, paix & concorde les uns avec les autres, puis ſe partit pour aller au païs de l'Epire, ayant receu un mandement du ſenat de Rome, par lequel il luy eſtoit mandé qu'il abandonnaſt à piller les villes de ce païs là aux gens de guerre qui avoyent eſté à la desfaitte du roy Perſeus. Parquoy voulant les ſurprendre au deſpourveu toutes enſemble, ſans que perſonne s'en doub-

[1] Dans le grec, cinq livres.

taſt, il manda à toutes les villes qu'elles euſſent à envoyer devers luy, à un certain jour qu'il leur aſſigna, dix des principaulx hommes de chaque ville, auſquelz, quand ilz furent venus, il enjoignit de luy aller querir & apporter à certain jour qu'il leur aſſigna, tout tant d'or & d'argent qui eſtoit dedans leurs villes, tant ès maiſons privées, comme ès temples & egliſes, & leur bailla à chacun un capitaine & garniſon de gens de guerre, comme ſi c'euſt eſté pour chercher & recevoir l'or & l'argent qu'il demandoit : mais quand le jour aſſigné fut eſcheut, les ſoudards en divers lieux tout en un meſme temps ſe meirent à courir ſus & à piller & rençonner leurs ennemis, de maniere que par ce moyen il y eut en un meſme jour & une ſeule heure cent cinquante mille perſonnes priſes & faites eſclaves, & ſoixante & dix villes toutes pillées & ſaccagées : & toutefois quand ce vint puis après à diſtribuer par teſte le butin de ceſte generale deſtruction de tout un païs, il n'en revint pas à chaque ſoudard plus de unze drachmes d'argent [1] : ce qui eſtonna bien tout le monde, & leur feit

[1] Huit livres onze ſols de notre monnoie ; la drachme d'argent & le denier romain ont la même valeur. Le récit de Tite-Live eſt bien différent. Il dit que chaque homme de la cavalerie eut quatre cens deniers, c'eſt-à-dire, 311 livres de notre monnoie, & chaque homme d'infanterie deux cens deniers, un peu plus de 155 livres. Tite-Live, XLV, 34.

avoir frayeur de l'iſſue de la guerre, en voyant l'avoir & le vaillant de toute une grande province revenir à ſi peu de profit & ſi peu de gaing pour teſte.

L. Æmylius donques ayant executé ce ſeul exploit contre ſa nature, qui eſtoit doulce & humaine, deſcendit vers la ville d'Orique, là où il s'embarqua ſur mer luy & ſon armée, pour repaſſer en Italie, & arrivé qu'il y fut, rebourſa la riviere du Tybre dedans la galere capitaineſſe du roy Perſeus, laquelle eſtoit de ſeize rames pour banc, accouſtrée magnifiquement des armes captives, riches draps de pourpre, & autres telles deſpouilles des ennemis, tellement que les Romains courans à grande foule hors de la ville au devant de ceſte galere, & marchans coſte à coſte d'elle à meſure qu'on la voguoit tout bellement, eurent le plaiſir d'une aſſemblée de feſte publique, & par maniere de dire, d'un triumphe avant qu'il ſe feiſt à bon eſciant. Mais les ſoudards qui s'eſtoyent promis qu'on leur diſtribueroit l'or & l'argent des treſors du roy, quand ilz veirent qu'on leur en avoit baillé beaucoup moins qu'ilz n'avoyent eſperé, ilz en furent bien mal contens, & en vòulurent grand mal en eulx meſmes à Æmylius : toutefois ne l'ozans pas dire tout ouvertement, ilz l'alloyent accuſans qu'il leur avoit eſté trop rude & trop auſtere en toute

ceſte guerre, & pour ceſte cauſe ne ſe monſtroyent pas fort eſchauffez ny affectionnez à luy procurer l'honneur du triumphe.

LI. Ce que ſentant Servius Galba, qui de long temps luy eſtoit ennemy, encore qu'il euſt eu charge de mille hommes en ceſte guerre ſoubz luy, en prit la hardieſſe de dire publiquement hault & clair, qu'il n'avoit point merité qu'on luy ottroyaſt l'honneur du triumphe, en ſemant parmy les gens de guerre pluſieurs calumnieuſes paroles en contre luy, pour tousjours plus enflammer leur courroux, & irriter la malvueillance qu'ilz luy portoyent, juſques à demander aux tribuns du peuple une autre journée, pour pouvoir à loiſir deduire tout du long les charges, qu'il entendoit propoſer à l'encontre de luy, diſant que celle là ne ſuffiroit pas, à cauſe qu'il n'y avoit plus que quatre heures de ſoleil [1]. Les tribuns du peuple luy feirent reſponſe qu'il parlaſt à l'heure meſme, s'il avoit aucune choſe à alleguer contre luy, & qu'il n'auroit point d'autre audience. A l'occaſion dequoy, il commencea à prononcer une harengue diffamatoire pleine de toutes ſortes d'injures, ſi longue qu'il conſuma tout le reſte du jour à parler : puis quand la nuict toute noire fut venue, les tribuns rompirent l'aſſemblée, & le lendemain au matin les ſoudards devenus plus

[1] De jour, c'eſt-à-dire, qu'il étoit deux heures après midi.

audacieux après avoir ouy la harengue de Galba, & ayans conſpiré enſemble, ne faillirent pas de ſe renger à l'entour de Galba au mont du Capitole, là où les tribuns avoyent predit qu'ilz tiendroyent l'aſſemblée.

LII. Si toſt donques que le jour fut clair, la matiere touchant le triumphe de Æmylius fut miſe à la deciſion de la pluralité des voix du peuple, où la premiere lignée luy refuza tout à plat le triumphe, dequoy le ſenat & le reſte du peuple eſtans incontinent advertis, furent fort marriz de voir que lon feiſt un tel tort & une telle injure à Æmylius : & quant à la commune, elle ne faiſoit autre choſe, que dire ſeulement, qu'elle en eſtoit bien deſplaiſante, ſans y donner autre proviſion : mais les plus notables perſonnages du ſenat, crians que c'eſtoit une grande honte, s'entr'enhortoyent l'un l'autre de refrener l'audace & l'inſolence de ces gens de guerre, laquelle viendroit à la fin à eſtre ſi effrenée, qu'il n'y auroit rien tant inique ne ſi violent, qu'ilz n'attentaſſent de faire, ſi de bonne heure on n'alloit au devant, veu que desja ilz s'efforceoyent [1] de priver leur capitaine des honneurs deuz à ſa victoire. Ainſi montans tous en bonne trouppe au Capitole, prierent les tribuns du peuple, qu'ilz

[1] Le grec porte : ſi on ne les empêchoit d'enlever à Paul Émile, &c.

feiſſent un peu ſurſoir le recueil des voix & ſuffrages du peuple, juſques à ce qu'ilz euſſent fait entendre à l'aſſiſtence du peuple aucunes choſes neceſſaires qu'ilz avoyent à luy remonſtrer : ce qui fut fait, & leur donna lon bonne & paiſible audience.

LIII. Et adonc Marcus Servilius perſonnage conſulaire, qui avoit combatu vingt & trois fois en camp clos, & tué autant d'ennemis qui l'avoyent defié au combat d'homme à homme, ſe tira en avant, & parla en ceſte maniere : « Je » cognois, dit-il, maintenant mieulx que jamais, » combien grand & digne capitaine eſt Paulus » Æmylius, d'avoir fait de ſi belles & ſi glorieuſes » choſes avec une armée tant pleine de diſſolution » & de deſobeiſſance : & m'esbahis fort, comment » le peuple nagueres s'esjouiſſoit, & faiſoit cas » des victoires & triumphes gaignez ſur les Eſclavons, & ſur les nations de l'Afrique, & que » maintenant il porte luy meſme envie à ſa gloire, » en empeſchant que lon ne meine en triumphe » un roy de Macedoine vif, & que lon ne monſtre publiquement la grandeur & la gloire des » roys Philippus & Alexandre le grand, priſonnieres & captives ſoubz les armes romaines. » Car quelle raiſon y a il, attendu que n'a pas » long temps eſtant venue une nouvelle incertaine, que nous avions gaigné la bataille contre

» Perſeus, vous en ſacrifiaſtes incontinent à
» grande joye aux dieux, en leur priant que bien
» toſt vous en peuſſiez voir la verité à l'œil : &
» maintenant que le capitaine à qui vous en aviez
» commis la charge eſt venu en perſonne, vous
» apportant la victoire toute certaine & toute
» aſſeurée, vous fruſtriez les dieux des remer-
» cimens ſolennelz, & des honneurs qui leur en
» ſont deuz, & vous meſmes de la resjouiſſance
» publique accouſtumée en tel cas ? comme ſi
» vous craigniez de voir à l'œil la grandeur de
» voſtre proſperité, ou que vous vouluſſiez par-
» donner à ce roy voſtre eſclave & priſonnier :
» & toutefois encore vauldroit il mieulz que ce
» fuſt par compaſſion de luy, que par envie de
» voſtre capitaine, que vous empeſchiſſiez le
» triumphe. Mais la malignité des mauvais par
» voſtre patience eſt devenue ſi audacieuſe, ſi
» licencieuſe & ſi inſolente, qu'il ſe treuve icy
» des hommes qui ne receurent jamais coup ny
» buffe à la guerre, ains ſont gras & refaits &
» ont le tainct frais (*comme pucelles) pour avoir
» tousjours eſté à leur aiſe à couvert : & neant-
» moins ſont ſi temeraires, que de venir icy prê-
» cher devant vous du devoir & de l'office d'un chef
» d'armée, & du merite du triumphe, devant
» vous, qui avez appris par tant de bleceures

* Ces mots ne ſont pas dans le grec.

» qu'avez receuës ſur voz perſonnes à la guerre,
» à diſcerner un bon & vaillant, d'avec un laſche
» & mauvais capitaine.

LIV. Quand & quand en diſant ces paroles il ouvrit ſa robbe par devant, & monſtra à deſcouvert à toute l'aſſiſtance les cicatrices d'infinies playes qu'il avoit receuës en l'eſtomac, puis ſe tournant monſtra auſſi à nud des parties qui ne ſont pas fort honeſtes à deſcouvrir en preſence de gens: & après ſe retournant devers Galba luy dit, « Tu te » ris & te moques de ce que je monſtre, mais je » m'en glorifie devant mes citoyens: car ce a eſté » pour le ſervice de la choſe publique, que mon- » tant à cheval continuellement, autant de nuict » que de jour, j'ay receu tant de coups [1]: & » pourtant va maintenant achever de recueillir » les voix de chacun, & je iray après regardant » & remarquant qui ſeront les ingrats & meſchans » citoyens, qui veulent eſtre flattez, & non pas » roidement commandez, comme il eſt neceſ- » ſaire que face un bon capitaine à la guerre ».

LV. Ces paroles refrenerent & rengerent ſi bien à la raiſon les gens de guerre, que toutes les autres lignées d'un accord ottroyerent depuis à Æmylius, le triumphe, duquel l'ordre & la maniere fut telle: premierement le peuple ayant

[1] Ce n'eſt pas des coups ou bleſſures qu'il s'agit, elles ne pouvoient être pour Galba un ſujet de riſée, mais des meurtriſſures.

dreſſé force eſchaffaux, rant ès lices où ſe font les jeux des courſes de chariots & chevaux, que les Latins appellent Circos[1], comme à l'entour de la place, & autres endroits de la ville par où l'appareil du triumphe avoit à paſſer, tous ſe trouverent avec leurs belles robbes, pour en voir la magnificence. Si eſtoyent tous les temples des dieux ouverts & pleins de feſtons & de perfums: & y avoit par tous les quartiers de la ville des ſergens & autres officiers tenans des baſtons en leurs mains, pour faire retirer la preſſe & ſerrer ceulx qui ſe jetteroyent à la foule trop en avant par les carrefours, & qui iroyent & viendroyent par la ville, à fin que toutes les rues fuſſent vuides & nettes. Au demourant, la monſtre de tout le triumphe fut departie en trois jours, dont le premier à peine peut ſuffire à voir paſſer les images, tableaux, & peintures, & ſtatues d'exceſſive grandeur, le tout pris & gaigné ſur les ennemis & trainné à ceſte monſtre ſur deux cents cinquante chariots. Le ſecond jour furent auſſi portez ſur grand nombre de charriage, toutes les plus belles & plus riches armes des Macedoniens, tant de cuyvre que de fer & acier, toutes reluiſantes pour avoir eſté freſchement fourbies, & arrengées par artifice, en maniere toutefois qu'il ſembloit qu'elles euſſent eſté jettées peſle meſle à mon-

[1] Cirques.

ceaux, ſans autrement prendre garde à les diſpoſer, des armets ſur des boucliers, des halecrets & corps de cuirace ſur des greves, des pavois candiots & targes thracienes, des carquois & trouſſes de fleſches parmy des mords & brides de cheval, des eſpées nues, dont les poinctes ſortoyent au dehors, entrelacées parmy des picques, eſtans toutes ces armes entaſſées & liées les unes ſur les autres, & ſi à propos, pour n'eſtre ne trop ne peu ſerrées, qu'en ſe froiſſant les unes les autres, ainſi qu'on les charrioit par la ville, elles rendoyent un ſon, qui donnoit quelque frayeur à l'ouir, de maniere que la veuë ſeulement des deſpouilles captives des vaincus, donnoit encore quelque effroy à les regarder. Après les chariots où eſtoyent toutes ces armeures, ſuyvoyent trois mille hommes, qui portoyent l'argent monnoyé en ſept cents cinquante vaſes qui peſoyent environ trois talents [1] chacun, & eſtoyent portez par quatre hommes, & y en avoit d'autres qui portoyent des couppes d'argent, des taſſes & gobelets faits en forme des cors [2] d'abon-

[1] Ce ſont environ cent quatre vingts livres. *Amyot.* C'eſt le poids du petit talent romain, qui peſoit ſoixante livres. Ces vaſes avec l'argent monnoyé faiſoient 8,923,750 livres de notre monnoie.

[2] Le grec porte : des cornes. Dans les tems reculés on en faiſoit des vaſes à boire. C'eſt de-là que vint à Bacchus le ſurnom de Cornu.

dance, & autres pots à boire, tous fort beaux à voir, tant pour leur grandeur, que pour la ſingularité & groſſeur de l'entailleure, & des ouvrages relevez en boſſe qui eſtoyent à l'entour.

LVI. Le troiſieme jour au plus matin, commencerent à marcher les trompettes ſonnans un ſon, non point tel que l'on le ſonne pour marcher par les champs [1], ny pour faire une monſtre, mais celuy propre que l'on ſonne à une alarme ou un aſſault pour donner courage aux ſoudards quand on eſt ſur le poinct de combatre. Après leſquelz ſuyvoyent ſix vingts bœufs gras & refaits, ayans toutes les cornes dorées & les teſtes couronnées de feſtons & de chappeaux de fleurs : & y avoit de jeunes hommes ceincts à travers le fond du corps de beaux devantez ouvrez à l'aiguille, qui les conduiſoyent au ſacrifice : & de jeunes garſons quand & eulx, qui portoyent de beaux vaſes d'or & d'argent pour faire les aſpergemens & effuſions qui ſe font ès ſacrifices : après leſquelz ſuyvoyent ceulx qui portoyent l'or monnoyé departy par vaſes peſans chacun trois talents, comme ceulx où l'on portoit l'argent : & y avoit de ces vaſes juſques au nombre de ſoixante & dix ſept : puis marchoyent ceulx qui portoyent la grande couppe ſacrée que Æmy-

[1] Plutarque ne parle ici que des proceſſions ou pompes religieuſes. C'eſt ainſi que Suidas l'explique.

lius avoit fait faire d'or maſſif, enrichie de pierres precieuſes, peſant le poids de dix talents [1], pour en faire une offrande aux dieux : joignant leſquelz marchoyent d'autres qui portoyent certains vaſes faits & ouvrez à l'antique, & couppes magnifiques des anciens roys de Macedoine, comme celle que l'on appelloit l'Antigonide [2], & une autre la Seleucide, & generalement tout le buffet & toute la vaiſſelle d'or du roy Perſeus : auſquelz joignoit tout d'un tenant ſon chariot d'armes, dedans lequel eſtoit tout ſon harnois & ſon bandeau royal, que l'on appelle diademe, deſſus ſes armes. Puis bien peu d'intervalle après, les enfans du roy que l'on menoit priſonniers avec la ſuite de leurs gouverneurs, leurs maiſtres d'eſchole & officiers, tous eſplorez, qui tendoyent les mains au peuple regardant, & enſeignoyent aux petits enfans à faire le ſemblable pour requerir & demander grace au peuple. Il y avoit deux filz & une fille, qui n'avoyent pas grand ſentiment ny guerres de cognoiſſance de leur calamité, pour le bas aage auquel ilz

[1] Ce ſont environ ſix cents marcs. *Amyot.* Les dix talens ne ſont pas ſix cens marcs, mais ſix cens livres.

[2] Le grec porte : les Antigonides, les Seleucides, & les Thériciéennes. Cette derniere eſpèce eſt ainſi appellée du nom de Thériclès, potier de terre, ſon inventeur. Il étoit célèbre à Athènes dans la quatre-vingt-huitieme olympiade. M. Larcher a donné ſur cet objet des détails fort curieux & fort ſavans dans une Diſſertation qui va paroître dans le XLIIIe Vol. de l'Académie des Inſcriptions.

eſtoyent :

eſtoyent : ce qui faiſoit que les regardans en avoyent tant plus de pitié, en voyant ces pauvres petits enfans qui ne cognoiſſoyent pas le changement de leur fortune, tellement que pour la compaſſion que l'on avoit d'eulx, on laiſſoit preſque paſſer le pere ſans le regarder : & y en eut pluſieurs à qui de pitié les larmes en vindrent aux yeux, & fut à tous les regardans un ſpectacle meſlé de plaiſir & de douleur tout enſemble, juſques à ce qu'ilz fuſſent bien loing de la veuë. Perſeus le pere ſuyvoit après ſes enfans & leur famille, & eſtoit veſtu d'une robbe noire, & ayant des pantoufles aux pieds à la guiſe de ſon païs, monſtroit bien à ſa contenance qu'il eſtoit tout eſperdu & troublé de ſens & d'entendement, pour la peſanteur des maulx & malheurs dont il ſe ſentoit accablé. Il eſtoit ſuyvy de ceulx de ſa maiſon, ſes amis familiers, officiers & ſerviteurs domeſtiques, tous ayans les viſages deſcoulourez & desfaits, donnans aſſez à cognoiſtre, par ce qu'ilz avoyent tousjours les yeux fichez ſur leur maiſtre, en larmoyant fort chaudement, qu'ilz lamentoyent & deploroyent principalement ſa malheureuſe fortune, faiſans peu de compte de la leur. L'on dit bien que Perſeus envoya devers Æmylius le requerir & ſupplier qu'il ne fuſt point ainſi mené par la ville, en la monſtre du triumphe : mais Æmylius ſe moquant, comme il meritoit,

de ſa laſcheté & foibleſſe de cueur, reſpondit, « Cela paravant eſtoit, & encore eſt en ſa puiſ- » ſance, s'il veult » : luy donnant aſſez à entendre, qu'il devoit plus toſt choiſir la mort, que de ſouffrir luy vivant une telle ignominie : mais il n'eut onques le cueur de ce faire, tant il eſtoit laſche, ains attendry par je ne ſçay quelle eſperance, aima mieux eſtre luy-meſme partie de ſes propres deſpouilles.

LVII. Après tout cela ſuyvoyent quatre cents couronnes d'or, que les villes & citez de la Grece avoyent envoyées par ambaſſadeurs exprès à Æmylius pour honorer ſa victoire : & puis tout d'une ſuitte, luy-meſme venoit après, monté deſſus ſon char triumphant, lequel eſtoit accouſtré & orné très magnifiquement. Si eſtoit choſe très belle à voir : car oultre ce que de luy-meſme il eſtoit très digne d'eſtre regardé, quand il n'y euſt eu que ſa ſeule perſonne, ſans toute celle grande pompe, & tant de magnificence : il eſtoit veſtu d'une robbe de pourpre rayée d'or, & portoit en ſa main droitte un rameau de laurier, comme auſſi faiſoit toute ſon armée, laquelle departie par bendes & compagnies, ſuyvoit le chariot triumphal de ſon capitaine, où aucuns des ſoudards alloyent chantans quelques chanſons de victoire, que les Romains ont accouſtumé de chanter en tel cas, meſlans parmy quel-

ques brocards & traicts de riſée ſur [1] leur capitaine : & les autres diſoyent des chants de triumphe à l'exaltation & louange des faicts victorieux d'Æmylius, lequel eſtoit publiquement loué, beneit & honoré de tout le monde, & de nul homme de bien haï ny envié, ſi ce n'eſt qu'il y ait quelque dieu, duquel le propre office ſoit, oſter tousjours & retrencher quelque choſe des trop grandes & exceſſives proſperitez humaines, en meſlant & diverſifiant la vie de l'homme du ſentiment de bien & de mal, à fin qu'il n'y en ait pas un qui la paſſe entierement pure & nette de tout malheur, ains que, comme dit Homere, ceulx là ſoyent reputez bien heureux, auſquelz la fortune a contrepezé le bien avec le mal. Ce que je dis, pour autant que Æmylius avoit quatre filz, deux qu'il avoit donnez à adopter en autres familles & maiſons, Scipion & Fabius, comme nous avons ja dit ailleurs au paravant : & deux autres qu'il avoit euz d'une ſeconde femme, leſquelz il retenoit pour luy en ſa maiſon, & eſtoyent encore tous deux fort jeunes, dont l'un mourut en l'aage de quatorze ans, cinq jours avant le triumphe de ſon pere, & l'autre mourut auſſi trois jours après la pompe du triumphe, en l'aage de douze ans : tellement qu'il n'y eut ſi dur cueur en toute la

[1] Sur leur capitaine, n'eſt pas dans le grec.

ville de Rome, à qui ce grand accident ne feiſt pitié, & à qui ceſte cruaulté de la fortune ne feiſt frayeur & horreur, ayant eſté ſi importune, que de mettre en une maiſon triumphale, pleine d'honneur & de gloire, de ſacrifices & de lieſſe, un ſi piteux dueil, & meſler des regrets & des lamentations de mort, parmy des cantiques de triumphe & de victoire.

LVIII. Ce neantmoins Æmylius prenant les choſes au droit poinct de la raiſon, eſtima qu'il ne falloit pas uſer de la conſtance & magnanimité contre les eſpées & les picques des ennemis ſeulement, ains auſſi contre toute adverſité & hoſtilité de la fortune egalement. Si compenſa & contrepeza ſi ſagement la meſlange de ſes adventures preſentes avec les proſperitez paſſées, que trouvant le mal effacé par le bien, & le privé par le public, il ne abbaiſſa point la grandeur ny ne macula point la dignité de ſon triumphe & de ſa victoire : car ayant enſepvely le premier de ſes enfans, il ne laiſſa pas pour cela de faire ſa triumphale entrée, comme nous avons eſcript : & le ſecond eſtant auſſi decedé après ſon triumphe, il feit aſſembler le peuple Romain, & en pleine aſſemblée de toute la ville, feit une harengue, non point d'homme qui euſt beſoing d'eſtre conſolé ny reconforté, mais plus toſt qui reconfortoit ſes citoyens paſſionnez & dolents

pour le malheur qui luy eſtoit advenu. Car il leur dit, « Que des choſes pures humaines, il » n'en avoit jamais craint pas une : mais des di- » vines qu'il avoit tousjours fort redoubté la » fortune, comme celle où il y avoit bien peu » de fiance, à cauſe de ſon inconſtance & de ſa » muable varieté, meſmement en ceſte derniere » guerre, en laquelle l'ayant continuellement euë » favorable, comme quand on a le vent en » pouppe, il atrendoit tousjours quelque reflux, » par maniere de parler, & quelque mutation » de ſa faveur. Car je traverſay, dit il, en allant, » le gouffre [1] de la mer Adriatique [2] depuis » Brindes juſques à Corfou [3] en un ſeul jour, » & de là en cinq jours me trouvay en la ville » de Delphes, où je ſacrifiay à Apollo, & de- » dans cinq autres jours j'arrivay en mon camp, » où je trouvay mon armée en la Macedoine, » & après avoir fait les ſacrifices & cerimonies » ordinaires pour la purification d'icelle, je com- » mençay incontinent à mettre la main à l'œuvre, » ſi bien qu'en quinze autre jours ſuyvans je meis » fin très honorable à toute ceſte guerre. Mais » me deffiant tousjours de la fortune, voyant » une ſi grande proſperité en tout le cours de

[1] Il n'y a point de gouffre dans le texte.

[2] Grec : Ionienne.

[3] Grec : Corcyre.

» mes affaires, & conſiderant qu'il n'y avoit plus
» d'ennemis ny d'autres perilz par delà, que je
» deuſſe craindre, je craignois fort qu'elle ne
» ſe changeaſt à mon retour, quand je ſerois ſur
» la mer en ramenant une ſi belle armée victo-
» rieuſe, avec tant de deſpouilles & tant de
» princes & de roys priſonniers : & neantmoins
» eſtant arrivé à port de ſalut, & voyant toute
» ceſte ville à mon retour pleine de resjouiſſance,
» de feſte & de ſacrifices, j'avois encore tous-
» jours la fortune ſuſpecte, ſachant très bien
» qu'elle n'a point accouſtumé de gratifier ſi libe-
» ralement aux hommes, ny leur ottroyer choſes
» ſi grandes nettement, ſans qu'il y ait ne ſçay
» quoy d'envie meſlé parmy : ny jamais mon eſ-
» prit, eſtant tousjours en tranſe aux eſcoutes
» de l'advenir pour le regard du bien public, n'a
» jetté ceſte crainte arriere de ſoy, que je ne
» me ſoye veu tumbé en ce malheur & calamité
» domeſtique, qu'il m'a fallu ès jours ſacrez de
» mon triumphe enſepvelir coup ſur coup, de
» mes propres mains, mes deux jeunes enfans,
» que j'avois ſeuls retenus pour la ſucceſſion de
» mon nom & de ma maiſon. Pourtant me
» ſemble il maintenant que je ſuis hors de tout
» danger, au moins quand au regard de ce qui
» m'eſt le principal, & commence à m'aſſeurer
» & me confirmer en ceſte eſperance, que ceſte

» bonne fortune vous demeurera ferme desor-
» mais, sans crainte d'aucun siniſtre accident,
» pource qu'elle a assez contrepesé la faveur de
» la victoire qu'elle nous a donnée, par l'envie
» du malheur dont elle a affligé moy & les
» miens, en rendant le vaincueur & triumphateur
» non moins notable exemple de la misere & de
» l'imbecillité humaine, que le vaincu qui a esté
» mené en triumphe, excepté que Perseus tout
» vaincu qu'il est, à tout le moins a ce reconfort
» de voir encore ses enfans, & le vaincueur
» Æmylius a perdu les siens ».

LIX. Tel fut le sommaire de la harangue genereuse, & procedente d'une vraye & non fainte magnanimité, que prononcea lors Æmylius devant le peuple Romain. Et combien qu'il euſt compassion en son cueur de voir l'estrange changement de la fortune du roy Perseus, & qu'il desiraſt fort luy pouvoir aider, il ne peut onques faire autre chose pour luy, que de le faire transporter de la prison publique, que les Romains appellent Carcer, en une maison plus nette, & plus doulce & gracieuse demeure : là où estant estroittement gardé, il se feit luy mesme mourir en s'abstenant de manger, ainsi comme la plus part des hiſtoriens l'escrit. Toutefois il y en a quelques uns, qui escrivent une bien nouvelle & estrange sorte de sa mort : car ilz disent que les

ſoudards qui le gardoyent, ayans conceu quelque deſpit & quelque haine à l'encontre de luy, & voyans qu'ilz ne luy pouvoyent faire autre mal ny autre deſplaiſir, l'empeſcherent de dormir, prenans ſoigneuſement garde quand le ſommeil luy venoit, & le gardans de pouvoir clorre l'œil, en le contraignant par toute voye & tout moyen de veiller & demourer ſans dormir, juſques à ce que ne pouvant plus durer en tel eſtat, il y mourut. Auſſi moururent deux de ſes enfans : mais le troiſieme nommé Alexandre, devint bon ouvrier à beſongner du tour & de menuiſerie, & apprit les lettres & la langue romaine, laquelle il ſceut ſi bien eſcrire, que depuis il ſervit de ſcribe & de greffier aux magiſtrats de Rome, & ſe porta fort ſagement & dextrement en ceſt office.

LX. Au demourant, on adjouſte à ceſte belle conqueſte du royaume de la Macedoine que conquit Æmylius, une autre grace qui le rendit fort aggreable au commun peuple, c'eſt qu'il apporta tant d'or & d'argent [1] au treſor de l'eſpargne à Rome, qu'il ne fut onques puis beſoing que le peuple contribuaſt rien juſques au temps & à l'année que Hirtius & Panſa furent con-

[1] Paul Émile apporta au tréſor de Rome deux cens trente millions de ſeſterces, qui font 44,746,557 livres de notre monnoie. Voyez Pline, xxxiii, 3.

ſuls [1], qui fut environ le commencement de la premiere guerre d'Auguſte & de Antonius. Et davantage il y a encore cela de propre & de ſingulier en Æmylius, que combien qu'il fuſt grandement aimé, reveré & honoré du commun peuple, il demoura tousjours neantmoins du party du ſenat & de la nobleſſe, & ne dit ny ne feit onques choſe populaire pour acquerir la grace de la commune, ains ſe rengea tousjours du coſté des gens de bien & des nobles en tout ce qui concerna le gouvernement de la choſe publique, ce que depuis Appius reprocha à ſon filz Scipion l'Africain : car eſtans les deux premiers hommes de leur temps, & pourſuyvans tous deux enſemble l'office de cenſeur, Appius avoit autour de luy pour favoriſer ſa pourſuitte tout le ſenat & toute la nobleſſe, comme de toute ancienneté la famille des Appiens avoit auſſi tousjours tenu ce party la. Et Scipion l'Affricain, encore qu'il fut grand de ſoy meſme, avoit neantmoins eſté de tout temps fort aimé, porté & favoriſé du commun peuple : à raiſon de quoy, quand Appius le veit entrer en la place, ſuyvy & accompagné de gens de petite qualité & baſſe condition, comme ceulx qui autrefois avoyent eſté ſerfs, mais qui au demourant entendoyent très bien comment il falloit con-

[1] L'an de Rome 711.

duire telles brigues, faire amas de commune, & par importuniré de crieries & de voye de faict, ſi meſtier eſtoit, obtenir ce qu'ilz vouloyent ès aſſemblées de ville, il ſe prit à eſcrier tout hault: « O Paulus Æmylius, tu as bien maintenant » cauſe de ſouſpirer & de gemir ſoubz la terre, » où tu es, voyant commẽ un ſergent Æmylius, » & un ſedirieux criarr Licinius, conduiſent ton » filz à la dignité de cenſeur ».

LXI. Et quant à Scipion, il fut ainſi bien voulu du commun peuple, par ce qu'il luy favoriſa rousjours en touteschoſes: mais Æmylius, encore qu'il reinſt tousjours le party de la nobleſſe, ne fur pas pourtant moins aimé du commun populaire, que ceulx qui le flattoyent, & qui diſoyent & faiſoyent toutes choſes pour luy aggreer & complaire. Ce que le peuple teſmoigna, rant par autres honneurs & offices qu'il luy confera, que par ceſte dignité de cenſeur [1] qu'il luy donna: car c'eſtoit lors le plus ſainct magiſtrat, & qui avoit plus de puiſſance & d'authoriré que nul autre, meſmement quant à l'inquiſition & reformation des meurs d'un chaſcun: pource qu'il eſtoit loiſible aux cenſeurs de degrader & oſter du ſenat un ſenateur qui ſe gouvernoit indignement, & autrement qu'il ne convenoit à la dignité de l'eſtat, & de nommer & declarer

[1] L'an de Rome 590.

prince du ſenat celuy qu'ilz jugeoyent le plus homme de bien. Davantage ilz avoyent pouvoir de priver les jeunes hommes qui vivoyent diſſoluëment, du cheval qu'ilz avoyent entretenu aux deſpens de la choſe publique. Qui plus eſt ce ſont ceulx qui font la priſée des biens d'un chacun citoyen, & le denombrement du peuple, tenans regiſtres du nombre des perſonnes qui ſe trouvent à chaſque deſcription. Si furent nombrez par la deſcription & l'enrollement qu'Æmylius lors en feit, trois cents trente ſept mille quatre cents cinquante & deux hommes, & nomma prince du ſenat Marcus Æmylius Lepidus qui ja par quatre fois avoit eu ceſt honneur là, & oſta du ſenat trois perſonnages qui n'eſtoyent pas de grande qualité : & garderent ſemblablement pareille moderation luy & ſon compagnon Marcius Philippus à la reveuë & monſtre des chevaliers Romains.

LXII. Puis après avoir ordonné & diſpoſé des plus grandes & principales charges de ſon eſtat, il tumba en une maladie, laquelle du commencement ſembla bien dangereuſe, mais à la fin il n'y eut autre peril, ſinon qu'elle fut longue & malaiſée à guarir : & luy ayans les medecins conſeillé qu'il ſe retiraſt en une ville d'Italie qui ſe nomme Velia, il s'embarqua ſur mer & y alla, où il demoura longuement, faiſant ſa re-

ſidence en des maiſons de plaiſance le long de la marine, en grand repos & hors de tout bruit. Mais pendant ce temps de ſon abſence les Romains le regretterent ſouvent : & eſtans aſſemblez ès theatres pour voir l'esbattement des jeux, jetterent par pluſieurs fois des cris, par leſquelz ilz montroyent avoir grand deſir de le revoir. Parquoy eſtant le temps eſcheut, auquel il falloit neceſſairement faire un certain ſacrifice annuel, avec ce qu'il luy ſembloit qu'il ſe trouvoit ja aſſez bien de ſa perſonne, il s'en retourna à Rome, où il feit le ſacrifice avec les autres presbtres, ayant le peuple Romain eſpandu tout à l'entour de luy, faiſant grande & evidente demonſtration de joye pour ſon retour : & le lendemain il feit un autre ſacrifice particulier pour rendre graces aux dieux du recouvrement de ſa ſanté : puis le ſacrifice achevé il s'en retourna en ſa maiſon, où il ſe meit à table [1], & ſans que l'on euſt apperceu au paravant, ny qu'on ſe fuſt doubté d'aucune alteration ny changement en ſa perſonne, il luy prit tout ſoudain une reſverie & un deſvoyement d'entendement, auquel il mourut trois jours après, n'ayant beſoing ny default de choſe quelconque, qu'on eſtime neceſſaire à rendre les hommes en ce monde, heureux : car

[1] Dans le grec, s'eſtant couché. Il ſe coucha, non pas pour manger, mais pour prendre du repos.

il ne fut pas juſques au convoy de ſes funerailles, qui ne fuſt très honorable, & y fut ſa vertu decorée de très beaulx & très glorieux ornemens, qui n'eſtoyent point or, argent, ny yvoire, ny toute autre telle ſumptuoſité & magnificence d'appareil, ains l'amour & bienvueillance & recognoiſſance de ſes bienfaicts, que monſtroyent avoir envers ſa memoire, non ſeulement ſes citoyens, mais auſſi les ennemis : car tous ceulx qui par cas d'adventure ſe rencontrerent lors à Rome, venus ou de l'Heſpagne, ou du païs des Genevois [1], ou de la Macedoine, les uns jeunes & forts ſe meirent vouluntairement d'eux meſmes ſoubz le lict où eſtoit le corps, pour aider à le porter, & les vieux allerent après ſuyvans le convoy, en appellant Æmylius le bienfaitteur, le ſauveur & le pere de leurs païs : pource que non ſeulement il les avoit traittez doulcement & gracieuſement lors qu'il les avoit ſubjuguez & conquis : mais auſſi tout le reſte de ſa vie avoit tousjours continué à leur faire quelque plaiſir, & à eſpouſer leurs affaires, ne plus ne moins que ſi c'euſſent eſté ſes alliez ou ſes proches parents. Tout ſon bien aptès ſa mort monta à peine juſques à la ſomme de [2] trois cents ſoixante &

[1] Grec, Liguriens. Ce ſont les habitans du païs de Gênes. Amyot, au lieu de Génois, les appelle Génevois.

[2] Ce ſont environ trente ſept mille eſcus. *Amyot.* Maintenant 187,904 livres de notre monnoie.

dix mille drachmes d'argent, dont furent heritiers ſes deux filz[1] : mais le plus jeune qui eſtoit Scipion laiſſa le tout à ſon frere aiſné Fabius, pour ce qu'il eſtoit adopté en une maiſon trop plus riche, qui eſtoit celle du grand Scipion l'Africain. Telles ont eſté la vie & les meurs de Paulus Æmylius.

[1] Plutarque n'eſt pas ici d'accord avec lui-même. Il a dit au chapitre VI que le bien d'Æmilius avoit à peine ſuffi pour payer la dot de ſa ſeconde femme. Au reſte, Diodore de Sicile évalue ſa fortune au double ; car il porte à 60 talens, plus de 280,000 livres, la part qui revenoit à Scipion, & qu'il abandonna à ſon frere Fabius, moyennant quoi, il le rendit auſſi opulent qu'il l'étoit lui-même. Il avoit déja fait préſent à ſa mere Papyria de toutes les richeſſes mobiliaires de ſa grand-mere adoptive Æmylia, femme de Scipion l'Africain l'ancien ; ce qui lui avoit attiré les louanges & les bénédictions de toute la ville. Il n'avoit pas été moins généreux à l'égard des deux filles du même Scipion. Le lecteur qui ſait combien la nature a de droits ſur les hommes, ne ſera pas fâché peut-être d'avoir ceci à comparer avec ce que Plutarque dit, chap. LXI, des moyens qui obtinrent au ſecond Africain l'amour du peuple.

SOMMAIRE

DE LA VIE DE TIMOLÉON.

ETAT des affaires de la Sicile. II. *Les Carthaginois veulent s'en rendre maîtres. Elle demande du ſecours à Corinthe.* III. *Corinthe en envoie. Timoléon eſt chargé de le conduire.* IV. *Naiſſance & nobleſſe de Timoléon. Sa valeur.* V. *Sages conſeils qu'il donne à Timophane ſon frere.* VI. *Timoléon ſacrifie l'amour fraternel à l'amour de la patrie. Mort de Timophane.* VII. *Retraite de Timoléon.* IX. *Il accepte le commandement de la guerre de Sicile.* X. *Son départ.* XII. *Il aborde à Rhége.* XIV. *Il trompe les Carthaginois, & s'empare de Tauromenium en Sicile.* XVII. *La ville d'Adrane lui ouvre ſes portes; & il reçoit l'hommage de pluſieurs autres villes.* XVIII. *Denys le Tyran ſe rend à Timoléon, & lui remet le château de Syracuſe.* XX. *Denys eſt envoyé à Corinthe. Sa vie privée.* XXIV. *Siége du château de Syracuſe par Icétès & par les Carthaginois.* XXVIII. *Timoléon s'empare de Meſſine.* XXX. *Fuite de Magon, général des Carthaginois.* XXXI. *Timoléon emporte la ville de Syracuſe d'aſſaut.* XXXII. *Il en détruit le château, & ruine tout ce qui avoit ap-*

partenu aux tyrans. XXXIII. *La liberté rétablie en Sicile.* XXXIV. *Les Carthaginois ſont une nouvelle tentative ſur cette iſle.* XXXV. *Timoléon marche contre eux, & les défait.* XXXIX. *Il envoie leurs dépouilles à Corinthe.* XLIII. *Icétès eſt pris & mis à mort.* XLIV. *Ce qui reſtoit de tyrans dans la Sicile eſt obligé de ſe ſoumettre.* XLVI. *Reconnoiſſance & reſpect de cette iſle à l'égard de Timoléon.* XLVII. *Il y fixe ſon ſéjour.* XLIX. *Il perd la vue.* L. *Honneurs qu'on lui rend dans Syracuſe. Sa mort. Ses obſeques magnifiques.* LII. *Monument appellé Timoleontium.*

Avant la 103e olympiade, & juſqu'à la quatrieme année de la 110e, 337 ans avant Jeſus-Chriſt.

Comparaiſon de Timoléon avec Paul Émile.

TIMOLEON.

Les affaires des Syracuſains, avant que Timoleon fuſt envoyé en la Sicile, eſtoyent en tel eſtat : Après que Dion eut chaſſé le tyran Dionyſius [1], il fut incontinent luy meſme occis en trahiſon, & ſe diviſerent les uns contre les autres ceulx qui luy avoyent aidé à remettre les Syracuſains en liberté : au moyen dequoy, la cité de Syracuſe changeant continuellement de nouveaux tyrans, fut ſi fort travaillée de toutes ſortes de maulx, que peu s'en fallut qu'elle ne devinſt toute deſpeuplée & deſerte. Le demourant de la Sicile au cas pareil eſtoit entierement deſtruit, & n'y avoit preſque plus de villes en pied, pour le long temps que les guerres y avoyent duré, & ſi peu qu'il y en avoit de demourées, eſtoyent pour la plus part occupées par ſoudards Barbares, eſtrangers, gens ramaſſez de toutes pieces, qui n'avoyent ſoude de perſonne, eſtans les ſeigneuries d'icelles faciles à uſurper, & pareillement auſſi aiſées à changer de ſeigneur : tellement que Dionyſius le tyran, dix ans après

[1] Denys le jeune chaſſé par Dion la quatrieme année de la cent cinquieme olympiade, 356 ans avant Jeſus-Chriſt.

qu'il eut eſté chaſſé par Dion, ayant mis enſemble quelque nombre de gens de guerre, & à leur aide ayant debouté Niſeus, qui pour lors dominoit à Syracuſe, recouvra ſon eſtat, & s'en feit de rechef ſeigneur : de maniere que s'il avoit eſté chaſſé eſtrangement, par une bien petite puiſſance, hors de la plus puiſſante tyrannie qui fut onques au monde, il y rentra encore plus eſtrangement, eſtant banny & pauvre, & ſe feit de rechef ſeigneur de ceulx qui l'avoyent dechaſſé. Ainſi ceulx qui eſtoyent demourez dedans la ville, furent contraints de ſervir à ce tyran : lequel oultre ce que de ſa nature il n'avoit jamais eſté gueres humain, eſtoit encore lors devenu plus cruel & plus farouche par les maulx & malheurs qu'il avoit endurez. Mais les plus gens de bien & de plus d'apparence ſe retirerent devers Icetes, qui pour lors tenoit, comme ſeigneur, la ville des Leontins, & l'eleurent pour leur capitaine à la conduitte de ceſte guerre, non qu'il fuſt de rien meilleur que ceulx qui tout ouvertement exercent tyrannie, mais ilz n'avoyent où recourir ailleurs, & ſe fioyent plus en luy, d'autant qu'il eſtoit né comme eulx dedans la ville de Syracuſe, & ſi avoit autour de luy aſſez de gens de guerre pour faire teſte à ce tyran.

II. Mais en ces entrefaittes, les Carthaginois deſcendirent avec groſſe puiſſance en la Sicile,

& ſe meirent incontinent à prattiquer & eſſayer tous moyens d'y faire leurs beſongnes : ce que les Syracuſains craignans, delibererent d'envoyer ambaſſadeurs en la Grece devers les Corinthiens, pour leur demander aide contre les Barbares, ſe confiant en eulx plus qu'à nuls autres Grecs, non ſeulement pource qu'ilz eſtoyent extraicts & deſcendus d'eulx[1], ny pource qu'ilz avoyent ja auparavant receu pluſieurs autres bienfaicts d'eulx, mais auſſi pour autant qu'ilz ſçavoyent que c'eſtoit une cité qui de tout temps avoit tousjours aimé la liberté, & haï les tyrans, & qui avoit tousjours entrepris toutes ou la plus part de ſes plus grandes guerres, non pour ambition de principauté, ny pour convoitiſe de conquerir & de dominer, ains ſeulement pour defendre & maintenir la liberté des Grecs. Au contraire Icetes, qui s'eſtoit propoſé pour le but & fin principale de ſa charge de capitaine, la tyrannie de Syracuſe, & non pas la liberté des Syracuſains, en avoit ja ſecrettement parlé avec les Carthaginois, & neantmoins en public louoit de paroles le

[1] Syracuſe étoit effectivement une colonie des Corinthiens. C'eſt le ſecond établiſſement des Grecs dans la Sicile, poſtérieur d'un an à la fondation de Naxe par les Chalcidéens. Il fut formé ſous la conduite d'Archias, Corinthien, de la famille des Héraclides, la troiſieme année de la cinquieme olympiade, 757 ans avant J. C. la vingt-unieme année de l'archontat perpétuel d'Eſchyle à Athènes, ſuivant les marbres d'Oxford. Dodwell dans ſa chronologie de Thucydide rapporte cet événement à la quatrieme année de la onzieme olympiade.

conſeil & la deliberation des Syracuſains, & envoya de ſa part des ambaſſadeurs au Peloponeſe quand & les leurs, non qu'il vouluſt qu'il leur vinſt du ſecours de ce quartier là, mais pource qu'il avoit eſperance ſi les Corinthiens refuſoyent de leur en envoyer, comme il eſtoit vrayſemblable qu'ilz feroyent, pour les troubles & tumultes de guerres qui eſtoyent en la Grece [1], que plus facilement il feroit tourner les affaires du coſté des Carthaginois, leſquelz pour ceſte office luy ſeroyent amis, & l'aideroyent à l'encontre des Syracuſains ou du tyran Dionyſius : & que cela fuſt ſon deſſeing, il fut deſcouvert & averé bien toſt après.

III. Eſtans donques ces ambaſſadeurs arrivez à Corinthe, & ayans expoſé leur charge, les Corinthiens qui avoyent bien accouſtumé de tout temps de prendre ſoigneuſement la protection des villes extraittes & derivées de la leur, meſmement de celle de Syracuſe, arreſterent bien vouluntiers en conſeil qu'ilz leur envoyeroyent du ſecours, de tant plus meſmement, que pour lors ilz ne ſe trouvoyent empeſchez de guerre quelconque contre les Grecs, ains eſtoyent en pleine

[1] La Grèce étoit alors aux priſes avec Philippe, pere du grand Alexandre, ou plutôt la Grèce ſe livroit elle-même à la ſervitude de Philippe par les diviſions qui l'agitoient, ou ſe laiſſoit vendre par les traîtres que Philippe ſoudoyoit dans toutes les villes.

paix & en grand repos. Si n'eſtoit plus queſtion que de trouver un capitaine pour conduire ce ſecours : & comme les magiſtrats & officiers de la ville propoſaſſent & nommaſſent quelques uns de leurs citoyens, qui avoyent envie de ſe faire valoir & ſe poulſer en avant ; il y eut un homme de baſſe condition, qui ſe dreſſant en pieds nomma Timoleon filz de Timodemus, lequel ne s'entremettoit plus des affaires publiques, ny n'avoit plus d'eſperance ny de voulunté de ce faire : tellement que lon peult avec grande raiſon croire, que ce fut quelque dieu qui inſpira en l'entendement de ce petit perſonnage la penſée de le nommer, tant luy fut incontinent la fortune favorable à ſon election, & tant il eut tousjours depuis en tous ſes faicts d'heur & de proſperité, qui accompagnerent & ornerent ſa vertu.

IV. Or eſtoit il né d'un pere & d'une mere très nobles en ſa cité, l'un nommé Timodemus, & l'autre Demarete : & de ſa nature aimoit fort le bien public de ſon païs, & ſe portoit doulcement & humainement envers tous, ſinon qu'il haïſſoit extremement les tyrans & les meſchans. Au demourant, il avoit un naturel ſi bien temperé, & ſi egalement compoſé de toutes les parties requiſes en un homme de guerre, que en ſa jeuneſſe il monſtra tousjours en tous ſes faicts avoir fort bon ſens,

& en ſa vieilleſſe non moins de cueur & de hardieſſe. Il eut un frere aiſné nommé Timophanes, qui ne luy reſſembloit de qualité quelconque : car c'eſtoit un homme eſcervelé, & furieuſement eſpris & perdu de convoitiſe de regner, que luy avoyent miſe en la teſte une trouppe de gens de baſſe condition, qui ſe diſoyent ſes amis, & de ſoudards ramaſſez qu'il avoit tousjours autour de luy : & pource qu'il eſtoit impetueux & adventureux à la guerre, ſes citoyens l'en eſtimoyent capitaine belliqueux & homme d'execution, & à ceſte cauſe luy donnoyent ſouvent charge de gens : à quoy Timoleon luy aidoit en couvrant du tout les faultes qu'il y faiſoit, ou les faiſant apparoir moindres & plus legeres qu'elles n'eſtoyent, & en augmentant & embelliſſant ce peu de bon que ſa nature produiſoit. Comme en une bataille que les Corinthiens eurent contre les Argiens & les Cleoneiens, Timoleon eſtoit comme privé ſoudard entre les gens de pied, & Timophanes ſon frere menant les gens de cheval, tumba en un très grand danger, & où il luy fut bon beſoing d'eſtre promptement ſecouru : car ſon cheval ayant eſté blecé, le jetta par terre au milieu des ennemis : dequoy une partie de ceulx qu'il avoit autour de luy s'effroya & s'eſcarta çà & là : & ceulx qui demourerent, eſtans en fort petit nombre, & ayans à com-

batre contre beaucoup, ſouſtenoyent à grande peine l'effort des ennemis : mais Timoleon l'ayant apperceu de loing y accourut viſtement, & couvrant de ſon pavois ſon frere qui eſtoit renverſé par terre, receut tant en ſon corps, que ſur ſes armes, pluſieurs coups de traict & de main, & avec grand travail & grand danger feit à la fin retirer les ennemis, & ſauva la vie à ſon frere.

V. Et comme les Corinthiens, craignans qu'il ne leur advinſt une autre fois ce qui ja leur eſtoit advenu, de perdre leur ville par la faulte de leurs alliez, euſſent arreſté en leur conſeil d'entretenir continuellement à leur ſoude quatre cents hommes de guerre eſtrangers, ilz en donnerent la charge à Timophanes, lequel mettant en oubly tout devoir & toute juſtice, eſſaya incontinent & executa tous les moyens, par leſquelz il penſa pouvoir parvenir à ſe faire entierement ſeigneur de la ville : & ayant fait mourir pluſieurs des principaux bourgeois, ſans y garder aucune forme de juſtice ny de procès, ſe declara finablement tout à deſcouvert tyran. Dequoy Timoleon fut fort deſplaiſant en ſon cueur, reputant la meſchanceté de ſon frere eſtre malheur & infortune pour luy : ſi taſcha premierement à le reduire par bonnes paroles, en le priant & admoneſtant qu'il oſtaſt & laiſſaſt ce furieux appetit

de dominer, & ceſte malheureuſe convoitiſe de regner qu'il avoit, & qu'il cherchaſt les moyens de r'habiller & emender les faultes qu'il avoit faittes à l'encontre de ſes citoyens.

VI. Timophanes rejetta bien arriere ces remonſtrances, & n'en feit aucun compte : parquoy Timoleon s'accompagna adonc de l'un de ſes alliez qui avoit nom Æſchylus, & eſtoit propre frere de la femme de Timophanes, & d'un devin que l'hiſtorien Theopompus appelle Satyrus, & Ephorus [1] le nomme Orthagoras, avec leſquelz quelques jours après il s'en retourna une autre fois devers ſon frere : & ſe mettant tous trois après luy, le ſupplierent à grande inſtance de vouloir à tout le moins lors encore croire bon conſeil, & ſe deporter de la tyrannie. Timophanes du commencement ne feit que ſe rire & moquer de leurs remonſtrances : mais puis après il monta en cholere, & ſe courroucea à bon eſciant à eulx. Quoy voyant Timoleon, ſe retira un peu à l'eſcart, & ſe couvrant le viſage ſe prit à plorer, & ce pendant les deux autres deſguainans leurs eſpées occirent Timophanes en la place. Si fut le cas incontinent divulgué par la ville, dont les plus gens de bien louerent grandement la magnanimité & haine des meſchans qui eſtoit en Timoleon, attendu qu'eſtant hom-

[1] Le grec ajoute : & Timée. Voyez chap. XIV.

me doulx & bening de ſa nature, & qui aimoit cordialement les ſiens, il avoit neantmoins preferé le bien public de ſon païs à l'amour de ſon ſang, & mis le devoir & la juſtice au devant de l'utilité, ayant ſauvé la vie à ſon frere lors qu'il combatoit pour le bien & pour la defenſe de ſon païs, & l'ayant auſſi fait mourir lors qu'il eſpioit les moyens de l'aſſervir, & s'en faire abſolu ſeigneur.

VII. Mais ceulx qui ne pouvoyent vivre en eſtat de liberté populaire, & qui avoyent de tout temps accouſtumé de ſe renger à l'entour des ſeigneurs, & leur faire la cour, feirent ſemblant d'eſtre bien aiſes de la mort du tyran : toutefois en reprochant continuellement à Timoleon qu'il avoit commis un parricide execrable & abominable aux dieux & aux hommes, feirent tant qu'ilz luy en imprimerent au cueur un regret de l'avoir fait : & davantage eſtant adverty que ſa mere meſme le portoit fort impatiemment, & qu'elle en jettoit contre luy des paroles effroyables à ouyr, & des maledictions horribles, il s'en alla vers elle pour la cuider reconforter : mais elle ne le voulut jamais voir, ains luy feit fermer ſa porte. Adonc eſtant oultré de douleur & troublé en ſon entendement, il luy prit ſoudainement voulonté de ſe faire mourir en s'abſtenant de manger : mais ſes amis ne l'abandonnerent point en ce deſeſpoir, ains le preſſerent tant & par

remonſtrances & par prieres, qu'ilz le contraignirent de manger. Parquoy il prit alors reſolution de vivre deſormais aux champs en ſolitude, & quitter de tout poinct l'entremiſe du gouvernement des affaires publiques : de maniere qu'au commencement, il ne venoit pas ſeulement en la ville, ains evitant toutes compagnies, ſe tenoit ès plus ſolitaires & plus eſgarez endroits des champs, où il ne faiſoit autre choſe que vaguer tantoſt cy tantoſt là, & ſe conſumer de melancholie.

VIII. Voilà comment le ſens & l'entendement de l'homme, s'il n'eſt bien confirmé & fortifié par la raiſon, & par l'eſtude de philoſophie, en l'execution de quelque grande entrepriſe, vacille facilement, & eſt poulſé hors des diſcours, ſur leſquelz il s'eſtoit premierement fondé, par blaſmes ou louanges fort legeres bien ſouvent : là où il fault non ſeulement que l'acte ſoit bon & honeſte en ſoy, mais auſſi que la reſolution, dont il part, ſoit ferme & non ſubjette à changement, à fin que nous ne facions choſe que nous n'ayons premierement bien penſée & approuvée, & qu'il ne nous adviene, comme il fait aux frians, qui bien ſouvent deſirent avec très ardent appetit une viande, puis quand ilz s'en ſont une fois bien remplis, ilz s'en faſchent incontinent : auſſi nous pareillement, après avoir

achevé une choſe, ne nous en repentions tout ſoudainement pour la debilité de l'imagination & apprehenſion d'honeſteté qui nous avoit meuz à la faire. Car la repentance rend l'acte mauvais qui de ſoymeſme eſtoit bon : mais l'election qui eſt fondée ſur certaine ſcience & ferme diſcours de raiſon, ne ſe change jamais, encore que la choſe entrepriſe ne ſuccede pas tousjours à bonne fin. Pourtant Phocion l'Athenien, ayant reſiſté tant qu'il avoit peu, à quelque choſe que le capitaine Leoſthenes faiſoit, leſquelles toutefois contre ſon opinion vindrent à bonne fin, & voyant que les Atheniens ſacrifioyent aux dieux publiquement pour leur en rendre graces, & ſe glorifioyent de la victoire qu'ilz avoyent euë : « Je ſerois, dit-il, bien content d'avoir fait cecy : » mais je ne voudrois pas n'avoir conſeillé cela ». A ce meſme propos auſſi, mais plus violentement, reſpondit Ariſtides le Locrien, qui eſtoit l'un des familiers & amis de Platon, à Dionyſius l'aiſné, tyran de Syracuſe, qui luy demandoit l'une de ſes filles en mariage : « Je verrois plus » voulontiers ma fille morte, que mariée à un » tyran ». Et quelque temps après le tyran luy feit mourir ſes enfans, puis luy demanda, par une maniere de reproche, pour luy faire plus grand crevecueur, s'il avoit encore la meſme fantaſie qu'il avoit euë au paravant, touchant

le mariage de ſes filles. « Je ſuis, repondit-il, » bien deſplaiſant de ce que tu en as fait : mais » de ce que j'ay dit, je ne m'en repens point ». Cela donques procede à l'adventure d'une plus grande & plus parfaite vertu.

IX. Mais pour retourner à Timoleon, ſoit que ce fuſt le regret qu'il ſentoit en ſon cueur de la mort de ſon frere, ou la honte qu'il avoit de ſe trouver devant ſa mere, quoy que ce fuſt, cela luy rompit & abbatit tellement le cueur, que vingt ans depuis il ne ſe meſla d'affaire quelconque honorable ne publique. Comme donc il euſt eſté lors nommé pour capitaine du ſecours que lon vouloit envoyer en Sicile, l'ayant le peuple accepté & eleu très vouluntiers, Teleclides qui eſtoit celuy qui pour lors avoit plus d'authorité & de credit ès affaires de Corinthe, ſe dreſſant en pieds devant tout le peuple, feit un preſchement à Timoleon, par lequel il l'enhorta de ſe porter en homme de bien & vaillant capitaine en ceſte charge. « Car ſi tu te y portes bien, » dit-il, nous ferons jugement de toy, que tu » auras occis un tyran : & ſi tu te y portes mal, » nous jugerons que tu auras tué ton frere ». Mais ainſi comme Timoleon eſtoit après lever gens & à dreſſer ſon equipage, on apporta aux Corinthiens des lettres d'Icetes, par leſquelles il apparoiſſoit clairement, qu'il avoit tourné ſa robbe,

& qu'il eſtoit traiſtre : car il n'eut pas plus toſt deſpeſché ſes ambaſſadeurs qu'il ſe rengea du coſté des Carthaginois, & faiſoit tout ouvertement pour eulx, en intention de chaſſer Dionyſius, & ſe faire luy meſme tyran de Syracuſe. Mais craignant qu'il ne vinſt un capitaine avec ſecours de Corinthe avant qu'il euſt executé ſon deſſeing, il eſcrivit des lettres aux Corinthiens, par leſquelles il leur mandoit, qu'il n'eſtoit ja beſoing qu'ilz ſe meiſſent en deſpenſe ny en danger pour venir en la Sicile, meſmement pource que les Carthaginois en eſtoyent mal contents, & qu'ilz guettoyent leurs armes au paſſage avec une groſſe flotte de vaiſſeaux : & que de luy, voyant qu'ilz demouroyent trop à venir, il avoit fait ligue & alliance avec eulx à l'encontre du tyran Dionyſius. Ces lettres leuës, feirent que ſi paravant il y avoit eu aucun des Corinthiens froidement affectionné à l'entrepriſe de ce voyage, ilz y furent adonc tous eſchauffez par le courroux qu'ilz conceurent à l'encontre d'Icetes, tellement qu'ilz ottroyerent très vouluntiers à Timoleon, tout ce qu'il voulut, & luy aiderent à mettre ſus ſon equipage pour faire voile.

X. Quand les vaiſſeaux furent preſts, & que les ſoudards eurent tout ce qui leur faiſoit beſoing pour partir, les religieuſes de la deeſſe Proſerpine dirent avoir eu une viſion la nuict en

dormant, par laquelle les deeſſes Ceres & Proſerpine leur eſtoyent apparues, accouſtrées comme pour voyager, & leur dirent qu'elles vouloyent aller avec Timoleon en la Sicile. A ceſte cauſe les Corinthiens equipperent une galere, laquelle ilz appellerent, la galere de Ceres & de Proſerpine : & Timoleon luymeſme, avant que monter en mer, s'en alla en la ville de Delphes, où il feit un ſacrifice à Apollo : & ainſi comme il entroit dedans le ſantuaire où ſe rendent les reſponſes de l'oracle, il luy advint un ſigne miraculeux : car d'entre les vœus & offrandes qui ſont pendues aux voultes & parois du ſantuaire, il coula un bandeau, ſur lequel y avoit des couronnes & des victoires empraintes & portraittes de broderie, qui tumba droittement ſur la teſte de Timoleon, de maniere qu'il ſembloit proprement qu'Appollo l'envoyaſt à ceſte expedition desja tout couronné, avant qu'il euſt commencé de mettre la main à l'œuvre. Si s'embarqua & feit voile avec ſept galeres de Corinthe, deux de Corfou, & une dixieme que les Leucadiens fournirent.

XI. Quand il fut au large en pleine mer, ayant le vent en pouppe, la nuict il luy fut advis que le ciel ſoudainement ſe fendit, & que de celle ouverture il s'eſpandit en l'air au deſſus de ſa navire une grande quantité de feu fort

clair & fort apparent à voir, duquel il ſe feit comme une torche ardente ſemblable à celles dont on uſe ès cerimonies des myſteres. Ceſte torche les accompagna & guida tout au long du voyage, & à la fin alla fondre & diſparoir au propre endroit de la coſte d'Italie, où les pilotes avoyent deliberé d'arriver. Les devins enquis ſur la ſignification de ce preſage, reſpondirent que ceſte apparition miraculeuſe teſmoignoit ce que les religieuſes de Ceres avoyent ſongé, & que les deeſſes favoriſantes à l'entrepriſe avoyent monſtré le chemin par ceſte lumiere envoyée du ciel : pour autant que l'Iſle de la Sicile eſt ſacrée & dediée à la deeſſe Proſerpine, meſmement que l'on compte, que le raviſſement d'elle y fut fait, & que la ſeigneurie luy en fut baillée en don nuptial au jour de ſes nopces.

XII. Ainſi donques les ſignes celeſtes des dieux donnerent aſſeurance & bonne eſperance à ceulx qui furent en ce voyage, leſquelz ſe haſterent à la meilleure diligence qu'il leur fut poſſible, juſques à ce qu'ayans traverſé la mer, ilz furent arrivez au long de la coſte de l'Italie : mais quand ilz furent là, les nouvelles qu'ilz entendirent de la Sicile jetterent Timoleon en grande perplexité, & deſcouragerent fort les gens de guerre qu'il avoit amenez quand & luy, pour autant que Icetes ayant desfait en bataille le tyran Diony-

ſius, & occupé la plus grande partie de la ville de Syracuſe, le tenoit aſſiegé dedans le chaſteau, & dedans le quartier de la ville qui s'appelle l'Iſle, où il l'avoit rengé, & le tenoit enfermé de murailles tout à l'entour : & ce pendant avoit prié les Carthaginois qu'ilz euſſent ſoing d'empeſcher que Timoleon ne peuſt deſcendre & prendre terre en la Sicile, à fin que quand ce ſecours la en ſeroit exclus, ilz peuſſent à leur aiſe departir entre eulx toute la Sicile, ſans que perſonne leur y donnaſt aucun empeſchement. Suyvant laquelle requeſte les Carthaginois envoyerent à Rege [1] vingt de leurs galeres, ſur leſquelles y avoit des ambaſſadeurs qu'Icetes envoyoit à Timoleon avec creance reſpondante à ſes faicts : car c'eſtoyent belles paroles & bien fardées pour couvrir la mauvaiſe intention qu'il avoit en ſon cueur : car ilz dirent à Timoleon qu'il s'en vinſt luy tout ſeul, ſi bon luy ſembloit, devers Icetes, pour le conſeiller & l'accompagner en tous affaires, qui eſtoyent ja ſi bien acheminez qu'il les tenoit pour achevez : & au demourant, qu'il renvoyaſt ſes vaiſſeaux & ſes ſoudards à Corinthe, attendu qu'il s'en falloit bien peu que la guerre ne fuſt de tout poinct achevée, & que les Carthaginois ne vouloyent en aucune maniere, que ſes gens paſſaſſent en la Sicile, & qu'ilz eſtoyent deliberez

[1] Rhége, maintenant *Reggio* en Calabre.

de

de les combattre ſi autrement ilz s'efforceoyent d'y entrer.

XIII. Ainſi les Corinthiens à leur arrivée en la ville de Rège ayans trouvé ces ambaſſadeurs, & voyans auſſi la flotte des vaiſſeaux Carthaginois qui eſtoit à l'ancre non gueres loing d'eulx, furent d'un coſté bien deſpits de ſe voir en ceſte ſorte abuſez & mocquez par Icetes : & n'y avoit celuy en la trouppe qui n'en fuſt fort indigné contre luy, & qui n'euſt grande peur pour les pauvres Siciliens, voyans tout evidemment qu'ilz demouroyent en proye à Icetes pour loyer de ſa trahiſon; & aux Carthaginois pour recompenſe de la tyrannie qu'ilz luy permettroyent eſtablir : mais d'autre part auſſi leur ſembloit il bien impoſſible, qu'ilz peuſſent forcer les vaiſſeaux des Carthaginois qui les guettoyent au paſſage aſſez près d'eulx, attendu qu'ilz en avoyent deux fois autant qu'eux, ny auſſi l'armée qui eſtoit entre les mains d'Icetes en la Sicile, veu qu'ilz n'eſtoyent venus que pour la dreſſer & conduire en ceſte guerre ſeulement. Ce nonobſtant Timoleon parla gracieuſement à ces ambaſſadeurs & aux capitaines des vaiſſeaux Carthaginois, leur donnant à entendre qu'il feroit tout ce qu'ilz vouloyent, pource qu'auſſi bien quand il vouldroit faire autrement il n'y gaigneroit rien : toutefois qu'il deſireroit pour ſa deſcharge, qu'en preſence du peuple de Rege qui

eſtoit ville Grecque amie commune des deux parties, ilz luy propoſaſſent en public ce qu'ilz luy avoyent dit à part en ſecret, & qu'auſſi luy de ſa part leur feroit la meſme reſponſe que ja il leur avoit faitte, & puis s'en retourneroit tout court, alleguant que cela faiſoit grandement pour la ſeureté de ſa deſcharge, & auſſi que eulx meſmes tiendroyent & garderoyent plus inviolablement ce qu'ilz luy promettoyent touchant les Syracuſains, quand ilz l'auroyent accordé & promis devant tout le peuple de Rege, qui en demoureroit teſmoing.

XIV. Or eſtoit-ce une ruſe qu'il leur braſſoit pour couvrir ſon paſſage, à quoy le ſecondoyent & favoriſoyent tous les capitaines & gouverneurs de Rege, pour autant qu'ilz deſiroyent que les affaires de la Sicile tumbaſſent entre les mains des Corinthiens, & craignoyent d'avoir les Barbares pour voiſins: à ceſte cauſe commanderent ilz une aſſemblée generale du peuple, durant laquelle ilz feirent fermer les portes de la ville, donnans à entendre que c'eſtoit à fin que leurs bourgeois ne ſe divertiſſent point ce pendant à autres affaires. Puis quand tout le peuple fut aſſemblé, ilz commencerent à faire de longues harengues ſans rien conclurre, laiſſans tousjours l'un à l'autre un meſme ſubject de parler, à fin de gaigner temps, juſques à ce que les galeres

des Corinthiens fuſſent parties, & amuſans ainſi les Carthaginois en ceſte aſſemblée, ſans qu'ilz ſe doubtaſſent de rien, pour autant qu'ilz veoyent Timoleon preſent qui tenoit contenance de ſe vouloir bien toſt lever pour parler auſſi : mais ce pendant quelcun l'alla ſecrettement advertir que les autres galeres avoyent ja fait voile : & qu'il n'eſtoit demouré que la ſiene ſeule qui l'attendoit au port : & adonc il ſe coula ſecrettement parmy la preſſe, avec l'aide que luy feirent les Regiens qui eſtoyent à l'entour de la tribune d'où ſe faiſoyent les harengues : & deſcendant ſur le port, s'embarqua incontinent & ſe meit auſſi toſt à la voile, & ayant attaint ſa flotte, allerent tous enſemble de conſerve prendre terre en la ville de Tauromenion qui eſt en la Sicile, où ilz furent bien recueillis par Andromachus, qui pieça les y avoit appellez : car il gouvernoit celle ville, comme s'il en euſt eſté ſeigneur. C'eſtoit le pere de Timeus l'hiſtorien, le plus homme de bien de tous ceulx qui pour lors avoyent domination en toute la Sicile : car il regiſſoit ſes citoyens en toute juſtice & toute equité, & ſe monſtroit tousjours ouvertement ennemy des tyrans : ſuyvant laquelle affection il preſta lors ſa ville à Timoleon pour y faire ſon amas, & perſuada à ſes citoyens d'entrer en ligue avec les Corinthiens, & leur aider à delivrer de ſervitude & affranchir la Sicile.

XV. Mais les capitaines Carthaginois qui eſtoyent à Rege, quand ilz ſceurent que Timoleon avoit fait voile, après que l'aſſemblée du conſeil fut achevée, en furent fort courroucez & deſpits de ſe voir ainſi affinez: & en eurent ceulx de Rege leur paſſe-temps, de voir que des Phœniciens ne priſſent pas plaiſir que lon leur euſt joué un tour de fineſſe & de tromperie. Toutefois ilz ſe reſolurent à la fin d'envoyer ſur l'une de leurs galeres, un ambaſſadeur à Tauromenion. Ceſt ambaſſadeur parla fort audacieuſement & fort barbareſquement à Andromachus en cholere: & finablement luy monſtra premier le dedans, & puis après le dehors de la main, & le menaça que ſa ville ſeroit ainſi renverſée ſans deſſus deſſoubs, ſi promptement il n'en jettoit hors les Corinthiens. Andromachus ne s'en feit que rire, & luy tendant l'endroit de la main, & puis tout à coup luy monſtrant l'envers, luy dit, qu'il euſt ſoudainement à ſe partir de la ville s'il ne vouloit que ſa galere luy fuſt ainſi renverſée.

XVI. Au demourant, Icetes adverty du paſſage de Timoleon, & en ayant peur, envoya querir bon nombre de galeres Carthaginoiſes: & adonc perdirent entierement les Syracuſains toute eſperance de ſalut, voyans que leur port eſtoit ſaiſy par les galeres des Carthaginois, la meilleure partie de leur ville occupée par Icetes, & le chaſteau

par le tyran Dionyſius, & que Timoleon n'eſtoit encore que attaché, par maniere de dire, à une petite liſiere de la Sicile, n'y tenant encore que la petite ville de Tauromenion avec bien peu de puiſſance, & encore moindre eſperance, à cauſe qu'il n'avoit pour tout moyen de faire la guerre que mille hommes de pied, & de proviſion de vivres & d'argent autant qu'il en falloit pour les entretenir & nourrir ſeulement : oultre ce que les autres villes de la Sicile ne ſe fioyent point en luy, ains pour les violences & extorſions qu'elles avoyent endurées de freſche memoire, vouloyent mal de mort à tous chefs & conducteurs de gens de guerre, meſmement pour la deſloyauté de Callippus & de Pharax, dont l'un avoit eſté Athenien, & l'autre Lacedæmonien, tous deux diſans eſtre venus pour affranchir la Sicile, & en dechaſſer les tyrans, & neantmoins y avoyent fait tant de maux aux pauvres Siciliens, que les miſeres & calamitez qu'ilz avoyent endurées ſoubs les tyrans leur ſembloyent tout or, au prix de celles que ces capitaines leur avoyent fait ſouffrir : & reputoyent plus heureux ceulx qui vouluntairement s'eſtoyent rengez & ſoubmis au joug de ſervitude, que ceulx qui ſe veoyent remis & reſtituez en liberté : & pourtant ne pouvans croire que ce Corinthien deuſt eſtre meilleur que les autres, ains penſans que ce fuſſent les meſmes

ruſes, & les meſmes amorces de bonne eſperance & de belles paroles, qu'on leur avoit preſentées au-patavant, pour les attraire à vouloir accepter de nouveaux tyrans, ilz avoyent pour ſuſpectes, & rejettoyent toutes les ſemonces & ſolicitations des Corinthiens, exceptez les Adranitains, leſquelz ayans leur petite ville dediée & conſacrée au dieu Adranus [1] fort honoré & reveré par toute la Sicile, eſtoyent lors en diſſenſion les uns contre les autres, & appelloit l'une des parties Icetes & les Carthaginois, & l'autre avoit envoyé devers Timoleon : ſi ſe rencontra par cas d'adventure, que les uns & les autres ſe haſtans pour y arriver les premiers, ilz y arriverent tous deux preſques en un meſme temps : mais Icetes avoit juſques au nombre de cinq mille combatans, & Timoleon n'en avoit en tout que douze cents, avec leſquelz il ſe partit pour s'en aller vers la ville de Adrane diſtante de Tauromenion environ de vingt lieues & demie [2] : & pour la premiere journée il ne feit pas grand chemin, ains ſe logea de bonne heure : mais le lendemain il marcha bien plus haſtivement, & par un païs aſpre. Quand ce vint ſur le ſoir, que le jour commenceoit ja à faillir,

[1] Il eſt repréſenté ſur une médaille d'Adrane, publiée par M. Pellerin, *Médailles de Peuples & de Villes*, Tom. III, pag. 97. On croit que c'eſt le dieu Mars.

[2] Le grec porte 340 ſtades, qui font un peu plus de quatorze lieues.

il eut nouvelles que Icetes ne faiſoit gueres que arriver à l'heure devant Adrane, & qu'il ſe campoit. Quoy entendu les particuliers capitaines & chefs des bendes, feirent arreſter ceulx qui marchoyent les premiers pour repaiſtre & repoſer un petit; à fin qu'ilz en fuſſent plus diſpos & mieulx deliberez pour combatre: mais Timoleon s'avancea d'aller vers eulx, & les pria de ne point faire ainſi, ains de tirer oultre à la plus grande diligence qu'ilz pourroyent, à fin qu'ilz peuſſent ſurprendre leurs ennemis en deſarroy, comme il eſtoit vrayſemblable qu'ilz les trouveroyent, ne faiſans que d'arriver, & eſtans empeſchez à faire leur logis & appareiller à ſoupper: mais quand & quand en leur diſant ces raiſons il prit ſon pavois deſſus ſon bras, & ſe meit à marcher devant tout le premier, auſſi guayement comme s'il euſt eſté aſſeuré d'aller à une victoire toute certaine. Quoy voyans les autres, le ſuyvirent en pareille aſſeurance. Or leur reſtoit il encore à faire environ deux petites lieues [a] de chemin, leſquelles achevées, ilz chargerent incontinent leurs ennemis qu'ilz trouverent tous deſarroyez, & qui ſe meirent à fouir auſſi toſt qu'ilz les ſentirent approcher, de ſorte qu'il ne fut pas tué plus de trois cents hommes, & deux fois autant qui furent faits priſonniers & leur camp pris.

[a] Trente ſtades, un peu plus d'une lieue.

XVII. Adonc les Adranitains ouvrans leurs portes ſe rendirent à Timoleon, luy racomptans avec grande frayeur & grande merveille, comme à l'inſtant meſme & ſur le point de la charge, les portes du temple de leur dieu s'eſtoyent ouvertes d'elles-meſmes, & que la javeline que ſon image tenoit en la main, avoit branſlé, meſmement au bout où eſtoit le fer, & toute ſa face s'eſtoit veuë trempée de ſueur : ce qui ne ſignifioit pas, à mon advis, la victoire qu'il gaigna lors ſeulement, mais auſſi les beaux exploits qu'il feit depuis, auſquelz ceſte premiere rencontre là donna heureux commencement, pource que incontinent après pluſieurs villes envoyerent devers Timoleon pour ſe joindre & entrer en ligue avec luy : & Mamercus le tyran de Catane, homme de guerre & puiſſant en argent, rechercha ſon alliance : mais, qui plus eſt, Dionyſius le tyran de Syracuſe eſtant las de ſuyvre plus eſperance, & ſe trouvant bien près d'eſtre forcé par longueur de ſiege, ne feit plus compte d'Icetes, quand il ſceut comme il avoit eſté rompu ainſi honteuſement : & au contraire eſtimant beaucoup la valeur de Timoleon, envoya devers luy, luy faire entendre qu'il ſe contentoit de rendre ſa perſonne & ſon chaſteau entre les mains des Corinthiens.

XVIII. Timoleon bien joyeux de ceſte proſperité non eſperée, envoya pour ſe ſaiſir du

chaſteau Euclides & Telemachus, deux capitaines Corinthiens, avec quatre cents hommes, non pas tous à la fois ny à la deſcouverte, car il eſtoit impoſſible, eſtans les ennemis au guet dedans le port : mais par petites trouppes & à la deſrobée, il feit tant qu'il les y coula tous dedans. Ainſi ſe ſaiſirent les ſoudards de la place & du palais du tyran, avec tout le meuble & toutes les proviſions neceſſaires pour la guerre, qu'il y avoit dedans : car il avoit bon nombre de chevaux de ſervice, grande quantité de baſtons [1] & d'armes offenſives de toutes ſortes, & d'engins de baterie à tirer au loing, & d'autres armes de defenſe, qui y avoyent eſté aſſemblées de longue main, pour armer bien ſoixante & dix mille hommes, & ſi y avoit encore oultre tout cela bien deux mille hommes de guerre, leſquelz avec tout le demourant Dionyſius livra entre les mains de Timoleon, & luy avec ſon argent, & quelques uns de ſes amis, ſortit par la mer ſans que Icetes en apperceuſt rien, & s'en alla rendre au camp de Timoleon.

XIX. Ce fut là où premier on le veit homme privé, en bas & petit eſtat : encore fut il de là à peu de jours envoyé deſſus une navire avec peu d'argent à Corinthe, luy qui eſtoit né, & avoit eſté nourry en la plus grande & plus renommée

[1] Il n'y a point de bâtons dans le grec.

tyrannie & principaulté conquiſe par force, qui fut onques au monde, & qui l'avoit luy meſme tenue l'eſpace de dix ans depuis la mort de ſon pere, & avoit eſté depuis que Dion l'en avoit chaſſé diverſement travaillé en guerre l'eſpace de douze ans, durant leſquelz s'il avoit fait beaucoup de maulx, encore en avoit il ſouffert davantage : car il veit la mort de ſes enfans qui eſtoyent ja grands & en aage de porter armes : il veit forcer & violer ſes filles eſtans encore à marier, & ſa propre ſœur, qui eſtoit auſſi ſa femme, premierement honnie & oultragée en ſa perſonne des plus vilaines & plus infames diſſolutions, dont ſes ennemis ſe peurent adviſer, & puis après meurtrie cruellement avec ſes enfans, & leurs corps à la fin jettez dedans la mer, ainſi comme nous avons eſcrit plus au long en la vie de Dion.

XX. Mais arrivé que fut Dionyſius en la ville de Corinthe, il n'y eut homme en toute la Grece qui n'euſt envie d'y aller pour le voir & parler à luy : & y alloyent les uns bien aiſes de ſon malheur, comme s'ilz euſſent foulé aux piedz, celuy que la fortune avoit abbatu, tant ilz le haiſſoyent aſprement : les autres amollis en leurs cueurs de voir une ſi grande mutation, le regardoyent avec ne ſçay quoy de compaſſion, conſiderans la puiſſance grande qu'ont les cauſes occultes & divines ſur l'imbecillité des hommes,

& ſur les choſes qui paſſent tous les jours devant noz yeux : car ce ſiecle là ne produiſit onques chef d'œuvre, ny de nature, ny de main d'homme, ſi merveilleux comme fut celuy de la fortune, laquelle feit voir un homme qui peu devant avoit eſté ſeigneur de toute la Sicile preſque, dedans la ville de Corinthe s'arreſter ordinairement à entretenir une vivandiere, ou demourer tout un jour aſſis en la boutique d'un parfumier, ou boire le plus ſouvent en plein cabaret, ou bien tencer & debattre au beau milieu d'une rue devant tout le monde avec des femmes faiſans publiquement marchandiſe de leurs corps, ou enſeigner des meneſtrieres en plein carrefour, & diſputer avec elles, du meilleur ſens qu'il euſt, ſur l'armonie de quelques chanſons que lon chantoit par les theatres. Ce que les uns diſent qu'il faiſoit ne ſachant autrement à quoy paſſer ſon temps, pource que de ſa nature il eſtoit homme de laſche cueur, & qui aimoit toutes voluptez peu honeſtes : les autres ſont d'advis qu'il le faiſoit pour en eſtre plus meſpriſé, de peur que les Corinthiens n'entraſſent en quelque ſouſpeçon & quelque deffiance de luy, ayans opinion qu'il regretaſt le changement de ſa vie, & qu'il euſt encore intention quelquefois de taſcher à recouvrer ſon eſtat, & que pour ceſte cauſe il feiſt & faigniſt expreſſement beaucoup de choſes contre

ſa nature, monſtrant eſtre un grand niais à voir ce à quoy il s'amuſoit.

XXI. Ce neantmoins encore a lon recueilly & mis par memoire quelques ſienes reſponſes, qui ſemblent teſmoigner que ce n'eſtoit point par laſcheté de cueur, ny par beſtiſe, qu'il faiſoit toutes ces choſes, ains pour s'accommoder à ſa fortune preſente : car eſtant arrivé à Leucade, qui eſt ville anciennement fondée par les Corinthiens, comme celle de Syracuſe, il dit aux habitans d'icelle, « Qu'il ſe trouvoit tout ainſi » que les jeunes garſons quand ilz ont failly : » car comme ilz fouyent la preſence de leurs » peres, ayans honte de ſe rrouver devant eulx, » & ſont plus aiſes de ſe tenir avec leurs freres : » Auſſi, dit-il, ſerois-je plus content de demou- » rer icy avec vous, non point aller me repre- » ſenter à Corinthe, qui eſt noſtre cité metropo- » litaine ». Une autre fois ainſi qu'il eſtoit à Corinthe, il y eut un eſtranger qui ſe moqua aſſez importunément de luy, & meſmement de ce qu'eſtant en ſa ſeigneurie, il prenoit plaiſir à voir des gens de lettres & des philoſophes autour de luy, juſques à luy demander à la fin, dequoy luy avoit ſervy le ſçavoir & la ſageſſe de Platon. Il luy reſpondit, « Te ſemble il qu'elle ne m'ait » rien profité, à voir comme je ſupporte le chan- » gement de ma fortune » ? Et au muſicien

Ariſtoxenus, & à quelques autres qui luy demandoyent quel debat il y avoit eu entre Platon & luy, & dont il eſtoit procedé : il reſpondit, « Que la condition des tyrans eſtoit veritablement » malheureuſe, & leur eſtat plein de beaucoup » de maulx : mais qu'il n'y en avoit pas un ſi » grand comme ceſtuy, que nul de ceux que lon » appelle leurs mignons, & qui les gouvernent, » n'oze franchement parler à eulx, ny leur dire » librement leur verité : & que ce avoit eſté par » leur faulte qu'il s'eſtoit privé de la compagnie » de Platon ».

XXII. Une autre fois il y eut quelqu'un, qui penſant faire du plaiſant, & ſe moquer avec bonne grace de luy, en entrant dedans ſa chambre ſecoua ſa robbe, comme lon fait quand on entre chez les tyrans, pour monſtrer que lon n'a point d'armes cachées deſſoubz : mais Dionyſius luy rendit ſon change plaiſamment : car il luy dit, « Fais cela quand tu ſortiras de ceans, pour » voir ſi tu y auras rien desrobbé ». Et comme Philippus roy de Macedoine, un jour à table fuſt tumbé en propos des chanſons, poëſies & tragedies que Dionyſius le pere avoit compoſées, & faigniſt s'eſmerveiller, quand ne comment il avoit eu loiſir de vaquer à faire ſemblables compoſitions : il luy reſpondit aſſez à propos, « C'eſ- » toit, dit-il, aux heures que toy & moy, &

» rous autres ſeigneurs que lon repute grands & » heureux, employons à follaſtrer & à yvron- » gner ». Or quand à Platon, il ne veit jamais Dionyſius à Corinthe [1] : mais Diogenes le Sinopien la premiere fois qu'il le rencontra en ſon chemin luy dit, « Tu es bien maintenant en » eſtat indigne de toy ». Dionyſius s'arreſta tout court, & luy dir : « Vrayement, Diogenes, je te » ſçay bon gré de ce que tu as compaſſion de ma » miſerable fortune ». « Comment, luy repliqua » Diogenes, cuides tu que j'aye compaſſion de » toy? j'en ay plus toſt deſpit, de voir un eſclave » tel que toy, digne de vieillir & mourir au » malheureux eſtat de tyran, comme a fait ton » pere, ſe jouer ainſi en ſeureté, & paſſer ſon » temps parmy nous ». Quand je viens à conferer ces paroles de Diogenes, avec les propos qu'eſcrit l'hiſtorien Philiſtus, en deplorant la fortune des filles de Leptines, diſant qu'elles eſtoyent reduittes de la haulteſſe de tous biens & tous honneurs mondains, en quoy abonde l'eſtat de la ſeigneurie tyrannique, à une vie baſſe & privée, il me ſemble proprement que ce ſont les regrets de quelque femmelette, qui regrette

[1] Le grec ajoute : il étoit déja mort. Il étoit mort en effet avant que Denys quittât Syracuſe, la treizieme année du regne de Philippe, c'eſt-à-dire, dans la cent huitieme olympiade ; Philippe étoit monté ſur le trône la premiere année de la cent cinquieme, ſuivant Diodore de Sicile.

la perte des bouettes où eſtoyent ſes fards, ou ſes belles robbes de pourpre, ou ſes bagues & ſes petits affiquetz d'or. Si m'a ſemblé que c'eſt entremets de ce que nous avons eſcrit du tyran Dionyſius, ne ſeroit point trop impertinent ny hors de propos, d'eſtre inſeré en ces vies, & qu'il ne ſera point trouvé faſcheux ny inutile aux auditeurs, pourveu qu'ilz n'ayent point trop de haſte, ou qu'ilz ne ſoyent empeſchez ailleurs.

XXIII. Mais au demourant ſi la desfortune de ce tyran Dionyſius ſemble eſtrange, la proſperité de Timoleon ne fut pas moins eſmerveillable : car dedans cinquante jours après qu'il eut mis le pied en la Sicile, il eut entre ſes mains le chaſteau de Syracuſe, & envoya Dionyſius confiné à Corinthe : ce qui donna ſi bon courage aux Corinthiens, qu'ilz luy envoyerent de renfort deux mille hommes de pied, & deux cents chevaulx, leſquelz allerent prendre terre en Italie au païs des Thuriens : mais voyans qu'il leur eſtoit impoſſible paſſer de là en Sicile, pource que les Carthaginois tenoyent la mer avec groſſe flotte de vaiſſeaux, & à ceſte cauſe eſtans contraincts d'attendre quelque occaſion : ilz employerent ce pendant leur loiſir à un très bel & très digne exploit : pource que les Thuriens qui pour lors avoyent la guerre contre les Brutiens,

meirent leur ville entre leurs mains, laquelle ilz garderent auſſi loyaument & auſſi fidelement comme ſi c'euſt eſté leur propre païs.

XXIV. Ce pendant Icetes tenoit tousjours le chaſteau de Syracuſe aſſiegé, empeſchant le plus qu'il luy eſtoit poſſible qu'il ne vinſt par mer du bled aux Corinthiens qui eſtoyent dedans : & avoit attiltré deux ſoudards eſtrangers qu'il envoya en la ville d'Adrane pour occire en trahiſon Timoleon, lequel n'avoit point autrement de gardes à l'entour de ſa perſonne, & eſtoit de ſejour parmy les Adranitains, ne ſe deffiant de choſe du monde pour l'aſſeurance qu'il avoit de la ſauvegarde du dieu des Adranitains. Ces ſoudards envoyez pour faire ceſt aſſaſſinement, furent d'adventure advertis que Timoleon devoit un jour ſacrifier à ce dieu : ſi entrerent dedans le temple portans des dagues deſſoubz leurs robbes, & feirent tant que petit à petit ilz approcherent, paſſans à travers la preſſe, juſques au plus près de l'autel : mais à l'inſtant meſme qu'ilz s'entredonnoyent courage l'un à l'autre pour executer leur entrepriſe, il y eut un tiers qui donna ſi grand coup d'eſpée ſur la teſte de l'un de ces deux, qu'il en tomba par terre. Celuy qui avoit fait le coup s'en fouit incontinent, tenant tousjours ſon eſpée nue au poing, & s'en alla gaigner une haute roche, & l'autre ſoudard qui

qui eſtoit venu avec le blecé, ſe ſaiſit du coing de l'autel, & demanda pardon à Timoleon, à la charge qu'il luy deſcouvriroit l'embuſche qui eſtoit dreſſée contre luy. Timoleon le luy ottroya, & adonc il luy declara comme luy & ſon compagnon mort avoyent eſté envoyez pour le tuer. Ce pendant on amena auſſi celuy qui s'en eſtoit fouy ſur le rocher, lequel crioit à haulte voix qu'il n'avoit rien fait qu'il n'euſt deu faire, pource qu'il avoit occis celuy qui avoit tué ſon pere en la ville des Leontins : à quoy verifier luy ſervirent aucuns des aſſiſtens, qui teſmoignerent qu'il diſoit verité, & s'eſmerveillerent grandement de l'artifice dont uſe la fortune, comment elle conduit une menée par le moyen d'une autre, & raſſemble toutes choſes quelque loing qu'elles ſoyent l'une de l'autre, & les enclave & enchaine enſemble, encores qu'elles ſemblent eſtre ſi differentes les unes des autres, qu'elles n'ayent rien de commun entre elles, faiſant que la fin de l'une vient à eſtre le commencement de l'autre. Les Corinthiens donques ceſte choſe entendue, donnerent à celuy qui bailla le coup d'eſpée, une couronne de la valeur d'environ cent eſcus d'or [1], pour autant qu'il avoit preſté la paſſion de ſon juſte courroux au bon [2] eſprit qui

[1] Dans le grec, dix mines, qui font 778 livres de notre monnoie.
[2] Au bon Génie.

avoit engardé Timoleon. Et au reſte, ceſte bonne encontre ne ſervit pas ſeulement pour le preſent, ains fut auſſi utile à l'advenir, pource que ceulx qui la veirent, en conceurent bonne eſperance, & en eurent en plus grande reverence & plus grand ſoing la perſonne de Timoleon, comme eſtant homme ſainct, aimé des dieux, & envoyé expreſſement pour delivrer la Sicile de captivité.

XXV. Mais Icetes ayant failly à ce premier eſſay, & voyant que tous les jours, pluſieurs ſe rengeoyent du coſté de Timoleon, ſe blaſma luymeſme, de ce qu'ayant une ſi groſſe puiſſance des Carthaginois toute preſte ſur les lieux, à ſon commandement, il ne s'en ſervoit que par petites parcelles, comme s'il en euſt eu honte, & alloit uſant de leur alliance, à la deſrobée. Si envoya querir leur general Mago avec toute ſa flotte. Mago à ſa requeſte y amena une armée effroyable à voir de cent cinquante voiles[1], dont il occupa & couvrit tout le port : puis meit en terre ſoixante mille combatans, qu'il logea dedans la ville meſme de Syracuſe, de maniere que tout le monde eſtimoit, que le temps, dont on avoit parlé anciennement, & dont on menaçoit la Sicile de ſi longue main, qu'elle ſeroit un jour toute habitée & poſſedée par les Barba-

[1] Sans doute qu'il y avoit encore des vaiſſeaux de tranſport. Voyez l'embarquement dont il eſt parlé chap. xxxiv.

res, eſtoit adonc venu, pource qu'en tant de guerres que les Carthaginois avoyent euës au paravant en la Sicile, jamais ne leur eſtoit advenu de prendre la ville de Syracuſe, & lors par la trahiſon d'Icetes qui les y avoit receus, on les y veoit campez.

XXVI. De l'autre coſté, les Corinthiens qui eſtoyent dedans le chaſteau, ſe trouvoyent en grande peine & en grand danger, pource que les vivres leur appetiſſoyent fort, & commenceoyent à en avoir faulte, à cauſe que les ports eſtoyent bien eſtroittement gardez, & ſi falloit qu'ilz fuſſent continuellement en armes pour defendre leurs murailles que lon batoit & aſſailloit en pluſieurs endroicts, avec toutes ſortes d'engins de baterie, & toutes ſortes d'inventions à prendre villes : au moyen dequoy ilz eſtoyent auſſi contraints de ſe departir en pluſieurs troupes. Toutefois Timoleon par dehors leur faiſoit tout le ſecours qui luy eſtoit poſſible, leur envoyant de Catane du bled, ſur des petits batteaux de peſcheurs & autres petites barques, leſquelles ſe couloyent dedans le chaſteau le plus ſouvent en tourmente, paſſans à travers les galeres des Barbares, qui s'eſcartoyent les unes des autres, à cauſe du vent & de l'agitation des undes de la mer : dequoy Mago & Icetes s'eſtans apperceuz, reſolurent d'aller prendre la ville de Catane, de

laquelle venoyent ainſi vivres aux aſſiegez : & prenans avec eulx les meilleurs combatans de toute l'armée, & partans de Syracuſe cinglerent vers Catane. Mais ce pendant Leon Corinthien capitaine de ceulx qui eſtoyent à la garde du chaſteau, voyant du dedans que les ennemis faiſoyent mauvais guet, & ne ſe tenoyent point ſur leurs gardes, feit ſoudainement une ſaillie ſur eulx, & les ſurprenant en tua de primſault une partie, & chaſſa l'autre, tellement qu'il ſe ſaiſit du quartier de la ville, que lon appelle l'Achradine, qui eſtoit la meilleure partie de la ville, & qui moins avoit eſté endommagée : car la ville de Syracuſe ſemble eſtre compoſée de pluſieurs villes jointes enſemble, & y ayant trouvé quantité de bledz & d'or & d'argent, ne voulut point abandonner ce quartier ny retourner dedans le chaſteau, ains remparant en diligence l'enceinte d'iceluy, & le conjoingnant au chaſteau avec quelques fortifications qu'il y feit à la haſte, ſe delibera de tenir & garder l'un & l'autre.

XXVII. Or eſtoyent Mago & Icetes bien près de Catane, quand il arriva devers eulx un chevaucheur party de Syracuſe, qui leur apporta ceſte nouvelle, que l'Achradine eſtoit priſe : dequoy tous deux furent bien eſtonnez, & s'en retournerent tout court à grande diligence, ayans failly à prendre ce qu'ilz pretendoyent, & à gar-

der ce qu'ilz tenoyent. Et quant à cela, il eſt encore doubteux s'il ſe doibt attribuer à prudence & à vaillance, ou bien à faveur de la fortune : mais ce que je diray maintenant ſe doibt, à mon advis, attribuer totalement à la grace de fortune. C'eſt que les deux mille ſoudards Corinthiens, qui s'eſtoyent arreſtez en la ville des Thuriens, partie pour la crainte des galeres carthaginoiſes qui les guettoyent au paſſage ſoubs la conduitte de Hanno, & partie auſſi à cauſe que la mer par pluſieurs jours ſe teint fort haulte, & fut tousjours fort courroucée, à la fin prirent le hazard de paſſer à travers le païs des Brutiens, & moitié de gré, moitié par force, feirent tant qu'ilz gaignerent la ville de Rege, eſtant encore la mer fort irritée. Au moyen dequoy l'admiral des Carthaginois Hanno, ne s'attendant plus qu'ilz deuſſent paſſer, ains ſe perſuadant qu'ilz demoureroyent tousjours là à ne rien faire & perdre temps, ſe meit en la teſte qu'il avoit inventé une bonne ruze & une ſubtile fineſſe pour abuſer les ennemis : ſi commanda à tous ſes gens de mettre ſur leurs teſtes des chappeaux de triumphe, & quand & quand feit parer & accouſtrer ſes galeres de boucliers, de cottes d'armes & de harnois à la grecque, & en ceſt equipage s'en retourna cinglant devers Syracuſe, & alla paſſer à force de rames, tout le long du chaſteau avec

grands ris & batemens de mains, faiſant crier à ceulx de dedans qu'il avoit desfaict le ſecours qui leur venoit de Corinthe, ainſi comme ilz cuidoyent paſſer de la coſte d'Italie en la Sicile, s'eſtant promis que cela deſcourageroit grandement ceulx qui eſtoyent aſſiegez.

XXVIII. Mais pendant qu'il s'amuſoit à ceſte ſottize & ceſte habile tromperie, les Corinthiens eſtans arrivez par le travers du païs des Brutiens en la ville de Rege, voyans que perſonne ne gardoit plus le paſſage de la mer, & que la tourmente, comme par miracle, s'eſtoit tout expreſſement appaiſée, & eſtoit demourée la mer fort calme & tranquille, ilz s'embarquerent ſoudainement ſur des barques de paſſage & batteaux de peſcheurs, avec leſquelz ilz paſſerent en la Sicile ſi ſeurement & en bonace ſi grande, qu'ilz tiroyent leurs chevaux après eulx par les renes, nageans au long de leurs bateaux. Quand ilz furent tous paſſez, Timoleon les ayant recueillis, alla incontinent ſe ſaiſir de Meſſine, & de là marchant en bataille prit ſon chemin droit à Syracuſe, ſe confiant plus à la bonne fortune qui le conduiſoit, qu'à la force qu'il menoit, pource qu'il n'avoit pas en tout avec luy plus de quatre mille combatans : toutefois Mago entendant ſa venue, s'en effroya & troubla grandement, & ſi entra encore en plus grand ſouſpeçon pour une telle occaſion.

XXIX. A l'entour de Syracuſe y a des marets qui reçoyvent grande quantité d'eau doulce, tant des fonteines que des ruiſſeaux, lacs & rivieres, qui ſe vont par là deſchargeans en la mer, & à ceſte cauſe s'y engendre & nourrit une quantité grande d'anguilles, & s'y en fait en tout temps une peſcherie merveilleuſe, expoſée à qui en veult prendre : parquoy les Grecs qui eſtoyent à la ſoude des uns & des autres, quand ilz avoyent loiſir, & qu'il y avoit ſurſeance d'armes, s'amuſoyent à en peſcher : & comme gens d'une meſme langue qui n'avoyent nulle cauſe de particulieres inimitiez les uns contre les autres, ainſi comme quand il eſtoit ſaiſon de combatre, ilz en faiſoyent leur devoir, auſſi en temps de trefves, ilz s'entrehantoyent & parloyent familierement les uns avec les autres, meſmement en vacquant à ceſte peſcherie d'anguilles, & diſoyent qu'ilz s'eſmerveilloyent de l'aſſiette des beaux lieux qu'il y avoit là au long, & comme ilz avoyent la mer bien à propos. Si y eut entre eulx quelcun de ceulx qui prenoyent ſoude des Corinthiens, qui ſe prit à dire : « Eſt » il bien poſſible que vous autres qui eſtes Grecs » de nation, & qui avez [1] une ſi belle & ſi

[1] Il ſemble que ceci s'adreſſe à des Siciliens, Grecs d'origine. La ſuite fait voir que c'eſt à des Grecs, proprement dits, puiſqu'on leur dit qu'ils devroient ſouhaiter d'avoir pluſieurs Siciles entr'eux & les

» grande ville, douée de tant de bonnes com-
» moditez, la vouliez rendre Barbare, en y
» logeant auprès de [1] vous, ces meſchans Car-
» thaginois, qui ſont les plus cruelz meurtriers
» qui ſoyent au monde? là où vous deuſſiez plus
» toſt deſirer, qu'il y euſt pluſieurs Siciles entre
» eulx & la Grece. Seriez vous bien ſi peu advi-
» ſez, de croire qu'ilz ayent aſſemblé une armée
» de toute l'Afrique, juſques aux coulonnes
» d'Hercules, & juſques à l'ocean Atlantique, à
» fin de venir icy combatre pour eſtablir la tyran-
» nie d'Icetes? lequel, s'il euſt eu le ſens & le
» jugement de bon capitaine, n'euſt pas rejetté
» ceulx qui ſont ſes anceſtres & ſes fondateurs,
» pour introduire & mettre en ſon païs les an-
» ciens ennemis d'iceluy, ains y euſt eu autant
» d'honneur & d'authorité, que raiſonnable-
» ment il en euſt peu deſirer, du gré & conſen-
» tement des Corinthiens & de Timoleon ».

XXX. Les ſoudards qui avoyent eſté à ce devis, ſemerent ces propos en leur camp, & donnerent occaſion à Mago de ſouſpeçonner quelque trahiſon, avec ce qu'il ne demandoit que quelque couleur pour s'en aller: & pourtant

Carthaginois. Auſſi le grec ne dit-il point: vous qui avez; mais ſeulement, que vous, qui êtes Grecs, vous vouliez livrer à des barbares une ville, &c.

[1] Le grec porte: auprès de nous.

quoy que Icetes le priaſt de demourer, en luy remonſtrant de combien ilz eſtoyent plus forts que les ennemis, ce neantmoins eſtimant qu'il cedoit plus en vertu & faveur de fortune à Timoleon, qu'il ne le ſurmontoit en nombre de gens, il meit voiles au vent, & s'en retourna honteuſement en Afrique, laiſſant eſchapper de ſes mains, ſans aucun diſcours de raiſon humaine, la conqueſte de toute la Sicile. Le lendemain qu'il fut party, Timoleon ſe alla preſenter en bataille devant la ville, & quand les Grecs & luy entendirent comme les Carthaginois s'en eſtoyent fouis, & que de faict ilz veirent le port tout vuide de vaiſſeaux, ilz ſe prirent à rire & à ſe moquer de la laſcheté de Mago, & par deriſion feirent crier par la ville que lon donneroit un bon preſent à celuy qui diroit nouvelles, où s'eſtoit fouye l'armée des Carthaginois.

XXXI. Ce nonobſtant Icetes encore s'opiniaſtra à vouloir combatre, ne voulant point laſcher la priſe qu'il tenoit, ains defendre juſques au bout les quartiers de la ville qu'il avoit occupez, ſoy confiant en ce qu'ilz eſtoyent forts d'aſſiette & malaiſez à approcher : quoy voyant Timoleon departit ſon armée, & luy avec l'une des trouppes donna à l'endroit qui eſtoit le plus difficile du coſté que paſſe la riviere d'Anapus, & ordonna une autre trouppe pour aſſaillir auſſi

au meſme temps du coſté de l'Achradine ſoubs la conduitte d'Iſias Corinthien, & une troiſieme trouppe du dernier renfort qui eſtoit venu de Corinthe, que menoyent Dinarchus & Demaratus pour aſſaillir le quartier qui s'appelle Epipoles. Ainſi l'aſſault eſtant donné de tous coſtez, & tout en un meſme temps, les gens d'Icetes furent incontinent rompus & s'enfouirent. Si eſt bien raiſonnable d'attribuer à la proueſſe des combatans, & à la prudence & ſageſſe du capitaine, ce que la ville fut ainſi emportée d'aſſault, & que ſi ſoudainement elle vint à eſtre entre les mains de Timoleon, s'en eſtans les ennemis fouis : mais qu'il n'y ait eu en ceſt aſſault pas un Corinthien ny tué ny blecé, il m'eſt bien advis que cela proprement eſt œuvre & effect de la fortune, qui avoit pris à favoriſer Timoleon, comme voulant eſtriver & faire à l'envy de ſa vertu, à fin que ceulx qui orroyent parler de ſes faicts, euſſent plus d'occaſion de l'admirer pour heureux, que de le louer pour vertueux : car la renommée de ce grand exploit ne courut pas ſeulement en peu de jours par toute l'Italie, mais auſſi par toute la Grece : de maniere que les Corinthiens qui ne pouvoyent encore croire, que leurs gens fuſſent paſſez à ſauveté en la Sicile, entendirent tout enſemble qu'ilz eſtoyent arrivez à port de ſalut, & avoyent eu la victoire ſur

leurs ennemis, tant les affaires ſuccederent heureuſement, & tant la fortune adjouſta de ſoudaineté & de viſteſſe à la beaulté de ſes faicts.

XXXII. Ayant donques Timoleon le chaſteau & la fortereſſe de Syracuſe entre ſes mains, ne feit pas comme Dion : car il ne l'eſpargna pas pour la beaulté & magnificence de la fabrique : ains evitant la ſuſpicion qui avoit premierement fait calumnier Dion, & à la fin avoit eſté cauſe de le faire tuer, il feit crier à ſon de trompe, que quiconque voudroit des Syracuſains, s'en vinſt avec quelque ferrement pour aider à demolir & ruiner la fortereſſe des tyrans. Il n'y eut homme en toute la ville de Syracuſe qui n'y montaſt incontinent, & qui ne reputaſt ce cri & celle journée eſtre certain commencement du recouvrement de leur liberté. Si ruinerent non ſeulement la fortereſſe du chaſteau, mais auſſi les palais, les ſepultures, & generalement tout ce qui pouvoit ſervir de memoire des tyrans : & ayant la place en peu de jours eſté nettoyée & aplanie, Timoleon y feit edifier des ſalles & auditoires à tenir la juſtice, à la requeſte de ceulx de la ville, & y eſtablit par ce moyen l'eſtat de liberté populaire, en ſupprimant la domination tyrannique. Mais voyant qu'il avoit recouvré une cité où il n'y avoit point d'habitans, pource que les uns eſtoyent morts ès guerres & diſſenſions civiles, les autres s'en

eſtoyent fouis de peur d'avoir à vivre ſoubs des tyrans, tellement qu'en la grande place de Syracuſe l'herbe eſtoit cruë ſi haulte & ſi forte que les chevaux y paiſſoyent, & les palefreniers y couchoyent. Les autres villes, bien peu exceptées, eſtoyent pleines de cerfs & de ſangliers : & bien ſouvent ceulx qui eſtoyent de loiſir, trouvoyent à chaſſer dedans les faulxbourgs & foſſez au plus près des murailles, & n'y avoit perſonne de ceulx qui habitoyent ès chaſteaux & places fortes des champs, qui en vouluſt ſortir pour retourner habiter ès villes, tant ilz eſtoyent tous effarouchez, & tant ilz avoyent en haine & en horreur les aſſemblées de conſeil, les harengues, & l'entremiſe du gouvernement dont leur eſtoyent iſſus tant de tyrans. Voyant donques Timoleon ceſte deſolation, & auſſi ce peu de Syracuſains naturelz qui eſtoyent eſchappez, ilz furent d'advis d'eſcrire aux Corinthiens qu'ilz envoyaſſent des habitans de la Grece pour repeupler la ville de Syracuſe, pource qu'autrement les terres demoureroyent inutiles ſans eſtre cultivées, avec ce qu'ilz attendoyent une groſſe guerre de l'Afrique, eſtans advertis comme les Carthaginois avoyent fait pendre en croix le corps de leur capitaine general Mago, qui s'eſtoit luymeſme tué, à cauſe de ſes mauvais deportemens en ceſte charge, & qu'ilz remettoyent ſus une autre puiſſante armée pour repaſſer &

retourner l'année enſuyvant faire la guerre en la Sicile.

XXXIII. Ces lettres de Timoleon eſtans portées à Corinthe, & quand & quand y eſtans arrivez les ambaſſadeurs de Syracuſe, qui ſupplioyent le peuple de vouloir prendre le ſoing & la protection de leur pauvre ville, & d'en vouloir eſtre de rechef fondateurs, les Corinthiens ne furent point tentez d'avarice ny de convoitiſe de ſe faire ſeigneurs d'une ſi belle & ſi groſſe cité, ains envoyerent premierement par toutes les aſſemblées de feſtes ſolennelles & jeux publiques de la Grece, faire ſçavoir à ſon de trompe, que les Corinthiens ayans desfait la tyrannie qui eſtoit en la ville de Syracuſe, & en ayans chaſſé les tyrans, rappelloyent les Syracuſains fuitifs de leur païs, & tous autres Siciliens qui y vouldroyent retourner habiter, en toute franchiſe & pleine liberté, avec promeſſe de leur departir les terres juſtement & egalement, autant aux uns qu'aux autres: puis envoyerent auſſi meſſagers en Aſie, & par toutes les iſles, là où ilz entendoyent que pluſieurs bannis de Syracuſe s'eſtoyent retirez, les admoneſter & ſemondre de s'en venir à Corinthe, & que les Corinthiens leur donneroyent vaiſſeaux, capitaines & moyen pour ſeurement les conduire juſques dedans Syracuſe à leurs propres couſts & deſpens, en recompenſe de quoy la ville de Corinthe rece-

voit une très glorieuſe louange & beniſſement d'un chaſcun de delivrer ainſi la Sicile de la ſervitude des tyrans, de la preſerver qu'elle ne tumbaſt ſoubz la main des Barbares, & de remettre les naturelz citoyens en leur païs & leurs maiſons: toutefois ceux de la Sicile, qui à la ſemonce de ces publiques criées s'aſſemblerent à Corinthe, ne ſe trouvans pas en nombre ſuffiſant, prierent les Corinthiens de recevoir avec eulx encore d'autres habitans, tant de Corinthe meſme, que de tout le demourant de la Grece. Ce qui fut fait: & en aſſembla lon juſques à dix mille, qui toùs enſemble s'embarquerent pour aller à Syracuſe, où il y en avoit desja un autre grand nombre qui s'eſtoit retiré devers Timoleon, tant de la Sicile meſme, que de toute l'Italie, de ſorte que tous enſemble faiſoyent juſques au nombre de ſoixante mille, ainſi comme Athanis l'eſcrit, entre leſquelz il departit tout le territoire, & leur vendit des maiſons de la ville, juſques à la valeur de ſix cents mille eſcus [1], en laiſſant faculté aux naturelz citoyens de retirer les leurs, & faiſant par ce moyen que le peuple, qui eſtoit extremement pauvre, euſt de l'argent en commun pour ſurvenir tant aux affaires & neceſſitez publiques, qu'aux frais de la guerre. Les ſtatues meſmes furent

[1] Dans le grec, mille talents, qui font 4,668,750 livres de notre monnoie.

vendues, & donna le peuple ſa ſentence à la pluralité de ſes voix ſur chaſcune d'icelles : car elles furent miſes en juſtice, & accuſées, tout ne plus ne moins, que ſi c'euſſent eſté hommes vivans que lon euſt examinez & ſyndiquez en juſtice. Et dit on que les Syracuſains reſerverent alors la ſtatue de Gelon ancien tyran de leur ville, honorans ſa memoire, à cauſe d'une grande victoire qu'il avoit gaignée auprès de la ville de Himere ſur les Carthaginois, & condamnerent toutes les autres à eſtre oſtées des lieux publiques, & vendues.

XXXIV. Ainſi commençoit la ville de Syracuſe à ſe remplir & à ſe revenir petit à petit, y accourans de tous coſtez gens pour y habiter : au moyen de quoy Timoleon penſa d'affranchir auſſi les autres villes, & de tout poinct exterminer & deraciner les tyrannies de la Sicile : & pour y parvenir, leur alla faire la guerre juſques chez eulx. Le premier auquel il s'adreſſa fut Icetes, qu'il contraignit d'abandonner l'alliance des Carthaginois, & de promettre qu'il demoliroit les forteresſes qu'il tenoit, & vivroit en homme privé dedans la ville des Leontins. Leptines auſſi ſemblablement, qui eſtoit tyran de la ville d'Apollonie, & de pluſieurs autres petites villettes d'alentour, ſe voyant en danger d'eſtre pris par force, ſe rendit : en quoy faiſant Timoleon luy ſauva la

vie, & l'envoya à Corinthe, eſtimant que ce ſeroit choſe honorable à ſon païs, que les autres Grecs veiſſent en la cité metropolitaine les tyrans de la Sicile vivans petitement & baſſement comme bannis. Cela fait il s'en retourna à Syracuſe pour y vaquer & entendre à l'eſtabliſſement de la choſe publique & de la police, en aſſiſtant à Cephalus & à Dionyſius deux grands perſonnages, que l'on avoit envoyez de Corinthe pour reformer les loix, & leur aider à eſtablir les principales & plus belles ordonnances de leur choſe publique. Et ce pendant, pource que les ſoudards vouloyent gaigner quelque choſe ſur les ennemis, & ne demourer pas oiſifs, il les envoya ſoubs la conduite de Dinarchus & Demaratus au païs qui eſtoit ſoubz l'obeïſſance des Carthaginois, là où ilz feirent rebeller contre les Barbares pluſieurs petites villes, & non ſeulement veſcurent en affluence plantureuſe de tous biens, ains encore amaſſerent ilz de l'argent pour l'entretenement de la guerre. Mais en ces entrefaittes les Carthaginois deſcendirent à Lylibée avec une armée de ſoixante & dix mille combatans, deux cens galeres, & mille autres vaiſſeaux qui portoyent les engins de baterie, les chariots, vivres & autres proviſions & munitions neceſſaires pour un camp, en intention de ne faire plus ainſi la guerre par le menu, ains de chaſſer tout à un coup les Grecs

Grecs de toute la Sicile entierement : car auſſi eſtoit-ce une puiſſance ſuffiſante pour prendre & ſubjuguer tous les Siciliens, encore qu'ilz n'euſſent point eſté diviſez, mais bien unis les uns avec les autres. Parquoy eſtans advertis que lon couroit leurs terres & païs, ilz y coururent incontinent en chaude chole [1] ſoubz la conduite de Haſdrubal & de Hamilcar les deux chefs de leur armée.

XXXV. Ceſte nouvelle fut tantoſt portée juſques à Syracuſe, dont les habitans furent ſi effroyez, oyans parler d'une ſi groſſe puiſſance, que de ſi grand nombre qu'ilz eſtoyent à peine y en eut il trois mille qui euſſent la hardieſſe de prendre les armes & ſortir en campagne avec Timoleon. Quant aux eſtrangers ſoudoyez & entretenus, ilz n'eſtoyent pas plus de quatre mille en tout, deſquelz encore y en eut il mille qui par laſcheté de cueur s'en retournerent de my chemin tout court [2], diſans que Timoleon eſtoit hors de ſon bon ſens, & plus temeraire que ſon aage ne portoit, de vouloir aller avec cinq mille combatans à pied,

[1] La bile échauffée, le premier feu.

[2] Il n'eſt peut-être pas hors de propos de faire remarquer pour l'honneur de cette eſpèce de philoſophie, qui met ſa gloire dans l'impiété, que l'auteur & le chef de cette infâme déſertion, nommé Thraſius, étoit un des principaux complices du ſacrilége commis quinze ans auparavant par les Phocéens contre le temple de Delphes, dont Plutarque parle un peu plus loin, & que Diodore de Sicile rapporte à la ſeconde année de la cent ſixiemé olympiade.

& mille chevaux, ſe preſenter devant ſoixante & dix mille, en eſloignant de bien huit grandes journées de Syracuſe ce peu de forces qu'il avoit pour la pouvoir defendre, tellement que s'il advenoit qu'ilz fuſſent contraints de fouir, ilz n'auroyent lieu quelconque où ilz ſe peuſſent retraire ne ſauver, ny perſonne qui priſt le ſoing de les enſepvelir & enterrer quand ilz auroyent eſté tuez. Toutefois Timoleon eſtima eſtre avantage pour luy, que ceulx là ſe fuſſent declarez telz comme ilz eſtoyent, de bonne heure avant la bataille. Et au demourant, ayant preſché & encouragé les autres, les feit tous marcher en diligence vers la riviere de Crimeſe [1], là où il eſtoit adverty qu'il trouveroit les Carthaginois : & ainſi comme il montoit un petit couſtau, de deſſus lequel on veoit le camp des ennemis de l'autre coſté, il arriva par cas d'adventure en ſon oſt quelques mulets chargez de l'herbe qui s'appelle ache, dont les ſoudards ſe faſcherent de prime face, cuidans que ce fuſt un mauvais preſage, pource que nous avons accouſtumé de couronner les ſepultures des morts avec ceſte herbe : dont eſt venu le proverbe commun, que nous diſons quand quelcun eſt bien malade & en grand danger de ſa vie, qu'il ne luy fault plus que l'ache : c'eſt à dire, la ſepulture. Mais Timoleon voulant les retirer de ceſte ſuper-

[1] Voyez les Obſervations.

ſtition, & leur oſter ce deſcouragement, feit arreſter l'armée, & après leur avoir fait d'autres remonſtrances ſelon le temps, le loiſir & l'occaſion, leur dit, que la couronne ſe preſentoit d'elle meſme entre leurs mains avant la victoire, pource que les Corinthiens couronnent ceulx qui emportent le prix ès jeux Iſthmiques, qui ſe celebrent en leur terre, avec des chapeaux d'ache, & eſtoit encore lors le prix de la victoire ès jeux ſolennelz Iſthmiques la couronne d'ache, comme juſques icy l'eſt elle ès jeux de Nemée, & n'y a pas longtemps que ès jeux Iſthmiques on a commencé à uſer des branches de pin.

XXXVI. Timoleon donques ayant ainſi parlé à ſes gens, comme nous avons dit, prit luy meſme de ceſte ache le premier, dont il feit un chapeau, qu'il ſe meit ſur la teſte, & après luy les autres particuliers capitaines, & juſques aux privez ſoudards : qui plus eſt, à l'inſtant meſme, les devins apperceurent deux aigles volans vers eulx, dont l'une tenoit entre ſes griffes un ſerpent, qu'elle perçoit d'oultre en oultre avec ſes ongles, & l'autre en volant jettoit un cri ferme, & donnant aſſeurance : ſi les monſtrerent toutes deux aux ſoudards, leſquelz adonc tous d'une voix ſe prirent à invoquer les dieux en leur aide. Or eſtoit-ce ſur le commencement de l'eſté, en-

viron la fin du mois de May [1], approchant ja le ſoleil du ſolſtice d'eſté, & ſe leva de la riviere un gros brouillas, de ſorte que toute la campagne eſtoit couverte de brouée, & ne voyoit on rien du camp des ennemis, ſeulement entendoit on un grand bruit de voix confuſes, comme venant d'une ſi groſſe armée, & montant contremont juſques à la cyme du couſtau : mais quand les Corinthiens eurent achevé de monter celle coſte, ilz meirent leurs targes & pavois en terre pour reprendre un peu d'haleine : & le ſoleil ayant tiré & enlevé les vapeurs du brouillas juſques à la cyme des couſtaux, l'air commença à s'y eſpeſſir & s'y groſſir, de maniere que les crouppes des montagnes furent toutes couvertes de nuées : & au contraire la plaine au deſſoubs demourant toute nette & purifiée, on deſcouvrit adonc tout clairement la riviere de Crimeſe, & veit on les ennemis qui la paſſoyent en telle ordonnance : premierement ilz avoyent mis au devant les chariots de guerre armez & equippez fort eſpouventablement, derriere leſquelz ſuyvoyent dix mille hommes de pied armez avec boucliers blancs ſur leurs bras, & conjecturoit on a les voir de loing

[1] Dans le grec, le mois Thargelion, qu'Amyot a bien rendu ici par le mois de mai, & non pas le mois d'avril, comme il le met ordinairement.

ſi bien equippez, à leur grave deſmarche, & à leur bonne ordonnance, que c'eſtoyent naturelz Carthaginois : après leſquelz ſuyvoyent les autres nations peſle meſle, & paſſoyent en foule avec grand deſarroy.

XXXVII. Et là Timoleon conſiderant que la riviere luy donnoit commodité de les prendre à demy paſſez, & en choiſir à part tel nombre qu'il vouloit, après avoir montré au doigt à ſes gens, comme la bataille des ennemis eſtoit meſpartie en deux par la riviere, pource que les uns eſtoyent ja paſſez, & les autres non, il commanda à Demaratus, que prenant les gens de cheval, il allaſt commencer à charger les premiers, pour engarder qu'ilz ne ſe peuſſent renger en bataille, & quand & quand deſcendant avec les gens de pied en la plaine, donna aux autres Siciliens les deux poinctes de ſon bataillon, y meſlant parmy eux quelque nombre des ſoudards eſtrangers, & au milieu où il eſtoit en perſonne, reteint autour de ſoy les naturelz Syracuſains, avec la fleur des eſtrangers, & n'arreſta gueres à choquer, voyant le peu d'exploit que faiſoyent ſes gens de cheval : car il appercevoit qu'ilz ne pouvoyent advenir à charger à bon eſciant le bataillon des naturelz Carthaginois, à cauſe qu'ilz eſtoyent couverts des chariots armez qui couroyent çà & là

au devant d'eulx, à l'occaſion de quoy ilz eſtoyent contraints de tournoyer continuellement, s'ilz ne ſe vouloyent mettre en danger d'eſtre rompus tout à plat, & faire en ſe retournant des ſaillies & des courſes par bouttées ſur les ennemis. Parquoy prenant adonc ſon pavois ſur ſon bras, il cria à haulte voix à ſes gens de pied qu'ilz le ſuyviſſent hardiment, & qu'ilz ne doubtaſſent de rien. Ceux qui l'ouirent trouverent ſa voix plus que naturelle, comme eſtant trop plus forte & plus puiſſante qu'elle n'avoit accouſtumé d'eſtre, ſoit ou que l'ardeur & vehemente affection de combatre luy enforceaſt ainſi la voix, ou que quelque dieu, comme ſur l'heure il fut advis à pluſieurs, luy aidaſt à crier. Ses gens ſoudain luy reſpondirent de meſme, & le prierent de les mener ſans plus differer. Si feit adonc entendre à ceulx de cheval, qu'ilz ſe tiraſſent à coſté hors de devant les chariots, & qu'ilz allaſſent charger les Carthaginois par les flancs, puis feit ſerrer de près eſcu contre eſcu, & pavois contre pavois, ceulx qui eſtoyent aux premiers rencs de ſon bataillon, commandant à meſme inſtant aux trompettes de ſonner: & ainſi alla de grand roideur chocquer les ennemis, leſquelz ſouſteindrent ce premier choc vaillamment, ayans les corps armez de bon corcelets de fer, & les teſtes de morrions de cuyvre, & ſi portoyent

devant eulx de grands pavois, avec leſquelz ilz ſouſtenoyent & reboutoyent facilement les coups de javelines & de picques.

XXXVIII. Mais quand ce vint à combatre à coups d'eſpée, où il n'eſt pas moins beſoing d'adreſſe & d'art, que de force, incontinent il ſe leva des montagnes une tempeſte de tonnerres effroyables & d'eſclairs ardents parmy : puis les nues eſpeſſes & obſcures, qui s'eſtoyent amaſſées autour des cymes des couſteaux & collines, ſe vindrent quand & quand à deſcharger en la plaine, ſur laquelle ſe donnoit la bataille, avec un orage de pluye impetueuſe, vents violents & greſle meſlée parmy : toute laquelle tempeſte donnoit aux Grecs par derriere, & aux Barbares par devant, leur batant les viſages, & leur esblouiſſant les yeux, eſtans continuellement ferus d'une pluye poulſée par le vent, & d'eſclairs ſi ſouvent recouppez, que l'un n'attendoit pas l'autre. Cela leur apportoit beaucoup d'empeſchemens, meſmement à ceulx qui n'eſtoyent pas aguerris, principalement le tonnerre, & le bruit que faiſoit le vent impetueux & la greſle, en donnant ſur leurs harnois : car cela engardoit qu'ilz ne peuſſent ouir les commandemens de leurs capitaines. Davantage la fange faiſoit auſſi grande nuiſſance aux Carthaginois, pource qu'ilz n'eſtoyent pas delivres en leurs harnois, ains peſam-

ment armez, comme nous avons dit : puis quand les plis de leurs hocquetons furent abbreuvez d'eau, ilz les chargerent encore plus, & les empeſchoyent de combatre à leur aiſe : & au contraire, cela ſervoit aux Grecs à les renverſer plus facilement en terre, & quand ilz eſtoyent une fois tumbez en la fange avec leurs peſantes armes, ilz ne ſe pouvoyent jamais plus relever. Il y avoit davantage, que la riviere de Crimeſe eſtant fort enflée, tant par ce grand ravage de pluyes, que par la multitude du monde qui la traverſoit, ſe desbordoit & regorgeoit en la plaine d'alentour, laquelle eſtant au deſſoubs de pluſieurs fonceaux, vallées & cavains, fut incontinent toute noyée & remplie de force ruiſſeaux & torrents, qui couroyent à travers la campagne, ſans aucun lict ne canal certain : entre leſquelles eaux les Carthaginois ſe trouvant enveloppez, malaiſement s'en pouvoyent deſpeſtrer, ſi que finablement eſtans preſſez de la tourmente qui les batoit rousjours de plus en plus, & davantage leur ayans eſté tuez d'arrivée par les Grecs, quatre cents des meilleurs hommes qu'ilz euſſent, qui faiſoyent le premier front de leur bataille, tout le demourant de l'armée ſe tourna incontinent en fuitte à val de roupte, dont les uns eſtans ſuyviz de près, furent mis à l'eſpée emmy la plaine meſme : les autres s'embaraſſans

parmy ceulx qui paſſoyent encore la riviere, furent emportez à val, & noyez par l'impetuoſité de la riviere : mais le plus grand nombre, cuidant gaigner de viſteſſe les couſtaux d'alenviron, fut attainct par les armez à la legere, & le tout paſſé au tranchant de l'eſpée. Lon dit que de dix mille hommes qui demourerent morts en ceſte bataille, les trois mille eſtoyent naturelz bourgeois de Carthage, qui fut un grand dueil & une grande perte pour celle cité : car il n'y en avoit point en toute la ville de plus nobles, de plus riches, ne de plus gentilz compagnons & plus vaillans hommes que ceulx là, & ne treuve lon point par memoire, que jamais ès guerres precedentes il ſoit mort en un jour de bataille, tant de naturelz Carthaginois, qu'il en mourut ceſte fois là, pource qu'ilz avoyent accouſtumé de ſe ſervir en leurs guerres de Lybiens, Heſpagnolz & Nomades, & par ce moyen recevoyent les desfaittes & pertes des batailles aux deſpens & dommages d'autruy : auſſi cogneut on bien l'eſtat & la qualité des morts à leurs deſpouilles, pource que ceulx qui les deſpouillerent ne s'amuſoyent point à recueillir & ſerrer du cuyvre ne du fer, à cauſe qu'ilz trouvoyent aſſez or & argent : car la bataille gaignée, les Grecs paſſerent la riviere, & prirent tout le camp des Barbares avec leurs ſommiers & tout leur bagage.

Quant aux priſonniers, les ſoudards en deſroberent & deſtournerent beaucoup : mais encore de ceux qui vindrent en evidence au butin commun, y en eut il cinq mille, & y eut deux cents chariots de guerre pris.

XXXIX. Si fut adonc une très belle & très magnifique choſe à voir, que la tente du capitaine general Timoleon, que lon environna tout à l'entour de monceaux de deſpouilles de toutes ſortes, entre leſquelles ſe trouverent mille corſelets de beaulté & de manufacture nonpareille, & avec cela furent apportez dix mille boucliers. Et eſtans les vaincueurs en petit nombre à deſpouiller les morts & vaincus qui eſtoyent en grand nombre, ilz trouverent bien de quoy s'enrichir : mais auſſi y furent ilz trois jours : & à la fin au troiſieme jour après la bataille, ilz dreſſerent un trophée de leur victoire : & Timoleon envoya à Corinthe avec la nouvelle de ceſte desfaitte, les plus beaux & les meilleurs harnois qui furent trouvez au pillage, à fin de rendre ſon païs & la ville de ſa naiſſance la plus louée & plus benie par tout le monde qui fuſt en toute la Grece, attendu qu'elle eſtoit ſeule entre toutes les citez grecques, où l'on veoit les principaux temples ornez & decorez, non des deſpouilles de peuples Grecs, ny d'offrandes conquiſes par meurtre & effuſion du ſang de ceulx qui eſtoyent de leur

meſme langue & meſme nation, qui à la verité ſont de malplaiſantes memoires, ains des armes oſtées aux Barbares, avec inſcriptions, qui teſmoignoyent la vaillance & la juſtice enſemble de ceulx qui les avoyent victorieuſement conquiſes : c'eſt à ſçavoir, que les Corinthiens & leur capitaine Timoleon ayans delivré les Grecs habitans en la Sicile, de la ſervitude des Carthaginois, en avoyent donné ces offrandes aux dieux pour leur rendre graces de la victoire.

XL. Cela fait, Timoleon laiſſant les eſtrangers qu'il avoit à ſa ſoude ſur le païs de l'obeïſſance des Carthaginois pour y piller, gaſter & ruiner tout, s'en retourna avec le demourant de ſon armée à Syracuſe, là où tout premierement il bannit de la Sicile les mille ſoudards qui l'avoyent abandonné, avec bien exprès commandement qu'ilz euſſent à ſortir de la ville avant que le ſoleil fuſt couché. Ainſi paſſerent ces mille deſloyaux mutins en Italie, là où ilz furent ſoubz promeſſe de paix [1], tous malheureuſement & meſchamment mis en pieces par les Brutiens : telle fut la peine que les dieux leur feirent payer de leur trahiſon.

[1] Diodore de Sicile dit qu'ils pillerent une ville du Bruttium, voiſine de la mer, & que les Bruttiens s'étant promptement aſſemblés en armes, les y attaquerent, les forcerent & les maſſacrerent tous. Cet événement arriva l'année d'après, la ſeconde ou la troiſieme de la cent dixieme olympiade, 338 ans avant J. C.

XLI. Depuis Mamercus tyran de Catane, & Icetes, fuſt ou pour envie qu'ilz portaſſent à la gloire des beaux faicts de Timoleon, ou pour crainte qu'ilz euſſent de luy, voyans que les tyrans ne pouvoyent avoir fiance de paix, ny d'accord avec luy, feirent alliance avec les Carthaginois, & leur eſcrivirent qu'ilz envoyaſſent une autre armée, & un capitaine promptement, s'ilz ne vouloyent eſtre dechaſſez de toute la Sicile entierement. Les Carthaginois y envoyerent Giſco avec ſoixante & dix voiles, lequel à ſon arrivée retira à ſa ſoude quelque nombre des ſoudards Grecs, qui furent les premiers que ceulx de Carthage euſſent onques euz à leur ſervice : car ilz ne s'en eſtoyent jamais ſervis juſques alors qu'ilz les eſtimerent hommes invincibles, & les meilleurs combatans de tout le monde. Davantage les habitans du territoire de Meſſine, ayans fait une ſecrette conſpiration entre eulx, occirent quatre cents hommes que Timoleon leur avoit envoyez : & ès terres de l'obeïſſance des Carthaginois, auprès d'un lieu qui s'appelle Hieres, y eut une autre embuſche dreſſée à Euthymus Leucadien, en laquelle luy & tous ſes ſoudards furent taillez en pieces. La desfaitte deſquelz rendit encore la proſperité & bonne fortune de Timoleon plus renommée, pource qu'ilz eſtoyent encore de ceux qui avoyent occupé par force le temple d'Apollo

en la ville de Delphes avec Philodemus [1] le Phocien, & avec Onomarchus, ayans participé à leur ſacrilege : & eſtans haïs de tout le monde, & fouis comme gens excommuniez & maudicts, alloyent errans çà & là par le païs de la Morée [2] quand Timoleon à ſon partement les recueillit à faulte d'autres : & eſtans arrivez en la Sicile, ilz avoyent tousjours vaincu en toutes les batailles & rencontres où ilz s'eſtoyent trouvez avec luy : mais à la fin après que le principal de la guerre fut parachevé, eſtans envoyez par luy à quelques courvées pour ſecourir quelques uns, ilz y perirent tous, & encore non point enſemble, mais à diverſes fois, tellement qu'il ſemble proprement que la juſtice divine en faveur de Timoleon les tria d'avec les autres, quand elle leur voulut faire payer la peine deuë à leur meſchanceté, de peur que les bons ne ſouffriſſent aucun dommage de la punition des meſchans. Ainſi eſtoit la bienvueillance des dieux envers Timoleon admirable, non moins ès choſes qui paſſoyent à ſon deſavantage, qu'en celles qui ſuccedoyent bien pour luy. Mais toutefois la commune de Syracuſe ſupportoit mal patiemment quelques traicts de moquerie que leur en faiſoyent & diſoyent les tyrans :

[1] Diodore de Sicile le nomme Philomelus. Cet événement devint pour Philippe un des plus puiſſans moyens d'aſſervir la Grèce.

[2] Grec : Peloponnèſe.

car Mamercus entre autres eſtimant beaucoup de ſoy, pource qu'il ſçavoit faire des vers, & compoſoit quelques tragedies, ayant eu en quelques rencontres avantage ſur les eſtrangers, que les Syracuſains entretenoyent à leur ſoude, en faiſoit grande gloire: & en dediant les boucliers qu'il avoit gaignez ſur eulx aux temples des dieux, y adjouſta ces vers piquans en meſpris & moquerie des vaincus :

Ces beaux pavois de pourpre coulourez,
D'yvoire & d'or richement labourez,
Nous les avons gaignez par force, & pris
Avec boucliers de bien fort petit prix.

XLII. Ces choſes faittes, Timoleon mena ſon armée devant la ville de Calauria, & ce pendant Icetes entrant à main armée ſur les terres des Syracuſains, courut tout le plat païs, où il gaigna grande quantité de butin. Et après y avoir fait beaucoup de gaſt & de dommage s'en retourna, paſſant tout au long de Calauria pour faire deſpit à Timoleon, ſachant bien qu'il avoit lors peu de gens avec luy. Timoleon le laiſſa paſſer, & puis alla après avec ſa chevalerie & ſes gens de pied armez à la legere, dequoy Icetes adverty, traverſa la riviere qui ſe nomme Damirias, puis s'arreſta ſur l'autre bord comme pour combatre, ſe confiant en la roideur du cours de la riviere,

& en la haulteur de ſes rives tant d'un coſté que d'autre : mais il ſe meit adonc un debat & une contention merveilleuſe entre les chefs des bendes de Timoleon, qui fut cauſe de retarder un peu le combat : car il n'y en eut pas un qui vouluſt paſſer derriere ſon compagnon, ains vouloyent tous eſtre les premiers pour avoir l'honneur de commencer la charge, de maniere qu'il n'y avoit point d'ordre à ce paſſage, tant ilz s'entrepouſſoyent & taſchoyent à gaigner chaſcun le devant de ſon compagnon. Parquoy Timoleon voulant tirer au ſort ceulx qui auroyent à paſſer les premiers, prit de chacun d'eulx un anneau, & les jetta tous enſemble dedans le reply de ſon manteau : & les ayant meſlez enſemble, en tira par cas d'adventure un le premier où il y avoit la figure d'un trophée engravé : quoy voyans ces jeunes capitaines s'eſcrierent tous de joye, & ſans plus attendre d'autre ſort, ſe meirent à paſſer la riviere le plus viſtement que chacun peut, & auſſi toſt à charger les ennemis : leſquelz ne peurent ſouſtenir leur effort, ains ſe meirent à fouir, & furent tous entierement deſpouillez de leurs armes : mais il y en eut mille qui demourerent morts ſur le champ.

XLIII. Et peu de jours après, Timoleon menant ſon armée devant la ville des Leontins, y prit Icetes vif, avec ſon filz Eupolemus, & le

general de ſa chevalerie, qui luy furent livrez entre ſes mains par ſes ſoudards meſmes. Si furent Icetes & ſon filz puniz de mort comme traiſtres & tyrans, & Euthydemus, quoy qu'il fuſt vaillant homme & hardy à la guerre, ne trouva non plus de miſericorde, pour quelque injurieuſe parole que lon le chargea d'avoir ditte contre les Corinthiens. Car lon dit que quand ilz vindrent premierement de leur païs en la Sicile, pour y faire la guerre aux tyrans, en une harengue qu'il feit devant les Leontins, il dit entre autres choſes, qu'il ne ſe falloit point eſtonner ny effroyer, ſi

Dehors eſtoyent femmes Corinthienes [1].

Voilà comment la plus part des hommes bien ſouvent s'offenſe plus pour de mauvaiſes paroles que pour de mauvais effects, & portent plus patiemment un dommage qu'ilz ne font une injure, & pardonne lon aux ennemis quand ilz ſe revengent de faict, comme ne pouvans faire de moins: mais les paroles injurieuſes ſemblent proceder d'une haine & d'une malignité trop exceſſive.

XLIV. Au demourant, retourné que fut Timoleon à Syracuſe, les Syracuſains meirent en juſtice les femmes d'Icetes & de ſon filz, & leurs

[1] C'eſt le commencement de la tragedie de Medée d'Euripide. *Amyot.*

filles,

filles, leſquelles, leur procès fait, furent par ſentence du peuple condamnées à la mort. C'eſt de tous les actes de Timoleon, celuy qui me ſemble le plus deſaggreable : car s'il euſt voulu, il euſt bien peu empeſcher que ces pauvres femmes ne fuſſent point mortes : mais il ne s'en ſoucia point, & les abandonna au courroux de leurs citoyens, qui voulurent venger ſur elles les tors que lon avoit faits à Dion, après qu'il eut chaſſé le tyran Dionyſius : car ce fut Icetes qui feit noyer dedans la mer Arete femme de Dion, ſa ſœur Ariſtomache, & ſon filz qui eſtoit encore petit enfant, comme nous avons eſcrit ailleurs en la vie de Dion. Cela fait il alla contre Mamercus à Catane, qui l'attendit près la riviere d'Abolus [1] où il fut desfait en bataille, & y mourut plus de deux mille hommes : dont la plus part eſtoit des Carthaginois, que Giſco avoit envoyez à ſon ſecours : & depuis il ottroya paix aux Carthaginois à leur grande pourſuitte & requeſte, ſoubs condition qu'ilz [2] tiendroyent ce qui eſt delà la riviere de Lycus, & neantmoins qu'il ſeroit loiſible aux habitans qui en voudroyent ſortir pour aller demourer au territoire des Sy-

[1] C'eſt la riviere d'Alabus, qui ſe jette dans la mer à Mégare.

[2] Le vrai nom de cette riviere eſt Halycus; elle couloit entre les villes d'Agrigente & de Sélinonte, & baignoit les murs d'Héraclée, ſurnommée Minoa, que les habitans appellent aujourd'hui Platani.

racuſains, de le pouvoir faire, & tranſporter quand eulx leurs biens, leurs femmes & leurs enfans : & oultre cela, que de lors en avant les Carthaginois renonceroyent à toute confederation & toute alliance des tyrans. A raiſon dequoy, Mamercus ayant mauvaiſe eſperance de ſon faict, s'en voulut aller en Italie pour taſcher à emouvoir les Lucaniens contre Timoleon & contre les Syracuſains : mais ceulx qui eſtoyent en ſa compagnie, retournerent avec leurs galeres de my chemin : & ſi toſt qu'ilz furent de retour en Sicile, livrerent la ville de Catane entre les mains de Timoleon, tellement que Mamercus fut contraint de ſe ſauver & s'enfouir à Meſſine devers Hippon qui en eſtoit tyran : mais Timoleon l'y pourſuyvit, & aſſiegea la ville par mer & par terre : dequoy Hippon eut peur, & s'en cuida fouir ſur une navire : mais il fut pris à la ſortie : & les Meſſeniens l'ayans entre leurs mains, feirent venir les enfans de l'eſchole au theatre, pour y voir un des plus beaux ſpectacles qu'ilz euſſent ſceu voir, c'eſt à ſçavoir, la punition du tyran, lequel fut fouetté publiquement, & puis executé à mort.

XLV. Quant à Mamercus, il ſe rendit luy-meſme à Timoleon pour eſtre jugé par les Syracuſains, pourveu que Timoleon ne fuſt point ſon accuſateur. Si fut mené à Syracuſe, là où il eſſaya

de prononcer devant le peuple une harengue qu'il avoit de longue main propenſée & compoſée : mais voyant que le peuple crioit & faiſoit un grand bruit pour ne le point ouir, & qu'il n'y avoit point d'apparence qu'il fuſt pour luy pardonner, il ſe prit à courir à travers le theatre, & alla donner de la teſte tant qu'il peut, contre un des degrez où lon ſe ſiet au theatre, cuidant ſe froiſſer toute la teſte pour mourir promptement : mais il n'eut pas l'heur de pouvoir ainſi mourir : car il fut pris eſtant encore vif, & puny de la meſme peine que lon puniſſoit les brigands & les larrons.

XLVI. Voilà comment Timoleon alloit couppant & arrachant les tyrannies de la Sicile, & y aboliſſant toutes guerres : car au lieu qu'il avoit trouvé l'iſle toute effarouchée, ſauvage, & haïe par les naturelz habitans meſme, pour les maulx & miſeres extremes qu'ilz y enduroyent, il la rendit ſi doulce & ſi deſirée des eſtrangers, qu'ilz y venoyent de loing pour habiter, au lieu que les naturelz habitans s'en fouyoyent au paravant : teſmoings Agrigente [1] & Gele, deux grandes citez, qui depuis la guerre des Atheniens avoyent

[1] Agrigente, à quelques lieues d'Héraciée du côté de l'Orient, ſur le fleuve qui porte ſon nom. Gela, à quelques lieues auſſi d'Agrigente, à l'Orient, ſur la riviere de même nom. Ces trois villes ſont ſur la côte méridionale de la Sicile.

eſté entierement deſolées & deſtruittes par les Carthaginois, & furent alors repeuplées, l'une par Megellus & Pheriſtus, deux capitaines qui vindrent de Elée [1], & l'autre par Gorgos, qui vint de l'iſle de Ceo [2]: & raſſemblerent le plus qu'ilz peurent des premiers citoyens & anciens bourgeois deſdittes villes, auſquelz Timoleon donna non ſeulement ſeureté, paix & tranquillité pour s'y pouvoir loger & eſtablir à leur aiſe & loiſir, ains leur aida affectueuſement de toutes autres choſes ſelon le pouvoir & le moyen qu'il en avoit, dont il eſtoit aimé & honoré de tous, comme leur pere & leur fondateur. Ceſte affection eſtoit commune à tous autres peuples Siciliens, de maniere qu'il n'y avoit en toute la Sicile ny appointement de guerres, ny eſtabliſſement de loix, ny departement de terres, ou inſtitution de police & de gouvernement, qui ſemblaſt eſtre bien, ſi Timoleon n'y avoit mis la main, comme maiſtre principal de l'œuvre, qui luy adjouſtoit une grace qui la faiſoit aimer des dieux, & plaire univerſellement à tous hommes.

XLVII. Car environ ce temps là, il y eut bien d'autres grands perſonnages en la Grece qui

[1] Elée, autrement appellée Vélie, ville de la Lucanie, province d'Italie ſur la côte occidentale.

[2] Céo, une des îles Cyclades, patrie de Simonide. Les anciens l'appelloient Céa ou Céos. Elle eſt au midi de l'Eubée, à l'Orient de l'Attique, vis-à-vis le promontoire Sunium.

feirent de grandes choſes, entre leſquelz furent Timotheus, Ageſilaus, Pelopidas & Epaminondas [1], auquel Timoleon taſchoit plus à ſe conformer & à luy reſſembler qu'à nul autre : mais en tous les faicts de ces autres grands capitaines là, y a tousjours une ſplendeur meſlée avec violence, peine & labeur, tellement qu'aucuns d'iceulx ont eſté ſuyvis de reprehenſion, & les autres de repentance : & au contraire ès faicts de Timoleon, excepté ſeulement ce qu'il fut contraint de faire en la perſonne de ſon frere, il n'y a rien où lon ne puiſſe avec verité exclamer, comme dit Timæus, la ſentence de ces vers icy de Sophocles :

> Quelle Venus, quel Cupido humain
> (O dieux du ciel) ont icy mis la main ?

Et tout ainſi que la poeſie d'Antimachus, & la peinture de Dionyſius, tous deux Colophoniens, ſont bien pleines de nerfs & de vigueur, mais

[1] Tout le monde ſait qu'Épaminondas & Pélopidas, les deux plus grands hommes d'état & de guerre, & peut-être les ſeuls que Thèbes ait produits, étoient contemporains. Pélopidas mourut en Theſſalie percé de bleſſures dans le combat où il vainquit Alexandre, tyran de Phères, 364 ans avant Jeſus-Chriſt. Épaminondas eut le même ſort l'année d'après à la bataille de Mantinée contre les Lacédémoniens. Agéſilas, roi de Lacédémone, ne lui ſurvécut que d'un an. Timothée, fils de Conon, & lui-même, un des meilleurs généraux d'Athènes, ne pouſſa pas ſa carriere beaucoup plus loin.

on voit incontinent, que ce ſont choſes travaillées & faittes avec peine & labeur: & à l'oppoſite ès tableaux de Nicomachus, & ès vers d'Homere, oultre les autres graces & perfections qui y ſont, encore y a il celle là, que lon apperceoit à la premiere rencontre qu'ilz ont eſté aiſeement faits, & ſans grande peine. Auſſi qui vouldra comparer les guerres & les batailles laborieuſes & ſanglantes d'Epaminondas & d'Ageſilaus, avec celles de Timoleon, eſquelles oultre la juſtice & l'equité, y a une grand aiſance & facilité, il trouvera en peſant les choſes à la balance du droit & de la raiſon, que ce n'ont point eſté actes de fortune ſimplement, ains de vertu heureuſe & bien fortunée: combien que luymeſme attribuaſt le total à la faveur de fortune: car & en ſes miſſives familieres qu'il eſcrivoit à ſes amis à Corinthe, & en quelques harengues qu'il feit devant le peuple de Syracuſe, il dit par pluſieurs fois qu'il rendoit graces à dieu de ce qu'ayant voulu ſauver & delivrer de ſervitude la Sicile, il luy avoit pleu ſe ſervir de luy, & en donner le tiltre à ſon nom. Et ayant fait baſtir dedans ſa maiſon un temple, il le dedia à la fortune, & luy ſacrifia: & qui plus eſt, conſacra & dedia toute ſa maiſon à la ſacrée fortune: car il habitoit en une maiſon que les Syracuſains luy reſerverent & donnerent

en recompenſe des bons & grands ſervices qu'il leur avoit faits en leurs guerres, avec une très belle & très plaiſante poſſeſſion aux champs, là où il ſe tenoit quand il eſtoit de loiſir la plus part du temps : car il ne retourna onques puis à Corinthe, ains en feit venir ſa femme & ſes enfans, & ne s'entremeſla point des troubles qui depuis ſourdirent entre les Grecs, ny ne s'expoſa point à l'envie de ſes citoyens, à laquelle la plus part des gouverneurs & capitaines vont donner de la teſte ordinairement par une trop grande & inſatiable convoitiſe d'honneurs & d'authorité : ains ſe teint le reſte de ſes jours en la Sicile, jouiſſant des biens que luymeſme avoit produits, deſquelz le principal & le plus grand eſtoit, de voir tant de villes, & tant de milliers d'hommes heureux par ſon moyen.

XLVIII. Mais pource qu'il eſt, par maniere de dire, neceſſaire que non ſeulement toutes alouettes ayent la houppe ſur la teſte, comme dit Simonides, ains auſſi qu'en toutes villes regies par police populaire, il y ait des calumniateurs, il s'en trouva deux à Syracuſe de ceulx qui avoyent accouſtumé de harenguer devant le peuple, qui s'attacherent à Timoleon, dont l'un s'appelloit Laphyſtius, & l'autre Demænetus, deſquelz comme Laphyſtius luy donnaſt aſſigna-

tion à certain jour, pour venir reſpondre devant le peuple à quelques cas, dont il pretendoit le convaincre, ſes citoyens ſe mutinerent, & ne voulurent point que ceſt adjournement euſt lieu: mais luy les appaiſa en leur remonſtrant qu'il avoit pris tant de peines & de travaux, & s'eſtoit expoſé à tant de dangers, à fin que quiconque vouldroit des Syracuſains peuſt librement uſer de la franchiſe & liberté des loix. Et une autre fois Demænetus en pleine aſſemblée du peuple ayant repris & blaſmé pluſieurs choſes par luy faittes pendant qu'il eſtoit capitaine, Timoleon ne reſpondit rien à cela, ains ſeulement dit au peuple, qu'il rendoit graces aux dieux, de ce qu'ilz luy avoyent concedé ce qu'il leur avoit ſouventefois requis & demandé en ſes prieres: c'eſt, qu'il peuſt une fois voir les Syracuſains en pleine franchiſe & liberté de pouvoir dire tout ce que bon leur ſembleroit.

XLIX. Timoleon donques à l'opinion de tout le monde, ayant fait de plus belles & de plus grandes choſes que nul autre capitaine Grec de ſon temps, & ayant ſeul emporté le prix de ces glorieuſes entrepriſes, auſquelles les Rhetoriciens avoyent accouſtumé d'inciter un chacun des Grecs par leurs belles harengues, qu'ilz prononceoyent ès aſſemblées des feſtes & jeux pu-

bliques de la Grece, hors de laquelle il fut tranſporté pur & net par la fortune avant les troubles des guerres civiles entre les Grecs, qui y ſurvindrent tantoſt après : & ayant fait preuve de ſa ſuffiſance au meſtier de la guerre, & de ſa vaillance auſſi contre les Barbares, & contre les tyrans : & envers ſes amis, & generalement envers tous les Grecs, s'eſtant monſtré homme droicturier & clement : &, qui plus eſt, ayant gaigné la pluſpart de ſes victoires & de ſes trophées, ſans que les ſiens en jettaſſent larme d'œil, ny en portaſſent robbe de dueil : & ayant rendu la Sicile en l'eſpace de huit ans, encore non tous entiers, vuide & libre des miſeres & calamitez qui y regnoyent de ſi long temps, eſtant ja bien avant ſur ſon aage, la veuë luy commencea premierement à baiſſer, & un peu après il la perdit du tout, non qu'il euſt fait aucune choſe pour laquelle il euſt donné occaſion à ceſte maladie de luy advenir, ny que la fortune l'euſt ainſi caſuellement oultragé, ains fut, à mon advis, un accident de maladie hereditaire à ſa race, qui avec le temps le vint aſſaillir : car on dit que pluſieurs de ſes parents avoyent ſemblablement perdu la veuë, qui peu à peu avec l'aage leur alla ainſi defaillant. Toutefois l'hiſtorien Athanis eſcrit, que durant encore la guerre qu'il avoit contre Mamercus & Hippon, ainſi qu'il eſtoit en ſon

camp à Mylles[1], il luy vint une taye ſur les yeux qui luy esblouit la veuë, de ſorte que chacun apperceut que bien toſt il la perdroit du tout, mais que pour cela il n'en leva point ſon ſiege, ains continua ſon entrepriſe juſques à ce que finablement il prit les deux tyrans, & que auſſi toſt qu'il fut de retour à Syracuſe, il ſe depoſa luy meſme de la charge de capitaine general, priant les citoyens de ſe contenter de ce qu'il avoit fait juſques alors, attendu meſmement que les affaires eſtoyent conduits à fin telle qu'ilz euſſent peu deſirer.

L. Or que luy ait ſupporté ſi patiemment ceſte ſiene affliction d'avoir entierement perdu la veuë, à l'adventure n'eſt-ce pas choſe dont lon ſe doyve grandement eſmerveiller : mais bien fait à louer grandement & à priſer la demonſtration d'honneur & de recognoiſſance des bienfaits que luy feirent les Syracuſains après qu'il fut ainſi devenu aveugle, en l'allant eulx meſmes ſouvent viſiter, & y menans les eſtrangers paſſans juſques en ſa maiſon de la ville, & juſques à la poſſeſſion qu'il avoit aux champs, pour leur faire voir leur bienfaitteur, s'esjouiſſans & tenans à grand heur ce qu'il avoit choiſy d'achever le demourant de ſes jours avec eulx,

[1] Myles, ville ſituée ſur la côte ſeptentrionale de la Sicile, du côté de l'Orient, près du promontoire de Pélore.

& pour ce faire avoit meſpriſé le glorieux retour qui luy eſtoit preparé en la Grece pour les grandes & heureuſes victoires qu'il avoit gaignées en la Sicile. Mais entre pluſieurs autres choſes que les Syracuſains feirent & ordonnerent à ſon honneur, celle là me ſemble l'une des principales, qu'ilz decretterent par edict perpetuel, que toutesfois & quantes qu'ilz auroyent guerre contre peuples qui ne ſeroyent de leur meſme nation, ilz ſe ſerviroyent d'un capitaine Corinthien.

LI. C'eſtoit auſſi une choſe belle à voir qu'ilz faiſoyent pour l'honorer en leurs aſſemblées de conſeil. Car s'il eſtoit queſtion de quelque affaire de peu de conſequence, ilz le jugeoyent & deſpeſchoyent eulx meſmes tous ſeuls: mais ſi c'eſtoit quelque matiere qui requiſt plus grande deliberation, ilz le faiſoyent appeller, & luy s'en alloit dedans ſa littiere à travers la place, juſques au theatre où ſe tenoit l'aſſemblée du peuple, & y entroit tout ainſi qu'il eſtoit aſſis dedans ſa littiere, & là le peuple tout d'une voix le ſaluoit, & luy leur rendoit auſſi leur ſalut: & après avoir donné quelque eſpace de temps à ouir les louanges & benedictions que toute l'aſſemblée luy donnoit, on luy propoſoit l'affaire dont il eſtoit queſtion, & luy en diſoit ſon advis, lequel eſtant paſſé par les voix & ſuffrages du

peuple, ſes ſerviteurs le remenoyent de rechef en ſa littiere à travers le theatre, & les citoyens le reconvoyoyent quelque temps avec acclamations de joye & batemens de mains, puis ſe remettoyent comme devant à deſpeſcher le reſte des affaires publiques par eulx meſmes.

LII. Et eſtant ſa vieilleſſe maintenue en tel honneur avec l'amour & bienvueillance d'un chacun, comme d'un pere commun, à la fin il luy ſurvint quelque leger accident de maladie, dont il mourut [1]. Si furent donnez aux Syracuſains quelques jours pour faire les appreſtz de ſes funerailles, & aux voiſins d'à l'entour pour y pouvoir venir: au moyen de quoy le convoy de ſon enterrement en fut de tant plus magnifique en toutes choſes, & meſmement en ce que par ordonnance du peuple furent choiſis les plus honeſtes jeunes gentilz hommes de la ville, qui portoyent ſur leurs eſpaules le lict bien paré & richement accouſtré, dedans lequel eſtoit le corps, & le paſſerent à travers la place où avoit eſté le palais & le chaſteau du tyran Dionyſius, qui eſtoit demoly, & l'accompagnerent pluſieurs milliers de perſonnes toutes couronnées de cha-

[1] La quatrieme année de la cent dixieme olympiade, 337 ans avant J. C. après avoir gouverné pendant huit ans la Sicile, où il étoit entré la quatrieme année de la cent huitieme olympiade, 345 ans avant J. C.

peaux de fleurs, & veſtues de leurs belles robbes, de maniere qu'il ſembloit que ce fuſt la proceſſion de quelque feſte ſolennelle, & eſtoyent tous leurs propos louanges & beniſſemens du treſpaſſé, avec chaudes larmes aux yeux, leſquelles teſmoignoyent que ce n'eſtoit point par une maniere d'acquit qu'ilz luy faiſoyent ceſt honneur, ny pour ce qu'il euſt eſté ainſi ordonné, ains par le juſte regret qu'ilz avoyent de ſa mort, & pour une liberale affection de vraye amour & bienvueillance qu'ilz luy portoyent.

LIII. Finablement le lict eſtant poſé ſur le bucher où il devoit eſtre bruſlé, Demetrius l'un des heraults, qui avoit la plus forte voix & la plus haultaine, prononcea le decret, lequel avoit eſté ordonné par le peuple, dont la ſubſtance eſtoit telle : « Le peuple de Syracuſe a » ordonné, que ce preſent corps de TIMOLEON » Corinthien filz de Timodemus, ſeroit inhumé » aux deſpens de la choſe publique, juſques à la » ſomme de deux mille eſcus [1], & a honoré ſa » memoire de jeux de prix de muſique, de courſes de chevaulx, & d'exercices de corps, leſquelz ſe celebreront annuellement au jour de » ſon treſpas, à tousjours & à jamais : & ce, » pour avoir chaſſé les tyrans de la Sicile, des-

[1] Dans le grec, deux cents mines, qui font 15,562 livres de notre monnoie.

» fait les Barbares, repeuplé pluſieurs grandes » citez, qui eſtoyent demourées deſertes & de- » ſolées par les guerres, & finablement pour » avoir reſtitué aux Siciliens la franchiſe & liberté » de vivre à leurs loix ». Depuis ſa ſepulture fut edifiée ſur la place, à l'entour de laquelle on edifia quelque temps après des cloiſtres & portiques à exerciter la jeuneſſe aux exercices de la perſonne, & en fut le parc & pourpris appellé Timoleontium : & tant qu'ilz obſerverent les loix & la police qu'il leur avoit eſtablies, ilz veſcurent longuement en grande & continuelle proſperité.

LA COMPARAISON

DE PAULUS ÆMYLIUS AVEC TIMOLEON.

AYANS doncques ces deux perſonnages eſté telz, ſelon que lon trouve par les hiſtoires, il eſt tout evident qu'en les conferant l'un avec l'autre, lon n'y trouvera pas beaucoup de differences ny de diſſimilitudes entre eulx : car premierement les guerres qu'ilz ont conduittes, ont eſté contre grands & renommez adverſaires, l'un contre les Macedoniens, & l'autre contre les Carthaginois : & leurs victoires fort notables : car l'un conquit le royaume de Macedoine, qu'il oſta au ſeptie-

me [1] roy, qui le tenoit par ſucceſſion de pere en filz depuis le grand Antigonus : & l'autre chaſſa tous les tyrans de la Sicile, & remeit en liberté toutes les villes & toute l'iſle entierement. Si d'adventure quelqu'un ne vouloit dire qu'il y euſt entre eulx ceſte difference, que Æmylius combatit à l'encontre de Perſeus lors qu'il avoit toutes ſes forces entieres, & qu'il avoit paravant batu les Romains en pluſieurs rencontres : là où Timoleon s'attacha à Dionyſius, lors qu'il eſtoit de tout poinct deſeſperé, rompu & ruiné. Et à l'oppoſite auſſi pourroit on dire à l'avantage de Timoleon, qu'il desfeit pluſieurs tyrans, & une très groſſe puiſſance des Carthaginois, avec une bien petite trouppe de gens, & encore telz quelz, non pas comme Æmylius avec une groſſe armée de combatans bien aguerriz, adroicts aux armes, & exercitez en la diſcipline militaire, ains avec gens ramaſſez de toutes pieces, combatans pour la ſoude, diſſoluz, & ayans accouſtumé de

[1] Bien entendu depuis Alexandre, qui mourut 324 ans avant J. C. Voici l'ordre de leur ſucceſſion, ſuivant Plutarque :

Antigonus I, ſurnommé le Grand.
Demetrius I, ſurnommé Poliorcète.
Antigonus II, ſurnommé Gonatas.
Demetrius II.
Antigonus III, ſurnommé Doſon.
Philippe.
Perſée.

Mais Plutarque n'a point d'égard ici à toutes les révolutions intermédiaires.

ne faire à la guerre ſinon ce qui leur plaiſoit : car là où les exploits & beaux faicts ſont pareilz, & les moyens inegaulx, il fault confeſſer que la louange en eſt deuë au capitaine.

II. L'un & l'autre garda ſes mains pures & nettes ès charges qu'ilz manierent : mais il ſemble qu'Æmylius y vint ainſi preparé & formé par les loix & par la bonne police & diſcipline de ſon païs : & que Timoleon ſe rendit & forma de ſoymeſme tel : ce qui ſe peult prouver, par ce que tous les Romains en ce temps là eſtoyent ainſi bien conditionnez & incorrompables, gardans tous les ordonnances de leur païs, & craignans leurs loix & leurs citoyens : là où, au contraire, des capitaines Grecs qui vindrent lors ou furent envoyez en la Sicile, il n'y en eut pas un qui ne devinſt incontinent corrompu, auſſi toſt qu'il y euſt mis le pied, excepté Dion ſeulement, & encore ſouſpeçonnoit on qu'il aſpiroit & pretendoit à ne ſçay quelle ſeigneurie & principaulté, & qu'il projettoit en ſon entendement d'eſtablir à Syracuſe ne ſçay quel royaume ſemblable à celuy de Lacedæmone. Et eſcrit l'hiſtorien Timæus, que les Syracuſains renvoyerent Gylippus [1] honteuſement & ignominieuſement

[1] Général que les Lacédémoniens envoyèrent au ſecours des Syracuſains, dans cette fameuſe & funeſte expédition que les Athéniens entreprirent contre la Sicile pendant la guerre du Péloponnèſe.

en

en ſa maiſon pour ſon inſatiable avarice, & pour les grands larcins qu'il avoit commis en ſa charge. Pluſieurs autres ſemblablement ont eſcrit les grandes deſloyautez & meſchancetez, que commeirent Pharax Spartiate, & Callippus Athenien, pretendans tous deux & taſchans à ſe faire ſeigneurs de Syracuſe, & toutesfois quelz perſonnages eſtoyent ilz, & quelz moyens avoyent ilz pour leſquelz ilz euſſent deu mettre en leurs fantaſies de telles eſperances & telles entrepriſes? atendu que l'un ſuyvit & ſervit Dionyſius après qu'il eut eſté chaſſé & dejetté de Syracuſe, & l'autre eſtoit capitaine d'une compagnie de gens de pied ſeulement, de ceulx qui vindrent quand & Dion. Et au contraire, Timoleon fut envoyé pour eſtre capitaine general des Syracuſains, à leur inſtance grande, & urgente pourſuitte: & n'ayant point beſoing de prochaſſer & chercher, ains ſeulement de retenir la puiſſance que vouluntairement on luy mettoit entre les mains, il quitta de ſon bon gré franchement ſon eſtat, ſa charge & ſon authorité, auſſi toſt qu'il eut desfait & ruiné ceulx qui vouloyent injuſtement dominer.

Il arriva à Syracuſe la troiſieme année de la quatre-vingt-onzieme olympiade, 413 ans avant J. C. Après quelques mauvais ſuccès, il défit enfin complettement les Athéniens, & les chaſſa de la Sicile. Ce que Plutarque lui reproche ici eſt bien conforme au vol dont il l'accuſe dans la vie de Lyſandre & dans celle de Nicias.

III. Bien eſt-ce choſe qui fait grandement à louer & magnifier en Paulus Æmylius, que pour avoir conquis un ſi grand & ſi opulent royaume, jamais il n'en augmenta ſon bien de la valeur d'une ſeule drachme d'argent, ny n'en veit ne mania denier quelconque, combien qu'il en donnaſt & departiſt largement aux autres : non que je vueille par cela dire, que Timoleon merite d'eſtre repris de ce qu'il accepta une belle maiſon, que les Syracuſains luy donnerent en leur ville, & une belle poſſeſſion aux champs : car en telles choſes il n'eſt point deshoneſte de recevoir, mais encore eſt il plus honeſte de ne point prendre : & eſt une excellence de vertu, qui monſtre qu'elle ne veult rien recevoir, prendre ny accepter, encore là où juſtement elle le peult faire. Et s'il eſt ainſi que comme le corps eſt plus fort & mieulx compoſé, qui ſupporte mieulx les mutations de l'ardeur du chault & de la rigueur du froit : auſſi l'ame eſt bien plus ferme & plus forte, qui ne s'eſleve ny ne s'enorgueillit point pour aucune proſperité, ny auſſi ne s'abbaiſſe point pour quelconque adverſité : il ſemble que Æmylius en cela a eſté plus parfait, qu'il ne ſe monſtra pas de cueur moins grand ne moins grave & conſtant en la patience qu'il eut de ſupporter vertueuſement le dur inconvenient qui luy advint, quand il perdit coup à coup ſes deux

enfans, qu'il avoit fait en ſes plus heureuſes proſperitez : là où Timoleon au contraire ayant fait un acte genereux encontre ſon propre frere, ne peut pas avec la force de la raiſon vaincre la paſſion qu'il en ſentit : ains abbatu de regret & de repentance qu'il en eut, demoura depuis l'eſpace de vingt ans durant, ſans ozer ſoy trouver ſeulement ſur la place, ny s'entremettre aucunement des affaires de la choſe publique. Or fault il bien ſoigneuſement ſe garder & avoir honte des choſes laides, deshoneſtes & mal faittes : mais auſſi avoir crainte de toute ſorte de reproche, & de toute mauvaiſe opinion du monde, eſt bien ſigne d'une nature ſimple, doulce & debonnaire, mais qui a faulte de magnanimité.

SOMMAIRE

DE LA VIE DE PÉLOPIDAS.

RÉFLEXIONS sur la témérité & sur le mépris de la mort. VI. *Naissance & noblesse de Pélopidas. Sa libéralité.* VII. *Son mariage.* VIII. *Caracteres de Pélopidas & d'Épaminondas.* IX. *Leurs liaisons & leur amitié.* X. *L'autorité est usurpée dans Thèbes par des nobles, appuyés par les Lacédémoniens qui s'emparent de la citadelle. Pélopidas est banni.* XII. *Il agit dans Athènes pour affranchir sa patrie.* XIII. *Complot qu'il forme.* XIV. *Son exécution.* XXIV. *Son succès. Pélopidas & les principaux conjurés sont nommés capitaines de la bande sacrée, & gouverneurs de la Béotie.* XXV. *Hardiesse de cet exploit comparé avec celui de Thrasybule, qui délivra Athènes.* XXVI. *Les Lacédémoniens portent la guerre dans la Béotie. Les Athéniens abandonnent le parti des Thébains.* XXVII. *Politique de Pélopidas.* XXIX. *Les Thébains remportent plusieurs avantages sur les Lacédémoniens. Bataille de Tegyre. Défaite des Lacédémoniens.* XXXIII. *Origine de la bande sacrée.* XXXVI. *Cléombrote,*

roi de Lacédémone, marche contre les Thébains. XXXVII. *Bataille de Leuctres.* XL. *Victoire d'Épaminondas & de Pélopidas.* XLI. *Ils entrent dans le Péloponnèſe, font révolter la plupart des peuples contre les Lacédémoniens, & vont attaquer Sparte.* XLIII. *Accuſation intentée contre Épaminondas & Pélopidas, pour ne s'être pas démis du gouvernement à temps.* XLIV. *Injuſtice de l'orateur Ménéclides. Pélopidas le fait condamner.* XLVII. *La Theſſalie demande du ſecours contre Alexandre, tyran de Phères. Thèbes lui envoie Pélopidas.* XLVIII. *Il paſſe dans la Macédoine pour pacifier des différends entre Ptolémée & Alexandre, roi de Macédoine.* XLIX. *Il eſt envoyé en qualité d'ambaſſadeur dans la Theſſalie, pour de nouvelles difficultés qui s'étoient élévées.* L. *Alexandre, tyran de Phères, l'arrête priſonnier.* LIII. *Thèbes fait redemander Pélopidas. Mauvais ſuccès & punition des députés. Épaminondas marche pour délivrer Pélopidas, & le ramene.* LIV. *Il eſt envoyé en ambaſſade à Artaxerxès, roi de Perſe.* LV. *Son ſuccès.* LVII. *La Theſſalie le redemande pour l'oppoſer aux vexations d'Alexandre, tyran de Phères.* LVIII. *Il arrive à Pharſale.* LIX. *Bataille où Pélopidas eſt tué.* LXI. *Deuil de l'armée.* LXII. *Pompe des funérailles.* LXIV. *Les Thébains font marcher une armée contre le tyran de Phères qui eſt obligé de*

recevoir la loi. LXV. *Il eſt égorgé dans une conſpiration formée par ſa femme.*

Depuis la troiſieme année de la quatre-vingt-dix-neuvieme olympiade juſqu'à la premiere de la cent quatrieme, trois cents ſoixante-quatre ans avant Jeſus-Chriſt.

PELOPIDAS.

L'ancien Caton reſpondit un jour à quelques uns, qui haultlouoyent un perſonnage hazardeux oultre meſure, & hardy ſans diſcretion ès perilz de la guerre, qu'il y avoit grande difference entre eſtimer beaucoup la vertu, & peu ſa vie : qui fut ſagement dit à luy. Et à ce propos on racompte, que le roy Antigonus avoit à ſon ſervice un ſoudard, entre autres, fort avantureux, mais au demourant, mal ſain de ſa perſonne, & gaſté dedans le corps. Le roy luy demanda un jour, d'où procedoit qu'il eſtoit ainſi paſle, & avoit ſi mauvaiſe couleur. Le ſoudard luy confeſſa, que c'eſtoit pour une maladie ſecrette, qu'il ne luy ozoit bonnement declarer. Quoy entendu, le roy commanda expreſſement à ſes medecins & chirurgiens qu'ilz adviſaſſent que c'eſtoit, & s'il y avoit aucun moyen de le guarir, qu'ilz y employaſſent toute la diligence qu'il leur ſeroit poſſible à le bien penſer : comme ilz feirent : tellement que le ſoudard recouvra ſa ſanté : mais guary qu'il fut, il ne ſe monſtra plus ſi gentil compagnon, ne ſi avantureux aux dangers de la guerre, comme il faiſoit au paravant : de maniere

que Antigonus meſme, s'en eſtant apperceu, l'en reprit un jour, en luy diſant, qu'il s'eſmerveilloit fort de voir un ſi grand changement en luy : dont le ſoudard ne luy cela point l'occaſion, ains luy dit : « Vous m'avez, ſire, vous meſme rendu » moins hardy que je n'eſtois, en me faiſant » penſer & guarir des maulx pour leſquelz je ne » tenoye compte de ma vie ».

II. A quoy ſe rapporte auſſi le dire d'un Sybaritain [1] touchant la maniere de vivre des Lacedæmoniens : « Que ce n'eſtoit pas de merveille, s'ilz » avoyent ſi grande envie de mourir à la guerre, » pour ſe rachepter de tant de travaux, & ſe deli- » vrer d'une ſi aſpre & ſi auſtere façon de vie, » qu'eſtoit la leur ». Mais il ne ſe fault pas esbahir, ſi les Sybaritains, hommes effeminez & fondus en delices & voluptez, eſtimoyent que ceulx qui ne craignoyent point la mort, pour le deſir qu'ilz avoyent de bien faire, & l'affection qu'ilz portoyent à leur devoir, euſſent en haine la vie : ce qui eſtoit faux des Lacedæmoniens : car ilz referoyent le vivre & le mourir vouluntiers à l'exer-

[1] Sybaris, ville ſi fameuſe par la molleſſe de ſes habitans. Elle étoit ſituée ſur la côte orientale du pied de l'Italie, entre les fleuves Sybaris & Crathis. Elle fut détruite par ceux de Crotone vers la troiſieme année de la cinquante-ſeptieme olympiade, ſous la conduite du fameux athlète Milon. Rebâtie dans la ſuite par les Athéniens la troiſieme année de la quatre-vingt-troiſieme olympiade, à une très-petite diſtance de ſon premier ſite ; & fut appellée Thurium.

cice de vertu, ainſi comme le teſmoigne ce blaſon funeral,

Ces morts icy n'eurent onc ceſte foy,
Que le mourir ny le vivre de ſoy
Fuſt beau ny bon, mais bien le ſavoir faire
Et l'un & l'autre à droit en bon affaire.

III. Auſſi à la verité, fouir la mort n'eſt point de ſoy reprehenſible, moyennant que ce ſoit ſans laſcheté de cueur : ny l'attendre louable, ſi c'eſt avec un nonchaloir & meſpris de la vie. Voilà pourquoy Homere deſcrit tousjours les plus vaillans & les plus hardis hommes les mieulx armez, quand il eſt temps de combattre. Et ceux qui ont fait & eſtably les loix des Grecs, puniſſent celuy qui jette & abandonne ſon bouclier, non pas ſon eſpée ny ſa lance : pource que lon doibt premierement penſer de ſoy defendre que d'offenſer ſon ennemy, meſmement ceulx qui ont en main le gouvernement de tout un eſtat, ou de tout une armée. Car ſi la comparaiſon, que faiſoit le capitaine Athenien Iphicrates, eſt vraye, quand il diſoit, qu'en un exercite les avantcoureurs armez à la legere reſſemblent aux mains, la gendarmerie[1] aux piedz, le battaillon des gens de pied à l'eſtomach & à la poitrine, & le capitaine à la teſte du corps humain : il ſemble que le capitaine qui ſe hazarde trop, & ſe jette en danger ſans propos,

[1] Grec, la cavalerie.

n'eſt pas nonchalant de ſa vie ſeulement, mais auſſi de tous ceulx dont le ſalut pend de luy: & ſemblablement au contraire, qu'en ayant ſoing de la ſeureté de ſa perſonne, il a ſoing auſſi de tous ceux qui ſont ſoubz luy.

IV. Parquoy Callicratidas capitaine Lacedæmonien, encore qu'au demourant il fuſt un grand perſonnage, ne reſpondit pas ſagement au devin qui luy denoncea & predit qu'il ſe donnaſt de garde, pource que les ſignes & preſages des ſacrifices le menaçoyent de mort: « Sparte, dit il, » ne depend pas d'un homme ſeul ». Car il eſt vray, que pour combattre de la main par mer ou par terre, Callicratidas n'eſtoit rien plus qu'un ſeul homme voirement: mais comme capitaine, il avoit toute la force & puiſſance entiere de ſon armée unie & aſſemblée en ſoy: ainſi n'eſtoit il pas un homme ſeul, puis que tant d'autres periſſoyent quand & luy. Mais au contraire, le vieil Antigonus, eſtant ſur le poinct de donner une bataille navale près l'iſle d'Andros, reſpondit bien mieulx à un qui luy diſoit, que les ennemis avoyent beaucoup plus de vaiſſeaux que luy. « Et moy, » dit il, pour combien de vaiſſeaux me comptes » tu » ? car il faiſoit très bien de mettre en grand compte la dignité du capitaine, meſmement quand elle eſt conjointe avec proueſſe & experience, dont le premier chef d'œuvre eſt ſauver celuy qui

doit ſauver tous les autres. Pourtant Timotheus, ainſi comme Chares monſtroit un jour publiquement aux Athenien's les cicatrices de pluſieurs bleceures qu'il avoit receuës en ſa perſonne, & ſon pavois auſſi faulſé & percé de pluſieurs coups de picque : « Je ſuis, dit il, tout au contraire : » car lors que je tenois la ville de Samos aſſiegée, » je eus grande honte de ce qu'un coup de traict » tiré des murailles de la ville vint tumber tout » auprès de moy, pource que je m'eſtois trop » avancé en jeune homme, & hazardé plus teme- » rairement qu'il ne convenoit au chef d'une ſi » groſſe armée ». Car quand il ſert de beaucoup pour tout le demourant, & qu'il eſt de grande importance que le chef de l'armée s'expoſe au peril, alors doibt il la teſte baiſſée employer ſa main & ſa perſonne ſans point s'eſpargner, & ne s'arreſter point aux paroles de ceulx qui vont diſans, qu'un bon & ſage capitaine doibt mourir de vieilleſſe, ou pour le moins vieil : mais là, où il n'en peult advenir que peu d'avantage, s'il luy ſuccede bien, & au contraire perte univerſelle du total, s'il luy eſchet mal, jamais homme ſage ne requerra, ny ne ſera d'advis qu'il faſſe acte de ſoudard privé, qui porte avec ſoy peril de perdre un capitaine en chef.

V. Si m'a ſemblé bien ſeant faire ceſte preface devant les vies de Pelopidas & de Marcellus, qui

tous deux ont eſté grands perſonnages, & tous deux ſont morts autrement qu'ilz ne devoyent: car ayans tous deux eſté très vaïllans hommes, les armes au poing, & tous deux ayans honoré leur païs de très glorieuſes victoires, &, qui plus eſt, contre de très redoubtez ennemis: pource que l'un fut le premier, à ce que lon dit, qui rompit Hannibal, lequel juſques à ce jour là s'eſtoit tousjours maintenu invincible: & l'autre desfeit en bataille rengée les Lacedæmoniens, qui pour lors commandoyent en toute la Grece, tant par mer que par terre: & tous deux perdirent leurs vies ſans propos, pour s'eſtre trop temerairement hazardez lors que leurs païs avoyent plus grand beſoing de telz hommes & de telz capitaines comme eulx. C'eſt la cauſe pour laquelle, nous ſuyvans les ſimilitudes qui ont eſté entre eulx, avons aſſorty & comparé leurs vies l'une avec l'autre.

VI. Pelopidas donques filz de Hippoclus, eſtoit de l'une des plus nobles maiſons de la ville de Thebes comme Epaminondas, & ayant eſté nourry en grande opulence, vint à eſtre heritier de ſa maiſon, qui eſtoit riche & puiſſante dès ſa premiere jeuneſſe. Si monſtra incontinent avoir voulunté de ſecourir du ſien ceulx qui en avoyent beſoing, & qui en eſtoyent dignes, pour donner à cognoiſtre qu'il eſtoit veritablement maiſtre & ſeigneur, non point ſerviteur de ſes biens: à cauſe

que de la plus part des hommes riches, les uns n'uſent point de leurs richeſſes, pource qu'ilz ſont avaricieux, comme dit Ariſtote, & les autres en abuſent, pource qu'ilz ſont abandonnez à leurs plaiſirs : ainſi ſont ilz ſerfs toute leur vie les uns des voluptez, & les autres des negoces & du gaing. Ce que cognoiſſans tous ſes autres amis, en le remerciant uſerent franchement de ſa benignité & liberalité envers eulx, excepté Epaminondas, auquel ſeul il ne peut jamais faire rien prendre de ſes biens : ains au contraire, Pelopidas luy meſme receut de luy la voulunté d'imiter ſa pauvreté, en ce qu'il prit plaiſir & feit gloire de ſe veſtir ſimplement, manger ſobrement, travailler voluntiers, & faire la guerre ouvertement, eſtant tel comme le poëte Euripides deſcrit Capaneus, quand il dit de luy,

> Il eſtoit riche & en biens opulent,
> Mais pour cela de rien plus inſolent.

Car il euſt eu honte, ſi le plus pauvre homme de la ville de Thebes ſe fuſt paſſé à moins que luy pour ſa perſonne.

VII. Or quant à Epaminondas, la pauvreté luy eſtoit toute familiere & hereditaire de pere en filz : il eſt bien vray qu'il ſe la rendit encore plus legere & plus aiſée à ſupporter par l'eſtude de la philoſophie, à laquelle il s'adonna, & parce que dès

ſon jeune aage il choiſit une vie ſimple ſans ſuperfluité quelconque : là où Pelopidas prit femme de grande maiſon, de laquelle il eut des enfans, & neantmoins ne fut pour cela de rien plus attentif à conſerver ou augmenter ſon bien, ains ſe donna du tout à ſervir à la choſe publique tant qu'il veſcut, de maniere que ſes facultez s'en diminuerent, dont ſes plus familiers amis le reprenoyent, en luy remonſtrant qu'il avoit grand tort de ne tenir autrement compte d'une choſe qui eſtoit ſi neceſſaire, comme d'avoir des biens : & il leur reſpondit, « Neceſſaire eſt elle voirement, mais c'eſt à un tel que ceſtuy Nicodemus », en leur monſtrant un pauvre homme boitteux & aveugle.

VIII. Si eſtoyent tous deux egalement nez à toute vertu, excepté que Pelopidas prenoit plus de plaiſir à exercer le corps, & Epaminondas à exercer l'eſprit & apprendre, de maniere que leurs paſſe temps quand ilz eſtoyent de loiſir, à l'un eſtoit lucter, aller à la chaſſe, & faire tous telz exercices de la perſonne : & à l'autre, ouir, eſtudier & apprendre tousjours quelques choſes de lettres & de philoſophie. Mais entre pluſieurs belles & bonnes parties qui leur ont apporté tant d'honneur & de gloire à tous deux, les hommes de bon jugement ne treuvent rien de ſi grand ne ſi louable, que d'avoir maintenu tout le long de

leur vie leur amitié & bienvueillance inviolée depuis le commencement juſques à la fin, parmy tant de combats, tant de guerres, tant de charges d'armées, & tant d'affaires de gouvernement qu'ilz ont eus à demeſler enſemble. Car ſi lon regarde les deportemens d'Ariſtides & de Themiſtocles, de Cimon & de Pericles, de Nicias & d'Alcibiades, en l'adminiſtration de la choſe publique, comment ilz ont eſté pleins de diſſenſions, d'envies & de jalouſies des uns contre les autres: & puis à l'oppoſite, que l'on conſidere l'amour & l'honneur que ſe ſont tousjours continuellement portez l'un à l'autre Pelopidas & Epaminondas, on trouvera ſans point de doubte, que ceulx cy ſont bien plus dignes d'eſtre nommez freres d'armes, par maniere de dire, & compagnons de charges publiques, que nuls de ces autres là, leſquelz ont tousjours plus eſtudié & plus travaillé à vaincre l'un l'autre, qu'à vaincre leurs ennemis: duquel effect la cauſe veritable eſtoit la ſeule vertu: pource que par leurs faicts ilz ne alloyent point cherchans ny gloire, ny richeſſe pour eux, à la convoitiſe deſquelles tousjours eſt attachée la querelleuſe & ſeditieuſe envie: ains s'eſtans tous deux enamourez, dès le commencement, d'une amour, affection & charité divine, qui eſtoit de voir leur païs très puiſſant & très floriſſant par leur moyen, & en leur temps, ilz reputoyent tous les

bons exploits l'un de l'autre ſervans à ceſt effect comme leurs propres.

IX. Toutesfois la pluſpart des hiſtoriens eſtime, que cette grande & vehemente amitié qu'ilz ſe portoyent l'un à l'autre, commencea & proceda d'un voyage où ilz furent enſemble à Mantinée au ſecours des Lacedæmoniens, qui pour lors eſtoyent encore alliez & confederez des Thebains : car eſtans rangez en bataille l'un auprès de l'autre entre les gens de pied, contre les Arcadiens qu'ilz avoyent en front, il advint que la poincte de la bataille des Lacedæmoniens, en laquelle ilz eſtoyent, recula, & y en eut pluſieurs qui fouirent à val de roupte, mais eulx aimans mieux mourir que fouir, ſe ſerrerent enſemble, & feirent teſte à ceux qui les preſſoyent, juſques à ce que Pelopidas eſtant blecé en ſept endroits tous par devant, tumba finablement deſſus un monceau de morts, tant de leurs gens que des ennemis, les uns parmy les aurres : & lors Epaminondas, encore qu'il le teinſt pour mort, ſe jetta neantmoins au devant pour defendre le corps & les armes, & ſouſteint luy ſeul le combat contre pluſieurs, aimant mieulx mourir que d'abandonner Pelopidas giſant entre les morts, juſques à ce que luymeſme eſtant blecé d'un coup de pique en l'eſtomac, & d'un coup d'eſpée au bras, n'en pouvoit preſque plus, quand Ageſipolis le roy des Lacedæmoniens y ſurvint de

l'autre

l'autre poincte de la bataille tout à temps, qui les ſauva tous deux hors de toute eſperance.

X. Or depuis ceſte bataille les Lacedæmoniens de paroles & en apparence traitterent bien les Thebains comme leurs alliez, amis & confederez : mais en effect & à la verité ilz commencerent à avoir ſuſpecte la puiſſance & la grandeur de courage de celle cité, meſmement pour une bende & compagnie qu'avoyent mis ſus Iſmenias & Androclidas, de laquelle eſtoit auſſi Pelopidas : pource qu'il leur ſembloit que c'eſtoit choſe trop populaire, & qui ſentoit trop ſon deſir de pleine liberté. Au moyen dequoy il y eut trois perſonnages de la ville de Thebes, Archias, Leontidas & Philippus, hommes riches & puiſſans, qui ne ſe contentans pas d'eſtre egaulx aux autres citoyens, perſuaderent à Phœbidas capitaine Lacedæmonien, qu'en allant & venant par le païs de la Bœoce avec armée, il ſe ſaiſiſt un jour du chaſteau de Thebes qui s'appelloit la Cadmée, & que chaſſant de la ville ceulx qui luy voudroyent contrarier, il meiſt le gouvernement des affaires entre les mains d'un petit nombre des plus nobles, leſquelz feroyent toutes choſes à la devotion & au plaiſir des ſeigneurs Lacedæmoniens. Ce que Phœbidas feit, & executa ceſte entrepriſe ſans que les Thebains ſe doubtaſſent de rien, le jour de la feſte que lon appelle Theſmophoria : & s'eſtant ſaiſy de la for-

tereſſe, feit auſſi prendre au corps Iſmenias, & le mener à Lacedæmone, là où peu de jours après on le feit mourir : & Pelopidas, Pherenicus & Androclidas, avec pluſieurs autres s'eſtans ſauvez de viſteſſe, furent bannis de Thebes à ſon de trompe : quant à Epaminondas, il demoûra en la ville ſans qu'on luy demandaſt rien, pource qu'on le meſpriſoit, comme perſonne de nul effect, à cauſe qu'il eſtoit tant adonné à l'eſtude, & que quand bien il euſt eu voulunté d'attenter quelque choſe, il n'euſt peu l'executer pour ſa pauvreté.

XI. Les Lacedæmoniens ceſte ſurpriſe entendue depoſerent bien Phœbidas de ſa charge, & le condamnerent en dix mille eſcus [1] d'amende, mais neantmoins ilz reteindrent tousjours avec bonne garniſon la fortereſſe de Cadmée en leurs mains : ce que toutes les autres villes & peuples Grecs trouverent fort eſtrange, qu'ilz approuvaſſent le faict, & neantmoins puniſſent celuy qui l'avoit fait. Ainſi les Thebains ayans perdu leur anciene liberté, & eſtans aſſervis par ces deux, Archias & Leontidas, de telle ſorte qu'ilz n'avoyent plus d'eſperance de pouvoir jamais ſortir de ceſte tyrannie, ny de la ruiner, voyans qu'elle eſtoit maintenue & defendue par les Lacedæmoniens, ſi tout enſemble on ne leur oſtoit la ſeigneurie &

[1] Dans le grec, cent mille drachmes, ou 77,812 livres de notre monnoie.

domination qu'ilz avoyent en toute la Grece, tant par mer que par terre : toutefois Leontidas & ſes adherens, entendans comme les bannis de Thebes eſtoyent à Athenes bien venus & veuz de bon œil par la commune, & honorez de tous les gens de bien, eſſaya de les faire ſecrettement occire par aguet : & pour ce faire envoyerent à Athenes quelques hommes incogneus, leſquelz occirent en trahiſon Androclidas, mais ilz faillirent à tuer auſſi les autres : qui plus eſt, les Lacedæmoniens eſcrivirent à ceulx d'Athenes, qu'ilz n'euſſent à recevoir les bannis de Thebes ny à les ſoliciter, ains plus toſt à les deſtourner & chaſſer, comme ceux qui par leurs alliez eſtoyent juridiquement declarez ennemis communs.

XII. Ce nonobſtant les Atheniens oultre ce que l'humanité & bonté de tous temps leur a eſté comme naturelle, propre & née avec eulx, voulans encore rendre la pareille aux Thebains, qui avoyent eſté principaux autheurs ou moyeneurs de faire retourner & remettre ſus l'authorité du gouvernement populaire à Athenes, attendu qu'ilz avoyent ordonné par edict public, que ſi aucun Athenien alloit & venoit par le païs de la Bœoce portant armes contre les trente gouverneurs tyrans qui tenoyent la liberté d'Athenes oppreſſée, il n'y euſt aucun Bœotien, qui feiſt ſemblant d'en rien voir ne rien ouir, ne voulurent faire aucun tort

ne deſplaiſir aux Thebains. Et ce pendant Pelopidas, encore qu'il fuſt des plus jeunes, alloit touſjours ſolicitant chaſque banny en particulier, & en commun feit une harengue à tous en leur remonſtrant, que ce ne ſeroit pas ſeulement laſcheté, ains meſchanceté & crime de leſe majeſté divine à eulx, s'ilz enduroyent que leur païs demouraſt en telle ſervitude, & que des eſtrangers y teinſſent garniſon pour les faire ployer ſoubs le joug, pendant que eulx ſe contentans de ſauver leurs perſonnes, & mettre leurs vies en ſeureté, demoureroyent oiſifz à Athenes, attendans ce qu'il plairoit aux Atheniens ordonner d'eulx, & faiſans la cour aux orateurs & à ceulx qui par leur eloquence ſçavoyent perſuader ce qu'ilz vouloyent à la commune : & pourtant qu'il falloit tout hazader pour choſe de ſi grande conſequence, à l'exemple de la proueſſe & hardieſſe de Thraſybulus, à fin que comme luy partant de Thebes chaſſa les tyrans qui oppreſſoyent Athenes, auſſi eux partans d'Athenes delivraſſent Thebes de ſervitude : & après les avoir par ces remonſtrances tirez à ſon opinion, ilz envoyerent ſecrettement devers leurs amis, qui eſtoyent demourez à Thebes, leur faire entendre leur deliberation, laquelle ilz trouverent bonne, tellement que Charon, qui eſtoit le plus apparent de tous, promeit de bailler ſa maiſon pour faire l'aſſemblée :

& Philidas trouva moyen de ſe faire greffier & ſecretaire de Philippus & d'Archias, qui lors eſtoyent gouverneurs & capitaines de la ville.

XIII. D'autre coſté Epaminondas, ſans faire ſemblant de rien, avoit de longue main conduit la prattique de lever le courage aux jeunes hommes Thebains : car quand ilz paſſoyent leur temps aux exercices du corps, il trouvoit moyen de les faire tousjours coupler à la lucte aux Lacedæmoniens : puis quand il les voyoit tous fiers de les avoir portez par terre, & d'eſtre les plus forts, il venoit à les tenſer, en leur diſant qu'ilz devroyent avoir grande honte, de ſouffrir à faulte de cueur, que ceulx là leur teinſent le pied ſur la gorge, qui n'eſtoyent pas à beaucoup près ſi forts, ſi roides, ne ſi robuſtes qu'eulx. Si y eut un jour prefix entre ceulx de l'intelligence pour executer l'entrepriſe, & fut adviſé que Pherenicus avec les autres bannis, demoureroit attendant au bourg de Thriaſium, & que quelques uns des plus jeunes & plus diſpos prendroyent le hazard d'aller devant pour entrer dedans la ville, à la charge que ſi d'adventure ilz eſtoyent ſurpris par les ennemis, tous les autres conjurez enſemble ſeroyent tenus de donner ordre, que leurs peres & meres & leurs enfans n'euſſent faulte de choſe aucune qui leur fuſt neceſſaire.

XIV. Pelopidas fut le premier qui ſe preſenta

à ceſte courvée, & après luy Melon, Democlides & Theopompus, tous hommes des premieres maiſons de Thebes, qui s'entr'aimoyent bien les uns & les autres, & qui pour rien n'euſſent fait l'un à l'autre un tour de deſloyaulté, encore que de tout temps il y euſt entre eulx une jalouſie de gloire, & une contention d'honneur à qui emporteroit le prix de proueſſe. Si furent douze en tout, leſquelz prenans congé des autres, envoyerent devant un meſſager à Charon, pour l'advertir de leur venue, & ſe meirent en chemin ayans de petits manteaux courts ſur leurs dos, & menans des chiens de chaſſe, & portans en leurs mains des eſtanſons à tendre les pans de retz, à fin que ceulx qui les rencontreroyent par le chemin, ne ſe doubtaſſent point de leur entrepriſe, & cuidaſſent qu'ilz s'allaſſent ainſi promenans par les champs, & chaſſans pour leur plaiſir. Quand le meſſager qu'ilz avoyent envoyé devant fut arrivé en la ville, & qu'il eut dit à Charon comme ilz eſtoyent par le chemin, il ne fleſchit point quant à luy, quoy qu'il approchaſt du danger, ains en homme de bien perſiſta en l'offre qu'il avoit faitte, & dit qu'ilz ſeroyent les bien venus en ſa maiſon : mais un autre, nommé Hippoſthenidas, qui n'eſtoit pas autrement mauvais homme, ains aimoit le bien & l'honneur de ſon païs, & ſi eſtoit amy des bannis, mais il avoit faulte de

cueur & de hardieſſe, au moins telle comme le poinct de l'occaſion & de l'affaire, qui lors ſe preſentoit, le requeroit, tellement que la teſte luy tourna, par maniere de dire, & le nez luy ſaigna quand il vint à conſiderer & regarder de près la grandeur du peril où il luy falloit promptement entrer, n'ayant jamais au paravant diſcouru à par ſoy en ſon entendement, qu'ilz esbranloyent en ce faiſant tout l'empire des Lacedæmoniens, & baſtiſſoyent le fondement de la ruine de toute leur puiſſance, ſur la confiance d'un petit nombre de bannis, qui avoyent bien peu de moyen. Parquoy retournant en ſa maiſon, il envoya ſoudainement l'un de ſes familiers vers Melon & Pelopidas, leur dire, qu'ilz differaſſent leur entrepriſe juſques à une autre meilleure occaſion, & que pour lors ilz s'en retournaſſent à Athenes. Celuy qu'il y envoya ſe nommoit Chlidon, lequel s'en alla incontinent en grande haſte chez ſoy, & tirant ſon cheval hors de l'eſtable, dit à ſa femme, qu'elle luy apportaſt viſtement la bride : ſa femme ne la pouvant trouver promptement, luy dit qu'elle l'avoit preſtée à l'un de leurs voiſins : ſi ſe prirent à tenſer du commencement l'un à l'autre, & puis à s'entredire des injures, juſques à tant que ſa femme le maudiſſant, pria aux dieux que malheureux voyage peut-il faire pour luy & pour ceulx qui l'y envoyoyent : tellement que ce Chli-

don ayant conſumé bonne partie de la journée à tenſer & quereller avec ſa femme en cholere, & auſſi pource qu'il prenoit à mauvais preſage les maledictions & imprecations que ſa femme avoit faittes contre luy, il reſolut en ſoymeſme de n'y aller du tout point, & ſe meit à faire quelque autre choſe : tant peu s'en fallut que l'entrepriſe d'un ſi digne & ſi glorieux exploit ne fuſt rompue avant que commencée.

XV. Mais ceulx qui eſtoyent en la compagnie de Pelopidas prenans des robbes de païſans, à fin de n'eſtre point cogneuz, ſe departirent pour n'entrer pas tous enſemble, ains par diverſes portes, dedans la ville, qu'il eſtoit encore jour. Or faiſoit il d'adventure aſſez grand vent, & negeoit, de maniere que pour autant que le temps commenceoit à ſe troubler, la plus part du monde s'eſtoit retirée au dedans des maiſons, ce qui ſervit beaucoup à ce qu'ilz ne fuſſent point deſcouverts en entrant : & ceulx qui eſtoyent de leur intelligence les recueillirent à meſure qu'ilz arrivoyent, & les menerent en la maiſon de Charon, où ilz ſe trouverent avec les bannis quarante & huit hommes ſeulement.

XVI. Au reſte, quant aux tyrans, voicy comment il en alloit : Philidas le ſecretaire eſtoit de la conjuration, comme nous avons dit, & ſçavoit toute la menée : au moyen dequoy long

temps au paravant il avoit expreſſement convié Archias & ſa compagnie, à venir ce jour là ſoupper & faire bonne chere en ſa maiſon, leur ayant promis qu'il feroit proviſion de femmes de plaiſir, à fin que quand ilz ſeroyent bien yvres & bien plongez en leurs voluptez, les conjurez en feiſſent plus aiſeement tout ce qu'ilz voudroyent. Ainſi eſtant le banquet commencé, avant qu'ilz euſſent encore trop beu on leur vint à deſcouvrir la verité de la conjuration, non pas de poinct en poinct comme tout en alloit, ny comme choſe certaine, ains ſeulement qu'il eſtoit bruit que les bannis eſtoyent dedans la ville cachez en la maiſon de Charon. Philidas voulut deſtourner ce propos : mais toutesfois Archias envoya l'un de ſes archers à Charon, luy faire commandement qu'il euſt à s'en venir promptement devers luy.

XVII. Or eſtoit il desja ſoir, & ſe preparoyent Pelopidas & ſa compagnie, pour aller executer leur entrepriſe, eſtans tous armez, & ayans ja pris leurs eſpées, quand tout ſoudain on entendit batre fort à la porte, & accourut quelcun de la maiſon, qui vint dire tout effroyé, que c'eſtoit un des ſatellites d'Archias, qui venoit faire commandement à Charon de s'en aller promptement devers les gouverneurs. Si penſerent incontinent que toute leur entrepriſe fuſt deſcouverte, & conſequemment eulx perdus avant que de pou-

voir faire aucune preuve de leur vertu : toutefois ilz furent tous d'advis que Charon obeïst à ce mandement, & qu'il se representast devant les gouverneurs pour leur oster tout soupçon. Si estoit bien Charon autrement homme hardy, constant & asseuré au peril quant à son regard : mais toutefois il se trouva lors estonné & faſché, craignant qu'il ne fust aucunement soupçonné d'avoir fait tour de trahison, s'il advenoit que tant de gens de bien & de si grands citoyens, ausquelz il avoit presté sa maison, fussent perdus. Parquoy avant que sortir de sa maison, il alla prendre en la chambre de sa femme son filz, qui estoit encore enfant, mais beau & fort, plus que nul autre de son aage, & le meit entre les mains de Pelopidas, en le priant que s'il cognoissoit qu'il leur eust fait quelque trahison, ou aucun tour de malengin, ilz feissent de ceſt enfant comme d'un ennemy, sans en avoir aucunement pitié.

XVIII. Les larmes vindrent aux yeux de plusieurs des conjurez, quand ilz veirent ce bon zele & ceſte magnanimité de Charon, & le tenserent tous de ce qu'il estimoit aucun d'eulx si failly de cueur, & si espouventé pour quelque danger qui se presentast, qu'ilz le soupçonnassent ou accusassent de rien : & le prierent quand & quand de ne laisser point ceſt enfant parmy eulx, ains le faire retirer quelque part hors du

danger des tyrans, où il peuſt eſtre nourry, pour un jour faire la vengeance du tort qu'ilz auroyent fait à eulx & à leur païs. Charon leur reſpondit, qu'il ne l'oſteroit point, & qu'il ne voyoit point de vie ny de ſalut plus heureux pour luy, que de mourir ſans infamie avec ſon pere & avec tant de gens de bien ſes amis. Ainſi après avoir fait priere aux dieux de leur vouloir eſtre en aide, & avoir embraſſé & reconforté tous les conjurez les uns après les autres, il s'en alla, & par le chemin s'eſtudia de compoſer tellement ſon viſage, ſa contenance & ſa parole, qu'il ſemblaſt penſer plus toſt à toute autre choſe qu'à celle qu'il avoit en penſée de faire.

XIX. Quand il fut à la porte du logis où ſe faiſoit le feſtin, Archias & Philidas luy vindrent au devant, qui luy dirent, « Charon, qui ſont » ceulx que lon dit eſtre entrez ſecrettement en » ceſte ville, & qui ſont cachez en quelque mai- » ſon, ayans des bourgeois qui s'entendent avec » eulx » ? Charon ſe troubla un peu du commencement, & leur demanda : « Et quelles gens » ſont-ce ? Qui ſont ceulx qui les recelent en ceſte » ville » ? Mais [a] quand il veit que Archias ne luy en ſçavoit rien declarer de certain, il penſa bien que la deſcouverture luy en devoit avoir eſté faitte par homme qui ne ſçavoit pas bien

[a] Grec, enſuite lui ayant demandé, &c. quand il vit, &c.

toute la trame de l'entrepriſe. Si leur dit, « Gar-
» dez que ce ne ſoit quelque faulſe alarme que
» lon vous ait donnée pour vous eſtonner : toute-
» fois je m'en enquerray : car à toute adventure
» c'eſt tousjours le plus ſeur de ne mettre rien
» en telles choſes à nonchaloir ». Philidas reſ-
pondit qu'il diſoit vray, & à tant remena Archias en la ſalle, où il le feit boire encore mieux que devant, entretenant tousjours la compagnie de l'eſperance de ces femmes qui devoyent venir, & Charon retournant en ſa maiſon, trouva les conjurez tous preſts & appareillez de mettre la main à l'œuvre, non comme gens qui eſperaſſent de ſauver leurs vies, ny de venir au deſſus de leurs ennemis, mais qui eſtoyent bien reſolus de mourir vaillamment, & de vendre leur mort bien cherement : ſi dit la verité tout ainſi qu'elle eſtoit à Pelopidas ſeul, & donna à entendre aux autres qu'Archias l'avoit envoyé querir pour luy dire quelque autre choſe.

XX. A peine eſtoit le danger de ceſte premiere tourmente paſſé, que la fortune leur en envoya un autre : car il arriva incontinent après un meſſager venant d'Athenes, qui apporta à ce meſme Archias une lettre que luy eſcrivoit le grand pontife d'Athenes, qui s'appelloit Archias comme luy, & eſtoit ſon hoſte & ſon ancien amy, dedans laquelle il luy eſcrivoit, non

une conjecture ſimple, ny une ſuſpicion imaginée ſeulement, ains la conſpiration de poinct en poinct toute telle comme on la veit depuis. Si fut le meſſager conduit à Archias, qui eſtoit desja yvre, & en luy donnant la lettre luy dit, « Celuy qui t'envoye ceſte miſſive m'a ex-» preſſement commandé de te dire que tu liſes » incontinent ce qu'il y a dedans, pource que » c'eſt choſe de grande conſequence ». Archias en ſe riant luy reſpondit, « A demain matin les » affaires » : & prenant la lettre la meit deſſoubz ſon chevet, puis retourna à continuer le propos qu'il avoit commencé avec Philidas : mais depuis ceſte parole eſt demourée en uſage entre les Grecs, comme un proverbe commun, « A de-» main matin les affaires ».

XXI. Quand donques il leur ſembla eſtre temps de commencer à executer leur entrepriſe, ilz ſe departirent en deux bendes, & s'en allerent les uns avec Pelopidas & Damoclidas pour aſſaillir Leontidas & Hypatus, à cauſe qu'ilz ſe tenoyent l'un auprès de l'autre : & les autres avec Charon & Melon allerent contre Archias & Philippus, eſtans deſguiſez de robbes de femmes qu'ilz avoyent veſtues par deſſus leurs armes, & portans ſur leurs teſtes des chapeaux de branches de pin & de ſapin qui leur couvroyent tous les viſages. Au moyen dequoy quand ilz vin-

drent à ſe preſenter à la porte de la ſalle où ſe faiſoit le banquet, ceulx de dedans penſans de prime face que ce fuſſent les femmes qu'ilz attendoyent, s'en eſcrierent, & en feirent un bruit de joye : mais après qu'ilz eurent jetté leurs yeux par toute la ſalle pour recognoiſtre tous ceulx qui eſtoyent à ce banquet, & que les eſpées deſguainées ilz ſe ruerent à travers les tables deſſus Archias & deſſus Philippus, adonc donnerent ilz bien à cognoiſtre qui ilz eſtoyent. Et lors Philidas dit à ceulx qu'il avoit conviez avec eulx, qu'ilz ne bougeaſſent & qu'ilz n'auroyent nul mal, ce qu'aucuns d'eulx feirent : mais les autres en plus grand nombre, ſe voulurent mettre en devoir de defendre les gouverneurs, & ſe leverent ſur leurs pieds avec eulx : toutefois, pource qu'ilz eſtoyent ſi yvres qu'ilz ne ſçavoyent qu'ilz faiſoyent, ilz furent tous facilement tuez quand & eulx.

XXII. Mais l'execution ne fut pas ſi facile à la bende que menoit Pelopidas : car ilz alloyent contre Leontidas, qui eſtoit perſonne ſoigneuſe & ſobre, & quand & quand homme à la main, & trouverent qu'il eſtoit desja couché, & la porte de ſa maiſon fermée, à laquelle ilz batirent longuement ſans que perſonne leur ouvriſt : à la fin toutefois il y eut à toute peine un vallet qui les ouit ainſi frapper, & vint à la porte pour

leur ouvrir : ſi toſt qu'il eut tiré le verroux, & que la porte commencea à s'entreouvrir, ilz la poulſerent ſi rudement en ſe jettans à la foule tous enſemble dedans, qu'ilz renverſerent le ſerviteur par terre, & monterent droit à la chambre. Leontidas entendant le bruit de ceulx qui montoyent à ſi grande haſte, ſe doubta incontinent que c'eſtoit, & ſe jettant hors du lict prit une eſpée en ſa main, mais il oublia d'eſteindre les lampes qui ardoyent la nuict en ſa chambre, car ilz ſe fuſſent par ce moyen entrefrappez & entreheurtez les uns les autres en tenebres : mais au contraire, eſtant facile à voir en une ſi grande clarté de lampes, il leur alla au devant juſques à l'huis de ſa chambre, & donna à Cephiſodorus, qui s'eſtoit jetté le premier dedans, un ſi grand coup d'eſpée, qu'il l'abbatit tout roide mort à ſes pieds. Ce premier eſtant tumbé, il s'attacha à celuy qui venoit après, qui eſtoit Pelopidas. Si fut le combat malaiſé, tant pource que l'huis de la chambre eſtoit eſtroit, comme auſſi pource que le corps de Cephiſodorus mort eſtendu en la place les empeſchoit : toutefois à la fin Pelopidas en vint à bout, & ayant occis Leontidas, alla incontinent avec ſa compagnie au logis de Hypatus, là où ilz entrerent ne plus ne moins que chez Leontidas : mais Hypatus cogneut incontinent que c'eſtoit, & ſe cuida ſauver ès mai-

ſons de ſes voiſins, mais les conjurez le pourſuyvirent de ſi près, qu'il fut tué avant que de les pouvoir gaigner.

XXIII. Cela fait ilz ſe raſſemblerent avec l'autre bende de Melon, & envoyerent incontinent en diligence à Athenes devers les autres bannis, & commencerent à crier par la ville, liberté, liberté, armans ceulx des bourgeois qui ſe venoyent rendre & allier à eulx, des armes & deſpouilles des ennemis, qui eſtoyent attachées & pendues ès portiques publiques & ès boutiques des armeuriers & fourbiſſeurs à l'entour de la maiſon de Charon, leſquelles ilz rompoyent ou faiſoyent ouvrir à force. D'autre coſté vindrent auſſi à leur ſecours Epaminondas & Gorgidas bien armez avec une trouppe de jeunes hommes, & de vieillards auſſi des plus gens de bien qu'ilz avoyent aſſemblez. Si fut incontinent toute la ville ſans deſſus deſſoubz pour l'effroy, pleine de tumulte & de bruit, & y avoit ja des lumieres par toutes les maiſons, courans les uns chez les autres pour ſçavoir que c'eſtoit: toutefois le peuple ne s'eſtoit poinr encore aſſemblé, ains eſtant tout eſtonné pour ne ſçavoir la vérité que c'eſtoit, attendoit que le jour fuſt venu pour s'aſſembler en conſeil. Au moyen dequoy il me ſemble que les capitaines de la garniſon des Lacedæmoniens feirent en cela une grande faulte, qu'ilz ne leur coururent

ſus

ſus de bonne heure, & ne les chargerent incontinent, attendu qu'ilz eſtoyent mille cinq cents hommes de guerre, ſans un grand nombre de ceulx de la ville qui s'en alloyent à la file joindre à eulx : mais ilz eurent peur du grand bruit qu'ilz oyoyent, des feuz qu'ilz voyoyent par toutes les maiſons, & du peuple qui alloit & venoit de tous coſtez en grand nombre, à l'occaſion dequoy ilz ne bougerent, ains garderent ſeulement la fortereſſe de la Cadmée.

XXIV. Le lendemain au poinct du jour arriverent de l'Attique les autres banniz bien armez, & s'aſſembla tout le peuple de Thebes en conſeil, auquel Epaminondas & Gorgidas amenerent devant le peuple, Pelopidas & ſes conſors environnez des presbtres & gens de religion de la ville, qui leur tendoyent des couronnes pour mettre ſur leurs teſtes, & prioyent l'aſſemblée des citoyens qu'ilz vouluſſent ſecourir leurs dieux & leurs païs. Toute l'aſſiſtance du peuple ſe leva en pieds, auſſi toſt qu'elle les veit, & avec grandes clameurs & battemens de mains, les receut comme ſes bienfaitteurs qui les avoyent delivrez de ſervitude & remis en leur liberté : & tout ſur le champ furent eleuz capitaines & gouverneurs de la Bœoce par les voix du peuple Pelopidas, Melon & Charon. Si feit incontinent Pelopidas ceindre de trenchées & de cloiſon de

bois[1] le chaſteau de la Cadmée, & luy feit donner aſſaults de tous coſtez, employant tout ſon effort à taſcher de le prendre, & en chaſſer les Lacedæmoniens, premier qu'il vinſt de Sparte une armée pour les ſecourir : ce qu'il feit, & les prevint de ſi peu de temps, que ceulx de la garniſon eſtans ſortis du chaſteau par compoſition, en s'en retournant à Lacedæmone trouverent ſur les terres de Megare, Cleombrotus le roy de Sparte, qui les alloit ſecourir avec une groſſe & puiſſante armée : mais de trois capitaines qu'il y avoit en ceſte garniſon de Thebes, les Spartiates en condamnerent les deux Hermippidas & Arcyſſus à mourir, qui furent de faict executez : & le troiſieme Dyſaoridas eſtant auſſi condamné en une groſſe ſomme de deniers pour l'amende, s'en alla hors du Peloponeſe.

XXV. Ceſt exploit ayant eſté entrepris & executé avec meſme hardieſſe, meſme peril & meſme travail, que celuy de Thraſybulus, quand il delivra la ville d'Athenes des trente gouverneurs tyrans : &, qui plus eſt, ayant eſté conduit à meſme fin par la fortune, en a eſté appellé par les Grecs ſon frere germain : car auſſi ſeroit il bien mal aiſé d'en alleguer d'autres que ces deux là, qui avec ſi peu de gens ſoyent venus au deſſus

[1] Le grec déſigne par un mot générique une circonvallation avec des retranchemens.

de leurs adverſaires qui eſtoyent en ſi grand nombre plus qu'eulx, ne qui avec ſi peu de moyen ayent vaincu ceulx qui eſtoyent très puiſſans, ne qui eſtans venus à bout de leur entrepriſe, par le moyen de leur hardieſſe ſeule, & de leur ſage conduitte, ayent eſté cauſe de plus grands biens à leurs païs. Ce qui a rendu l'entrepriſe encore plus honorable & plus glorieuſe pour eulx, attendu le changement des affaires qui enſuyvit puis après : car la guerre qui abbatit la dignité de Sparte, & qui oſta aux Lacedæmoniens la principaulté de la terre & de la mer, commencea celle nuict que Pelopidas, ſans avoir ſurpris ne ville, ne chaſteau, ne place forte, entrant luy douzieme en une maiſon privée, couppa & trancha, par maniere de dire, & pour mieulx exprimer la verité par ceſte figure de parler, les chaines qui maintenoyent ferme la ſeigneurie & principaulté, que les Lacedæmoniens avoyent en toute la Grece, & leſquelles on avoit juſques à ce temps là eſtimé eſtre ſi fortes, qu'il ſeroit impoſſible de les briſer, rompre, ny deſlier.

XXVI. Eſtans donques, quelque temps après, les Lacedæmoniens entrez à groſſe puiſſance dedans le païs de la Bœoce, les Atheniens effroyez d'une ſi grande force, renoncerent très bien à l'alliance & ligue defenſive qu'ilz avoyent avec eulx[1] :

[1] Les Thébains.

&, qui plus eſt, meirent en juſtice, & feirent le procès à ceulx qui furent accuſez de tenir le party des Bœotiens, dont les uns furent executez à mort, les autres bannis de l'Attique, les autres condamnez en groſſes amendes. De faict la commune opinion eſtoit, que les affaires des Thebains s'en devroyent très mal porter, attendu qu'ilz n'eſtoyent ſecourus ny favoriſez de perſonne du monde. Or eſtoyent celle année capitaines generaux de la Bœoce, Pelopidas & Gorgidas, leſquelz eſpians les moyens de mettre de rechef les Atheniens en picque & inimitié contre les Lacedæmoniens, tramerent une telle ruſe : il y avoit un capitaine Lacedæmonien, qui ſe nommoit Sphodrias, bien vaillant homme de ſa perſonne, mais au demourant eſtourdy & leger, & qui mettoit facilement en ſa teſte de vaines eſperances, & une folle ambition d'avoir fait en ſa vie quelque beau traict. Or avoit il eſté laiſſé avec bon nombre de gens de guerre en la ville de Theſpies, pour recueillir & favoriſer ceulx de la Bœoce, qui ſe voudroyent rebeller contre les Thebains.

XXVII. Pelopidas de ſon authorité privée envoya devers luy un marchand ſon familier & amy, qui luy porta de l'argent, & des paroles, qui l'emeurent encore plus que l'argent, en luy mettant en avant, qu'il devoit attenter de plus grandes choſes, & aller ſurprendre le port de

Piræe; comme il pourroit aiſeement faire s'il l'aſſailloit au deſprouveu, lors que les Atheniens ne ſe doubtoyent de rien, & ne le tenoyent point en ſeure garde, & qu'il ſe devoit tenir pour tout aſſeuré, que les ſeigneurs Lacedæmoniens n'auroyent rien ſi cher ny tant aggreable, que de tenir la ville de Athenes en leur puiſſance : & que les Thebains qui leur vouloyent mal de mort, pource qu'ilz les avoyent trahis & abandonnez au beſoing, ne les ſecourroyent en façon quelconque. Sphodrias meu de ces perſuaſions, prit ce qu'il avoit de gens de guerre avec luy, & ſe partant une nuict entra dedans le païs de l'Attique, où il penetra juſques à la ville de Eleuſine : mais quand il fut là, ſes gens eurent peur, & ne voulurent point paſſer oultre. Ainſi eſtant deſcouvert, il fut contrainct de s'en retourner à Theſpies, ayant ſuſcité aux Lacedæmoniens une guerre qui ne leur fut pas de petite conſequence, ny facile à deſmeſler : car depuis cela les Atheniens rechercherent de rechef l'alliance des Thebains, & les ſecoururent fort affectueuſement : & , qui plus eſt, ſe remettans à la marine allerent çà & là prattiquans & retirans à leur ligue ceulx qui avoyent envie de ſe rebeller contre les Lacedæmoniens : & ce pendant les Thebains s'attachoyent ſouvent en petites rencontres dedans le païs de la Bœoce aux Lacedæmoniens. Il eſt

vray, que ce n'eſtoyent pas groſſes batailles : mais toutefois ſi leur eſtoit ce un grand apprentiſſage de la guerre, & un exercice qui leur elevoit tousjours le cueur de plus en plus, & rendoit leurs perſonnes plus robuſtes, de maniere que par telles eſcarmouches ilz en devindrent plus hardis, plus aguerris & mieulx duits aux armes qu'ilz n'eſtoyent au paravant.

XXVIII. Pourtant trouve lon par eſcrit que Antalcidas Spartiate dit un jour au roy Ageſilaus, qui retournoit de la Bœoce tout blecé : « Certainement tu as receu des Thebains le ſalaire » que tu as merité, pour leur avoir enſeigné » malgré eulx à faire la guerre & à combatre ». Toutesfois à la verité Ageſilaus ne fut pas le maiſtre qui leur monſtra à bien faire la guerre, ains furent les bons & ſages capitaines qui les ſceurent bien en temps & lieu mettre devant leurs ennemis, comme de bons levriers laſchez à propos, & puis les retirer ſeurement après les avoit acharnez en leur faiſant un peu gouſter l'aiſe & le fruict de la victoire, entre leſquelz Pelopidas eſt celuy, qui plus en a merité d'honneur & de gloire, pource que depuis la premiere fois qu'ilz luy donnerent charge de gens de guerre, ilz ne faillirent jamais de l'eſlire continuellement par chaſcun an, ou capitaine de la bande ſacrée, ou gouverneur de la Bœoce, tant comme il veſ-

cut, de ſorte que ce fut luy qui feit la plus part de tout ce qui fut fait en ceſte guerre.

XXIX. Or y eut il pluſieurs desfaittes & rouptes des Lacedæmoniens auprès des villes de Platées & de Theſpies, là où Phœbidas meſme, celuy qui avoit ſurpris le chaſteau de la Cadmée, fut occis entre autres : auſſi en desfeit [a] il une autre groſſe trouppe près la ville de Tanagre, là où celuy qui en eſtoit gouverneur Panthoidas fut tué : mais toutes ces rencontres là, comme elles ſervirent bien à aſſeurer ſes vainqueurs, & à leur eſlever le cueur, auſſi ne matterent elles pas entierement les vaincus : car ce ne fut point en bataille rengée, ny en journée aſſignée avec toute leur puiſſance entiere, qu'ilz y furent battus, ains furent des courſes faittes à propos, & des eſcarmouches, là où tantoſt en fuyant, tantoſt en chaſſant, ilz s'attacherent à eulx, & les battirent. Mais la bataille de Tegyre, qui fut comme un eſſay de la journée de Leuctres, meit Pelopidas en grande reputation : pource qu'il n'y eut point de compagnon qui luy meit en diſpute, ne qui partageaſt avec luy la gloire de la victoire, ny ne laiſſa aux ennemis excuſe aucune de laquelle ilz peuſſent couvrir leur desfaitte : car il eſpioit tousjours l'occaſion comment il pourroit ſurprendre la ville d'Orchomene, laquelle

[a] Pélopidas.

avoit pris le party des Lacedæmoniens, & avoit receu deux enſeignes [1] de gens de pied pour la garder. Et un jour eſtant adverty que la garniſon d'icelle eſtoit allée faire une courſe au païs de la Locride, eſperant qu'il trouveroit la ville d'Orchomene toute vuide, il s'y en alla avec la bende ſacrée, & quelque nombre de gens de cheval : mais ainſi qu'il fut près de la ville, il entendit qu'il venoit de Sparte une autre garniſon au lieu de celle qui eſtoit ſortie, & à ceſte cauſe s'en retourna arriere par la ville de Tegyre, pource qu'il n'euſt ſceu retourner par autre chemin qu'en tournoyant au long du pied de la montagne ; à cauſe que toute la plaine, qui eſt entre deux, eſt noyée des regorgemens du fleuve de Melas, lequel dès le lieu dont il ſourt s'eſpand & fait des marets navigables, de ſorte qu'il eſt impoſſible de le gayer [2].

XXX. Un peu au deſſoubz de ces marets y a un temple d'Apollo ſurnommé Tegyrien, où il ſouloit avoir anciennement un oracle qui aujourd'huy eſt delaiſſé, & ne florit jamais longuement, ains ſeulement juſques au temps de la guerre des Medois, en ayant pour lors Echecrates la ſuperintendence. Et veulent aucuns dire que c'eſt le lieu propre où Apollo naſquit, pource que

[1] C'eſt ce qu'il appelle plus bas compagnies. Voyez Chap. xxxi.
[2] Grec, de la traverſer.

lon appelle la montagne prochaine Delos, au pied de laquelle ſe terminent les marets du fleuve de Melas, & derriere le temple ſourdent deux fonteines qui jettent de l'eau en grande quantité, bonne & freſche à merveilles, dont l'une s'appelle encore juſques aujourd'huy la Palme, & l'autre l'Olive. Et veut on dire que ce ne fut pas entre deux arbres, mais entre ces deux ruiſſeaux, que la deeſſe Latone accoucha : car meſme la montagne de Ptoum eſt là auprès, de laquelle ſortit ſoudainement le ſanglier qui l'effroya, & ſemblablement ce que lon compte du ſerpent Pytho, & du geant Tityus, ſe conforment à prouver, que c'eſt là proprement le lieu de la naiſſance d'Apollo. Je laiſſe pluſieurs autres indices qui ſe rapportent à cela, pource que nous ne tenons pas en noſtre païs que Apollo ſoit du nombre de ceux qui par tranſmutation ayent eſté faits d'hommes mortelz dieux immortels, comme ſont Hercules & Bacchus, qui par l'excellence de leur vertu deſpouillerent ce qu'il y avoit de mortel & de paſſible en eulx : ains le croyons eſtre de ceulx qui eternellement ont eſté ſans principe de generation, au moins ſi nous devons adjouſter foy à ce que les plus ſçavans & les plus anciens ont laiſſé par eſcrit touchant choſes ſi grandes & ſi ſainctes.

XXXI. Les Thebains donques retournans d'Orchomene, & les Lacedæmoniens de l'autre

coſté retournans ſemblablement de la Locride en un meſme temps, ſe rencontrerent les uns devant les autres auprès de la ville de Tegyre. Et ſi toſt que lon euſt deſcouvert les Lacedæmoniens paſſans le deſtroit, il y eut quelqu'un de la trouppe des Thebains qui accourut à Pelopidas viſtement, & luy vint dire, « Nous ſommes » tumbez entre les mains des Lacedæmoniens. » Pourquoy, luy reſpondit il ſoudainement, plus » toſt que eulx entre les noſtres » ? Et ayant dit cela, commanda aux gens de cheval qui eſtoyent à la cueuë de toute la trouppe, qu'ilz paſſaſſent devant, comme pour commencer la charge les premiers : & ce pendant luy rengea en un petit bataillon bien ſerré ce qu'il avoit de gens de pied, qui n'eſtoyent que trois cents, eſperant bien que là où il donneroit avec ce ſquadron, il forceroit & fendroit les ennemis qui eſtoyent en plus grand nombre : car il y avoit deux compagnies de Lacedæmoniens, & chaſque compagnie, ainſi comme eſcrit Ephorus, eſtoit de cinq cents hommes, & Calliſthenes dit de ſept cents : encore y en a il d'autres qui diſent de neuf cents, entre leſquelz eſt Polybius. Si marcherent les capitaines des Lacedæmoniens Theopompus & Gorgoleon de grande hardieſſe contre les Thebains, & ſe rencontra d'adventure, que la premiere charge commencea aux endroits, où eſtoyent les chefs

tant d'une part que d'autre, avec une fureur & une impetuoſité très grande, de ſorte que les premiers qui y moururent furent tous les deux capitaines des Lacedæmoniens, qui s'eſtoyent enſemble ruez ſur Pelopidas : & après eulx ceux qu'ilz avoyent autour de leurs perſonnes y eſtans auſſi fort blecez ou tuez ſur le champ, le reſte de l'armée s'en trouva ſi effroyé qu'elle ſe fendit en deux, & ſe tira çà & là à coſté donnant paſſage aux Thebains pour pouvoir tirer oultre s'ilz euſſent voulu : mais quand ilz veirent que Pelopidas ne s'amuſant point à paſſer outre par l'ouverture qu'on luy faiſoit, menoit ſes gens contre ceulx qui eſtoyent encore en bataille, & alloit touſjours tuant ceulx qui luy faiſoyent teſte, alors ilz ſe meirent tous à fouir à val de roupte : toutefois les Thebains ne les chaſſerent pas fort loing, pource qu'ilz craignoyent les Orchomeniens qui n'eſtoyent gueres loing de là, & davantage la nouvelle garniſon, qui nagueres y eſtoit arrivée de Lacedæmone. Cela fut cauſe qu'ilz ſe contenterent de les avoir rompus à vive force, & avoir en deſpit d'eulx paſſé à travers toute leur armée mal menée & batue.

XXXII. Parquoy après avoir dreſſé un trophée, & deſpouillé les morts, s'en retournerent en leurs maiſons bien joyeux, & ayans les cueurs fort eſlevez, pource qu'en tant de guerres que les

Lacedæmoniens avoyent eues par le paſſé, tant contre les Grecs que contre les Barbares, il n'eſtoit point de memoire que jamais ilz euſſent eſté batus par un moindre nombre d'ennemis que le leur, ny encore par un nombre egal en bataille rengée : au moyen dequoy ilz eſtoyent ſi courageux [1] & ſi terribles, que perſonne ne les oſoit attendre : car leur réputation ſeule eſtonnoit tellement les adverſaires qui avoyent à combatre contre eulx, qu'ilz ne penſoyent pas avec egale puiſſance devoir aurant faire comme eulx. Mais ceſte bataille de Tegyre feit la premiere cognoiſtre & à eux & aux autres Grecs, que ce n'eſt point la riviere d'Eurotas ſeule, ny le lieu qui eſt entre les ruiſſeaux de Cnacion & de Babyce [2], qui porte de belliqueux hommes & hardis combatans, ains que c'eſt par tout où lon apprend aux jeunes hommes à avoir honte des choſes deshonneſtes & vilaines, & à hazarder leurs vies pour les honeſtes, en craignant plus le reproche & le deshonneur que le peril. Ce ſont ceux-là qui ſont tousjours les plus redoubtables & les plus terribles à leurs ennemis.

XXXIII. Or quand à la bende ſacrée dont nous avons fait mention par cy devant, on dit que ce

[1] Fiers.

[2] Babyce n'eſt point un ruiſſeau, mais un pont qui étoit ſur l'Eurotas, comme nous l'avons vu dans la Vie de Lycurgue, Chap. IX. La ville de Sparte étoit entre le pont & la petite riviere de Cnacion.

fut un nommé Gorgidas qui la meit ſus le premier : elle eſtoit de trois cents hommes choiſis, qui eſtoyent ſoudoyez & entretenus aux deſpens de la choſe publique, & logeoyent dedans le chaſteau de la Cadmée, & l'appelloit on ordinairement la bende de la ville, à cauſe que lors on appelloit, meſmement en ce quartier là de la Grece, les chaſteaux & fortereſſes des groſſes citez, les villes. Les autres veulent dire que c'eſtoit une compagnie de gens de pied compoſée d'hommes amoureux les uns des autres, & à ce propos racompte lon un dit notable de Pammenes, lequel en ſe jouant diſoit, que Neſtor n'entendoit rien à ordonner une armée en bataille, attendu qu'en l'Iliade d'Homere il conſeille aux Grecs, qu'ilz ſe rengent en bataille par nations & par lignées,

A fin que plus on ait d'affection
De ſecourir chaſcun ſa nation.

Car il falloit, ce diſoit il, plus toſt renger un amant auprès de celuy qu'il aime, pource que les hommes ſe ſoucient ordinairement bien peu de ceulx qui ſont de leur nation ny de leur lignée en un danger : mais un bataillon qui ſeroit compoſé d'hommes amoureux les uns des autres, ne ſe pourroit jamais ny rompre ny forcer, à cauſe que les amants, pour l'affection vehemente qu'ilz

porteroyent à leurs aimez, ne les abandonneroyent jamais : & les aimez ayans honte de faire choſe aucune laſche ny deshoneſte devant leurs amants, tiendroyent, les uns pour l'amour des autres, juſques au bout.

XXXIV. Ce qui n'eſt pas hors de propos, s'il eſt vray que les amoureux reverent plus leurs amours, encore qu'ilz ſoyent abſens, qu'ilz ne font les autres preſents : ainſi que lon peut cognoiſtre par l'exemple de celuy qui eſtant abbatu par terre, ainſi que ſon ennemy haulſoit l'eſpée pour le tuer, le pria qu'il luy donnaſt le coup de la mort par devant, de peur que ſon aimé voyant ſon corps mort blecé au dos, n'en rougiſt de honte. Auſſi dit on que Iolaus eſtant aimé de Hercules, le ſecourut & accompagna en tous ſes combats & labeurs : à l'occaſion dequoy Ariſtote eſcrit, que juſques à ſon temps les amants ſe donnoyent la foy, & juroyent loyaulté l'un à l'autre deſſus la ſepulture d'Iolaus. Parquoy il me ſembleroit vrayſemblable de dire, que ceſte bende euſt premierement eſté nommée la bende ſacrée, pour la meſme raiſon que Platon appelle un amant amy divin, ou inſpiré de dieu. Et treuve lon par eſcript, que jamais elle n'avoit eſté rompue ny desfaitte juſques à la bataille de Chæronée, après laquelle Philippus regardant la deſconfiture des morts, s'arreſta à l'endroit où eſtoyent les

quatre[1] cents hommes de ceſte compagnie giſans en terre ſerrez les uns près des autres, tous percez de grands coups de picques à travers l'eſtomach, dont il s'eſmerveilla grandement : & entendant que c'eſtoit la bende des amants, il s'en prit à larmoyer de pitié, en diſant, « Que mal » puiſſe il prendre à ceux qui ſouſpeçonnent que » telles gens feiſſent ou ſouffriſſent rien de des- » honeſte ». En ſomme l'inconvenient de Laius, qui fut occis par ſon propre filz Oedipus, n'a point eſté la cauſe primitive de ceſte couſtume que les Thebains avoyent d'eſtre amoureux les uns des autres, ainſi comme diſent les poëtes : ains ont eſté ceulx qui leur ont premierement eſtably leurs loix, leſquelz voyans que c'eſtoit une nation courageuſe & violente de ſa nature, la voulurent un peu amollir & addoulcir dès l'aage d'enfance, & à ceſte intention meſlerent parmy tous leurs actes, & de plaiſir, & d'affaires de conſequence, le jeu de la fluſte ordinairement, le mettans en honneur & en reputation. Semblablement auſſi parmy les esbattemens de la jeuneſſe aux exercices de la perſonne introduiſirent l'uſance de faire l'amour, pour temperer & addoulcir les meurs & le naturel de leurs jeunes hommes. Et pour ceſte cauſe à lon bien attribué aux Thebains avec bon jugement, &

[1] Grec, trois cents. V. p. 221.

ſuyvant ce propos, pour tutrice & patrone de leur cité, la deeſſe Harmonie, laquelle on dit avoir eſté engendrée de Mars & de Venus : car cela donne à entendre, que là où la force & hardieſſe militaire eſt unie & conjointe avec la grace d'attraire & de perſuader, toutes choſes ſont reduittes par ceſte accordée union à un très beau, très bon & très parfaict gouvernement.

XXXV. Or pour retourner au propos de ceſte bende ſacrée des Thebains, Gorgidas la departant ès premiers rencs, & l'eſtendant le long du front de toute la bataille des gens de pied, ne feit point cognoiſtre ny venir en evidence, combien elle valoit à part, pource qu'il ne la rangea pas en un corps, de ſorte que lon peuſt voir l'effect commun qui procedoit de toute la compagnie enſemble, attendu qu'elle venoit à eſtre diviſée & meſlée parmy beaucoup d'autres qui valoyent moins. Mais Pelopidas qui avoit clairement veu à l'œil, combien ilz valoyent enſemble, pource qu'ilz avoyent combatu ſeuls à l'entour de luy à Tegyre, ne les voulut plus de là en avant diviſer ny ſeparer les uns des autres, ains s'en ſervit comme d'un corps entier ayant tous ſes membres, avec lequel il commencea tousjours depuis à charger en toutes ſes plus grandes & plus hazardeuſes batailles : car tout ainſi que nous voyons ès jeux des courſes de chariots, que les chevaulx y eſtans

eſtans attellez pluſieurs enſemble, tous d'un front, courent plus roide & plus fort qu'ilz ne font quand ilz ſont deſliez, & qu'on les picque tous ſeuls : non que ce ſoit, pource qu'en s'eſlanceant pluſieurs enſemble, ilz fendent mieulx l'air, mais pource que celle contention & envie qu'ilz ont les uns contre les autres, à qui courra le plus viſte, & qui paſſera ſon compagnon, leur eſchauffe le courage : ainſi eſtimoit il que les vaillans hommes, ſe donnans les uns aux autres un zele & une jalouzie de bien faire, auroyent plus de courage, & feroyent plus grand effort quand ilz combatroyent enſemble à la veuë les uns des autres.

XXXVI. Mais depuis les Lacedæmoniens ayans fait paix & accord avec tous les autres Grecs, denoncerent la guerre aux Thebains ſeuls, & leur alla le roy Cleombrotus courir ſus avec une armée de dix mille hommes de pied & mille chevaulx. Si n'eſtoyent plus les Thebains en pareil danger qu'ilz avoyent eſté au paravant, de perdre leur liberté ſeulement, ains les menaçoyent les Lacedæmoniens tout publiquement, & leur denonceoyent ouvertement qu'ilz les detruiroyent & extermineroyent entierement, de maniere que tout le païs de la Bœoce eſtoit en plus grand effroy, qu'il n'avoit onques eſté : & un jour ainſi comme Pelopidas ſortoit de ſa maiſon pour aller à la

guerre, ſa femme qui le convoyoit juſques hors de la porte, luy dit en plorant, qu'elle le prioit d'avoir ſoing de ſauver ſa perſonne : & il luy reſpondit, « C'eſt aux privez & particuliers ſoudards, » m'amie, à qui il fault recorder cela : mais aux » capitaines, il leur fault ramener en memoire, » qu'ilz ayent l'œil à ſauver la vie aux autres ». Et arrivé qu'il fut au camp, il trouva les capitaines generaux & chefs de l'armée en diverſes opinions, & fut le premier qui s'accorda à celle de Epaminondas, qui eſtoit d'advis que lon devoit donner la bataille aux ennemis.

XXXVII. Pelopidas n'eſtoit pour lors ny gouverneur de la Bœoce, ny capitaine general de l'armée, ains ſeulement de la bende ſacrée : mais toutefois on ſe fioit en luy, & luy donnoit on credit & authorité au conſeil des affaires, telle comme il appartenoit à un perſonnage qui avoit donné de ſi grandes arres de l'affection qu'il portoit à ſon païs. Ainſi ayant eſté reſolu au conſeil, que lon donneroit la bataille aux ennemis, ilz ſe trouverent les uns devant les autres en la plaine de Leuctres [1], là où il eut la nuit en dormant une viſion qui le troubla fort : il y a en celle campagne des ſepultures des filles d'un Scedaſus, que lon appelle, à cauſe du lieu, les Leuctrides, pource

[1] Cette bataille ſe donna la ſeconde année de la cent deuxieme olympiade, 371 ans avant J. C.

qu'elles y furent enterrées, après avoir esté violées & forcées par des hostes Spartiates passans : cest acte estant si malheureux & si meschant, le pere neantmoins n'en peut avoir reparation ny vengeance en Lacedæmone, & pourtant après avoir mauldit les Lacedæmoniens des plus horribles & plus execrables maledictions & imprecations, dont il se peut adviser, il se tua luymesme dessus les tumbeaux de ses filles, & avoyent les Lacedæmoniens eu plusieurs oracles & plusieurs propheties & predictions des dieux, qui les admonestoyent qu'ilz se donnassent bien garde du courroux Leuctrique : mais le commun n'entendoit pas que vouloit signifier ceſt advertissement, ains s'abusoit à l'equivocation du nom, pource qu'il y avoit dedans le païs de la Laconie, sur le bord de la mer, une petite villette, qui s'appelloit Leuctrum, & semblablement aussi en Arcadie près la ville de Megalipolis y avoit une autre qui s'appelloit du mesme nom. Or ceſt accident estoit advenu bien long temps au paravant la bataille de Leuctres : mais lors Pelopidas dormant en sa tente, eut une vision qu'il pensa voir ces filles de Scedasus plorantes à l'entour de leurs sepultures, & maudissantes les Lacedæmoniens : & luy fut advis qu'il veit aussi leur pere, qui luy commandoit de sacrifier à ses filles une vierge rousse, s'ilz vouloyent avoir la victoire. Ce commandement luy

ſembla de prime face cruel & inique, parquoy ſi toſt qu'il fut levé, il l'alla communiquer aux devins & aux chefs de l'armée, dont les uns dirent que ce n'eſtoit pas choſe que lon deuſt omettre ny paſſer en nonchaloir, alleguans des exemples de cas ſemblables, comme de Menœceus, filz de Creon au temps jadis, & de Macaria fille de Hercules: & de plus freſche memoire, le ſage Pherecydes que les Lacedæmoniens occirent, & duquel leurs roys gardent encore la peau par le commandement d'un oracle: & Leonidas qui ſuyvant une divine prophetie s'immola par maniere de dire luy meſme pour le ſalut de la Grece: & davantage les jeunes garſons, que Themiſtocles avant la journée de Salamines ſacrifia à Bacchus ſurnommé Omeſtes, c'eſt-à-dire, mangeant chair crue: tous leſquelz ſacrifices furent approuvez & acceptez par les dieux, comme teſmoignerent les victoires qui en ſont enſuyvies.

XXXVIII. Au contraire, le roy Ageſilaus partant des meſmes lieux qu'eſtoit ancienement party le roy Agamemnon du temps de la guerre de Troye, & allant contre meſmes ennemis, veit pareillement une nuict en dormant la deeſſe Diane en la ville de Aulide, qui luy demandoit le ſacrifice & oblation de ſa fille, ce qu'il ne voulut pas faire par avoir eu le cueur trop tendre: auſſi fut il contraint de rompre ſon voyage

avant qu'avoir executé ſon entrepriſe, & en rapporta peu de gloire. Les autres à l'oppoſite maintenoyent qu'il n'en falloit du tout rien faire, pource qu'un ſi cruel, ſi abominable & ſi barbare ſacrifice ne pourroit eſtre aggreable à pas un des dieux, ny à aucune eſſence meilleure ne plus puiſſante que la noſtre, attendu que ce ne ſont ne Typhons ny geans, qui ont la domination du monde, ains le tout puiſſant, qui eſt pere des dieux & des hommes. Et de croire qu'il y ait des dieux ou demi-dieux qui ſe delectent de meurtre & d'effuſion de ſang humain, à l'adventure eſt-ce une folie: mais quand bien il en ſeroit, il n'en faudroit tenir aucun compte, comme de ceulx qui n'auroyent aucune puiſſance, pource que c'eſt ſigne d'une laſche & meſchante ame, quand il s'y imprime de ſi malheureux & ſi eſtranges appetits, & qu'ilz y demeurent.

XXXIX. Eſtans donques les principaux de l'armée des Thebains en ce debat d'opinions, & Pelopidas ſe trouvant pour leur irreſolution en plus grande doubte que jamais, il y eut une jeune poultre qui s'en eſtant fouye du haras, & ayant pris ſa courſe tout à travers du camp, ſe vint arreſter & planter tout droit devant eulx. Si ne feirent les autres que prendre garde ſeulement, qu'elle avoit le poil & les crins rouges fort luyſans, & comme elle eſtoit vifve & gaye à ouir

ſon clair & fier henniſſement : mais le devin Theocritus qui eſtoit en la compagnie, ayant incontinent entendu que c'eſtoit, s'eſcria ſoudainement tout hault : « O gentil Pelopidas, voicy » l'hoſtie que tu demandes, ne cherche plus » d'autre vierge à immoler, ains reçoy & employe » celle que dieu meſme t'envoye ». Ces paroles dittes, ilz ſaiſirent auſſi toſt la poultre, & la menerent ſur le tumbeau des filles de Scedaſus, là où ilz la couronnerent de feſtons & de chapeaux de fleurs, comme lon fait les hoſties : puis après avoir fait leurs prieres & invocations aux dieux, la ſacrifierent à grande joye, & allerent ſemer par tout le camp la nouvelle de la viſion que Pelopidas avoit euë la nuict en dormant, & du ſacrifice qu'ilz avoyent fait ſuyvant l'advertiſſement d'icelle.

XL. Au demourant, quand ce vint au jour de la bataille, Epaminondas qui eſtoit capitaine general, tira toute ſon armée en biaiſant ſur le coſté gauche, à fin que la poincte droitte de celle des ennemis où eſtoyent les naturelz Spartiates s'eſloignaſt de tant plus des autres Grecs leurs adherents, qui eſtoyent en l'autre poincte de leur bataille, & que venant ainſi à charger avec toutes ſes forces enſemble, Cleombrotus leur roy en un coing, il le peuſt enfoncer & forcer. Les ennemis ayans incontinent entendu pourquoy il le faiſoit,

commencerent à changer leur ordonnance, & voulurent eſlargir & eſtendre leur poincte droitte pour envelopper Epaminondas, avec le grand nombre de gens qu'ilz eſtoyent : mais Pelopidas ce pendant les previnſt de viſteſſe, & courant de grande roideur avec le ſquadron de ſes trois cents hommes, alla charger Cleombrotus avant qu'il peuſt deſployer & eſlargir la poincte droitte de ſa bataille, & la rejoindre de rechef en un tenant, de ſorte qu'il trouva les Lacedæmoniens non encore plantez en leurs rencs, & les chocqua en ce deſarroy qu'ilz eſtoyent encore peſle meſle les uns parmy les autres, combien que les Lacedæmoniens eſtans ſouverains maiſtres & ouvriers de tout ce qui appartient à l'art & diſcipline militaire, ne s'accouſtumaſſent & exercitaſſent à rien plus qu'à ne ſe troubler & confondre point, quand on remuoit l'ordonnance de leurs rencs : car ilz vouloyent que leurs gens feiſſent teſte & flanc en tout ſens, ſelon que l'affaire & le beſoing s'en preſenteroit, & qu'ilz ſe rengeaſſent & combattiſſent à tous endroits egalement. Ainſi donques Epaminondas les allant aſſaillir eulx ſeuls avec toute la force de ſa bataille enſemble, ſans s'arreſter aux autres, & ſemblablement Pelopidas avec une viſteſſe & hardieſſe incroyable, ſe preſentant ſoudain en armes devant eulx, les effroyerent tellement qu'ilz leur feirent oublier toute leur eſcrime,

& perdre leur magnanimité accouſtumée : car ilz fouirent à val de roupte, & fut fait une boucherie des naturelz Spartiates plus grande qu'il n'avoit jamais eſté juſques à ceſte journée là en bataille quelconque.

XLI. Pourtant Pelopidas qui n'eſtoit lors ny gouverneur de la Bœoce, ny capitaine general de toute l'armée, ains ſeulement chef de la bende ſacrée, emporta neantmoins autant d'honneur & de gloire de ceſte victoire, comme feit Epaminondas qui eſtoit & gouverneur de la Bœoce, & capitaine general de l'armée. Vray eſt, que depuis ilz furent tous deux gouverneurs de la Bœoce enſemble, quand ilz entrerent dedans le Peloponeſe, là où ilz feirent rebeller contre les Lacedæmoniens, & tourner de leur coſté la plus part des villes & des peuples, comme les Eliens, les Argiens, toute l'Arcadie, & la plus grande partie de la Laconie meſme, combien que ce fuſt au cueur d'hyver environ les plus courts jours de l'an, & à la fin du dernier mois de leur année, dont il ne leur reſtoit plus que bien peu de jours, & falloit qu'incontinent à l'entrée du mois enſuyvant ilz quittaſſent leurs charges, & que d'autres y entraſſent, ſoubs peine de perdre la vie s'ilz faiſoyent refus de ceder leur charge & authorité aux nouveaux officiers. A l'occaſion de quoy leurs autres compagnons en l'eſtat de gouverneurs de

la Bœoce, tant pour crainte d'encourir la peine de la loy, comme auſſi pour fouir le travail de tenir camp en la plus aſpre rigueur de l'hyver, les preſſoyent & ſolicitoyent de remener l'armée à la maiſon : mais Pelopidas fut le premier qui s'accorda à l'opinion d'Epaminondas, & y attira auſſi les autres Thebains, à vouloir aller ſoubs leur conduite preſenter l'aſſault à la ville meſme de Sparte. Si paſſerent à leur perſuaſion la riviere d'Eurotas, & prirent pluſieurs petites villes ſur les Lacedæmoniens, pillerent & gaſterent tout le plat païs juſques à la mer, conduiſans ſoubs leurs enſeignes une armée de ſoixante & dix mille combattans tous Grecs, dont les Thebains ne faiſoyent pas la douzieme partie : mais la gloire & reputation grande de ces deux perſonnages, faiſoit que ſans autre reſolution de conſeil ou ordonnance publique, les autres alliez & confederez ſuyvoyent ſans dire mot à l'encontre, & marchoyent vouluntairement ſoubs leur conduitte.

XLII. Auſſi eſt-ce la premiere & ſouveraine loy de nature, à mon advis, qui veult que celuy qui de ſoy meſme ne ſe peult garder & defendre, ſe ſoubmette à celuy qui peut & a moyen de ce faire : ne plus ne moins que ſur la mer, ceulx qui ſont dedans une navire, encore qu'en beau temps, durant que la mer eſt calme, ou pendant qu'ilz

ſont à l'ancre en quelque bonne rade, ilz ſe portent fierement & audacieuſement envers les pilotes : incontinent toutefois que la tourmente ſe leve, & qu'ilz ſe voyent en danger, ilz jettent les yeux ſur eulx, & n'ont eſperance de ſalut qu'en eulx. Au cas pareil auſſi les Eliens & Argiens, encore que ès aſſemblées de conſeil ilz quetellaſſent & debatiſſent à l'encontre des Thebains pour la ſuperiorité & l'honneur de preſider en l'armée : toutefois quand ce venoit à donner baraille, & là où ilz cognoiſſoyent qu'il y avoit du peril, ilz ſe rengeoyent & ſoubmettoyent vouluntairement à la conduitte de leurs capitaines.

XLIII. En ce voyage là ilz allierent & joignirent en une ligue toutes les villes de la province d'Arcadie, & oſterent aux Lacedæmoniens toute la contrée de Meſſenie, dont ilz jouiſſoyent paiſiblement, & rappellerent les anciens naturelz habitans, auſquelz ilz la rendirent, & repeuplerent la ville de Ithome, puis en retournant en leur païs par la ville de Cenchrées, ilz batirent les Atheniens qui les allerent harceler dedans le deſtroit de l'entrée du Peloponeſe, pour les cuider engarder de paſſer. Si eſtoit la vertu de ces deux perſonnages aimée & honorée de tout le monde pour tant de beaux & de bons exploits, & leur proſperité grandement eſtimée : mais à meſure

que leur gloire croiſſoit, l'envie de ceulx de leur païs & de leurs citoyens s'augmentoit auſſi, qui leur braſſa à leur retour un recueil qui n'eſtoit beau ny honeſte, ny convenable aux ſervices qu'ilz venoyent de faire : car tous deux à leur arrivée furent appellez en juſtice, & accuſez de crime capital, pource qu'il y avoit à Thebes une loy qui commandoit expreſſement, que ceulx qui ſeroyent gouverneurs de la Bœoce, cedaſſent incontinent l'office à ceulx qui ſeroyent nouvellement eleuz, dès l'entrée du premier mois de l'an que lon appelle en la Bœoce Boucation, & ilz l'avoyent retenu davantage que le terme qui leur eſtoit prefix, quatre mois tous entiers, durant leſquelz ilz avoyent executé tout ce que nous avons dit, tant en la province de Meſſenie & d'Arcadie, qu'en la Laconie.

XLIV. Le premier à qui on feit le procès fut Pelopidas, qui pour ceſte cauſe en fut en tant plus grand danger : toutefois à la fin ilz furent tous deux abſouls : & quant à Epaminondas, il ſupporta doulcement ceſte calumnie & ceſt eſſay de leurs malvueillans, par lequel ilz avoyent taſché à les ruiner, eſtimant que la patience à ceulx qui s'entremettent des affaires d'un gouvernement, eſt une grande partie de force & de magnanimité : mais Pelopidas eſtant de ſa nature plus cholere, & davantage eſtant encore poulſé & irrité par quel-

ques uns de ſes amis, prit une telle occaſion pour s'en venger : Meneclides l'orateur eſtoit un de ceulx qui ſe rendirent dedans le logis de Charon avec Pelopidas & Melon : mais toutefois les Thebains ne luy feirent pas autant d'honneur comme aux autres, dequoy ayant deſpit, & eſtant homme très eloquent, mais vicieux au demourant, & de maligne & mauvaiſe nature, il abuſa de ſon eloquence à calumnier & faulſement charger & accuſer ceulx qui valoyent mieulx que luy : & ne ſe contentant pas de ceſte premiere accuſation, il feit tant par ſes menées qu'il debouta une année Epaminondas de l'office de gouverneur de la Bœoce qu'il pourſuyvoit, & luy contraria longuement en tout ce qu'il eſſaya de faire au gouvernement de la choſe publique.

XLV. Mais quand à Pelopidas, il ne le peut onques mettre en la mal grace du peuple, & pour ceſte cauſe taſcha à le mettre en pique & en querelle avec Charon : car c'eſt le commun reconfort des envieux, quand ilz ne peuvent faire que lon les eſtime auſſi gens de bien que ceulx à qui ilz portent envie, de taſcher à monſtrer, que ceulx là ne ſont point ſi gens de bien que quelques autres qu'ilz mettent en avant. Si ne faiſoit autre choſe que haultlouer ordinairement en toutes ſes harengues devant le peuple les faicts & geſtes de Charon, & magnifier ſes victoires, meſmement

celle que les Thebains gaignerent devant la journée de Leuctres en une rencontre de gens de cheval, qui fut près la ville de Platées ſoubs ſa conduitte : de laquelle il[1] voulut laiſſer une telle memoire : Androcydes peintre Cyzicenien avoit fait marché avec ceulx de la ville de leur peindre en un tableau quelque autre bataille, & faiſoit ceſte beſongne dedans la ville meſme de Thebes : mais ainſi qu'il eſtoit après, ſurvint la rebellion des Thebains contre les Lacedæmoniens, & conſequemment la guerre, pour laquelle le peintre ſe retira de Thebes, laiſſant ſon œuvre à peu près achevée & parfaitte. Les Thebains retindrent le tableau rieres eulx, & ce Meneclides meit en avant au peuple que lon l'attachaſt en quelque temple ou autre lieu publique, avec une inſcription qui diſt, que c'eſtoit la victoire de Charon, cuidant par là obſcurcir & effacer la gloire de Pelopidas & d'Epaminondas. C'eſtoit une vaine & ſotte ambition, de vouloir mettre à l'encontre de tant de combats & de tant de batailles une ſeule rencontre de Charon, en laquelle mourut Gerandas l'un des moins renommez gentilshommes de Sparte, & quarante autres avec luy ſeulement ſans autre choſe.

XLVI. Pelopidas accuſa ce decret que Meneclides propoſa, maintenant qu'il eſtoit directe-

[1] Ménéclidès.

ment contre les loix de Thebes, leſquelles defendoyent expreſſement, que lon n'honoraſt aucun particulier du tiltre d'une victoire publique, ains vouloyent que lon l'attribuaſt, & que lon en donnaſt la gloire à toute la communauté du peuple. Il eſt vray que par toutes les harengues qui ſe feirent en ce procès, Pelopidas loua & exalta tousjouts grandement Charon : mais il prouva que Meneclides eſtoit un envieux maling, & un meſchant & mauvais homme, demandant ſouvent aux Thebains, s'ilz n'avoyent eux rien fait de beau ny de bon : ſi que finablement il feit condamner Meneclides en une ſomme de deniers pour l'amende : laquelle luy ne pouvant payer, pource qu'elle eſtoit trop groſſe, il attenta depuis de remuer & changer entierement tout l'eſtat & le gouvernement de la choſe publique. J'ay bien voulu reciter cela un peu au long, pource qu'il me ſemble qu'il donne aucunement à cognoiſtre quelles eſtoyent les meurs & la nature de Pelopidas.

XLVII. Au reſte environ ce temps là, Alexandre le tyran de Pheres faiſoit ouvertement la guerre à pluſieurs peuples de la Theſſalie : & au demourant eſpioit les moyens, comment il les pourroit aſſervir tous univerſellement à ſoy. A raiſon dequoy les villes franches envoyerent leurs ambaſſadeurs à Thebes, requerir que lon leur envoyaſt un capitaine avec une armée pour les

ſecourir. Parquoy Pelopidas voyant que Epaminondas eſtoit occupé à ordonner les affaires du Peloponéſe, ſe preſenta de luy meſme, & ſe donna à ceulx de la Theſſalie, ne voulant point que ſa force & ſa ſuffiſance au meſtier de la guerre demouraſt oiſifve ny inutile, & eſtimant que la part où eſtoit Epimanondas il n'y avoit point beſoing d'autre capitaine. Eſtant donques arrivé avec une armée en la Theſſalie, la ville de Lariſſe ſe meit incontinent entre ſes mains, là où le tyran Alexandre le vint trouver, & prier de moyener accord entre luy & les Theſſaliens : ce qu'il eſſaya de faire, en taſchant de le rendre au lieu de tyran, doulx, juſte & legitime gouverneur de la Theſſalie : mais quand il veit que quelques remonſtrances qu'on luy feiſt, il eſtoit incurable, & ſi farouche qu'il ne ſe vouloit aucunement renger à la raiſon : davantage que lon ſe plaignoit de grandes cruaultez qu'il faiſoit, & l'accuſoit on d'eſtre homme diſſolu & deſordonné en tous ſes appetits, & extremement avaricieux, il commença adonc à luy parler rudement & à ſe courroucer à bon eſciant à luy.

XLVIII. A l'occaſion dequoy le tyran ſe deſroba ſecrettement, & s'en fouit avec ſes ſatellites & ſoudards de ſa garde : & Pelopidas laiſſant les Theſſaliens hors de toute crainte & danger du tyran, & au demourant en bonne paix, union & concorde les uns avec les autres, s'en

alla en la Macedoine, là où Ptolomeus [1] faiſoit la guerre à Alexandre, qui pour lors tenoit le royaume de Macedoine, & l'avoyent tous deux envoyé querir pour cognoiſtre, compoſer & pacifier leurs differents, & auſſi pour aider à celuy qui auroit le droit, à l'encontre de celuy qui auroit tort. Arrivé qu'il y fut, il appointa toutes leurs querelles, & remeit les bannis d'une part & d'autre en leurs maiſons & en leurs biens: pour la ſeureté duquel appointement, il prit en oſtage le frere du roy, qui avoit nom Philippus, & trente autres enfans des plus nobles maiſons de la Macedoine, leſquelz il mena tous à Thebes, faiſant voir aux Grecs, combien s'eſtendoit loing la reputation des forces des Thebains, & la renommée de leur legalité & juſtice. C'eſt celuy Philippus qui depuis feit la guerre aux Grecs, pour leur oſter leur liberté: mais pour lors eſtant jeune enfant, il fut nourry à Thebes en la maiſon de Pammenes: c'eſt pourquoy aucuns ont eſtimé que ledit Philippus ait eſté imitateur de Epaminondas, & pourroit bien eſtre qu'il auroit à l'adventure appris de luy à eſtre ainſi prompt & de ſoudaine execution à la guerre, comme il a eſté, ce qui n'eſtoit qu'une bien petite partie de la vertu de Epaminondas: mais de ſa continence, juſtice, magnanimité & clemence,

[1] Ptolémée, avant J. C. 369 ans.

qui

qui eſtoyent les parties qui le rendoyent veritablement grand, Philippus ny par nature, ny par nourriture, ou eſtude, n'en teint onques rien.

XLIX. Depuis les Theſſaliens, ayans une autre fois envoyé à Thebes faire leurs plaintes contre Alexandre le tyran de Pheres, pource qu'il troubloit & travailloit les villes franches de la Theſſalie, Pelopidas fut deſpeſché pour y aller comme ambaſſadeur avec Iſmenias, & y alla ſans mener aucunes forces de Thebes, ne penſant point qu'il y deuſt avoir de guerre : à raiſon de quoy il fut contraint de ſe ſervir des gens du païs meſme en l'affaire urgent qui ſe preſenta. Au meſme temps auſſi ſe troublerent les affaires de la Macedoine, par ce que Ptolomeus y occit le roy, & uſurpa le royaume, & les ſerviteurs & amis du roy mort appelloyent à leur ſecours Pelopidas, lequel deſirant y arriver ſur le faict, & n'ayant point amené quand & luy de gens de guerre de ſon païs, en leva ſoudainement quelques uns au lieu meſme où il eſtoit, avec leſquelz il ſe meit incontinent en chemin pour aller trouver ce Ptolomeus. Lequel quand ilz approcherent l'un de l'autre, trouva moyen de gaigner & corrompre par argent ces ſoudards, que Pelopidas avoit amenez, & les faire tourner de ſon coſté : mais nonobſtant cela, redoubtant encore le nom ſeulement, & la grande reputation de

Pelopidas, il luy alla au devant comme à un perſonnage plus grand que luy, & uſant de toutes careſſes & prieres, promeit & jura qu'il garderoit le royaume aux freres du roy defunct, & qu'il tiendroit pour ſes amis & pour ſes ennemis ceulx meſme que les Thebains auroyent: pour ſeureté de laquelle promeſſe, il donna en oſtage ſon filz Philoxenus, & cinquante de ſes amis: leſquelz Pelopidas envoya tous à Thebes. Mais ce pendant ſe ſentant griefvement oultragé par les ſoudards qui luy avoyent fait une telle trahiſon, & entendant que la plus part de leurs biens, leurs femmes & leurs enfans eſtoyent en la ville de Pharſale, il penſa que s'il s'en pouvoit ſaiſir, ce luy ſeroit un bon moyen de prendre telle vengeance qu'il voudroit du mauvais tour qu'ilz luy avoyent fait: ſi aſſembla quelque nombre de Theſſaliens, & s'y en alla: mais il n'y fut pas plus toſt arrivé, que le tyran Alexandre y ſurvint auſſi avec ſon armée.

L. Pelopidas cuidant qu'il vinſt pour ſe juſtifier & deſcharger des plaintes que les Theſſaliens propoſoyent contre luy, s'en alla devers luy, encore qu'il ſceut très bien que c'eſtoit un meſchant homme; & qui facilement fouilloit ſes mains de meurtre & de ſang: mais il ſe confioit que pour l'authorité de la ſeigneurie de Thebes, par laquelle il eſtoit illec envoyé, & auſſi pour

la dignité de ſa perſonne, & pour ſa reputation, il ne luy ozeroit faire aucun deſplaiſir : toutefois le tyran le voyant mal accompagné & ſans armes, l'arreſta priſonnier, & à meſme inſtant ſe ſaiſit de la ville de Pharſale. Ce qui donna une grande frayeur & terreur à tous ſes ſubjects, leſquelz penſerent bien, que puiſqu'il avoit pris la hardieſſe de commettre une telle injuſtice, il n'eſpargneroit plus perſonne, & qu'il feroit de toutes choſes & de toutes perſonnes qui tumberoyent entre ſes mains, comme un homme deſeſperé, & ſe tenant pour tout perdu. Quand ceulx de Thebes eurent ces nouvelles, ilz en furent fort griefvement marris, & promptement y envoyerent une armée ſoubs la conduitte d'autres capitaines, & non de Epaminondas, à cauſe de quelque meſcontentement qu'ilz avoyent de luy.

LI. Or ce pendant le tyran ayant mené Pelopidas à Pheres, permeit du commencement à qui vouloit de l'aller voir & parler à luy, cuidant que ſa calamité luy auroit abaiſſé le cueur & l'auroit humilié : mais quand il entendit au contraire, qu'il reconfortoit les habitans de Pheres, & les enhortoit d'avoir bon courage, en leur diſant que l'heure eſtoit venue que le tyran ſeroit à un coup puny de toutes ſes meſchancetez, & qu'il luy envoya dire à luy meſme à ſon viſage, qu'il n'y avoit point de propos que tous les jours il gehen-

naſt & feiſt mourir en tourmens ſes pauvres citoyens, qui ne l'avoyent point offenſé, & qu'il ne luy feiſt rien à luy, veu qu'il ſçavoit bien que ſi jamais il eſchappoit de ſes mains, il ſe vengeroit bien de luy. Le tyran s'eſmerveillant de ceſte grandeur de courage, & de ceſte conſtance de ne craindre rien, demanda pourquoy c'eſtoit qu'il avoit ſi grande haſte & ſi grande envie de mourir. Ce qu'ayant entendu Pelopidas, luy reſpondit : « C'eſt, dit-il, à fin que tu en periſſes » plus toſt, en eſtant haï & des dieux & des » hommes, encore plus que tu n'es maintenant ».

LII. Depuis ceſte parole le tyran ne voulut plus que perſonne de dehors parlaſt à luy : mais Thebe qui eſtoit fille du defunct tyran Jaſon, & femme d'Alexandre, entendant la conſtance, fermeté de courage & magnanimité de Pelopidas, par le rapport de ceulx qui l'avoyent en garde, eut envie de le voir & de parler à luy : & l'eſtant allé un jour voir, elle ne cogneut pas de prime face, comme femme, la grandeur de ſon courage & l'excellence cachée de ſa valeur, le voyant en telle captivité : ains conjecturant à ce qu'elle le voyoit par dehors ainſi ſimplement veſtu, les cheveulx & la barbe longue, pauvrement ſervi & mal traitté, jugea qu'il y avoit pitié en ſon faict, & qu'il n'eſtoit pas en eſtat convenable à la gloire de ſon nom, dont elle ſe prit à plorer

de compaſſion. Pelopidas qui ne ſçavoit qui elle eſtoit, s'en eſmerveilla du commencement : mais puis après quand on luy eut dit qui elle eſtoit, adonc il la ſalua pour l'honneur de Jaſon ſon pere, duquel en ſon vivant il avoit eſté autrefois familier & amy. Et elle ſe prit à luy dire : « J'ay grande pitié de ta pauvre femme, ſei-» gneur Pelopidas. Auſſi ay-je moy de toy, luy » reſpondit il, veu que n'eſtant point priſon-» niere tu puis endurer un ſi meſchant homme » que Alexandre ». Ceſte parole toucha au vif Thebe, laquelle ſupportoit fort impatientement la cruaulté, l'oultrage & villanie de ce tyran ſon mary, qui oultre les autres infamies de ſa vie deſordonnée, abuſoit charnellement du plus jeune des freres d'elle : parquoy retournant ſouventefois devers Pelopidas, & luy comptant librement ſes doleances, & les torts & oultrages que luy faiſoit ſon mary, par les propos que Pelopidas luy tenoit, elle s'alloit petit à petit empliſſant de hardieſſe, de haine, de rancune, & d'envie de ſoy venger de luy.

LIII. Au ſurplus, les capitaines Thebains que lon avoit envoyez pour delivrer Pelopidas, eſtans entrez avec leur armée dedans la Theſſalie, ſoit par leur ignorance, ou par malheur, s'en retournerent honteuſement ſans rien faire. A raiſon dequoy ceulx de Thebes à leur retour les

condamnerent chacun en amende de dix mille eſcus [1], & y renvoyerent Epaminondas avec une autre armée : à la venue duquel toute la Theſſalie ſe ſoubſleva incontinent pour la reputation d'un ſi grand capitaine, & falloit bien peu pouſſer à la rouë pour faire trebucher le tyran en totale ruine, tant ſes amis & capitaines ſe trouverent effroyez, & ſes ſubjects bien deliberez de ſe rebeller, & bien joyeux pour l'eſperance qu'ilz avoyent de voir bien toſt le tyran payer la peine tout à un coup de tant de malheuretez & meſchancetez qu'il avoit commiſes par le paſſé. Toutefois Epaminondas mettant la conſideration de ſon honneur & de ſa gloire derriere la delivrance & le ſalut de Pelopidas, & craignant que Alexandre, quand il verroit ſes affaires en branle de ruine totale, ne tournaſt ſon deſeſpoir, comme une beſte ſauvage effarouchée, encontre luy, alla entretenant ceſte guerre en longueur tournoyant tout à l'entour, ſans donner dedans à bon eſciant, ſoubs couleur de faire ſes preparatifz, & dilayant tousjours, à fin de preparer & moderer le cueur de ce tyran par tel contrepoids, que ny il ne laſchaſt trop la bride à ſon arrogance & effrenée oultrecuidance, ny auſſi il n'irritaſt au danger de Pelopidas l'aſpreté & inhumanité

[1] C'eſt une faute d'Amyot. Dans le grec, de dix mille drachmes, ou 8032 livres de notre monnoie.

de ſon courroux : ſachant très bien comme il eſtoit homme cruel, & qui ne ſe ſoucioit de raiſon ny de juſtice en façon quelconque, attendu qu'il faiſoit enterrer des hommes tous vifz, & en faiſoit couvrir d'autres de peaux d'ours & de ſangliers, & puis laſcher les levriers d'attache ſur eulx, qui les deſchiroyent en pieces, ou bien luy meſme par maniere de paſſetemps les tuoit à coups de dard & de traict. Et ès villes de Melibœe & de Scotuſe, qui toutes deux eſtoyent en paix & amitié avec luy, il eſpia que les habitans fuſſent un jour aſſemblez en conſeil de ville, & les feit ſoudain enclorre par ſes ſatellites & paſſer tous au fil de l'eſpée, juſques aux enfans : & ayant conſacré & couronné de feſtons de fleurs la lance dont il avoit occis Polyphron ſon propre oncle, il luy ſacrifioit comme ſi c'euſt eſté un dieu, & l'appelloit Tychon, comme qui diroit, heureuſe à bien aſſener. Et quelquefois eſtant en un theatre où lon jouoit la tragedie des Troades d'Euripides, il ſortit du theatre, & envoya neantmoins dire aux joueurs, qu'ilz ne laiſſaſſent pas de jouer tout auſſi diligemment que s'il y fuſt demouré, & qu'il n'eſtoit point ſorty pource qu'il s'y faſchaſt, ou qu'il ne trouvaſt pas leur jeu bon, mais pource qu'il avoit honte, que ſes citoyens le veiſſent plorer pour ouïr jouer les malheurs de Hecuba & de Andromache, veu qu'il n'avoit

jamais eu pitié de pas un de tant d'hommes qu'il avoit fait tuer. Ce tyran donques eſtant tel, s'effroya du nom ſeulement & de la reputation d'Epaminondas : &, comme lon dit en un commun proverbe,

Il baiſſa l'aile ainſi comme le coq
Qui va fuyant de la jouſte le choc.

Si envoya incontinent devers luy pour s'excuſer & ſe juſtifier : mais Epaminondas ne voulut point que par ſon entremiſe les Thebains traittaſſent paix ny alliance avec un ſi meſchant homme, ains ſeulement feit une ſurſeance d'armes pour trente jours, en retirant de ſes mains Pelopidas & Iſmenias, avec leſquelz il s'en retourna à Thebes.

LIV. Au demourant les Thebains eſtans advertis, comme les Lacedæmoniens & les Atheniens envoyoyent ambaſſadeurs devers le grand roy de Perſe pour avoir ſon alliance, y envoyerent auſſi de leur part Pelopidas : qui fut ſagement adviſé à eulx, d'y envoyer un tel perſonnage, pour la grande gloire de ſon nom. Car premierement il paſſa par les païs & provinces qui eſtoyent en l'obeïſſance du roy, où il eſtoit ſi fort renommé, que lon ne parloit que de luy, pource que la renommée des batailles qu'il avoit gaignées contre les Lacedæmoniens, n'avoit pas penetré peu avant, ny paſſé ſeulement ès pro-

chaines regions de l'Aſie, ains depuis que la premiere nouvelle de la journée de Leuctres y fut portée, ayant tousjours depuis adjouſté proueſſes ſur proueſſes, ſa gloire en accreut tellement, qu'elle s'eſpandit par tout, juſques aux plus haultes & plus loingtaines provinces de l'Orient. Et puis quand il fut arrivé à la cour de Perſe, les ſeigneurs, princes & capitaines Perſiens qui le veirent, l'eurent en très grande admiration, diſans : « Voicy celuy qui a oſté aux » Lacedæmoniens la domination de la terre & » de la mer, & qui a rengé juſques audelà de » la riviere d'Eurotas & de la montagne de Tau» gete [1] les Spartiates, leſquelz nagueres fai» ſoyent la guerre au grand roy de Perſe, ſoubz » la conduitte de leur roy Ageſilaus, juſques au » milieu de l'Aſie, pour les royaumes de Suſe & » d'Ecbatane ».

LV. Si eſtoit le roy meſme Artaxerxes très joyeux de ſa venue, & le loua plus haultement, & le meit encore en plus grande eſtime & plus grande reputation, que jamais, pour les honneurs & careſſes qu'il luy feit, voulant que ceſte gloire retournaſt ſur luy, que lon penſaſt que les plus vertueux & les plus excellents perſonnages du monde luy vinſent faire la cour, pource qu'ilz eſtimaſſent ſa grandeur & ſa haulteſſe ſou-

[1] Taygete, montagne voiſine de Sparte.

verainement heureuſe : mais oultre cela, quand il l'eut veu au viſage, & qu'il eut ouy ſes propos, qu'il trouva plus graves que ceulx des Atheniens, & plus ronds que ceulx des Lacedæmoniens, il l'en aima encore davantage, & prit une affection veritablement royalle envers luy, tellement que ſans rien diſſimuler, il l'honora & le favoriſa par deſſus tous les autres ambaſſadeurs, leſquelz s'apperceurent bien qu'il faiſoit plus de compte de luy que de nul autre. Combien qu'il ſemblaſt avoir fait plus grande faveur à Antalcidas Lacedæmonien, qu'à pas un autre des Grecs, pour autant, qu'un jour eſtant à table, il s'oſta de deſſus ſa teſte le chapeau de fleurs qu'il y avoit, & le trempant luy meſme dedans une liqueur de perfum, le luy envoya. Il eſt bien vray qu'il ne feit pas à Pelopidas des careſſes de ſi grande privaulté, mais il luy envoya des preſens les plus beaux & les plus riches qu'il euſt ſceu envoyer, & ſi luy ottroya toutes ſes demandes entierement, qui furent, « Que tous les peuples Grecs de-» mouraſſent francs & libres, que la ville & » contrée de Meſſene fuſſent repeuplées, que les » Thebains fuſſent nommez les anciens amis » hereditaires des roys de Perſe ».

LVI. Et ayant eu ces reſponſes, il s'en retourna ſans accepter ne prendre choſe qui ſoit de tant de preſens qu'on luy avoit offerts de la part du

roy : ce qui fut cauſe que les autres ambaſſadeurs Grecs furent mal venus en leurs citez. Car entre les autres les Atheniens feirent le procès au leur qui ſe nommoit Timagoras, par lequel il fut condamné & executé à mort. Et s'ilz le feirent pour avoir pris & accepté trop de preſens du roy, ilz feirent bien & juſtement : car il ne prit pas ſeulement de l'or & de l'argent autant qu'on luy en voulut donner, mais auſſi accepta un lict fort riche, & des valets de chambre Perſiens, pour le luy accouſtrer, comme ſi les ſerviteurs Grecs ne l'euſſent ſceu faire : davantage il receut auſſi quatre vingts vaches à laict, & des vachers pour les gouverner, ayant beſoing de laict de vache à la guariſon de quelque maladie qui luy ſurvint : & ſe feit porter depuis la cour du roy juſques à la coſte de la mer Mediterrane dedans une litriere à bras, & fut donné de par le roy à ceulx qui le porterent deux mille quatre cents eſcus [1] pour leur ſalaire. Toutesfois il ſemble que ce ne furent pas les dons qu'il avoit pris, qui plus irriterent les Atheniens, attendu que Epicrates le portefaix, non ſeulement confeſſa en public avoir pris des preſens du roy de Perſe, mais davantage dit, qu'il vouloit propoſer & mettre en avant un decret, qu'au lieu que lon eliſoit tous les ans

[1] Dans le grec, quatre talents, ou 18,675 livres de notre monnoie.

neuf officiers qui avoyent tout le gouvernement de la ville, on eleuſt neuf ambaſſadeurs des plus pauvres & plus ſouffreteux qui fuſſent entre le menu peuple, pour les envoyer ambaſſadeurs devers le roy, à fin qu'ilz s'en retournaſſent riches des dons qu'il leur donneroit. Le peuple ne s'en feit que rire, mais ilz furent marris de ce que les Thebains avoyent obtenu tout ce qu'ilz avoyent demandé, ne mettans pas en conſideration, combien l'eſtime & reputation de Pelopidas avoit plus d'efficace & de force, que n'avoyent toutes les harengues que les autres euſſent ſceu faire, meſmement envers un prince qui cherchoit tousjours d'entretenir ceux des Grecs qui eſtoyent les plus puiſſans en armes. Ceſte ambaſſade donques augmenta grandement l'amour & bienvueillance que tout le monde portoit à Pelopidas, à cauſe du reſtabliſſement & repeuplement de Meſſene, & l'affranchiſſement de tous les autres Grecs.

LVII. Mais Alexandre le tyran de Pheres eſtant de rechef retourné à ſon naturel, & ayant deſtruit pluſieurs villes de la Theſſalie, & mis garniſons par tout le païs des Phthiotes, Acheiens & Magneſiens, ſi toſt que les villes entendirent que Pelopidas eſtoit de retour, elles deſpeſcherent incontinent leurs ambaſſadeurs à Thebes, pour requerir que lon leur envoyaſt une armée, & Pelopidas notamment capitaine pour les deli-

vrer de la ſervitude du tyran : ce que les Thebains leur accorderent bien vouluntiers, & furent toutes choſes preſtes en bien peu de temps. Mais ſur le poinct que Pelopidas voulut partir, le ſoleil ſoudainement eclipſa [1], & en plein jour fut toute la ville de Thebes obſcurcie de tenebres : parquoy Pelopidas voyant tout le monde effroyé pour ce ſigne & preſage celeſte, ne voulut pas contraindre ſes citoyens de partir en ceſte frayeur, ny avec ſi mauvaiſe eſperance mettre à l'adventure ſept mille bourgeois Thebains qui eſtoyent enrollez pour aller à ce voyage : ains ſe donna luy ſeul aux Theſſaliens avec trois cents chevaux eſtrangers qui le ſuyvirent de bonne voulunté, en la compagnie deſquelz il ſe meit en chemin contre la defenſe des devins, & oultre le bon gré de ſes citoyens meſmes, auſquelz il ſembloit que ce ſigne du ciel menaçoit quelque grand perſonnage, comme luy. Mais avec ce qu'il eſtoit plus ardent & plus aſpre à l'encontre d'Alexandre, pour l'envie qu'il avoit de ſe venger de l'injure qu'il luy avoit faitte, encore eſperoit il davantage qu'il trouveroit ſa maiſon ſans deſſus deſſoubs, pour le propos qu'il avoit eu avec ſa femme Thebe : toutefois la beaulté de l'acte en ſoy eſtoit ce qui plus le ſollicitoit & l'eſguillonnoit, pour ce qu'il deſiroit & s'efforceoit de faire

[1] Cette éclipſe arriva 364 ou 365 ans avant J. C.

voir aux Grecs, au meſme temps que les Lacedæmoniens envoyoyent à Dionyſius tyran de la Sicile des gouverneurs & capitaines pour le ſervir, & que les Atheniens comme mercenaires prenoyent argent & ſoude d'Alexandre le tyran de Pheres, en l'honneur duquel ilz avoyent fait dreſſer dedans leur ville une ſtatue de cuyvre, comme à leur bienfaitteur, que les Thebains ſeuls prenoyent au contraire les armes pour delivrer ceulx qui eſtoyent opprimez par les tyrans, & combatoyent pour exterminer & oſter les uſurpateurs de violente & inique domination d'entre les Grecs.

LVIII. Eſtant donques arrivé en la ville de Pharſale, ſi toſt qu'il y eut aſſemblé ſon armée, il ſe meit incontinent aux champs pour aller trouver le tyran : lequel voyant que Pelopidas avoit bien peu de Thebains autour de ſoy, & que luy ſe trouvoit deux fois plus de gens qu'il n'avoit de Theſſaliens, il luy alla au devant juſques au temple de Thetis, là où il y eut quelcun qui dit à Pelopidas qu'Alexandre luy venoit à l'encontre avec un grand nombre de gens : & Pelopidas luy reſpondit ſoudain, « Tant mieulx : » car nous en desferons tant plus ». Or y a il au milieu de celle plaine des mottes toutes rondes aſſez hault eſlevées, que lon appelle communement les teſtes de chien : & taſchoyent les uns

& les autres à les saisir les premiers avec leurs gens de pied. Pelopidas qui avoit grand nombre de chevalerie & de bons hommes d'armes, les y envoya devant pour rompre ceulx des ennemis qui cuidoyent gaigner ce logis, & les ayans rompus se meirent à les poursuyvre à travers la plaine : mais cependant Alexandre ayant ses gens de pied près de là, marcha en avant, & occupa lesdites mottes, pource que les Thessaliens qui en estoyent plus loing y arriverent trop tard : toutefois arrivez qu'ilz y furent, ilz s'efforcerent de gravir contremont les pentes de ces mottes, qui estoyent haultes & droittes : mais Alexandre venant à les charger d'enhault à son adventage, en tua ceulx qui s'advencerent les premiers, & les autres se tirerent arriere blecez, sans y rien faire.

LIX. Ce que voyant Pelopidas feit incontinent rappeller ses gens de cheval qui chassoyent ceux qu'ilz avoyent rompus, & leur commanda qu'ilz allassent chocquer les gens de pied des ennemis qui estoyent en bataille, & ce pendant luymesme s'en alla courant soustenir ceux qui combatoyent pour gaigner les mottes. Si prit un pavois sur son bras, & passant à travers ceulx de derriere, feit tant qu'il penetra jusques aux premiers, ausquelz sa presence redoubla tellement la force & le courage, que les ennemis cuiderent que ce fussent

autres combattans tous frais & de cueur & de corps, qui les vinſent de nouveau recharger : & neantmoins encore ſouſteindrent ilz deux ou trois charges : mais à la fin voyans que ceulx là poulſoyent tousjours vigoureuſement en avant contremont, & davantage que leurs gens de cheval eſtoyent retournez de la chaſſe, ilz leur quitterent la place, & ſe retirerent en reculant pas à pas en arriere.

LX. Ainſi Pelopidas ayant gaigné les mottes, s'arreſta ſur la cyme, regardant l'armée des ennemis, laquelle n'eſtoit point encore tournée en fuitte à val de roupte, mais branloit desja & eſtoit en grand deſarroy. Si jetta ſa veuë çà & là tout à l'entour pour voir s'il appercevroit point Alexandre, & finablement il le choiſit parmy les autres en la poincte droitte de ſa bataille, qui taſchoit à rallier & aſſeurer ſes gens : & l'ayant apperceu il ne peut avec la raiſon maiſtriſer ſa cholere, ains s'eſtant ſon courroux enflammé pour l'avoir veu, il abandonna & ſa perſonne & la conduitte de ſon entrepriſe à ſon ire, ſe jettant bien loing devant tous ſes gens, en criant & appellant à haulte voix le tyran au combat. Le tyran ne l'attendit pas, ny ne ſe preſenta pas pour le combatre, ains s'en fouit cacher en la trouppe de ſes gardes : & quand à ſes ſoudards, les premiers qui cuiderent faire teſte à Pelopidas, furent par luy mis en pieces

&

& en demourerent pluſieurs morts ſur le champ: mais les autres ſe rallians en trouppe ſerrée, & luy donnans de loing de grands coups de piques, luy faulſerent ſon corps de cuirace, & le blecerent en l'eſtomac, juſques à ce que les Theſſaliens ayans pitié de le voir ainſi malmener, accoururent de deſſus les mottes celle part pour le ſecourir: mais il eſtoit ja tumbé par terre quand ilz y arriverent: & adonc eulx avec les gens de cheval enſemble feirent un ſi grand effort, qu'ilz tournerent toute la bataille des ennemis en fuitte, & les pourſuyvans juſques bien loing de là couvrirent toute la plaine de morts: car ilz en tuerent plus de trois mille [1].

LXI. Or n'eſt-ce pas grande merveille, ſi les Thebains qui ſe trouverent à ceſte mort de Pelopidas en furent fort deſplaiſans, & en demenerent grand dueil, l'appellans leur pere, leur ſauveur & leur maiſtre, comme celuy qui leur avoit enſeigné les plus belles & les plus honorables choſes que les hommes ſçauroyent apprendre. Mais les Theſſaliens & autres alliez & confederez de Thebes, outre ce qu'ilz ſurpaſſerent par leurs edicts & decrets publiques, qu'ilz feirent à la louange de ſa memoire, tout l'honneur qui pourroit eſtre deu à la plus excellente vertu humaine, demonſtrerent encore plus leur amour & affection envers

[1] 364 ans avant J. C.

luy par les regrets qu'ilz en feirent, & le grand dueil qu'ilz en menerent : car on dit que ceux qui ſe trouverent à ceſte bataille, ne deſpouillerent leurs armes, ne desbriderent leurs chevaulx, ny ne feirent penſer leurs playes, quand ilz ouirent la nouvelle de ſa mort, qu'ilz ne fuſſent premierement allez auprès du corps, encore tout chauld qu'il eſtoit du combat, amaſſans à l'entour à grands monceaux les deſpouilles des ennemis, comme s'il en euſt eu quelque ſentiment, & qu'ilz n'euſſent en ſigne de dueil tondu & eulx & leurs chevaulx, & ſi y en eut encore pluſieurs qui après qu'ilz ſe furent retirez en leurs tentes & pavillons, ne voulurent allumer feu ny boire ny manger, & y eut par tout le camp un triſte & morne ſilence, comme s'ilz n'euſſent pas gaigné une très belle & très glorieuſe victoire, ains euſſent eſté desfaits & aſſervis par le tyran. Puis quand la nouvelle de ceſte mort fut eſpandue par le païs, les officiers de chaſque ville par où le corps avoit à paſſer avec les jeunes hommes, les enfans & les presbtres allerent au devant pour le recevoir honorablement, en portant des repreſentations de trophées, des couronnes, & des armes de fin or.

LXII. Et quand ce vint aux funerailles qu'il fallut enlever le corps, les plus anciens & plus notables perſonnages d'entre les Theſſaliens s'addreſſerent aux Thebains, & les prierent de leur

permettre qu'ilz le peuſſent eulx meſmes inhumer, & y en eut un d'entre eulx qui porta la parole en ceſte maniere : « Seigneurs Thebains noz » bons amis & alliez, nous vous requerons une » grace, qui nous tournera à honneur, & enſemble nous reconfortera aucunement en une » calamité ſi grande : car nous ne pouvons plus » jamais accompagner Pelopidas vivant, ne luy » payer les honneurs qu'il a meritez de nous en » façon qu'il les ſente, mais ſi vous nous faittes » ce bien de nous permettre que nous puiſſions » manier ſon corps avec noz propres mains, l'enſepvelir & accouſtrer nous meſmes à ſes obſeques, au moins nous ſera il advis que vous » croirez ce que fermement nous croyons, que » la perte eſt plus griefve & plus grande pour les » Theſſaliens, qu'elle n'eſt pour les Thebains : car » vous y avez perdu un bon capitaine, mais nous » n'y avons pas perdu un bon capitaine ſeulement, » ains auſſi l'eſperance du recouvrement de noſtre » liberté : car comment vous ozerons nous plus » envoyer demander autre capitaine, quand nous » ne pourrons vous rendre Pelopidas » ?

LXIII. Ces prieres ouyes les Thebains leur ottroyerent ce qu'ilz demandoyent : & me ſemble qu'il ne ſçauroit eſtre de plus honorables ny plus magnifiques funerailles que furent celles là, au moins à ceulx qui meſurent la dignité, la ſplen-

deur & magnificence, non aux ornemens d'yvoire ny de pourpre, comme fait Philiſtus, qui tant exalte & magnifie l'enterrement de Dionyſius le tyran de Syracuſe, qui fut l'iſſue de ſa tyrannie, comme la concluſion pompeuſe d'une grande tragedie. Et Alexandre le grand à la mort d'Epheſtion feit tondre non ſeulement les crins des chevaulx & des mulets, mais auſſi feit raſer les creneaux des murailles des villes, à fin qu'il ſemblaſt que les murailles meſmes portaſſent le dueil de ceſte mort, en prenant au lieu de leur forme premiere comme un habit de dueil, & une raſure portant indice de douleur & de regret. Mais toutes telles choſes ſont commandemens de ſeigneurs faits par force & par contrainte, leſquelz n'engendrent qu'envie contre la memoire de ceulx pour qui elles ſe font, & haine de ceulx qui ſont contraints malgré eulx à les faire, & ne portent point teſmoignage d'honneur ny de bienvueillance, ains plus toſt ſont monſtre d'une pompe, arrogance & vanité barbareſque, qui employe ſon authorité, & la ſuperfluité de ſes biens en choſes frivoles, & qui ne font aucunement à deſirer: là où un ſimple homme privé, mort en païs eſtranger, où il n'avoit ny femme, ny parents, ny enfans, eſtant à ſes funerailles convoyé, porté & couronné par tant de peuples & de villes, faiſans à l'envy l'un de l'autre, à qui plus honoreroit ſa

memoire, ſans que perſonne les en requiſt, & encore moins les y contraigniſt, à bon droit ſemble avoir attaint à la cyme de l'heur & de la vraye felicité humaine : car la mort des hommes heureux n'eſt point très griefve, comme diſoit Æſope, ains eſt très heureuſe, attendu qu'elle met en ſeureté les proſperitez & les beaux actes des gens de bien, laiſſant la fortune varier & ſe changer à ſon plaiſir. Et pourtant parla mieulx, à mon jugement, un Lacedæmonien, qui careſſant un bon vieillard Diagoras, lequel avoit luymeſme emporté autrefois le prix des jeux olympiques, & ſi avoit veu couronner, comme victorieux, ès dicts jeux ſes enfans, & les enfans de ſes enfans, tant de ſes filz que de ſes filles, luy dit : « Meurs toy mainte-» nant, Diagoras[1], car ja ne monteras tu pas au » ciel ». Mais les victoires de ces jeux olympiques & pythiques, qui les mettroit toutes enſemble, ne ſont pas à comparer à l'une ſeule de tant de batailles que Pelopidas a combatues & gaignées, ayant uſé la plus part de ſes jours en honneur &

[1] Cet événement eſt de la quatre-vingt-ſixieme olympiade, environ 433 ans avant J. C. Diagoras deſcendoit d'Hercule par Tlépolème qui régna à Rhodes, avant le ſiege de Troie, où il fut tué. Sa famille conſerva le trône environ ſix cens ans. Diagoras remporta un grand nombre de victoires dans les différens jeux de la Grèce. Ce fut pour lui que Pindare compoſa la ſeptieme de ſes Olympiques, que les Rhodiens firent écrire en lettres d'or dans le temple de Minerve à Linde, une des trois anciennes villes de l'île.

en dignité, & finablement les ayant achevez eſtant gouverneur de la Bœoce pour la treizieme fois, qui eſtoit l'honneur ſupreme de ſon païs, ayant occis parmy cela les tyrans, qui opprimoyent la liberté des Thebains, & eſtant mort en combatant vaillamment pour le recouvrement de celle des Theſſaliens.

LXIV. Mais ſi ſa mort fut deſplaiſante aux alliez de Thebes, elle leur fut encore plus profitable : car incontinent que les Thebains en eurent la nouvelle, ilz n'en dilayerent aucunement la vengeance, ains deſpeſcherent incontinent une armée de ſept mille hommes de pied, & de ſept cents chevaulx ſoubs la conduitte de Malcitas & de Diogiton, leſquels trouvans Alexandre batu, & ayant perdu la plus part de ſes forces, le contraignirent de rendre aux Theſſaliens les villes qu'il tenoit d'eulx, & de laiſſer les Magneſiens, Phthiotes & Achæiens en leur liberté, retirant & oſtant les garniſons qu'il avoit miſes ès fortes places, & quand & quand de promettre & jurer que de lors en avant il marcheroit ſoubs les Thebains, contre tel ennemy qu'ilz le voudroyent mener, ou contre qui ilz luy commanderoyent d'aller.

LXV. Et quant aux Thebains, ilz ſe contenterent de ces conditions là : mais je veulx davantage reciter la peine que les dieux tantoſt après

luy feirent payer pour la mort de Pelopidas, lequel comme nous avons touché cy deſſus, avoit premierement inſtruict Thebe ſa femme, qu'elle ne devoit point craindre l'apparence exterieure, ny la puiſſance de la tyrannie, encore qu'elle fuſt entre des ſatellites armez, & parmy des bannis, que le tyran entretenoit pour ſa garde : d'autre coſté elle craignant ſa deſloyaulté & haïſſant ſa cruaulté, conſpira ſa mort avec ſes freres, qui eſtoyent trois, Tiſiphonus, Pytholaus & Lycophron, & executa ſa conſpiration en ceſte maniere. Tout le demourant du palais où ſe tenoit le tyran eſtoit plein de gardes & de ſoudards, qui faiſoyent le guet toute la nuict auprès de ſa perſonne : mais la chambre où ilz avoyent accouſtumé de coucher, eſtoit au plus hault eſtage : à la porte de laquelle y avoit un chien attaché, qui faiſoit le guet & eſtoit terrible à tout le monde, ne cognoiſſant perſonne que eulx deux tous ſeuls, & un valet qui luy donnoit à manger. Quand donc elle voulut mettre la main à l'œuvre pour mettre à execution ſon deſſeing, elle teint tout un jour ſes freres enfermez dedans une chambre aſſez près de la leur, & puis la nuict venue s'en alla ſeule, comme elle avoit accouſtumé, en la chambre de Alexandre, qui dormoit desja, & bien toſt après en ſortit, commandant au valet qu'il emmenaſt le chien quelque part arriere de là, pource que

ſon mary vouloit repoſer à ſon aiſe & ſans bruit. Or montoit on en celle chambre par une eſchelle ſeulement, laquelle elle devalla : & de peur que ſes freres en montant ne feiſſent bruit, elle la couvrit & fourra de laine premier que de la devaller. Les ayant ainſi tirez à mont avec leurs eſpées, & mis devant la porte, elle rentra en la chambre la premiere, & oſta l'eſpée du tyran qui eſtoit attachée au deſſus de ſon chevet, qu'elle leur monſtra, ayant pris ce ſigne avec eulx, pour leur donner à entendre quand il ſeroit eſpris de ſommeil, & qu'il dormiroit.

LXVI. Les jeunes hommes ſe trouverent eſtonnez, & reſtiverent un petit quand ce vint au faict & au prendre, dont elle ſe courroucea aigrement à eulx, en les appellant hommes laſches, attendu que le cueur leur failloit ainſi au beſoing : & quand & quand leur jura en cholere, qu'elle meſme iroit eſveiller le tyran, & luy deſcouvriroit toute la conjuration : tellement que partie de honte, & partie de crainte, elle les contraignit d'entrer & approcher du lict tenant elle meſme la lampe pour leur eſclairer : & adonc l'un d'eux le prit par les pieds, qui les luy ſerra eſtroitement : l'autre luy renverſa la teſte en arriere en le tenant par les cheveux : & le troiſieme le tua à coups d'eſpée. Ainſi mourut il plus ſoudainement, à l'adventure, & plus promptement qu'il ne devoit ; mais au

demourant, pour la maniere dont il fut tué, ainſi comme ſes meſchancetez & malheuretez avoyent merité : car ce a eſté le premier tyran occis par la conſpiration de ſa propre femme : & auſſi pour les oultrages que lon feit à ſon corps après ſa mort : car les habitans de Pheres, après l'avoir bien trainné par toute la ville, & foullé aux pieds, le jetterent à la fin, & l'abandonnerent à manger aux chiens.

SOMMAIRE

DE LA VIE DE MARCELLUS.

Mœurs douces & guerrieres de Marcellus. II. *Sa bravoure. Ses premiers emplois. Vertu de ſon fils.* III. *Guerre des Gaulois.* IV. *Les conſuls Flaminius & Furius qui marchent contre eux, ſont rappellés.* V. *Attention des Romains aux cérémonies religieuſes.* VI. *Marcellus, ſubſtitué au conſul Flaminius, va attaquer les Gaulois.* VIII. *Il combat contre leur roi, & le tue.* X. *Le ſénat lui décerne l'honneur du triomphe.* XI. *Marcellus eſt le troiſieme qui préſente à Jupiter les dépouilles opimes, pour avoir tué le chef des ennemis.* XII. *Coupe d'or envoyée à Delphes.* XIII. *Annibal entre en Italie. Marcellus va en Sicile. Après la bataille de Cannes, Fabius & Marcellus deviennent les appuis de Rome.* XV. *Avantages remportés par Marcellus ſur Annibal.* XVIII. *Troiſieme conſulat de Marcellus. Fermeté du ſénat à l'égard des ſoldats qui avoient fui à la bataille de Cannes.* XIX. *Marcellus emporte d'aſſaut la ville des Léontins.*

XX. *Il met le ſiége devant Syracuſe.* XXI. *Génie d'Archiméde.* XXIII. *Effet de ſes machines.* XXVIII. *Divers avantages de Marcellus en Sicile. Il eſcalade une des tours de Syracuſe, & s'empare de la ville.* XXIX. *Mort d'Archimède. Regrets que Marcellus en témoigne.* XXX. *Sa clémence, ſon humanité.* XXXI. *Il pardonne à la ville d'Engyium.* XXXIII. *Il tranſporte à Rome les tableaux, les peintures, les ſtatues de Syracuſe.* XXXIV. *Effets de ces monumens de l'art ſur l'eſprit des Romains.* XXXV. *Marcellus reçoit les honneurs de l'ovation.* XXXVI. *Différens ſentimens de Sparte & de Rome ſur le mérite des victoires.* XXXVII. *Quatrieme conſulat de Marcellus. Accuſation intentée contre lui par les habitans de Syracuſe. Sa généroſité à leur égard.* XXXIX. *Il va attaquer Annibal.* XL. *Il a des avantages.* XLII. *Il reçoit un échec près de Canuſium.* XLIII. *Il anime ſes troupes.* XLIV. *Il bat Annibal.* XLVI. *Nouvelle accuſation contre Marcellus. Il ſe juſtifie.* XLVI. *Son cinquieme conſulat.* XLVII. *Il ſe remet en marche contre Annibal.* XLIX. *Il donne dans une embuſcade, où il eſt tué.* L. *Honneurs que lui rend Annibal.* LI. *Monumens publics conſtruits & dédiés par Marcellus. Sa poſtérité juſqu'à Mar-*

cellus, fils d'Octavie, ſœur d'Auguſte. La mémoire du jeune Marcellus honorée par Octavie.

Depuis l'an de Rome 496 juſqu'à l'an 546, 208 ans avant Jeſus-Chriſt.

Comparaiſon de Marcellus avec Pélopidas.

MARCELLUS.

MARCUS Claudius, celuy qui fut cinq fois conſul à Rome, eſtoit filz d'un autre Marcus, à ce que lon dit : mais il fut le premier de ſa maiſon ſurnommé Marcellus, qui vault autant à dire, comme martial & belliqueux, ainſi comme eſcrit Poſidonius, pource qu'il eſtoit addroit aux armes, experimenté au faict de la guerre, fort & diſpos de ſa perſonne, prompt à la main, & aimant de ſa nature à combatre : mais il ne monſtroit ceſte aſpreté & ardeur de combatre, qu'à la guerre contre l'ennemy ſeulement : car au demourant ſes meurs eſtoyent fort doulces & fort attrempées. Il aima les diſciplines & lettres grecques juſques à honorer & eſtimer ſeulement ceux qui en ſçavoyent : car au reſte les affaires l'engarderent d'y pouvoir vaquer, & de s'y exerciter autant comme il euſt bien deſiré : pource que s'il y eut onques hommes auſquelz dieu, ainſi que dit Homere, [1] feiſt

> Uſer en guerre & en ſanglans eſtours
> Leurs jeunes ans juſques à leurs vieux jours,

ce furent les nobles & les principaulx hommes

[1] Au quatorzieme livre de l'Iliade, v, 86.

Romains de ce ſiecle là, qui en leur jeuneſſe eurent à combatre contre les Carthaginois en la Sicile, en leur fleur d'aage contre les Gaulois, pour empeſcher qu'ilz n'occupaſſent toute l'Italie, & en leur vieilleſſe contre Hannibal & contre les Carthaginois, encore une autre fois : car ilz ne jouirent point du privilege de l'aage [1], qui les diſpenſoit d'aller à la guerre, comme les autres communs citoyens, pour leur vieilleſſe : ains furent contrains, tant pour leur nobleſſe, que pour leur experience & vaillance, d'accepter les charges & conduittes des armées que le ſenat & le peuple leur commeirent.

II. Or quant à Marcellus, il n'y avoit ſorte de combat à laquelle il reculaſt, ny à laquelle il fuſt peu exercité : mais encore eſtoit il plus aſſeuré au combat d'homme à homme en camp clos, qu'il n'eſtoit en nulle autre : au moyen dequoy il ne refuſa jamais ennemy qui le desfiaſt, ains occit ſur le champ tous ceulx qui le provoquerent. En la Sicile il ſauva la vie à ſon frere Otacilius qui en une rencontre avoit eſté porté par terre : car il le couvrit de ſon eſcu, & tua ceulx qui luy couroyent ſus pour l'achever d'occire : à raiſon deſquelles proueſſes, eſtant encore jeune, il eut des capitaines, ſoubs leſquelz il alloit à la guerre, pluſieurs couronnes, & au-

[1] Voyez les Obſervations.

tres prix d'honneur qui ſe donnent aux vaillans hommes. Et comme il continuaſt à monſtrer ſa valeur tousjours de plus en plus, le peuple l'eleut ædile du nombre de ceulx qui ſont les plus dignes & plus honorables[1] : & les presbtres le creerent augur, qui eſt à Rome une ſorte de presbtriſe, à laquelle la loy donne l'authorité d'obſerver & conſiderer le vol des oiſeaux pour en deviner & prognoſtiquer les choſes à advenir. Mais en l'année de ceſte ſiene ædilité, il fut contraint d'appeller en juſtice & accuſer malgré luy, un ſien compagnon en ceſt office nommé Capitolinus : lequel eſtant homme temeraire, diſſolu & deſordonné en ſa vie, devint amoureux du filz de Marcellus qui avoit nom comme ſon pere, & le pria de ſon deshonneur ſur le poinct qu'il eſtoit en la fleur de ſon adoleſcence, non moins regardé, priſé & eſtimé de tout le monde pour eſtre honeſte & bien appris, que pour eſtre beau filz. Or pour la premiere fois il rejetta à par ſoy les prieres & pourſuittes de ce Capitolinus ſans en parler à perſonne : mais quand il veit qu'il y retournoit encore une autre fois, il le dit & declara à ſon pere, lequel en eſtant griefvement

[1] C'eſt-à-dire, édiles curules. Il y avoit originairement à Rome deux édiles choiſis parmi le peuple. On en nomma deux autres pris dans l'ordre du ſénat, l'an de Rome 388, la même année qui vit Lucius Sextius Lateranus premier conſul pris dans la claſſe du peuple.

indigné, comme le cas le meritoit, l'en defera & accuſa devant le ſenat. Capitolinus du commencement allegua pluſieurs exceptions & ſubterfuges pour ne point comparoir, & à la fin en appella devant les tribuns du peuple, leſquelz declarerent qu'ilz ne recevoyent point ſon appel, & ne vouloyent point prendre cognoiſſance du faict. Ainſi eſtant à la fin contraint de reſpondre devant le ſenat, il nia le faict tout à plat, pource qu'il n'y avoit point de teſmoings qui euſſent ouy les paroles: à l'occaſion dequoy le ſenat fut d'advis de faire venir en perſonne le jeune garſon: lequel s'eſtant repreſenté devant le ſenat ſe prit à rougir & à plorer tout enſemble. Le ſenat voyant ën luy une vergongne meſlée avec des larmes, & un deſpit qui ne ſe pouvoit appaiſer, ſans plus oultre chercher d'autre preuve, teint le cas pour tout adveré, & condamna ſur le champ Capitolinus en une ſomme d'argent pour l'amende: des deniers de laquelle Marcellus feit faire des vaſes d'argent, pour ſervir aux ſacrifices, leſquelz il dedia & conſacra au ſervice des dieux.

III. Or eſtant la premiere guerre que les Romains eurent contre les Carthaginois achevée au bout de vingt & deux ans qu'elle avoit duré, incontinent après leur recommencea de nouveau une autre guerre contre les Gaulois: car les Inſubriens, peuple venu de la Gaule & habitant

au

au pied des monts des Alpes du coſté d'Italie, combien qu'ilz fuſſent forts & puiſſans d'eulx meſmes, appelloyent neantmoins encore à leur aide les autres Gaulois qui habitoyent delà les monts, & en faiſoyent venir de groſſes armées de ceulx meſmement qui ont accouſtumé d'aller à la ſoude de qui plus leur donne, que lon appelle Geſſates [1]. Si me ſemble que ce fut choſe merveilleuſe, & de grand heur pour les Romains, que ceſte guerre gauloiſe ne vint poinr à ſe rompre du temps que celle des Carthaginois duroit encore, & que les gaulois, comme ſi par maniere de dire, ilz euſſenr juré de combatre à leur tour contre celuy des deux peuples, qui demoureroit vainqueur, attendirent loyaulment & de bonne foy, ſans ſe bouger, juſques à ce qu'ilz euſſent achevé, pendant que les Romains & les Carthaginois ſe batoyent enſemble, & puis s'allerent attacher aux vainqueurs, quand ilz n'eurent plus à faire à d'autres. Ce neantmoins l'aſſiette de leur païs faiſoit grand effroy aux Romains pour eſtre de ſi près leurs voyſins, pour ce qu'ilz avoyent la guerre à leurs portes, à propos parler : auſſi faiſoit l'anciene reputation des Gaulois, que les Romains ont ce ſemble plus

[1] Polybe les appelle Gæſates, du mot *Gæſa* qui ſignifie, dit-il, *ſolde*. D'autres veulent que ce ſoit le nom de leurs armes. Ils habitoient les Alpes près du Rhône.

redoubté & plus craint, qu'autre nation quelconque, pource que ce furent eulx qui anciennement prirent la ville de Rome [1], depuis laquelle prise il fut fait une ordonnance, que de lors en avant les presbtres & gens de religion seroyent dispensez & exempts d'aller à la guerre, excepté quand les Gaulois s'esleveroyent. Les preparatifs aussi qu'ilz feirent alors pour ceste guerre, tesmoignerent assez la crainte qu'ilz en eurent : car on tient que jamais au paravant ny onques depuis, il n'y eut tant de milliers de Romains naturelz en armes tout à un coup, qu'il y eut ceste fois là. Davantage la nouvelle cruaulté dont ilz useren t en leurs sacrifices en fait foy aussi : car au paravant ilz n'avoyent jamais accoustumé d'y faire rien qui fust estrange, ny qui teinst du barbare, ains avoyent les opinions fort doulces & humaines quant aux ceremonies de la religion, & conformes à celles des Grecs touchant le service des dieux : mais lors ilz furent contraints d'obeïr à quelques oracles & propheties ancienes, qu'ilz trouverent escriptes ès livres de la Sibylle, & enterrerent tous vifz dedans le marché aux bœufs deux Grecs, un homme & une femme, & semblablement aussi deux Gaulois : ausquelz jusques aujourd'huy ilz font encore au mois de novembre quelques secrets anniver-

[1] L'an de Rome 364.

faires qu'il n'eſt pas loiſible de voir à tout le monde.

IV. Or ès premieres rencontres de ceſte guerre, il y eut de grandes victoires & de grandes pertes auſſi pour les Romains, mais pour cela n'en fut point la guerre aſſopie, ny reduitte à une fin aſſeurée. Et l'année que Flaminius & Furius furent conſuls [1], & deſpeſchez avec groſſes & puiſſantes armées pour aller faire la guerre aux Inſubriens, qui ſont les Milannois, il vint nouvelles à Rome que lon avoit veu une riviere de la Romagne [2] toute rouge de ſang, & que lon avoit auſſi veu tout à un coup en la ville de Rimini [3] trois Lunes : joint que les presbtres & devins qui avoyent obſervé & conſideré les preſages des oiſeaux au jour que ces deux avoyent eſté eleus conſuls, affermoyent qu'il y avoit eu erreur [4] en leur creation, & qu'ilz avoyent eſté indeuëment eleus contre les ſignes & prognoſtiques des oiſeaux. Parquoy le ſenat leur eſcrivit incontinent au camp, & les rappella à fin qu'ilz ſe vinſent eulx meſmes depoſer du conſulat, avant qu'ilz attentaſſent de faire aucune choſe comme

[1] L'an de Rome 531.

[2] Ce canton eſt au nord-eſt de Rome ſur la côte de la mer Adriatique. On l'appelloit en latin : *Ager picenus*.

[3] Ville du même canton ; dans le grec, Arimin.

[4] Vice.

conſuls à l'encontre des ennemis. Le conſul Flaminius receut bien les lettres à temps, mais pource qu'il eſtoit ſur le poinct de donner une bataille, il ne les voulut point ouvrir qu'il n'euſt premierement desfait les ennemis, & couru leur païs, comme il feit : mais auſſi quand il retourna à Rome, encore que ce fuſt avec quantité grande de butin, le peuple ne voulut point aller au devant de luy, pource qu'il n'avoit pas promptement obeï aux lettres qu'on luy avoit eſcriptes, ny ne s'en eſtoit incontinent retourné, ainſi qu'on luy avoit mandé, ains en avoit fait audacieuſement à ſa fantaſie ſans point s'en ſoucier, de maniere qu'il s'en fallut bien peu que lon ne luy refuſaſt totalement l'honneur du triumphe : car tout auſſi toſt que ſon triumphe fut achevé, on le contraignit de renoncer ſon conſulat, & le rendit on homme privé avec ſon compagnon : tant les Romains eſtoyent en cela religieux, qu'ilz vouloyent que toutes choſes ſe referaſſent à la grace & au bon plaiſir des dieux, ne permettant point que lon meſpriſaſt les obſervations & predictions des devins, ny les us & couſtumes ancienes, quelque felicité & proſperité [1] qui en deuſt advenir : pource qu'ilz eſtimoyent eſtre plus expedient pour le bien de leur choſe publique, que leurs officiers & magiſtrats euſſent en reverence les cerimonies

[1] Le grec porte : qu'on pût alléguer pour excuſe.

du ſervice des dieux, que qu'ilz vainquiſſent en bataille leurs ennemis.

V. Et pourtant Tiberius Sempronius, perſonnage qui fut autant honoré & eſtimé des Romains, tant pour ſa bonté que pour ſa proueſſe, que nul autre de ſon temps, eſtant une année conſul [1] en nomma & declara deux autres pour l'eſtre l'année enſuyvant, Scipion Naſica & Caius Martius: leſquelz en ayans pris poſſeſſion, & eſtans ja allez ès provinces qui leur eſtoyent eſcheutes par le ſort, Sempronius par cas d'adventure prit en main quelques petits livres, où eſtoyent ſommairement eſcrites les regles appartenantes aux cerimonies des ſacrifices publiques, & en les liſant y trouva une obſervance dont il n'avoit jamais ouy parler. L'obſervance eſtoit, que quand un magiſtrat s'eſtoit aſſis hors de la ville en quelque tente ou maiſon loée, pour y contempler & obſerver les preſages des oiſeaux, & que par quelque occaſion ſurvenante il eſtoit contraint de ſoy retirer dedans la ville, avant que les oiſeaux euſſent donné aucuns ſignes certains, il falloit à la ſeconde fois quand il retournoit pour achever ſes obſervations, qu'il laiſſaſt la tente ou maiſon premierement loée, & qu'il en priſt une autre pour recommencer de nouveau à y faire ſes contemplations. Tiberius n'ayant pas ſceu cela, s'eſ-

[1] Tiberius Sempronius Gracchus fut conſul l'an de Rome 591.

toit par deux fois ſervi d'une meſme maiſon, & avoit là deſſus nommé & declaré ces deux conſuls ſucceſſeurs : mais depuis ayant cogneu ſa faulre, il la feit enrendre au ſenat, lequel ne voulut point mettre à nonchaloir une ſi legere omiſſion, ains en eſcrivit aux nouveaux conſuls, leſquelz incontinent quitrerent leurs provinces & s'en retournetent à Rome promptement, où ilz ſe depoſerent de leurs eſtats. Cela fut quelque remps depuis : mais environ ce meſme temps duquel nous eſcrivons preſentement, il y eut deux presbtres de bien nobles maiſons, & bien notables perſonnages [1], l'un nommé Cornelius, & l'aurre Cerhegus, qui tous deux furent privez de leur presbrriſe, pour avoir failly à bailler les enrrailles de l'hoſtie immolée par ordre, ainſi qu'ilz devoyent. Et Quintus Sulpitius, pource qu'en ſacrifiant, le chapeau ſacerdotal, que porrent ceulx que lon appelle Flamines, luy tumba de deſſus la teſte, fur depoſé de ſa prelature. Et comme Minutius dictateur euſt nommé pour maiſtre de la chevalerie Caius Flaminius, il en fut deſtitué, & mis un aurre en ſa place [2], pour autanr qu'en l'inſtant que le dictateur le nomma,

[1] Ainſi Amyot en compte trois. Le grec n'en nomme que deux, Cornelius Cethegus, & Quintus Sulpicius.

[2] Le grec porte : ils les deſtituerent tous deux, & nommerent d'autres à leur place. Valere Maxime met ce fait ſur le compte de Fabius Maximus.

on ouit le bruit d'une ſouris. Et combien qu'ilz fuſſent ainſi ſoigneux de garder eſtroittement une ſi exquiſe diligence, meſmement en choſes ſi legeres, ce n'eſtoit point pource qu'il y euſt de la ſuperſtition meſlée parmy, ains eſtoit à fin que lon ne tranſgreſſaſt aucun poinct de toutes les ancienes inſtitutions & cerimonies de leur païs.

VI. Mais pour retourner à noſtre hiſtoire, quand Flaminius ſe fut luy meſme depoſé de ſon conſulat, Marcellus fut ſubſtitué en ſon lieu par ceulx que lon appelle entre-roys [1]: & entré qu'il en fut en poſſeſſion, il eleut [2] pour ſon compagnon Cneus Cornelius, là où lon dit que les Gaulois inclinans à vouloir faire appointement, & le ſenat romain meſme eſtant bien content d'entendre à la paix, Marcellus irrita le peuple, & le diſpoſa à vouloir plus toſt la guerre. Ce nonobſtant la paix fut bien faitte pour lors, mais incontinent après les Gaulois Geſſates renouvellerent la guerre : car ilz paſſerent les monts des Alpes en nombre de bien trente mille combatans, & ſe vindrent joindre aux Inſubriens, qui eſtoyent pluſieurs fois autant : au moyen dequoy le cueur leur eſtant creu, ilz allerent incontinent

[1] C'étoient les magiſtrats qui gouvernoient dans l'interregne, ſous les rois. Ils conſerverent ce nom ſous la république.

[2] Grec, on lui donna.

mettre le ſiege devant la ville d'Acerres [1], qui eſt aſſiſe ſur la riviere du Po [2], durant lequel ſiege leur roy Briomatus prenant dix mille Geſſates, alla courir & piller le plat païs d'alentour du Po.

VII. Ce qu'entendant Marcellus laiſſa ſon compagnon avec tous les gens de pied armez, & le tiers de la chevalerie, au camp près d'Acerres, & luy avec le reſte des gens de cheval, & ſix cents hommes de pied des plus legerement armez, ſe meit en chemin pour aller trouver les ennemis, ſans repoſer ne jour ne nuict, juſques à ce qu'il eut attainct ces dix mille Geſſates auprès d'un bourg de la Gaule de deçà les monts, qui ſe nomme Claſtidion, qui de nagueres eſtoit en l'obeïſſance des Romains. Si n'euſt pas loiſir de repoſer ny refaire un peu ſes gens, pource que les Barbares ſceurent incontinent ſa venue, & le teindrent pour ja tout deſconfit, à cauſe qu'il avoit bien peu de gens de pied : & quant à ſa chevalerie, les Gaulois ne la mettoyent en aucun compte, car oultre qu'ilz ſont fort bons hommes d'armes, & qu'ilz valent plus en cela qu'en nulle autre ſorte de combat, encore paſ-

[1] S'approcherent d'Acerres, qui étoit aſſiégée par les Romains. Le nom grec du roi eſt Britomartus; Suppl. de T. Liv. l. 20, Viridomarus.

[2] Le grec dit ſeulement au-delà du Pò. Polybe la place entre le Pò & les Alpes. Cluvier conjecture qu'elle étoit à ſept mille du Pò; près de l'Adda, dit Cellarius, d'après la table Théodoſienne.

ſoyent ilz de beaucoup lors en nombre ceulx de Marcellus : & pource marcherent incontinent droit à luy d'une grande fureur & avec terribles menaces, comme ſi d'arrivée ilz euſſent deu foudroyer tout. Leur roy marchoit le premier devant toutes ſes trouppes.

VIII. Et Marcellus craignant qu'ilz ne l'enveloppaſſent & ne l'environnaſſent par derriere, pource qu'il eſtoit en ſi petit nombre, eſtendit le plus qu'il peut les ailes de ſa gendarmerie, pour embraſſer plus de païs, de maniere que les deux poinctes venoyent à eſtre fort greſles, juſques à ce qu'il fut bien près des ennemis. Et comme ja il eſtoit preſt à ſe mettre au galop pour aller chocquer, il advint que ſon cheval effroyé du bruit & de la braverie des ennemis, ſe tourna, & emporta Marcellus en arriere en deſpit qu'il en euſt : mais luy craignant que les Romains ne priſſent ſuperſtitieuſement cela à mauvais preſage, & n'en entraſſent en quelque frayeur, qui leur troublaſt l'entendement, tirant la bride à main gauche, luy feit ſoudainement retourner la teſte devers l'ennemy, & en meſme inſtant adora le ſoleil, comme ſi ce n'euſt pas eſté par accident qu'il euſt tournoyé, ains expreſſement pour ceſt effet, à cauſe que les Romains ont accouſtumé de faire ainſi un tour, quand ilz ſaluent & adorent les dieux : & ſur le poinct

que la meſlée commencea, il feit vœu à Jupiter Feretrien de luy offrir les plus belles armes que les ennemis euſſent, s'il demouroit vaincueur. Et à l'heure meſme le roy des Gaulois l'ayant apperceu, ſe doubta bien à voir les marques & enſeignes qu'il avoit, que ce devoit eſtre le chef des ennemis : ſi lancea ſon cheval bien loing devant ſa trouppe droit à luy, en luy criant un cry de defiance, que c'eſtoit à luy qu'il en vouloit, & branlant une groſſe javeline de barde qu'il portoit en la main. C'eſtoit le plus bel homme & le plus grand de tous les Gaulois, & ſi avoit ſon harnois tout doré & argenté, & tant enrichy de toutes ſortes d'ouvrages & de couleurs, qu'il en reluiſoit comme l'eſclair : parquoy Marcellus ayant jetté ſa veuë ſur toute la bataille des ennemis, & n'y ayant point apperceu de plus belles armes que celles de ce roy, jugea incontinent que c'eſtoit donques celuy, contre lequel il avoit fait ſa priere & ſon vœu à Jupiter. Si picqua droit à luy, & luy donna un tel coup de javeline, aidant la force & la roideur de la courſe du cheval, qu'il luy faulſa ſa cuirace, & le porta par terre, non encore mort pourtant, mais il redoubla ſoudain deux ou trois coups, dont il l'acheva de tuer, puis ſe jetta auſſi toſt à bas de ſon cheval, & en touchant les armes du mort, leva les yeux au ciel en diſant : « O Jupiter Fe-

» retrien, qui regardes du ciel & diriges les » haults faicts d'armes & les proueſſes des capi- » taines, je t'appelle à teſmoing, comme je ſuis » le troiſieme capitaine Romain, qui eſtant chef » d'armée ay desfait & occis de ma propre main » le roy & chef de l'armée des ennemis, & te » promets offrir & dedier les plus belles & plus » riches deſpouilles des ennemis, pourveu[1] qu'il » te plaiſe nous donner pareille fortune au de- » mourant de ceſte guerre ».

IX. Cela fait & dit, les hommes d'armes Romains commencerent à ſe meſler parmy les Gaulois gens de cheval & gens de pied peſle meſle : car ilz n'eſtoyent point ſeparez à part les uns des autres, & feirent enſorte qu'ilz y gaignerent une victoire ſinguliere, pour la façon qui en fut eſtrange & merveilleuſe, pource qu'il ne fut jamais veu ny au paravant ny depuis, que ſi peu de gens de cheval desfeiſſent ſi grand nombre d'hommes d'armes & de gens de pied meſlez enſemble : & après en avoir occis la plus grande partie, & avoir gaigné leurs deſpouilles & leur entiere deſtrouſſe, il s'en retourna devers ſon compagnon, qu'il trouva faiſant la guerre aux Gaulois aſſez malheureuſement, devant la plus grande ville & la plus peuplée qu'ilz euſſent, que lon nomme Milan, & que les Gaulois de deça

[1] Grec, toi daigne nous donner, &c.

les monts tiennent pour leur cité metropolitaine, c'eſt à dire, capitale & dont toutes les autres ont eſté derivées & fondées : à l'occaſion dequoy, ilz faiſoyent tout le devoir à eulx poſſible pour la defendre, & tenoyent le conſul Cornelius autant aſſiegé, comme luy eulx. Mais ſi toſt que Marcellus fut de retour, les Geſſates qui entendirent comme leur roy Briomatus avoit eſté tué en bataille, s'en retournerent en leur païs, & la ville de Milan fut priſe : après laquelle toutes les autres ſe rendirent ſans ſe faire batre, & les Gaulois ſe ſoubmirent entierement eulx & leurs biens à la diſcretion des Romains, qui leur ottroyerent la paix ſoubs equitables & raiſonnables conditions.

X. Pour leſquelles conqueſtes, le ſenat decerna l'honneur du triumphe à Marcellus ſeul, & fut ce triumphe en richeſſe, en multitude de deſpouilles, en nombre de beaux & grands hommes priſonniers, & en toute autre ſumptuoſité & magnificence auſſi admirable & auſſi digne de voir, que autre qui euſt onques eſté : mais ce qui y fut le plus aggreable à regarder pour la nouveauté, fut Marcellus portant luymeſme à Jupiter ſur ſes eſpaules la deſpouille entiere du roy barbare, qu'il avoit occis : car il avoit fait coupper un cheſneau [1] de montagne hault & droit, qu'il accouſtra

[1] Un jeune chêne. Les ſavans ſont partagés ſur la vraie leçon du texte.

en forme de trophée, en attachant & pendant à l'entour par ordre toutes les pieces du harnois qu'il avoit conquis : puis quand toute la monſtre de ſon triumphe fut acheminée, luy meſme chargea le cheſneau ſur ſes eſpaules, & monta deſſus ſon chariot triumphal, & alla ainſi par toute la ville portant ce trophée en triumphe, qui fut la plus belle repreſentation, & le plus honorable ſpectacle, qui comparuſt en toute celle monſtre. Son armée ſuyvoit après le chariot chantant des hymnes & chants de victoire à la louange des dieux & de leur capitaine : puis quand il eut traverſé toute la ville juſques au temple de Jupiter ſurnommé Feretrien, il y planta & dedia ſon trophée.

XI. C'eſt le troiſieme & le dernier des capitaines Romains juſques à noſtre aage, à qui ceſt honneur ſoit eſcheut. Car le premier qui ait ainſi fait offrande à Jupiter des armes du chef des ennemis, fut le roy Romulus qui gaigna celles d'Acron le roy des Cæniniens : le ſecond fut Cornelius Coſſus [1], qui desfeit Tolumnius capitaine general des Thoſcans : & le troiſieme, Marcellus, qui occit de ſa propre main Briomatus roy des

[1] L'an de Rome 317. Il n'étoit alors que tribun des ſoldats ſous le dictateur Æmylius Mamercus, ſelon les anciens hiſtoriens que Tite-Live a ſuivis dans ſon récit. Mais il obſerve lui-même que l'inſcription annonçoit que Coſſus étoit conſul, & qu'en effet le nom de dépouilles opimes étoit uniquement conſacré à celles qui étoient enlevées à un général tué de la main d'un général.

Gaulois, & depuis luy n'eſt advenu ceſt heur à nul autre. Le dieu auquel ſe conſacre & ſe dedie ceſte ſorte de deſpouilles s'appelle Jupiter Feretrien, ainſi ſurnommé, comme eſcrivent aucuns, pource qu'on luy porte ce trophée, ſuyvant la derivation de ceſte parole grecque, FERIN, qui ſignifie porter, pource qu'en ces premiers temps là il y avoit encore beaucoup de dictions grecques meſlées parmy le langage latin. Les autres veulent dire, que c'eſt un des ſurnoms de Jupiter, qui ſignifie autant comme foudroyant, pource que FERIRE en langage latin, ſignifie frapper: & y en a qui diſent, que c'eſt proprement blecer à coup de main en la guerre, car encore aujourd'huy les Romains quand ilz chargent leurs ennemis en bataille, ou qu'ilz les pourſuyvent fuyans, ilz crient l'un à l'autre pour s'entredonner courage, FERI FERI, qui vault autant à dire comme, tue tue: & les deſpouilles que lon oſte aux ennemis, s'appellent generalement SPOLIA: mais celles que les capitaines [1] oſtent aux capitaines des ennemis après les avoir occis, s'appellent particulierement SPOLIA OPIMA. Toutefois il y en a qui diſent, que le roy Numa Pompilius en ſes commentaires, fait mention de deſpouilles opimes, premieres, ſecondes & tierces, commandant que les premieres gaignées ſoyent conſacrées à Jupiter Feretrien, les

[1] Voyez la note précédente.

ſecondes à Mars, & les tierces à Quirinus : & que celuy qui auroit gaigné les premieres euſt pour ſa recompenſe trois cents aſſes[1], le ſecond, deux cents, & le troiſieme, cent : mais neantmoins la commune opinion & la plus receuë eſt, que les deſpouilles opimes, ſont les premieres gaignées, là où il y a bataille rengée, & que c'eſt le chef de l'armée qui les oſte au chef des ennemis après l'avoir occis de ſa propre main : mais à tant avons nous ſuffiſamment parlé de ce propos.

XII. Au demourant, les Romains furent ſi joyeux de ceſte victoire, & de l'iſſue de ceſte guerre, qu'ilz feirent forger du butin que l'on y avoit gaigné une couppe d'or maſſif, du poids de cent marcs[2], qu'ilz envoyerent en offrande au temple d'Apollo Pythien en la ville de Delphes, pour luy en rendre graces, & feirent auſſi liberalement part des deſpouilles à leurs alliez, juſques à en envoyer grande quantité à Hieron roy de Syracuſe qui eſtoit leur amy & confederé.

XIII. Quelque temps après eſtant Hannibal entré en Italie, Marcellus fut envoyé avec une armée de mer en la Sicile : & depuis eſtant advenue la deſconfiture de Cannes, en laquelle il

[1] Ce ſont environ trente eſcus. *Amyot.* Les cent aſſes valoient 52 livres de notre monnoie ; les trois cents, 156 livres.

[2] Dans le grec, du poids de cent livres. Cette coupe d'or au ſeul poids valoit 94,500 livres de notre monnoie.

mourut tant de milliers de Romains, & s'en ſauva bien peu de viſteſſe, qui s'enfouirent en la ville de Cannuſium, on s'attendoit bien que Hannibal ayant desfait la fleur de la force des Romains, ne faudroit pas de tirer droit à Rome. Marcellus envoya premierement de deſſus ſes vaiſſeaux mille cinq cents hommes pour aider à garder la ville: & depuis ayant receu un mandement du ſenat, s'en vint à Cannuſium, là où il prit ceulx qui s'eſtoyent illec ſauvez & ralliez après la bataille perdue, & les tira hors des places en la campagne pour la defendre. Or avoyent lors eſté les meilleurs capitaines qu'euſſent les Romains pour la plus part tuez en diverſes batailles, & de ceulx qui leur eſtoyent demourez, Fabius Maximus eſtoit celuy que lon tenoit pour le plus homme de bien, & le plus ſage: mais encore ſe plaignoit on qu'il n'eſtoit pas homme d'execution, & qu'il avoit faulte de hardieſſe, pource qu'il peſoit trop toutes choſes pour ne rien perdre, [illegible] mettre rien en hazard: & diſoit on qu'il [illegible] bon capitaine pour defendre, mais [illegible] affaire. Moyen dequoy on eut [illegible] jugea lon, qu'il fut [illegible] vivacité active [illegible] geſſe de [illegible] on quelque [illegible] ou [illegible]

conſul, chaſcun à ſon tour, la part où eſtoyent les affaires: & ſuyvant ce propos Poſidonius eſcrit, que les Romains appelloyent alors Fabius Maximus leur bouclier, & Marcellus leur eſpée. Et Hannibal meſme diſoit qu'il craignoit Fabius Maximus comme ſon gouverneur, & Marcellus comme ſon adverſaire, pource que l'un le gardoit de mal faire aux autres, & l'autre luy en faiſoit à luymeſme.

XIV. Tout premierement donques après ceſte grande victoire de Cannes, les gens de Hannibal eſtans devenuz ſi audacieux, & ſi desbauchez & diſſolus, que ſans plus craindre rien ilz tenoyent les champs, & s'eſcartoyent bien loing de leur camp, Marcellus courant ſus à ceulx qui s'eſloignoyent ainſi, les mettoit tous en pieces, & alloit de tant plus diminuant tousjours les forces de ſon ennemy. Et puis il ſecourut les villes de Naples & de Nole, là où il confirma les Napolitains, qui eſtoyent d'eulx meſmes bien affectionnez aux Romains, en la bonne devotion qu'ilz avoyent: & entrant dedans Nole, il y trouva une ſedition entre le ſenat & le peuple, pource que le ſenat ne pouvoit venir à bout de la commune, qui à toute force vouloit tenir le party de Hannibal, à cauſe qu'il y avoit en la ville un gentilhomme nommé Bandius, très noble entre les ſiens, & fort vaillant homme de ſa perſonne, lequel ayant

très bien fait ſon devoir en la bataille de Cannes, après avoir occis pluſieurs Carthaginois, fut à la fin luymeſme abbatu par terre, & trouvé entre les morts tout detaillé de coups : à raiſon dequoy Hannibal eſtimant grandement ſa proueſſe, non ſeulement le laiſſa aller ſans payer rençon, mais davantage luy donna de beaux preſents, & le feit ſon hoſte & ſon amy. Parquoy Bandius eſtant de retour en ſa maiſon, pour luy rendre la pareille, ne faillit pas à eſtre l'un de ceulx qui plus affectueuſement favoriſoyent aux affaires de Hannibal, & qui plus enhortoit le peuple de Nole à ſe tourner de ſon coſté : toutefois Marcellus eſtima que ce ſeroit peché contre les dieux, de faire mourir un perſonnage qui auroit donné ſi notable preuve de ſa vaillance, & qui auroit couru la fortune des Romains en leurs plus grands affaires & leurs plus grands dangers : avec ce qu'il eſtoit de doulce & humaine nature, encore avoit il une grace de ſçavoir attraire & gaigner les cueurs des perſonnes par courtoiſie. Au moyen dequoy, l'eſtant ceſtuy Bandius un jour allé voir & ſaluer, Marcellus luy demanda qui il eſtoit, combien que de long temps il le cogneuſt aſſez, pour ſeulement avoir occaſion d'entrer en propos avec luy. L'autre luy reſpondit, qu'il eſtoit Lucius Bandius. Et adonc Marcellus, monſtrant d'en eſtre tout esjouy & esbahy : « Com-» ment, dit il, & es tu donc celuy Bandius duquel

» on parle tant à Rome, & que lon dit qu'il feit ſi » bien ſon devoir en la journée de Cannes, & qu'il » n'abandonna jamais le conſul Paulus Æmylius, » ains receut ſur ſon propre corps pluſieurs coups » qui eſtoyent addreſſez à luy » ? Bandius reſpondit, que c'eſtoit luy voirement : & luy monſtra ſur ſa perſonne pluſieurs cicatrices des coups qu'il y avoit receuz. Et Marcellus luy repliqua : « Dea, veu que tu avois de ſi evidentes & ſi » notables marques de la bonne voulunté & ami- » tié que tu nous portes, comment ne t'en venois » tu incontinent vers nous ? penſes tu que nous » ſoyons ſi laſches & ſi ingrats, que nous ne vueil- » lions dignement remunerer la vertu de noz » amis, laquelle eſt honorée meſme des enne- » mis » ? Après luy avoir uſé de ces gracieuſes paroles, & l'avoir embraſſé & careſſé, il luy feit preſent d'un bon cheval de ſervice pour la guerre, & luy donna[1] cinq cents dragmes d'argent : & depuis ce jour là, jamais ce Bandius n'abandonna les coſtez de Marcellus, ains luy feit tousjours par tout très loyale & fidele compagnie, ſe monſtrant très aſpre à rechercher, deſcouvrir & accuſer ceulx qui en ſa ville tenoyent party contraire, leſquelz eſtoyent en grand nombre, & avoyent conſpiré entre eulx, que le premier jour que les

[1] Cinquante eſcus. *Amyot.* Maintenant 389 livres de notre monnoie.

Romains ſortiroyent aux champs pour aller faire quelque courſe ſur les ennemis, ilz leur clorroyent la porte à la cueuë, & ſaccageroyent tout leur bagage.

XV. Quoy entendu Marcellus ordonna ſes gens en bataille au dedans de la ville près des portes, & à leur cueuë rengea auſſi les ſommiers qui portoyent leur bagage : & au demourant à ſon de trompe feit faire defenſe ſur peine de la vie à ceux de la ville, que nul ne fuſt ſi ozé ne ſi hardy que d'approcher des murailles. Cela fut cauſe que Hannibal s'en tira près, quand il veit qu'il ne comparoiſſoit perſonne deſſus les murailles en armes, & s'approcha en aſſez mauvais ordre, pource qu'il cuida qu'il ſe fuſt emeu quelque mutinerie au dedans entre le peuple & la nobleſſe : mais ce pendant Marcellus feit ouvrir la porte, près de laquelle il eſtoit, & ſortant ſoudain avec les meilleurs hommes d'armes qu'il euſt, l'alla chercher de front : & incontinent après ſortirent auſſi les gens de pied par une autre porte, courans droit à luy avec grands cris & grand bruit : pour auſquelz faire teſte, Hannibal fut contraint de departir ſa troupe en deux : mais ainſi qu'il les departoit, fut ſoudainement ouverte une troiſieme porte, par laquelle ſortit le demourant des Romains, qui s'allerent ruer de tous coſtez ſur les Carthaginois ja tous eſtonnez & effroyez pour ceſte ſoudaine ſaillie, dont ilz ne

ſe doubtoyent point, de ſorte que ja à male peine pouvans ſouſtenir ceux qu'ilz avoyent ſur les bras, quand ilz veirent ce nouveau renfort, & ceſte derniere ſurcharge, ilz furent contraints de ſe retirer.

XVI. Ce fut la premiere fois que les gens de Hannibal commencerent à ceder aux Romains, qui les rembarerent avec grand nombre de morts & de blecez juſques dedans leur camp: car aucuns eſcrivent qu'il en demoura bien cinq mille morts ſur le champ, & qu'il n'en mourut pas plus de cinq cents de la part des Romains: toutefois Titus Livius n'afferme pas que la deſconfiture fuſt ſi groſſe: mais il dit bien que celle rencontre apporta grande gloire à Marcellus, & un merveilleux courage aux Romains après tant de pertes qu'ilz avoyent faittes les unes ſur les autres: pource qu'ilz commencerent lors à croire, qu'ilz n'avoyent point affaire à un ennemy totalement invincible & impaſſible, ains qu'il pouvoit bien auſſi quelquefois ſouffrir perte & recevoir dommage.

XVII. A raiſon dequoy eſtant environ ce temps là decedé l'un des conſuls, le peuple feit appeller Marcellus abſent pour le ſubſtituer en ſon lieu, & malgré les autres magiſtrats differa la ſubrogation, juſques à ce qu'il fuſt venu du camp: & ne fut pas plus toſt arrivé qu'il fut eſleu au lieu du defunct par toutes les voix & ſuffrages du peuple: toutefois ainſi que lon procedoit à ceſte election,

il tonna à bon eſciant : ce que les presbtres & devins jugerent eſtre ſiniſtre preſage : mais toutefois ilz n'oſoyent pas l'empeſcher ouvertement ny s'oppoſer à ſon election, pource qu'ilz craignoyent le peuple : mais luy meſme ſe depoſa vouluntairement, & quitta le conſulat, & pour cela toutefois ne fut point exempt de la guerre, ains fut creé proconſul, & convoyé au camp à Nole, là où il ſe meit à chaſtier & endommager ceulx qui tenoyent le party de Hannibal : lequel en eſtant adverty y accourut en toute diligence pour les ſecourir, & d'arrivée luy preſenta la bataille, que Marcellus ne voulut pas lors accepter : mais il eſpia ſon occaſion, que Hannibal avoit envoyé une bonne partie de ſon armée fourrager, ne s'attendant plus d'avoir de bataille, & adonc luy alla courir ſus ayant diſtribué à ſes gens de pied de longues javelines, dont on uſe ès combats de marine, & leur ayant enſeigné à en frapper de loing, ſans les laſcher de la main, les Carthaginois, qui ne ſçavoyenr point jetter ny darder les leurs, ains combatoyent de javelots courts à coups de main ſeulemenr. Cela fut cauſe que rous ceux qu'ilz chargerent alors, furenr contraints de monſtrer le dos aux Romains & qu'ilz fouirent à val de roupte, de maniere qu'il en demoura cinq mille de morts ſur le champ, & y eut quatre elephants tuez auſſi, &

deux pris vifs, & qui plus eſt, trois jours après ceſte bataille il y eut bien environ trois [1] cents hommes de cheval, partie Heſpagnolz, & partie Numidiens, qui ſe vindrent rendre aux Romains. Ce qui n'eſtoit point encore advenu à Hannibal, ains avoit continuellement par ſi long temps entretenu en bonne union & loyale concorde une armée barbareſque, compoſée de tant de diverſes & differentes nations : mais ces trois cents demourerent tousjours depuis fideles juſques au bout à Marcellus & aux autres capitaines, qui après luy eurent charge des armées romaines.

XVIII. Quelque temps après Marcellus ayant eſté eſleu conſul pour la troiſieme fois [2], s'en alla en la Sicile, pource que les victoires & proſperitez de Hannibal avoyent donné cueur aux Carthaginois de vouloir reconquerir de rechef ceſte iſle, meſmement pource que après la mort du tyran Hieronymus, il s'eſtoit eſmeu quelque tumulte à Syracuſe : à l'occaſion dequoy les Romains dès auparavant y avoyent auſſi envoyé une armée & un prætеur nommé Appius, des mains duquel Marcellus ayant receu l'exercite, il y eut un grand nombre de bourgeois Romains, qui le vindrent ſupplier de leur vouloir eſtre en aide en leur calamité, laquelle eſtoit telle. De ceulx

[1] Tite-Live en compte 1272.
[2] L'an de Rome 540.

qui eſchapperent à la bataille de Cannes, les uns ſe ſauverent de viſteſſe, les autres furent faits priſonniers en ſi grand nombre, qu'il ſembloit qu'il n'en fuſt pas demouré aſſez pour garder les murailles de Rome ſeulement : & neantmoins ce peu de ceulx qui eſtoyent demourez, eurent le cueur ſi bon & ſi grand, qu'ilz ne voulurent onques rachepter les priſonniers que Hannibal leur abandonnoit à bien petite rençon, ains feirent un decret, qu'ilz ne ſeroyent point rachetez, & ſouffrirent que les uns fuſſent tuez, les autres vendus eſclaves hors de l'Italie : & qui plus eſt, ilz envoyerent ceulx qui s'eſtoyent ſauvez à fouir, en la Sicile, avec defenſe qu'ilz n'euſſent à mettre le pied en Italie, durant le temps qu'ilz y auroyent la guerre contre Hannibal. Ceulx là ſe vindrent tous enſemble jetter aux piedz de Marcellus, ſi toſt qu'il fut arrivé, & ſe proſterner en terre devant luy, en le ſuppliant de leur donner lieu honeſte, & loy de combatre pour la choſe publique, en luy promettant avec cris, pleurs & larmes, qu'ilz feroyent voir par effect, que la roupte qu'ilz avoyent endurée à Cannes, eſtoit advenue plus toſt par malheur que par faute de cueur. Parquoy Marcellus ayant pitié d'eulx, eſcrivit au ſenat en leur faveur, priant qu'on luy permiſt de remplir les bendes de ſon armée, à meſure qu'elles viendroyent à ſe

deſgarnir, de ces pauvres hommes là. Il y eut pluſieurs raiſons alleguées pour & contre ceſte requeſte : mais finablement il fut conclu & reſolu par le ſenat, que la choſe publique n'avoit que faire du ſervice d'hommes laſches comme femmes : toutefois ſi d'adventure Marcellus s'en vouloit ſervir, qu'il ne luy fuſt loyſible de donner à aucun d'eux, quelque acte de proueſſe qu'ilz feiſſent, des couronnes ou autres prix d'honneur, que les capitaines ont accouſtumé de donner aux gens de bien, & qui font bien leur devoir.

XIX. Ce decret du ſenat deſpleut fort à Marcellus, lequel à ſon retour de la Sicile en feit ſes plaintes & doleances en plein ſenat, remonſtrant qu'on luy avoit fait tort de ne luy permettre pas ceſte grace, que pour tant de bons & grands ſervices faits à la choſe publique, il peuſt reſtituer l'honneur à tant de leurs pauvres citoyens. Mais pour lors eſtant en la Sicile, il receut quelques torts & injures de Hippocrates capitaine general des Syracuſains, lequel pour gratifier aux Carthaginois, & par leur moyen ſe faire ſeigneur abſolu de Syracuſe, feit mourir pluſieurs citoyens Romains [1] : à l'occaſion dequoy Marcellus alla

[1] Il y a ici une lacune ſenſible dans le texte de Plutarque. Voici de quoi la ſuppléer, d'après le récit de Tite-Live, L. XXIV, ch. 29. Il y avoit à Syracuſe deux partis, l'un pour les Romains, l'autre pour les Carthaginois. Hippocrate, chef de cette faction, ſe rendit avec des

mettre le ſiege devant la ville des Leontins, & l'ayant emportée d'aſſault, ne feit aucun deſplaiſir aux naturelz habitans & bourgeois de la ville: mais quand aux traiſtres qu'il y trouva, qui s'en eſtoyent fouis de ſon camp pour ſe rendre aux ennemis, il les feit tous fouetter & pendre puis après. Ce neantmoins Hippocrates feit premierement courir le bruit à Syracuſe, que Marcellus avoit fait mettre à l'eſpée tous les Leontins indifferemment juſques aux enfans, & puis ſurvenant là deſſus en l'effroy & tumulte de ceſte faulſe alarme, il ſe ſaiſit facilement de toute la ville.

XX. Quoy entendant Marcellus ſe partit des Leontins avec toute ſon armée, & alla planter ſon camp tout au plus près de Syracuſe, dedans laquelle il envoya de ſes ambaſſadeurs pour remonſtrer à la verité aux habitans, ce qui avoit eſté fait en la ville des Leontins, au contraire de ce qu'on leur avoit donné à entendre: mais tout cela ne ſervit de rien, pource qu'ilz ne le creurent pas, à cauſe que Hippocrates y eſtant le plus fort, les avoit gaignez. Parquoy il commencea adonc à faire approcher & aſſaillir la ville de tous coſtez, tant par terre que par mer. Appius con-

troupes ſur les terres des Léontins, à leur priere; & de concert avec eux attaqua les quartiers des Romains, à qui il tua beaucoup de monde. A cauſe de quoi Marcellus alla mettre le ſiége devant la ville de Léontium.

duiſoit ceulx qui aſſailloyent par terre : & luy avec ſoixante galeres à cinq rames [1] pour banc bien armées, & pleine de toutes ſortes de traicts & d'armes de gect, aſſailloit du coſté de la mer, & voguoit contre la muraille, ayant fait dreſſer ſur une liaiſon de huict galeres joinctes enſemble, une groſſe machine & engin de baterie, pour rompre la muraille, ſe confiant en la grande multitude de ſes engins de baterie, & de toute autre proviſion neceſſaire à la guerre qu'il avoit, & auſſi en ſa reputation.

XXI. Mais Archimedes ne ſe ſoucioit point de tout cela, comme auſſi n'eſtoit-ce rien auprès des engins qu'il avoit inventez, non que luy en feiſt autrement cas ny compte, ne qu'il les euſt faits comme des chefs d'œuvre pour monſtrer ſon eſprit : car c'eſtoyent pour la plus part jeux de la geometrie, qu'il avoit faits en s'esbatant par maniere de paſſetemps, à l'inſtance du roy Hieron, lequel l'avoit prié de revoquer un petit la geometrie de la ſpeculation des choſes intellectives à l'action des corporelles & ſenſibles, & faire que la raiſon demonſtrative fuſt un peu plus evidente & plus facile à comprendre au commun peuple, en la meſſant par experience materielle à l'utilité de l'uſage. Car ceſt art d'inventer & dreſſer inſtrumens & engins, qui s'appelle la

[1] A cinq rangs de rames.

mechanique ou organique, tant aimée & priſée de toutes ſortes de gens, fut premierement miſe en avant par Architas & par Eudoxus, en partie pour resjouir & embellir un peu la ſcience de la geometrie par ceſte gentilleſſe, & en partie auſſi pour eſtayer & fortifier par exemples d'inſtrumens materielz & ſenſibles, aucunes propoſitions geometriques, dont on ne peut trouver les demonſtrations intellectives par raiſons indubitables & neceſſaires, comme eſt la propoſition, qui enſeigne à trouver deux lignes moyenes proportionales, laquelle ne ſe peut prouver par raiſon demonſtrative, & neantmoins eſt un principe & fondement neceſſaire à beaucoup de choſes qui ſe mettent en portraiture. L'un & l'autre l'a reduitte à la manufacture de quelques inſtrumens qui s'appellent meſolabes ou meſographes [1], qui ſervent à trouver ces lignes moyenes proportionales, & tirant certaines lignes courbes & ſections traverſantes & obliques. Mais depuis s'eſtant Platon courroucé à eulx, en leur maintenant qu'ilz corrompoyent & gaſtoyent la dignité, & ce qu'il y avoit d'excellent en la geometrie, en la faiſant deſcendre des choſes intellectives & incorporelles aux choſes ſenſibles & materielles, & luy faiſant uſer de matiere corporelle, où il faut trop vilement & trop baſſement employer

[1] Voyez les Obſervations.

l'œuvre de la main : depuis ce temps là, dis-je, la mechanique ou art des ingenieurs, vint à eſtre ſeparée de la geometrie, & eſtant longuement tenue en meſpris par les philoſophes, devint l'une des arts militaires.

XXII. Mais Archimedes ayant un jour propoſé au roy Hieron, duquel il eſtoit parent & familier amy, qu'il eſtoit poſſible de remuer avec tant & ſi peu de force que lon voudroit, tel poids & tel fardeau que lon preſenteroit : & s'eſtant vanté, à ce que lon dit, ſur la confiance de la force des raiſons, dont il prouvoit ceſte propoſition, que s'il y euſt eu une autre terre, il euſt peu remuer ceſte cy en paſſant en l'autre : le roy Hieron s'en eſmerveillant, le pria de vouloir mettre en faict ceſte propoſition, & luy en faire voir quelque experience, en luy monſtrant quelque groſſe maſſe & lourd fardeau remué par une debile force. Si accrocha l'une des groſſes carraques du roy, pour laquelle tirer en terre hors de l'eau, il fallut beaucoup d'hommes, encore y eurent ilz bien de l'affaire, & y feit mettre dedans grand nombre de perſonnes oultre ſa charge ordinaire, & luy ſeul de loing eſtant aſſis à ſon aiſe, ſans s'efforcer aucunement, en tirant tout bellement avec la main, le bout d'un engin à pluſieurs roues & pluſieurs poulies, la feit approcher de ſoy, coulant auſſi doulcement & auſſi

uniment, comme ſi elle euſt flotté & couru ſur la mer. Dequoy le roy s'esbahiſſant, & cognoiſſant par ceſte preuve la grande force de ſon art, le pria de luy faire quelque quantité d'engins, tant pour aſſaillir que pour defendre en toutes façons de ſieges & d'aſſaults : ce que Archimedes luy feit, toutefois le roy Hieron ne s'en ſervit onques pource qu'il paſſa la plus part de ſon regne ſans guerre en paix : mais celle proviſion & munition d'engins ſe trouva lors tout à propos pour les Syracuſains, & non ſeulement la proviſions des engins tous faits, mais auſſi l'ingenieur meſme qui les avoit inventez.

XXIII. Quand donques ceulx de Syracuſe veirent les Romains venir de deux coſtez à l'aſſault, ilz ſe trouverent bien eſtonnez, & n'y avoit celuy qui diſt un tout ſeul mot, tant ilz eſtoyent eſpris de frayeur, ne cuidans pas qu'il fuſt poſſible de reſiſter à l'effort d'une ſi groſſe puiſſance : mais quand Archimedes vint à deſlaſcher ſes engins, tout à un coup infinis traicts de toutes ſortes, & des pierres groſſes à merveilles volerent en l'air, avec un bruit & une roideur incroyable, contre les gens de pied, qui venoyent du coſté de la terre à l'aſſault, renverſans & briſans tous ceux qui ſe trouvoyent au devant, où à l'endroit auquel elles tumboyent, ſans qu'il y euſt corps d'homme qui peuſt reſiſter à ſi grande

impetuoſité, ny ſouſtenir un ſi grand faix, de maniere que tous leurs rencs en eſtoyent troublez. Et quant aux vaiſſeaux qui aſſailloyent du coſté de la mer, les uns eſtoyent mis à fond par de longues pieces de bois, comme ſont les verges où l'on attache les voiles des navires, qui eſtoyent ſoudainement jettées en avant de deſſus la muraille avec des machines, & puis à force de peſer enfondroyent les galeres au fond de la mer: les autres enlevées tout debout par les prouës avec des mains de fer & des crochets faits en maniere de becs de grue, plongeoyent des poupes en la mer: les autres ſaiſies par dedans, avec engins tendus au contraire l'un de l'autre, qui leur faiſoyent faire la pirouette en l'air, venoyent à ſe briſer & froiſſer contre les rochers eſtans au pied de la muraille, non ſans grande perte & meurtre des perſonnes qui eſtoyent deſſus, & bien ſouvent y en avoit de tout poinct enlevées hors de l'eau, qui faiſoyent horreur à les regarder ſeulement ainſi ſuſpendues & tournoyantes en l'air, juſques à ce que les hommes de dedans eſtans jettez & lancez çà & là par le tournoyement, à la fin elles venoyent toutes vuides à ſe briſer contre les murailles, ou bien à retumber en la mer quand la priſe des engins ſe laſchoit.

XXIV. Or quand à la machine que Marcellus faiſoit approcher ſur une liaiſon de galeres joinctes

enſemble, elle s'appelloit ſambuca [1], pour la ſemblance de forme qu'elle a avec l'inſtrument de muſique du meſme nom, qui eſt une harpe: & comme elle eſtoit encore aſſez loing, il ſaillit de deſſus la muraille une groſſe pierre du poids de dix quintaux [2], puis une ſeconde après, & puis une troiſieme coup ſur coup, leſquelles venans à donner dedans celle machine avec un tonnerre & une tempeſte merveilleuſe, en froiſſerent toute la baſe, & deſmembrerent & deſpecerent la liaiſon des galeres qui la ſouſtenoyent, tellement que Marcellus ne ſachant où il en eſtoit, fuſt contraint de ſe retirer luy meſme viſtement en arriere, & envoyer auſſi commander la retraitte à ceulx qui aſſailloyent du coſté de la terre.

XXV. Si fut tenu conſeil pour adviſer ce qui eſtoit à faire, & fut arreſté que le lendemain matin avant qu'il fuſt jour, on approcheroit s'il eſtoit poſſible de la muraille, pource que les engins d'Archimedes qui eſtoyent roides & fort tendus, envoyeroyent par ce moyen les coups de leurs pierres & de leurs traicts par deſſus leurs teſtes, & de près luy deviendroyent de tout poinct inutiles, pour n'avoir pas l'eſpace & la diſtance de la portée qui leur falloit: mais Archimedes s'eſtoit de longue main preparé à cela, ayant fait provi-

[1] Voyez les Obſervations.

[2] Grec, dix talens, c'eſt-à-dire, 600 livres.

ſions

ſions d'engins, dont la portée eſtoit proportionnée à toutes diſtances, les traicts courts, les coches non gueres longues, force trous & archeres près l'une de l'autre en la muraille, où il y avoit force arbaleſtes de courte chaſſe pour aſſener de près, aſſiſes en lieux que les ennemis ne les pouvoyent voir de dehors. Parquoy quand ilz ſe cuiderent approcher penſans eſtre à couvert, & que lon ne les veiſt point, ilz furent tous esbahis qu'ilz ſe trouverent de rechef accueillis d'infinis coups de traict, & accablez de pierres, qui leur tomboyent à plomb deſſus les teſtes : car il n'y avoit endroit de la muraille dont on ne leur en tiraſt : à raiſon dequoy il leur fuſt force de ſoy retirer de rechef arriere de la muraille : mais quand encore ilz en furent eſloignez, les fleſches, pierres & traicts qui voloyent de tous coſtez, les alloyent trouver & aſſener juſques là où ilz eſtoyent eſcartez au loing : de maniere qu'il y en eut beaucoup affolez, & beaucoup de leurs vaiſſeaux conquaſſez & froiſſez, ſans qu'ilz peuſſent en revenche aucunement endommager leurs ennemis, à cauſe que Archimedes avoit dreſſé la pluſpart de ces engins à couvert, & derriere, non pas deſſus la muraille : tellement qu'il ſembloit que les Romains fuſſent combatus par quelques dieux, tant ilz recevoyent de dommage & de maulx, & ſi ne voyoit on d'où ne par qui.

XXVI. Toutefois Marcellus en eſchappa à ſauveté, & ſe moquant de ſes ouvriers & des maiſtres ingenieurs qu'il avoit en ſon camp, leur diſoit, « Ne voulons nous point ceſſer de faire la guerre[1] » à ce Briareus geometrien icy? qui en ſe jouant » a plongé & enfondré nos navires en la mer, a » rechaſſé honteuſement noz ſambuques, & a » ſurpaſſé tous les geans à cent mains, dont les » fables des poëtes font mention, tant il nous a » deſlaché de traicts, de pierres & de fleſches » tout à un coup ». Car à la verité auſſi tous les autres Syracuſains eſtoyent comme le corps & les membres de tout l'equippage d'Archimedes, & luy ſeul en eſtoit l'ame qui mouvoit & remuoit le total, eſtans lors toutes autres armes à repos, & les ſienes ſeules employées tant pour aſſaillir que pour defendre. Finablement Marcellus voyant ſes gens ſi effroyez, que ſi ſeulement ilz appercevoyent le bout d'une corde, ou de quelque piece de bois qui ſe monſtraſt ſur la muraille, ilz s'en fouyoyent courans, & crians que c'eſtoit Archimedes qui vouloit deſlacher quelque machine contre eulx, il ſe deporta de plus approcher, ny de faire plus donner d'aſſaults à la muraille, ſe deliberant de taſcher à l'avoir par longueur de ſiege.

[1] Ce lieu eſt corrompu au texte grec, & le fault reſtituer du 8. liv. de Polybe, d'où Plutarque l'a pris. *Amyot.*

XXVII. Et neantmoins Archimedes a eu le cueur ſi hault, & l'entendement ſi profond, & où il y avoit un treſor caché de tant d'inventions geometriques, qu'il ne daigna jamais laiſſer par eſcript aucun œuvre de la maniere de dreſſer toutes ces machines de guerre, pour leſquelles il acquit lors gloire & renommée non de ſcience humaine, mais plus toſt de divine ſapience : ains reputant toute celle ſcience d'inventer & compoſer machines, & generalement tout art qui apporte quelque utilité à la mettre en uſage, vile, baſſe & mercenaire, il employa ſon eſprit & ſon eſtude à eſcrire ſeulement choſes dont la beauté & ſubtilité ne fuſt aucunement meſlée avec neceſſité. Car ce qu'il a eſcrit ſont propoſitions geometriques, qui ne reçoyvent point de comparaiſon à autres quelles qu'elles ſoyent, pource que le ſubject qu'elles traittent combat avec la demonſtration, leur donnant le ſubject, la beaulté & la grandeur, & la demonſtration, la preuve ſi exquiſe qu'il n'y a que redire, avec une force & facilité merveilleuſe : car on ne ſçauroit trouver en toute la geometrie de plus difficiles ny plus profundes matieres eſcriptes en plus ſimples & plus clairs termes, & par plus faciles principes que ſont celles qu'il a inventées. Ce que les uns attribuent à la vivacité & dexterité de ſon entendement, qui de nature eſtoit ainſi aiſé : les autres le referent à un travail

extreme, avec lequel il facilitoit tant ces choſes, qu'il ſembloit qu'elles ne luy euſſent rien couſté à faire : car il n'y a homme qui de ſoy meſme peuſt inventer la demonſtration de ſes propoſitions quelque peine qu'il employaſt à la chercher : & neantmoins ſoudain que lon l'a entendue & compriſe, chacun prent ceſte opinion de ſoy meſme, qu'il l'euſt bien trouvée, tant il conduit aiſeement, & par une voye plaine & unie, ce qu'il prend à demonſtrer. Pourtant me ſemble fort vrayſemblable ce que lon dit de luy, qu'il eſtoit ſi fort eſpris & ravy de la douceur & des attraicts de ceſte Sirene, laquelle eſtoit, par maniere de dire, logée chez luy, qu'il en oublioit le boire & le manger, & le reſte du traittement de ſa perſonne, de ſorte que bien ſouvent ſes ſerviteurs le trainnoyent par force au baing pour le laver, oindre & eſtuver, là où encore dedans les cendres du foyer il traſſoit quelques figures geometriques. Et pendant que lon le oignoit d'huiles de ſenteurs, il tiroit avec le doigt des lignes deſſus ſon corps nud : tant il eſtoit tranſporté hors de ſoy en ecſtaſe du plaiſir qu'il prenoit à l'eſtude de la geometrie, & veritablement ravy de l'amour des Muſes. Mais entre pluſieurs belles choſes qu'il a inventées, il ſemble qu'il eſtimoit le plus la demonſtration de la proportion qu'il y a entre le cylindre, c'eſt à dire, la coulonne

ronde, & la ſphære ou boule dedans contenue, pource qu'il pria ſes parents & amis, que quand il ſeroit mort, ilz feiſſent mettre deſſus ſa ſepulture un cylindre [1] contenant une ſphere maſſifve, avec une inſcription de la proportion, dont le contenant excede le contenu. Eſtant donques tel Archimedes, il conſerva tant qu'en luy eſtoit, ſoy & ſa ville invincible.

XXVIII. Mais pour retourner à Marcellus, durant le ſiege de Syracuſe, il prit la ville de Megares [2] en Sicile l'une des plus ancienes qui ſoit en toute l'iſle : & ſi prit davantage le camp d'Hippocrates auprès d'Aciles [3], où il tua plus de huit mille hommes, les ſurprenant ainſi comme ilz eſtoyent après à ſe loger & à fortifier leur camp : puis il courut une bonne partie de tout le plat païs de la Sicile, faiſant rebeller les villes qui tenoyent le party des Carthaginois, & en toutes rencontres qu'il eut, desfeit tousjours ceulx qui s'ozerent preſenter en bataille devant luy. Depuis il advint qu'il ſurprit un capitaine Lacedæmonien nommé Damippus ainſi qu'il ſortoit de Syracuſe par mer : les Syracuſains le deſirans rachepter, l'envoyerent requerir de le mettre à rençon : ſur laquelle ren-

[1] Voyez les Obſervations.

[2] Anciennement appellée Hybla, ſur la côte orientale de la Sicile, à quelques lieues au nord de Syracuſe.

[3] Aciles, d'autres l'appellent Acrilles, à quelques lieues de la côte & de Syracuſe, au midi ſur le fleuve Élore.

çon il fut parlementé par pluſieurs fois, & eſtendit on expreſſement ceſte prattique en pluſieurs aſſignations, tant qu'il eut bien conſideré une certaine tour, laquelle n'eſtoit pas gueres ſoigneuſement gardée, & dedans laquelle on pouvoit ſecrettement mettre quelque nombre de gens, pource que la muraille de la ville en ceſt endroit là n'eſtoit pas gueres difficile à monter. Parquoy après qu'il eut bien conjecturé la haulteur de la ditte tour par en eſtre ſouvent approché, & avoir par pluſieurs fois parlementé tout auprès, il feit proviſion d'eſchelles, & prit l'occaſion d'une feſte que les Syracuſains celebroyent en l'honneur de Diane, & n'entendoyent ce jour là qu'à boire, jouer & faire grande chere: de ſorte, que non ſeulement il ſe ſaiſit de la tour, ains emplit toute l'enceinte des murailles de ſes ſoudards armez avant qu'il fuſt jour, & feit abbatre le portail de la ville que l'on nomme Hexapyle. Et ainſi que les Syracuſains ayans ſenty la ſurpriſe, commenceoyent ja à s'eſmouvoir, il feit de tous coſtez ſonner les trompettes: ce qui effroya ſi fort les Syracuſains, qu'ilz ſe prirent tous à fouir, cuidans que toute la ville entierement fuſt desja priſe, là où il y avoit encore le plus beau, le plus grand & le plus fort quartier de la ville, nommé l'Achradine, qui ne l'eſtoit point, pource qu'il eſt emmuré, & ſe ferme contre le reſte de la ville, qui

eſt diviſé en deux autres parties, dont l'une s'appelle la ville neufve, l'autre s'appelle la fortune. Leſquelles deux parties eſtans gaignées, Marcellus au poinct du jour y entra par le portail d'Hexapyle: & comme ſes capitaines luy diſſent, qu'il eſtoit bienheureux d'avoir ainſi facilement pris une ſi belle ville, lon dit, que luy regardant & conſiderant la grandeur & beaulté d'icelle, ſe prit à larmoyer, pour la compaſſion qu'il eut de ce qu'il preveoit en devoir advenir, penſant en ſoy meſme comment elle changeroit bien toſt de forme, quand elle ſeroit toute pillée & ſaccagée par ſon armée: car il n'y avoit capitaine qui euſt ozé dire de non aux ſoudards qui en demandoyent le pillage: encore y en avoit il pluſieurs, qui vouloyent à toute force que lon la bruſlaſt & raſaſt entierement: mais Marcellus n'en voulut pas ſeulement ouy parler, car encore leur conceda il bien envis & contre ſa voulunté, qu'ilz peuſſent faire leur profit des biens & des eſclaves, leur defendant au demourant de toucher aucunement aux perſonnes libres, & de n'occire, oultrager, violer ne prendre eſclave aucun des Syracuſains. En quoy, combien qu'il ſe portaſt ſi modereement & ſi doulcement, ſi eſt ce qu'il luy faiſoit encore mal de voir une tant belle ville reduitte à ſi malheureux terme, & ne ſe pouvoit tenir de monſtrer parmy la joye qu'il ſentoit de la victoire, la pitié &

compaſſion qu'il avoit de ce qu'il s'attendoit bien de voir en un inſtant tant de biens & une ſi plantureuſe opulence diſſipée & reduitte à neant. Car on dit que la richeſſe qui fut lors enlevée au ſac de Syracuſe, n'eſtoit pas moindre que celle de Carthage, qui depuis, non gueres long temps après, fut ſaccagée, pource que ce qui reſtoit à prendre de la ville, fut auſſi ſemblablement pris par trahiſon bien toſt après, & pillé par les ſoudards bon gré mal gré que l'on en euſt, exceptez les biens & les finances des roys, qui furent miſes à part pour eſtre portées au treſor publique à Rome.

XXIX. Mais il n'y euſt rien en ceſte priſe de Syracuſe, qui tant deſpleuſt à Marcellus, comme feit l'inconvenient d'Archimedes, lequel eſtoit d'adventure en ſon eſtude, là où il cherchoit en luymeſme la demonſtration de quelque propoſition geometrique, dont il en avoit tiré le portraict, & y ayant du tout fiſché non ſeulement ſa penſée, mais auſſi ſa veuë & ſes yeux, il n'avoit point entendu le bruit des ennemis qui couroyent par la ville, & moins encore la ſurpriſe d'icelle. Si fut tout esbahy qu'il veit auprès de luy un ſoudard qui luy dit, qu'il s'en vinſt quand & luy parler à Marcellus. Archimedes luy reſpondit, qu'il attendiſt juſques à ce qu'il euſt achevé ſa propoſition, & reduitte en demonſtration, dequoy le ſoudard ſe courrouceant deſguaina ſon eſpée,

& le tua. Les autres diſent, que le ſoudard Romain d'arrivée luy preſenta la pointe de l'eſpée pour le tuer, & que Archimedes l'ayant ſoudain apperceu, le requit qu'il vouluſt attendre un petit, à fin que ce qu'il cherchoit ne demouraſt point imparfaict & ſans demonſtration : le ſoudard ne ſe ſoucia point de ſa ſpeculation, & le tua. Encore y en a il qui le comptent en une troiſieme maniere, diſans que quelques ſoudards le rencontrerent par les rues, ainſi qu'il alloit porter à Marcellus quelques inſtruments de mathematique dedans une queſſe, comme ſont horologes au ſoleil, ſpheres, angles [1], avec leſquelz on meſure à la veuë la grandeur du corps du ſoleil, & cuidans que ce fuſt or ou argent, ou quelque autre precieux meuble qu'il portaſt en ceſte queſſe, le tuerent. Mais bien eſt il certain, que Marcellus en fut fort deſplaiſant, & qu'il eut en horreur & ne voulut jamais voir le meurtrier qui le tua, comme un homme maudit & excommunié, & qu'ayant trouvé de ſes parents, il les careſſa & honora pour l'amour de luy.

XXX. Or eſtoyent bien pour lors les Romains eſtimez des autres nations, hommes entendans comme il falloit conduire une guerre, & eſtoyent bien tenus pour bon combatans & dangereux à rencontrer : mais d'equité, de clemence & d'hu-

[1] Voyez les Obſervations.

manité, & à brief parler de toute autre vertu civile & pacifique, ilz n'avoyent encore fait voir aucuns exemples aux nations eſtrangeres juſques à Marcellus, qui lors montra par effect aux Grecs, que les Romains eſtoyent plus juſtes qu'eulx: car il traitta ſi humainement ceulx qui eurent lors à faire à luy, & feit tant de graces aux particuliers, & aux villes entieres, que ſi d'adventure il y eut adonc quelque choſe moins que humainement faitte en la ville de Enna [1], ou à Megares, ou contre les Syracuſains, ce fut plus toſt par la coulpe de ceulx meſmes qui en ſouffrirent le dommage, que par ceulx qui le leur feirent: & pour en faire foy j'en reciteray un ſeul exemple entre pluſieurs.

XXXI. Il y a une ville en la Sicile qui ſe nomme Engyium: elle n'eſt pas grande, mais fort anciene & bien renommée pour l'apport qu'il y a, à cauſe de l'apparition de certaines deeſſes qui y ſont reclamées, & que l'on appelle les Meres [2]. Lon dit que les Candiots ont premierement fondé & edi-

[1] Les quatre éditions que j'ai ſous les yeux portent Ætna. Mais le manuſcrit du roi dont j'ai deja parlé préſente diſtinctement Enna, ville ſituée dans le centre de la Sicile. On peut voir dans Tite-Live la trahiſon des habitans d'Enna, & la vengeance cruelle qu'en tira Luc. Pinarius, commandant de la garniſon romaine, L. XXIV. ch. 37 & ſuiv.

[2] Engyum ſur le mont Heréen, près la ſource du fleuve Hymère, où on dit qu'on voit encore ſes ruines. Il y avoit un temple conſacré à Cybele, dont Cicéron parle dans ſa quatrieme Verrine.

fié le temple qui y eſt, & y monſtre lon des lances & des armets de cuyvre, ſur leſquelz il y a le nom de Meriones, & ſur d'autres celuy de Ulyſſes en eſcript, qui ſont conſacrez aux deeſſes. Ceſte ville favoriſoit fort opiniaſtrement aux Carthaginois : & Nicias le premier homme d'icelle faiſoit tout ce qu'il pouvoit au contraire, pour les en divertir & les faire tourner du coſté des Romains, parlant franchement & à la deſcouverte en toutes les aſſemblées de conſeil, en remonſtrant par vifves raiſons, que ſes adverſaires qui conſeilloyent la contraire, failloyent bien lourdement au prejudice de la choſe publique : au moyen dequoy ſes adverſaires craignans ſon authorité & ſa puiſſance, conſpirerent entre eulx de le ſaiſir au corps, & le livrer entre les mains des Carthaginois : dont Nicias ayant ſenty quelque vent, & appercevant bien que lon l'eſpioit pour le prendre, uſa d'une telle fourbe pour s'en ſauver. C'eſt qu'il ſema en public quelques propos faſcheux, & feit pluſieurs choſes contre l'honneur & contte l'apparition, que lon croyoit pour choſe toute certaine, de ces deeſſes, diſant que c'eſtoit tout abus, & qu'il n'y falloit point adjouſter de foy. Ses ennemis furent bien aiſes de ces propos, eſtimans que la commune incontinent jugeroit, que luy meſme ſe ſeroit procuré les maulx qu'ilz ptetendoyent luy faire ſouffrir. Un jour donques qu'ilz avoyent

aſſigné entre eulx pour le ſaiſir au corps, il advint que lon teint aſſemblée de ville, en laquelle Nicias harengua devant le peuple, conſeillant & ſuadant quelque choſe : mais ainſi qu'il fut au milieu de ſon propos, il ſe laiſſa tumber tout de ſon long contre la terre, dequoy l'aſſiſtence ſe trouva bien esbahie, comme lon peut penſer : toutefois perſonne ne bougea, & quelque eſpace de temps après, il leva un peu la teſte & la tourna çà & là avec une voix foible & tremblante, qu'il alloit peu à peu renforceant & haulſant, juſques à ce qu'il veit toute l'aſſiſtence du peuple eſpriſe de frayeur & d'horreur, ſans que perſonne ozaſt dire mot : & adonc jettant ſa robbe & deſchirant ſon ſaye, il ſe leva ſur ſes piedz à demy nud, & s'en courut vers la porte du theatre en criant que les deeſſes Meres le tourmentoyent : perſonne ne luy oza toucher ny ſe mettre au devant de luy, pour la ſuperſtitieuſe frayeur qu'ilz avoyent, penſans que ce fuſt une punition divine : au moyen dequoy, il luy fut aiſé de gaigner la porte de la ville, & s'en fouir, & onques puis ne feit geſte, ny ne dit parole d'homme qui ſemblaſt forcenné ny poſſedé de maling eſprit. Sa femme qui s'entendoit avec luy, & luy aidoit à conduire ſa trame, s'alla premierement proſterner aux piedz des deeſſes Meres en leur temple, comme leur ſuppliante : & depuis faignant vouloir aller chercher

ſon mary, qui comme homme hors de ſon bon ſens couroit les champs, elle ſortit de la ville avec ſes petits enfans, ſans que perſonne luy donnaſt empeſchement : ainſi ſe retirerent ilz tous enſemble ſans danger devers Marcellus à Syracuſe.

XXXII. Depuis les Engyeniens feirent tant d'inſolences & tant de folies, qu'à la fin Marcellus y alla, qui les feit tous prendre & lier comme pour en faire la punition puis après : mais Nicias s'en vint devers luy, qui en luy embraſſant les genoux, & luy baiſant les mains, avec les groſſes larmes aux yeux, le ſupplia de vouloir avoir pitié de ſes pauvres citoyens, commenceant à ceulx qui eſtoyent ſes plus grands ennemis. Ceſte bonté de Nicias attendrit le cueur à Marcellus, de ſorte qu'il leur pardonna à tous, ſans faire aucun dommage à la ville, & donna à Nicias pluſieurs terres, oultre pluſieurs autres beaux & riches dons qu'il luy feit. Poſidonius le philoſophe l'eſcript ainſi en ſon hiſtoire.

XXXIII. Au demourant Marcellus eſtant rappellé par les Romains, pour la guerre qu'ilz avoyent dedans leur païs & à leurs portes, s'en retourna emportant quand & luy la plus grande partie des plus beaux tableaux, peintures, ſtatues & autres telz ornemens qui fuſſent à Syracuſe, en intention d'en embellir ſon triumphe, & puis après

en parer & orner la ville de Rome, laquelle au paravant n'avoit ny ne cognoiſſoit rien d'exquis ny de ſingulier en telz ouvrages: car ceſte poliſſure, & ceſte grace & gentilleſſe d'ornemens de peinture & de ſculpture n'y eſtoit point encore entrée, ains eſtoit ſeulement pleine d'armes barbareſques, de harnois & de deſpouilles toutes ſouillées de ſang, & couronnée de trophées, & de monuments des victoires & triumphes gaignez ſur divers ennemis, qui n'eſtoyent point ſpectacles plaiſans, ains plus toſt effroyables à voir, ny propres pour ſpectateurs tendres & delicats: ains plus toſt, comme Epaminondas appelloit la plaine de la Bœoce, l'eſchaffault où Mars jouoit ſes jeux: & Xenophon appelloit la ville d'Epheſe, la bouttique de la guerre: auſſi me ſemble il que l'on euſt peu lors appeller la ville de Rome, le temple de Mars guerroyant, ainſi que dit Pindarus [1].

XXXIV. Et pourtant en acquit Marcellus encore de tant plus la bonne grace & la faveur du commun populaire, pour avoir ainſi embelly & eſguayé la ville de Rome des ingenieuſes delices & elegantes voluptez des Grecs: mais à l'oppoſite Fabius Maximus fut plus aggreable aux vieux, pour n'avoir rien emporté de ſemblable hors de la ville de Tarente, quand il la prit: car il eſt bien vray

[1] En parlant de Syracuſe. C'eſt le commencement de la ſeconde Pythique.

qu'il en emporta l'or & l'argent comptant, & toute autre richeſſe utile : mais quand aux images & tableaux, il les laiſſa en leurs places en diſant une parole, qui depuis a eſté bien recueillie & bien notée, « Laiſſons aux Tarentins leurs dieux » qui leur ſont courroucez ». Et au contraire les gens d'honneur reprenoyent Marcellus, premierement pource qu'ilz diſoyent qu'en ce faiſant il avoit ſuſcité une grande haine & envie contre la ville de Rome, en laquelle non ſeulement les hommes, mais auſſi les dieux eſtoyent detenus priſonniers & menez en triumphe : & puis pource qu'il avoit emply le commun populaire de curioſité oiſifve & de babil, attendu qu'il ne faiſoit plus autre choſe la plus part du jour, que s'amuſer à cauſer & à deviſer de l'excellence des ouvriers & de leurs arts & ouvrages, là où au paravant ilz n'avoyent accouſtumé que de labourer ou de faire la guerre, ſans ſçavoir que c'eſtoit de delices ny d'oiſifve ſuperfluité, comme dit Euripides en parlant de Hercules,

> Simple il eſtoit groſſement atourné,
> Mais des vertus principales orné.

XXXV. Toutefois Marcellus s'en glorifioit entre les Grecs meſmes, diſant qu'il avoit enſeigné aux Romains à priſer & eſtimer les beaux & admirables ouvrages de la Grece, ce qu'ilz ne ſçavoyent pas au paravant : mais à ſon retour de

la Sicile ſes malvueillans s'oppoſerent à ce que l'honneur du triumphe ne luy fuſt point decerné: & luy ſachant qu'il avoit laiſſé encore quelque choſe à faire en la Sicile, & que la guerre n'y eſtoit pas de tout poinct achevée, avec ce qu'il craignoit qu'un troiſieme triumphe ne luy ſuſcitaſt trop d'envie, ſe contenta de ſon bon gré d'avoir l'honneur du grand triumphe en la montagne d'Alba ſeulement, & du petit en la ville de Rome. Ceſte maniere du moindre triumphe s'appelle en grec Evan, & les Romains la nomment Ovatio: & y a ceſte difference, qu'en l'Ovation, celuy à qui elle eſt adjugée n'entre pas dedans la ville deſſus un chariot triumphal, trainné par quatre chevaux, ny ne porte point ſur ſa teſte du laurier en chapeau de triumphe, ny n'a point les trompettes & clarons ſonnans autour de luy, ains marche à pied avec des pantouſles, au ſon des fluſtes & haulsbois, portant ſur ſa teſte un chapeau de meurte[1]: de façon que ceſte maniere d'entrée ne ſent point ſa guerre aucunement, & en eſt la veuë plus toſt plaiſante qu'effroyable. Ce qui m'eſt un grand argument pour croire que ces deux ſortes d'entrées, que lon decernoit aux capitaines qui retournoyent victorieux, ont eſté ancienement diſtinguées plus toſt par la maniere que par la grandeur de leurs faicts: car ceulx qui avec

[1] Myrte.

grand

grand meurtre & effuſion de ſang humain eſtoyent venus au deſſus de leurs ennemis, entroyent en la magnificence du triumphe qui eſtoit tout martial & terrible, ſuyvis de leurs ſoudards tous armez & couronnez de chapeaux de laurier, ne plus ne moins que quand ilz faiſoyent la reveuë & la purification de leur camp en la guerre. Mais ceulx qui ſans exploitter les armes, par amiable voye de remontrances, ou par eloquence venoyent à bout de leurs entrepriſes, la loy leur concedoit l'honneur de l'autre façon d'entrée pacifique pleine de feſte & de joye, pource que la fluſte eſt un paſſetemps qui appartient à la paix, & le meurte eſt un arbre conſacré à Venus, laquelle plus qu'autre dieu ny deeſſe hait la force, la violence & la guerre. Et a ceſte ſeconde ſorte d'entrée eſté appellée Ovatio, non comme pluſieurs des Grecs ont cuidé, de ce terme Evan, qui eſt une voix & un chant de joie, encore que lon ait accouſtumé de convoyer & accompagner le capitaine ainſi entrant, en criant & chantant Evan: mais ce ont eſté quelques Grecs qui ont voulu tirer la derivation de ce mot d'une couſtume qui leur eſt ordinaire, avec ce qu'ilz ont eſtimé que quelque partie de ceſt honneur appartenſt au dieu Bacchus, lequel nous ſurnommons Evius, & quelquefois Thriambus: mais ce n'eſt pas la vraye derivation du nom, ains eſt, pource qu'à l'entrée triumphale

le capitaine triumphateur & victorieux par les anciennes couſtumes de Rome immoloit un ou pluſieurs bœufs, & en l'Ovation, il immoloit ſeulement une brebis que les Romains appellent Ovem, dont l'entrée a eſté nommée Ovation.

XXXVI. En quoy fait à conſiderer la difference qu'il y a entre celuy qui eſtablit les loix & couſtumes des Romains, & celuy qui feit celles des Lacedæmoniens, comment ilz ordonnerent les ſacrifices pour la victoire à l'oppoſite l'un de l'autre: pource qu'à Sparte le capitaine qui par aſtuce, ou par amiable voye a fait ce qu'il a voulu, ſacrifie aux dieux un bœuf, & celuy qui l'a fait par bataille & force d'armes, ſacrifie un coq: car encore qu'ilz fuſſent gens fort belliqueux, ſi eſt ce qu'ilz eſtimoyent plus grand exploit & plus convenable à l'homme celuy qui eſt conduit par remonſtrance, par bon ſens & par raiſon, que celuy qui eſt executé avec hardieſſe & force d'armes. Ainſi peult on conſiderer, lequel des deux en cela a le mieulx ordonné.

XXXVII. Au demourant, eſtant Marcellus eleu conſul pour la quatrieme fois [1], ſes ennemis & malvueillans ſuſciterent les Syracuſains, & leur ſuaderent de ſe venir plaindre au ſenat & crier contre luy, en l'accuſant qu'il les auroit cruellement & inhumainement traittez contre les allian-

1 L'an de Rome 544.

ces & confederations qu'ilz avoyent de long temps avec les Romains. Eſtant donques un jour Marcellus au capitole, où il faiſoit quelque ſacrifice, ainſi que le ſenat ſe tenoit, les deputez de Syracuſe y entrerent, & ſe jettans à genoux requirent que lon leur donnaſt audience, & qu'on leur feiſt juſtice. L'autre conſul qui eſtoit preſent, les rabroua, eſtant marry de ce qu'ilz avoyent ainſi malicieuſement eſpié l'occaſion que Marcellus ne fuſt pas en la compagnie. Mais auſſi toſt que Marcellus en fut adverty, toutes choſes laiſſées il s'y en alla incontinent, & s'aſſeit premierement en la chaire conſulaire, où il donna audience, & deſpeſcha quelques affaires comme conſul: puis quand il eut achevé, il deſcendit de la chaire à bas, & s'alla mettre comme perſonne privée, en la place d'où ſouloyent reſpondre ceulx que lon accuſoit de quelque crime, donnant permiſſion aux Syracuſains de dire & alleguer ce qu'ilz vouldroyent à l'encontre de luy. Si furent les Syracuſains bien eſtonnez quand ilz veirent la gravité de ce perſonnage, & ſon aſſeurée contenance en toutes choſes: & ſi paravant ilz l'avoyent eſprouvé non ſouſtenable en armes, encore le trouverent ilz lors plus redoutable en ſa robbe longue conſulaire, de maniere qu'ilz ne l'ozoyent pas ſeulement regarder entre deux yeux. Ce neantmoins à l'inſtigation des adverſaires de Marcellus, ilz s'aſſeurerent

à la fin, & commencerent leur accuſation meſlée de plainte & de lamentation, dont la ſubſtance en ſommaire eſtoit, qu'eſtans amis & alliez des Romains ilz avoyent ſouffert des choſes que les autres capitaines bien ſouvent remettoyent & ne faiſoyent pas ſouffrir aux ennemis. A quoy Marcellus promptement reſpondit au contraire, que pour pluſieurs maux & pluſieurs torts que les Romains avoyent receuz d'eulx, ilz n'avoyent rien ſouffert, ſinon ce qu'il eſt impoſſible que ne ſouffrent ceux qui reſiſtent juſques à eſtre pris par force d'armes, de laquelle priſe eulx meſmes avoyent eſté cauſe, n'ayans pas voulu obeir ny conſentir aux raiſonnables conditions de paix qu'il leur avoit par pluſieurs fois propoſées: & ſi ne pouvoyent dire pour leur deſcharge que c'euſſent eſté les tyrans qui les euſſent forcez de ſouſtenir ceſte guerre: car au contraire pour y pouvoir entrer, ilz avoyent eſté contens de ſe ſoubſmettre à une tyrannie.

XXXVIII. Après que les uns & les autres eurent deduit leurs raiſons, les Syracuſains, comme la couſtume eſt, ſortirent hors la ſalle du ſenat, & auſſi feit Marcellus, laiſſant preſider ſon compagnon au conſulat, & attendit à la porte le jugement du ſenat ſans rien changer de ſon viſage, ny de ſa contenance accouſtumée, ny pour crainte de la ſentence, n'y pour cholere à l'encontre des Sy-

racuſains, ains attendant doucement & attrempeement l'iſſue du jugement. Après que les voix des ſenateurs eurent eſté recueillies, & que par la pluralité d'icelles Marcellus eut eſté abſouls à pur & à plein, les Syracuſains en plorant ſe jetterent à ſes piedz, & le ſupplierent de ne vouloir tenir ſon cueur, ny exercer ſon ire à l'encontre d'eulx qui eſtoyent là preſens: & au demourant d'avoir pitié du reſte de la ville, laquelle eſtoit bien ſouvenante des graces qu'elle avoit receues de luy, & s'en tiendroit redevable à tousjours-mais à luy. Marcellus emeu à pitié par leurs prieres, leur pardonna, & tousjours depuis feit tous les plaiſirs qui luy furent poſſibles aux autres Syracuſains: car à ſon inſtance & requeſte, le ſenat authoriſa & confirma ce qu'il leur avoit ottroyé, qu'ilz peuſſent vivre en pleine liberté ſoubs leurs loix, & jouir paiſiblement des biens qui leur eſtoyent demourez: en recompenſe dequoy ceulx de Syracuſe luy feirent pluſieurs grands honneurs, & entre autres feirent une ordonnance, que de lors en avant toutes & quantes fois que Marcellus ou aucun de ſes deſcendans mettroyent le pied en la Sicile, les Syracuſains en feroyent feſte publique, portans chapeaux de fleurs ſur leurs teſtes, & faiſans ſacrifices aux dieux.

XXXIX. Cela fait Marcellus commencea à ſe tourner contre Hannibal, & là où tous les au-

tres conſuls preſque, & tous les autres capitaines depuis la desfaitte de Cannes avoyent uſé de ceſte ſeule ruſe encontre luy de fouir la lice, & jamais ne s'attacher à combatre à luy, il prit un chemin du tout oppoſite, eſtimant que la longueur du temps, lequel on eſtimoit devoir miner & conſommer les forces de Hannibal, auroit plus toſt achevé de ruiner & deſtruire toute l'Italie : & que Fabius Maximus qui regardoit trop à la ſeureté, n'eſtoit pas bien à propos pour remedier à la maladie preſente de la choſe publique romaine, attendant que ceſte guerre ſe terminaſt par la defaillance des forces de Rome, & faiſant la faulte que commettent les craintifz medecins, à faulte d'ozer à bon eſciant remedier à la maladie pendant qu'il en eſt temps, eſtimans que la conſomption des forces fuſt diminution de la maladie. Si s'en alla premierement contre les villes des Samnites grandes & puiſſantes, qui s'eſtoyent ſoubſtraictes de l'obeïſſance des Romains, & les reprit avec bonne proviſion de bledz & de deniers qu'il trouva dedans, oultre trois mille hommes de guerre que Hannibal y avoit laiſſez pour les garder, qu'il prit auſſi.

XL. Puis ayant Hannibal occis en la Pouille le vice-conſul Cneus Fulvius avec unze coulonnelz de mille hommes de pied chaſcun, & ayant auſſi mis en pieces la plus grande partie

de ſon armée, Marcellus eſcrivit des lettres à Rome, par leſquelles il taſchoit à reconforter le ſenat & le peuple, diſant qu'il s'en alloit celle part, & qu'ilz s'aſſeuraſſent qu'il en chaſſeroit Hannibal. Ces lettres leuës ne reconforterent point les Romains, ainſi qu'eſcrit Livius, ains augmenterent leur crainte & leur ſoucy, pource qu'ilz eſtimerent le danger à venir plus grand que la perte paſſée, d'autant qu'ilz tenoyent Marcellus pour plus grand & meilleur capitaine que n'avoit eſté Fulvius : toutefois Marcellus ſuyvant ce qu'il avoit eſcrit à Rome, chaſſa Hannibal hors de la Pouille, & le feit retirer en la Lucanie, auquel païs l'ayant trouvé près d'une ville nommée Numiſtron, où il s'eſtoit logé ſur les couſteaux en lieux forts & avantageux, Marcellus ſe campa tout auprès emmy la plaine, & le lendemain fut le premier qui preſenta la bataille à ſon ennemy. Hannibal de l'autre coſté deſcendit auſſi en la plaine, de ſorte qu'il y eut bataille, laquelle ne fut point decidée, encore qu'elle fuſt fort aſpre, & qu'elle duraſt bien longuement : car ayans commencé à combatre environ les neuf heures du matin, à peine ſe deſmeſlerent ilz qu'il eſtoit ja nuit toute noire : & le lendemain au poinct du jour, il rengea de rechef ſes gens en bataille parmy la deſconfiture des morts, & desfia Hannibal à venir une autre fois eſprouver

à qui demoureroit la victoire : ce qu'il ne voulut pas faire, ains ſe partit de là : au moyen dequoy Marcellus eut beau loiſir de deſpouiller à ſon aiſe les corps morts de ſes ennemis, & de donner ſepulture aux ſiens. Quoy faict, il ſe remeit incontinent à pourſuivre ſon ennemy, à la trace, lequel luy dreſſa pluſieurs aguets & embuſches, mais jamais il ne donna dedans pas une : & en toutes les rencontres & eſcarmouches, où ilz s'attacherent, eut tousjours l'advantage, dont il acquit grande eſtime & grande reputation.

XLI. A l'occaſion dequoy eſtant prochain le temps qu'il falloit elire de nouveaux conſuls, le ſenat fut d'advis d'envoyer plus toſt querir l'autre conſul qui eſtoit en la Sicile, que de remuer Marcellus qui eſtoit attaché à Hannibal. Parquoy arrivé que fut l'autre conſul, le ſenat luy commanda de nommer dictateur Quintus Fulvius, pource que le dictateur ne s'eſlit point, ny par le peuple, ny par le ſenat, mais l'un des conſuls ou des prætеurs en pleine aſſemblée du peuple nomme tel qui luy plaiſt pour dictateur, & ſemble que ce nom de dictateur ait eſté impoſé de là, à cauſe que Dicere en langage romain ſignifie nommer : toutesfois les autres veulent dire qu'il a ainſi eſté appellé, pource qu'il ne met point les affaires en deliberation du ſenat, ny à la pluralité des voix & ſuffrages du peuple : ains com-

mande de ſa propre authorité ce que bon luy ſemble, ſans en parler ny demander à perſonne : ce qui a bien quelque apparence, par ce qu'ilz appellent les commandemens des magiſtrats Edicta, que nous autres Grecs appellons Diatagmata. Eſtant donques venu de la Sicile le compagnon de Marcellus au conſulat, il voulut nommer dictateur un autre que celuy que le ſenat luy preſentoit, & pour n'eſtre contrainct de faire ce qu'il n'euſt pas voulu, il ſe partit une nuict & s'en retourna en la Sicile. Ainſi le peuple deſigna & nomma pour dictateur Quintus Fulvius, & le ſenat eſcrivit à Marcellus qu'il le confirmaſt: ce qu'il feiſt, & authoriſa la nomination du peuple, & luy fut de rechef eleu proconſul pour l'année enſuyvant, en laquelle ayant conferé avec Fabius Maximus des affaires de la guerre, ilz arreſterent enſemble que Fabius iroit eſſayer de reprendre la ville de Tarente, & que ce pendant Marcellus feroit la guerre à Hannibal, pour le divertir & engarder qu'il ne la peuſt aller ſecourir.

XLII. Ce conſeil pris entre eulx, Marcellus l'alla trouver près la ville de Cannuſium, là où comme Hannibal changeaſt ſouvent de logis, pour n'eſtre point contrainct de venir à la bataille malgré luy, il trouvoit neantmoins touſjours Marcellus devant luy, juſques à ce que un jour s'eſtant arreſté en un logis, il le harcela tant

par continuelles alarmes & eſcarmouches qu'il l'attira à la bataille, laquelle fut debatue tout le long du jour juſques à la nuict, qui les contraignit tous deux de ſoy retirer : & le lendemain dès l'aube du jour Marcellus comparut encore en campagne avec ſon armée rengée en bataille : dequoy Hannibal eſtant ennuyé, aſſembla les Carthaginois & leur feit une harengue, par laquelle il les pria de vouloir encore combatre ceſte fois là, ſi jamais ilz avoyent par le paſſé combatu pour l'amour de luy : « Car vous voyez, » dit il, comment après avoir tant de fois vaincu » & gaigné tant de batailles, nous n'avons pas » loiſir de reprendre alaine à noſtre aiſe, & ne » pouvons avoir repos quelques victorieux que » nous ſoyons, ſi nous ne chaſſons ceſt homme » icy ». Après les avoir ainſi preſchez, il les mena à la bataille, en laquelle Marcellus hors de propos & de ſaiſon voulut uſer d'une ruze de guerre qui luy feit avoir du pire : car voyant la poincte droitte de ſon armée fort preſſée, il feit marcher l'une des legions qui eſtoit derriere en ordonnance au front de la bataille pour ſouſtenir ceulx qui en avoyent beſoing : mais ce remuement troubla ceulx qui combatoyent, & donna la victoire aux ennemis, qui occirent bien ce jour là deux mille ſept cens hommes Romains.

XLIII. Mais retourné que fut Marcellus en ſon camp, il feit incontinent aſſembler ſes gens, auſquelz il commencea à dire, qu'il voyoit bien aſſez d'armes & de corps d'hommes, mais de Romains qu'il n'en voyoit point : quoy ouy les ſoudards luy requirent pardon de la faulte qu'ilz avoyent faitte, & il leur reſpondit qu'il ne leur donneroit point tant qu'ilz ſeroyent vaincus, mais que ouy bien quand ilz auroyent vaincu, & que le lendemain il les remeneroit en bataille contre l'ennemy, à fin que ceulx qui eſtoyent à Rome ſceuſſent plus toſt la nouvelle de leur victoire que de leur fuitte. Cela dit, il ordonna que lon baillaſt de l'orge au lieu de fourment aux bendes qui avoyent tourné le dos les premieres, tellement que combien qu'il y en euſt beaucoup en danger de leurs perſonnes pour les grands coups qu'ilz avoyent receuz en la bataille, ſi n'y en eut il pas un à qui les paroles de Marcellus ne cuiſiſſent plus que ſes propres bleceures.

XLIV. Le lendemain au plus matin, fut miſe hors ſur la tente du capitaine la cotte d'armes teinte en eſcarlatte, qui eſt le ſigne ordinaire quand il y doibt avoir bataille, & furent les compagnies qui le jour de devant avoyent eſté deſhonorées, miſes à leur requeſte au front de toute la bataille, & les particuliers capitaines tirans ſemblablement aux champs les autres bandes qui

n'avoyent point eſté rompues, les rengerent après. Ce qu'entendant Hannibal, s'eſcria : « O dieux, » quel homme eſt ce cy, qui ne ſe ſçauroit con- » tenir ny en bonne, ny en mauvaiſe fortune ! » car il eſt ſeul qui ne donne jamais repos à ſon » ennemy quand il l'a vaincu, ny n'en prend » quand il eſt batu. Nous n'aurons jamais faict » à luy, à ce que je voy, puis que la honte, » ſoit qu'il gaigne, ou qu'il perde, luy donne » tousjours un aiguillon de plus ozer, & de plus » entreprendre [1] ». Après ces remontrances d'une part & d'autre, commencerent les deux armées à marcher, & s'entrechoquer : là où eſtans les hommes auſſi forts d'un coſté que d'autre, Hannibal commanda que lon feiſt marcher en avant juſques au front de ſa bataille ſes elephants, & que lon les chaſſaſt juſques dedans les ennemis : comme il fut fait : & fut cela cauſe de troubler un peu & faire branler les premiers rancs, juſques à ce que Flavius coulonnel de mille hommes de pied, prit une enſeigne en ſa main, & marcha au devant de ces beſtes, à la premiere deſquelles il donna ſi rudement de la hante de l'enſeigne, qu'il la feit tourner arriere. Ce premier là s'eſ-

[1] Il y a ſans doute une faute dans le texte. Je crois devoir adopter la correction d'un Anonyme, dont réſulte ce ſens fort raiſonnable, ce me ſemble : puiſqu'après une victoire, la confiance, après une défaite, la honte, le déterminent également à de nouvelles tentatives.

tant ainſi tourné, alla heurter le ſecond qui le ſuyvoit, & le deſtourna : & celuy là conſequemment les autres qui venoyent après de main en main. Ce que voyant Marcellus, commanda à ſes gens de cheval qu'ilz donnaſſent de tout leur effort en ceſt endroit là, où il voyoit les ennemis ja un peu troublez pour ces beſtes qui retournoyent contre eulx, & faire qu'ilz s'embarraſſent encore davantage : comme ilz feirent, & chargerent ſi aſprement les Carthaginois, qu'ilz leur feirent tourner le dos à val de roupte, & les menerent batans juſques dedans leur camp, là où fut le plus grand meurtre à cauſe des elephants, qui là furent tuez, & tumberent dedans la porte du camp : car on dit qu'il fut tué en ceſte desfaitte là, plus de huict mille hommes, & du coſté des Romains bien trois mille, & tous les autres preſque blecez. Ce qui donna moyen à Hannibal de ſe partir de là où il eſtoit, à ſon aiſe, la nuict, & de s'eſcarter bien loing de là, pource que Marcellus ne le peut ſuyvre promptement, à cauſe du grand nombre des blecez qu'il avoit en ſon camp, & ſe retira à petites journées en la Campagne [1], là où il paſſa l'eſté à ſejour en la ville de Seſſe, pour faire penſer & guarir ſes malades. Ainſi Hannibal s'eſtant à la fin deſpeſtré de Marcellus, & ayant ſon armée

[1] Dans la Campanie, province dont Capoue étoit la capitale.

delivre pour s'en ſervir à ce que bon luy ſembloit, alla bruſlant, gaſtant & deſtruiſant l'Italie de tous coſtez, ſans craindre plus rien.

XLV. Cela donna mauvais bruit à Marcellus dedans Rome, & ne faillirent pas ſes ennemis à ſe ſervir de ceſte occaſion : car ilz ſuſciterent incontinent un des tribuns du peuple Publius Bibulus, homme violent & temeraire, mais eloquent, & qui diſoit bien ce qu'il vouloit, pour l'accuſer. Si feit aſſembler en conſeil le peuple par pluſieurs fois, où il meit en avant, qu'il falloit rappeller Marcellus, & donner la charge de ſon armée à quelque autre : « Car quant à luy, diſoit » il, pour avoir ſeulement fait un peu de guerre » à Hannibal, comme, par maniere de dire, » pour s'eſtre un petit eſchauffé à la lucte, il s'eſt » retiré aux baings châulds pour ſe traitter à ſon aiſe ». Quoy entendant Marcellus, laiſſa ſes lieutenans en ſon camp, & s'en alla en perſonne à Rome, pour reſpondre aux calumnies qu'on luy mettoit ſus, & trouva que ſur ces calumnies là, on ſe preparoit à luy faire ſon procès. Si y eut jour aſſigné pour ouir les parties, & s'aſſembla le peuple dedans le grand parc des lices que lon appelle Circus Flaminius, pour en donner ſa ſentence. Et là le tribun Publius Bibulus montant en chaire, deduiſit bien au long ſon accuſation : & Marcellus après luy reſpondit ſobrement,

& en peu de paroles, pour ſe juſtifier ſeulement: mais les principaux & plus notables perſonnages de la ville prirent la parole pour luy, qui remonſtrerent franchement & librement au peuple qu'il ne devoit pas pirement juger de la vertu de Marcellus, en le condamnant d'aucune laſcheté, que faiſoit leur ennemy meſme, attendu que c'eſtoit celuy de tous leurs capitaines que Hannibal fouyoit, & faiſoit tout ce qu'il pouvoit pour n'avoir point à combatre contre luy, là où il cherchoit à combatre tous les autres.

XLVI. Ces remonſtrances ouyes, tant s'en fallut que l'iſſue du procès fuſt telle comme l'accuſateur eſperoit, que au contraire Marcellus non ſeulement fut abſouls à pur & à plein, mais davantage fut eleu conſul pour la cinquieme fois [1], & entré qu'il fut en ſon nouveau magiſtrat, s'en alla premierement en la Thoſcane, là où viſitant toutes les bonnes villes, les unes après les autres, & les appaiſant, il aſſopit un grand mouvement de tout le païs, qui eſtoit en branle de ſoy rebeller. Puis à ſon retour il voulut dedier le temple d'Honneur & de Vertu, qu'il avoit fait edifier du butin gagné en la guerre de Sicile: mais les presbtres s'y oppoſerent, diſant que deux dieux ne pouvoyent eſtre contenus en un ſeul temple: au moyen dequoy

[1] L'an de Rome 546.

il commencea à en edifier un autre tout joignant le premier, eſtant toutefois fort mal content de l'oppoſition & empeſchement de ces presbtres, & la prenant en mauvais preſage, avec ce meſmement qu'il y avoit pluſieurs autres ſignes & preſages celeſtes, qui d'ailleurs le tenoyent en peine : car il y eut tout à un coup pluſieurs temples attaincts & touchez de la foudre : & les rats & ſouris rongerent de l'or qui eſtoit en la chappelle de Jupiter Capitolin. Et diſoit on qu'un bœuf avoit parlé : qu'il eſtoit ſorti un enfant de la teſte d'un elephant, & que l'enfant eſtoit encore vivant. Qui plus eſt, les presbtres & devins ſacrifians aux dieux pour divertir & deſtourner le malheur de ces ſiniſtres preſages, jamais ne peurent avoir ſignes favorables des ſacrifices. Au moyen dequoy ilz taſchoyent de le retenir à Rome, là où il ardoit & bruſloit de deſir qu'il avoit de s'en aller viſtement à la guerre, pource que jamais homme ne deſira ſi ardemment choſe quelle qu'elle ſoit, comme luy deſiroit ſe trouver en bataille contre Hannibal : car il ne ſongeoit d'autre choſe la nuict en dormant, & ne parloit d'autre choſe le jour avec ſes amis & compagnons en veillant, ne requerant autre choſe aux dieux en ſes prieres & oraiſons, ſinon qu'il peuſt trouver Hannibal en champ de bataille : & croy qu'il euſt encore

plus

plus vouluntiers combatu dedans le pourpris d'une meſme muraille de ville, ou d'une meſme cloſture de camp. Et ſi n'euſt eſté qu'il eſtoit ja comblé de gloire, & que par pluſieurs preuves il n'euſt fait cognoiſtre qu'il eſtoit autant meur, autant ſage & prudent que nul autre capitaine de ſon temps, j'euſſe dit que c'eſtoit une paſſion & affection de jeuneſſe qui le tranſportoit, & un deſir plus ambitieux que ne portoit l'aage en laquelle il ſe trouvoit alors : car il avoit plus de ſoixante ans quand il fut eleu conſul pour la cinquieme fois.

XLVII. Ce neantmoins après avoir fait les ſacrifices propitiatoires, & les purifications telles que les devins les ordonnerent, il ſe partit de Rome avec ſon compagnon pour aller à la guerre, où il trouva Hannibal de ſejour entre les villes de Baucie & de Venouſe, & taſcha par tous moyens à le tirer à la bataille : ce qu'il ne voulut onques faire : mais eſtant adverty par ſes eſpies que les conſulz Romains envoyoyent une armée pour aſſieger la ville des Locriens que lon ſurnomme Epizephyriens, c'eſt à dire, Occidentaux, à la difference de ceulx de la Grece, qui à comparaiſon de ceulx d'Italie ſont Orientaulx, il dreſſa embuſche à ceulx qui y alloyent au deſſoubs de la motte de Petelie qui eſtoit ſur leur chemin, où il tua bien environ deux mille cinq

cents hommes. Cela enflamma encore plus le courage de Marcellus du desir de venir à la bataille, de sorte qu'il se deslogea de là où il estoit pour s'approcher encore plus près de son ennemy. Or y avoit il entre leurs deux camps une butte forte d'assiette, & couverte de boscages à l'entour, & y avoit des eschoguettes haultes, dont on pouvoit descouvrir de loing vers l'un & vers l'autre camp, & au bas couroyent force fontaines & ruisseaux, de maniere que les Romains s'esbahissoyent comment Hannibal qui y estoit arrivé le premier, ne s'en estoit saisy, & l'avoit ainsi abandonné à ses ennemis : mais c'estoit pource que si le lieu estoit commode pour loger un camp, encore luy sembloit il plus à propos pour y dresser embusche, auquel effect il aima mieulx s'en servir. Si emplit les bois, les fonceaux & vallées d'alentour de bon nombre de gens de traict, & d'autres combatans avec armes de long bois, s'asseurant que le lieu de soymesme y attireroit assez les Romains : en quoy il ne fut pas deceu de son esperance : car incontinent il courut un bruit parmy le camp des Romains, qu'il falloit occuper ce logis là, & n'y avoit celuy qui ne se meslast de discourir comme bien entendu au faict de la guerre, combien davantage ilz auroyent sur leurs ennemis, principalement s'ilz s'y alloyent loger, ou à tout le moins s'ilz y bastissoyent un fort.

XLVIII. Parquoy Marcellus fut d'advis d'y aller luy meſme en perſonne, avec quelque peu de gens de cheval, pour recognoiſtre & viſiter le lieu : mais avant que partir il appella ſon devin pour ſacrifier aux dieux, & la premiere hoſtie immolée, le devin luy en monſtra le foye qui n'avoit point de teſte : mais à la ſeconde qu'il immola ſe trouva une belle & groſſe teſte du foye, & toutes les autres parties entieres & fraiſches à merveilles, de ſorte qu'il ſembloit qu'elles effaceaſſeur toute la crainte des mauvais ſignes & preſages de la premiere hoſtie : toutefois au contraire les devins diſoyent que cela les troubloit & eſpouventoit davantage, pource que ces preſages de ſacrifices ſi beaux & ſi propices, tour à coup après d'autres ſi laids & ſi triſtes, leur eſtoyent ſuſpects, à cauſe d'une ſi eſtrange & ſi ſoudaine mutation : mais comme dit le poëte Pindarus,

Il n'eſt feu bruſlant tousjours,
Mur d'acier, ny choſe née,
Qui peuſt arreſter le cours
De fatale deſtinée.

XLIX. Si monta Marcellus à cheval, &, qui plus eſt, mena quand & luy ſon compagnon au conſulat Quintus Criſpinus, & ſon filz auſſi qui eſtoit capitaine de mille hommes de pied, avec deux cents vingt hommes de cheval ſeulement,

dont encore n'y en avoit il pas un naturel Romain, ains eſtoyent tous Thoſcans exceptez quarante Fregellaniens, qui s'eſtoyent dès le commencement de ceſte guerre tousjours monſtrez fort fideles & fort affectionnez envers Marcellus : mais eſtant, comme nous avons dit, la bute couverte d'arbres & de broſſailles, les ennemis avoyent mis un homme ſur la plus haulte guette qui y fuſt, pour faire le guet & les advertir s'il verroit rien venir. Les Romains ne l'euſſent ſceu appercevoir, & luy au contraire deſcouvroit juſques dedans leur camp tout ce qui s'y faiſoit, comme lors il adviſa ceulx qui eſtoyent en embuſche, de la venue de Marcellus : & eulx le laiſſerent approcher juſques à ce qu'il fuſt contre eulx, puis tout ſoudain ſe leverent enſemble, & enveloppans Marcellus commencerent à luy tirer coups de traict & coups de main, les uns pourſuyvans ceulx qui fuyoyent, & les autres combattans ceulx qui faiſoyent teſte, qui eſtoyent les quarante Fregellaniens, leſquelz encore que les autres Thoſcans euſſent pris la fuitte au premier cry qu'ilz ouyrent, ſe ſerrerent enſemble pour defendre les perſonnes des deux conſulz, juſques à ce que Criſpinus ayant receu ſur ſon corps deux coups de javeline, tourna ſon cheval pour fouir : mais il y eut un des ennemis qui donna à Marcellus un coup de lance ayant le fer plat à travers les flancs, dont il le percea

de part en part : ce que voyans ceulx des Fregellaniens, qui eſtoyent encore demourez en vie en bien petit nombre, le laiſſerent tumbé en terre, & prirent ſon filz qui eſtoit blecé auſſi, avec lequel ilz ſe ſauverent à courſe de cheval dedans leur camp. Il n'y eut en ceſte rencontre gueres plus de quarante hommes tuez, & de priſonniers y eut cinq des ſergens qui portoyent les haches devant les conſulz, & vingt autres hommes de cheval : l'autre conſul Criſpinus mourut auſſi des bleceures qu'il y receut, peu de jours après, qui fut un inconvenient non jamais advenu auparavant aux Romains, que tous les deux conſulz mouruſſent en une meſme rencontre.

L. Or quant à Hannibal, il ne feit pas grand compte des autres qui demourerent pris ou morts en ceſte rencontre : mais quand il entendit que Marcellus y eſtoit demouré ſur le champ, il s'y encourut incontinent luymeſme, & regardant curieuſement ſon corps de près & longuement, en conſiderant la force de la taille dont il eſtoit, & le traict de ſon viſage, après qu'il eut le tout bien contemplé, il ne ſe laiſſa eſchapper de la bouche pas une parole inſolente, ny ne monſtra à ſa face une chere joyeuſe, comme euſt fait quelque autre qui fuſt venu à bout d'un ſi aſpre & ſi dangereux ennemy, ains s'esbahiſſant comment il eſtoit venu là mourir ainſi eſtrangement, luy oſta du doigt

ſon anneau, dont il cachetoit ſes lettres, & faiſant enſepvelir ſon corps ainſi qu'il luy appartenoit, le feit bruſler honorablement, puis en feit mettre les os & les cendres dedans une buye [1] d'argent, ſur laquelle il poſa luymeſme une couronne d'or, & l'envoya à ſon filz : mais il y eut quelques chevaux legers Numidiens, qui par le chemin rencontrerent ceulx qui portoyent celle buye, & la leur voulurent oſter : les autres ſe meirent en devoir de la retenir, de maniere qu'il fallut que les Numidiens uſaſſent de force pour l'avoir : & ainſi en tirant & combatant à qui l'auroit, les os & les cendres furent ſemez & diſperſez çà & là. Ce qu'entendant Hannibal dit à ceulx qui ſe trouverent lors autour de luy : « Voyez comment il n'eſt pas » poſſible de faire aucune choſe, ſi elle ne plaiſt » à dieu ». Si feit bien chaſtier les Numidiens, mais au demourant, il ne ſe ſoucia plus de faire chercher ny recueillir les oſſemens de Marcellus, ayant opinion que c'eſtoit quelque dieu qui avoit voulu qu'il mouruſt ainſi eſtrangement, & que davantage ſon corps demouraſt ſans ſepulture. Ainſi l'eſcrivent Cornelius Nepos & Valerius Maximus : mais Livius & Auguſtus Cæſar diſent, que la buye fut portée à ſon filz, & inhumée magnifiquement.

LI. Il y a en pluſieurs lieux des ouvrages &

[1] Une urne, ou une aiguiere.

edifices publiques, qui ont eſté faits & dediez par Marcellus, oultre ceulx qui ſont à Rome, comme à Catane en la Sicile, un parc à exercer les jeunes gens, & en l'iſle de Samothrace au temple des dieux, que l'on appelle Cabires, pluſieurs images & pluſieurs tableaux qu'il y feit porter de Syracuſe, & en l'iſle [1] de Lindos au temple de Minerve, où il y a entre autres une ſiene ſtatue, ſoubs laquelle eſt engravé ceſt epigramme, ainſi que l'eſcrit le philoſophe [2] Poſidonius :

Amy paſſant, tu vois icy l'image
De Claudius Marcellus, le lignage
Duquel eſtant à Rome très illuſtre
Eſt eſclarcy encore par ſon luſtre,
Pource qu'il fut comme une eſtoile claire
En ſon païs, où le lieu conſulaire
Il teint ſept fois, & à chacune feit
Des ennemis grand meurtre qu'il desfeit.

Celuy qui a compoſé ceſt epigramme, compte les deux fois qu'il fut viceconſul pour deux conſulats entiers : mais ſa poſterité a continué tousjours en

[1] Grec, à Linde. C'eſt une ville de l'île de Rhodes, où Minerve avoit un temple fameux; comme nous l'avons dit ailleurs.

[2] Philoſophe n'eſt point dans le grec. Je crois cependant que celui dont Plutarque parle ici, eſt le philoſophe Stoïcien, ſurnommé l'Athlète, qui eut une école à Rhodes, & vint à Rome du tems de Marcellus. V. Menag. ad Diog. Laert. L. VII, Segm. 39.

grand honneur, juſques à Marcellus [1] filz de la ſœur de Auguſte Cæſar, Octavia, & de Caius Marcellus. Il mourut jeune eſtant Ædile de Rome, & ayant eſpouſé Julia fille de Auguſte, avec laquelle il ne veſcut pas longuement : mais pour honorer ſa memoire, Octavia ſa mere dedia la librairie, & Auguſte Cæſar le theatre, qui ſont encore appellez juſqu'aujourdhuy le theatre & la librairie de Marcellus.

LA COMPARAISON

DE MARCELLUS AVEC PELOPIDAS.

CE ſont les choſes qui m'ont ſemblé plus dignes de memoire ès faicts & geſtes de Pelopidas & de Marcellus : mais eſtans leurs meurs & leurs natures au demourant pareilles & ſemblables, pource qu'ilz ont eſté tous deux vaillans, laborieux, magnanimes & courageux, il y pourroit avoir ceſte ſeule difference, que Marcellus en pluſieurs villes qu'il prit d'aſſault feit de grands meurtres, & eſpandit beaucoup de ſang humain, là où Epaminondas & Pelopidas jamais ne tuerent homme

[1] C'eſt pour lui que furent faits ces beaux vers de Virgile, qu'on lit à la fin du ſixieme livre de l'Énéide, & que ſa mere Octavie paya ſi magnifiquement.

qu'ilz euſſent vaincu, ny ne aſſervirent ville quelconque qu'ilz euſſent priſe : & a lon opinion que les Thebains n'euſſent pas ſi cruellement traittez les Orchomeniens, comme ilz feirent, ſi l'un d'eulx ou tous deux y euſſent eſté preſens.

II. Mais quant aux faicts, ce fut à Marcellus un grand & admirable exploit de desfaire une ſi groſſe trouppe de Gaulois à pied & à cheval, avec ſi peu de chevallerie qu'il mena quand & luy, ce que lon ne trouvera pas avoir onques eſté fait par autre capitaine que par luy, meſmement qui ait avec ſa propre main occis ſur le champ le chef des ennemis : à quoy Pelopidas ne peut advenir : car taſchant à tuer le tyran de Pheres, il fut tué luy meſme le premier, & ſouffrit ce qu'il avoit envie de faire. Toutefois lon peult oppoſer à ceſt acte là, les batailles de Leuctres & de Tegyre, qui furent deux très memorables & très glorieux combats : mais en recompenſe auſſi ne ſçauroit on alleguer exploit aucun de Marcellus fait d'emblée, qui merite d'eſtre comparé à ce que feit Pelopidas à ſon retour d'exil, quand il occit les tyrans qui detenoyent Thebes en ſervitude : car ce fut un acte de ruze, de ſurpriſe & d'emblée, le plus grand & le plus digne de memoire qui fut onques. Il eſt bien vray, que Marcellus avoit à faire à Hannibal, qui eſtoit un très dangereux & très redoutable ennemy : mais auſſi avoyent lors les

Thebains à faire aux Lacedæmoniens, leſquelz pour certain cederent à Pelopidas en la bataille de Tegyre & en celle de Leuctres : là où Marcellus ne vainquit jamais Hannibal une ſeule fois, ainſi comme eſcript Polybius, ains demoura tousjours invincible juſques à la journée que Scipion le desfeit en bataille.

III. Toutefois nous adjouſtons plus de foy à ce qu'en ont eſcript Cæſar, Livius, Cornelius Nepos, & entre les Grecs le roy Juba[1], que Marcellus ait bien rompu & desfait quèlque fois aucunes trouppes de Hannibal : mais ce ne furent jamais rouptes de grande conſequence, & ſemble que ce ait eſté plus toſt quelque tromperie[2] de ceſt Africain là, qu'autrement : ce qui neantmoins fut meritoirement & à bonne raiſon grandement loué, priſé & eſtimé, d'avoir tellement remis le cueur aux Romains, qu'ilz ozaſſent attendre & faire teſte à ce Carthaginois, après tant de desfaittes d'armées romaines, tant de chefs d'exercites occis en bataille, & un ſi dangereux esbranlement de rout l'empire romain. Car celuy qui au lieu de la longue crainte & d'une frayeur eſperdue ja par longueur de temps envieillie, feit renaiſtre ès

[1] Juba, roi de Mauritanie, prince fort inſtruit, auteur d'un grand nombre d'ouvrages perdus. Il vivoit du tems d'Auguſte. Il écrivit en grec, à cauſe de quoi Plutarque le compte parmi les écrivains de cette nation.

[2] Voyez les Obſervations.

courages des ſoudards Romains une envie & une ardeur de ſe trouver aux priſes & aux mains encontre l'ennemy, & qui les aſſeura & encouragea juſques à ne ceder pas facilement la victoire, mais auſſi à la debatre & quereller vertueuſement, ce fut Marcellus ſeul : pource que au lieu qu'ilz eſtoyent ja tous accouſtumez, pour la longue durée de leurs pertes & malheurs, de ſe reputer bienheureux quand ilz ſe pouvoyent ſauver de viſteſſe & eſchapper des mains de Hannibal, il leur enſeigna à avoir honte de ſe ſauver en routte, à ne vouloir point confeſſer d'avoir eſté en branle de reculer, & à eſtre marris quand ilz ſe retiroyent ſans avoir vaincu & batu leurs ennemis : & pour autant que Pelopidas ne fut jamais rompu en bataille, où il fuſt capitaine en chef, & que Marcellus en gaigna plus que nul autre capitaine de ſon temps, il pourroit ſembler que le grand nombre des victoires de l'un viendroit à s'eſgaler & compenſer avec le non avoir jamais eſté vaincu de l'autre.

IV. Il eſt vray que Marcellus prit la ville de Syracuſe, & Pelopidas faillit à prendre celle de Sparte : mais je penſe que ce ſoit plus grande prouëſſe à luy d'avoir approché ſi près de Sparte, comme il feit, & avoir paſſé le premier la riviere de Eurotas en armes, ce que jamais ennemy au paravant luy n'avoit fait, que ce n'eſtoit à l'autre

de prendre toute la Sicile : ſi ce n'eſt que quelqu'un vueille oppoſer à l'encontre que ce faict appartiene à Epaminondas, & non point à Pelopidas, comme auſſi fait encore la victoire de Leuctres : là où il n'y a perſonne qui puiſſe pretendre part à la gloire des faicts de Marcellus : car il prit Syracuſe eſtant ſeul capitaine en chef, & desfeit les Gaulois ſans ſon compagnon, & feit teſte à Hannibal, ſans que perſonne le ſecondaſt ny ſecouruſt en cela : car au contraire tous les autres l'en deſtournoyent, & luy fut le premier qui changeant le ſtyle de faire la guerre, dont les capitaines Romains uſoyent en ce temps là, enſeigna le premier aux ſiens à ozer monſtrer viſage à l'ennemy.

V. Quant à leur mort, je ne loüe celle de l'un ny de l'autre, & ſuis en mon cueur deſplaiſant & marry de l'eſtrange façon dont ilz moururent tous deux, m'eſmerveillant à l'oppoſite comment il eſt poſſible que Hannibal en tant de batailles où il s'eſt trouvé, qu'il ſeroit malaiſé de les nombrer ſeulement, n'y ait jamais eſté blecé: & loüe ſingulierement un faict de Chryſantas, que Xenophon recite au livre de l'inſtitution de Cyrus, diſant que ayant ja haulſé l'eſpée pour en ferir un des ennemis, quand il ouit la trompette ſonnant la retraitte, il ſe retira tout doucement & modeſtement ſans luy mal faire. Toutefois il ſemble

que Pelopidas ſoit plus excuſable: car oultre ce qu'il eſtoit chault de l'ardeur de la bataille, il avoit un juſte & magnanime courroux qui l'incitoit à chercher de ſe venger: car, comme dit le poëte Euripide,

> Le meilleur eſt qu'un chef d'oſt pour ſa gloire
> Ayant vaincu ſurvive ſa victoire,
> Ou bien s'il eſt mort en terre abbatu,
> Qu'il meure au moins en homme de vertu.

Car ainſi la mort de celuy qui meurt en ceſte ſorte ne ſe peut nommer accident ny inconvenient, ains acte de vertu: mais oultre le juſte courroux qui tiroit Pelopidas, encore y avoit il une autre choſe qui le poulſoit, non ſans grande raiſon, à faire ce qu'il feit: c'eſt, qu'il voyoit la conſommation de ſa victoire en la mort du tyran: car il euſt eſté bien mal aiſé de trouver ailleurs autre occaſion auſſi digne & auſſi glorieuſe pour employer & monſtrer ſa proueſſe comme celle là: & au contraire Marcellus ſans aucune neceſſité urgente, ſans celle fureur & ardeur qui ſurprent quelquefois les hommes vaillans au milieu du combat, & les tranſporte hors de leur entendement, s'alla luy meſme inconſidereement precipiter au milieu du danger, où il mourut, non en capitaine, ains en cheval leger & en avantcoureur, abandonnant ſes trois triumphes, ſes cinq

conſulats, ſes deſpouilles & trophées, qu'il avoit de ſa propre main conquis & gaignez ſur des roys, à des adventuriers Heſpagnolz & Numidiens, qui pour la ſoude vendoyent leur ſang & leur vie aux Carthaginois, de ſorte que je croy qu'ilz s'en porterent envie à eulx meſmes, par maniere de dire, pour un ſi grand & ſi heureux exploit, d'avoir fait mourir entre des avantcoureurs & deſcouvreurs Fregellaniens le plus grand perſonnage, & le plus vaillant homme & plus eſtimé des Romains.

VI. Toutefois je ne voudrois pas que lon penſaſt que je die cela pour blaſmer ny accuſer la memoire de ces deux grands perſonnages : ains le fault prendre comme une plainte d'eulx, & une franche remonſtrance faitte à eulx meſmes & à leur propre vaillance, pour laquelle employer & monſtrer ilz ont fait perir toutes leurs autres vertus, en abandonnant, ſans qu'il en fuſt beſoing, trop indiſcrettement leurs perſonnes & leurs vies, comme s'ilz euſſent voulu & deu mourir pour eulx, non pas pour leur païs plus toſt & pour leurs amis & alliez. Mais encore après leur mort Pelopidas fut inhumé par les alliez & confederez de Thebes, pour leſquelz il eſtoit mort, & Marcellus le fut par les ennemis meſmes qui l'avoyent tué. Si eſt bien l'un choſe heureuſe & deſirable en tel cas : mais l'autre a bien plus du grand & de l'ad-

mirable, que l'ennemy meſme revere & honore la vertu qui luy nuiſoit, que non pas l'amy rende l'office d'amitié qu'il devoit: pource que l'ennemy n'a rien qui le convie à honorer ſon ennemy mort, ſinon l'admiration de ſa vertu: & l'amy bien ſouvent le fait plus pour le profit & l'utilité qu'il en a receuë, qu'il ne fait pour affection qu'il porte à ſa vertu.

SOMMAIRE

DE LA VIE D'ARISTIDE.

ORIGINE *d'Ariſtide. Diverſité d'opinions ſur l'état de ſa fortune.* IV. *Son amitié pour Cliſthène, & ſon eſtime pour Lycurgue. Commencemens & cauſes de ſes différends avec Thémiſtocle.* V. *Principes oppoſés de leur conduite.* VII. *Équité d'Ariſtide.* X. *Son intégrité dans le maniement des finances.* XI. *Sa déférence pour Miltiade.* XII. *Sa valeur & ſa modération à la bataille de Marathon.* XIV. *Temps de ſon archontat.* XV. *Sa juſtice. Excellence du ſurnom de juſte donné à Ariſtide.* XVI. *Il eſt banni par les menées de Thémiſtocle du ban d'Oſtraciſme.* XVII. *Durée de cet uſage à Athènes.* XIX. *Maniere d'y procéder.* XXI. *Rappel d'Ariſtide. Sa généroſité à l'égard de Thémiſtocle. Leur entrevue.* XXIII. *Bataille de Salamine.* XXVIII. *Bataille de Platée.* XLIX. *Partage du butin.* LI. *Ariſtide fait établir des fêtes & les jeux de la liberté dans la ville de Platée.* LII. *Fête funebre inſtituée pour honorer la mémoire de ceux qui étoient morts pour la défenſe de la liberté.* LIII. *Forme du gouvernement à Athènes après la bataille de Platée.* LIV. *Projet de Thémiſtocle pour accroître la puiſſance*

ſance d'Athènes. Il eſt communiqué à Ariſtide, & rejetté parce qu'il eſt injuſte. LV. *La juſtice d'Ariſtide & la douceur de Cimon ſont perdre à Lacédémone ſa principauté ſur la Grèce. Hauteur & fierté de Pauſanias, général des Lacédémoniens.* LVI. *Les alliés de la Grèce quittent le part de Lacédémone pour prendre celui d'Athènes.* LVII. *Sentimens nobles des Lacédémoniens.* LVIII. *Taxe impoſée par Ariſtide ſur toutes les villes de la Grèce d'un conſentement unanime. Temps heureux de la Grèce. Augmentation de la taxe ſous Périclès, & après ſa mort.* LIX. *Nouvelles altercations entre Thémiſtocle & Ariſtide.* LX. *Serment de l'alliance des peuples de la Grèce. Ariſtide le prononce au nom des Athéniens.* LXI. *Ses égards politiques. Sa pauvreté. Il la conſerve & la chérit juſqu'à la mort.* LXIV. *Sa modération dans la diſgrace de Thémiſtocle.* LXV. *Mort d'Ariſtide.* LXVI. *Ses funérailles & le mariage de ſes filles aux dépens du public.* LXVII. *Actes d'humanité de la ville d'Athènes.*

Depuis la 63e olympiade, juſqu'à la ſeconde année de la 78e, 467 ans avant Jeſus-Chriſt.

ARISTIDES.

Aristides filz de Lyſimachus, eſtoit pour certain de la lignée [1] Antiochide, du bourg d'Alopece : mais quant à ſes biens & à ſes facultez, on en a eſcrit en diverſes manieres, pource que les uns diſent qu'il veſcut toute ſa vie en très eſtroitte pauvreté, & qu'il laiſſa deux filles, leſquelles après la mort de leur pere demourerent long temps ſans eſtre mariées à cauſe de leur pauvreté : & combien que la plus part des ancienes hiſtoires s'accorde à cela, neantmoins Demetrius [2] Phalereus en un livre qu'il a intitulé Socrates, eſcrit au contraire, qu'il ſçavoit une poſſeſſion au bourg de Phalerée, que lon appelloit encore la terre & poſſeſſion d'Ariſtides, en laquelle ſon corps eſt enterré. Et oultre cela, pour monſtrer qu'il avoit bien dequoy, & que ſa maiſon eſtoit opulente & riche, il en allegue de telz indices : premierement qu'il fut un an prevoſt annuel de la ville d'Athenes, que lon appelloit archon eponymos [3], pource que

[1] Grec, tribu.

[2] Fameux grammairien que Caſſandre, gouverneur de la Macédoine, établit pour commandant à Athènes, ſix ans après la mort d'Alexandre, 318 avant notre ère. C'eſt à lui que les Athéniens éleverent trois cens ſoixante ſtatues.

[3] Codrus, dernier roi d'Athènes, s'étant dévoué pour ſa patrie 1091

l'année prenoit ſa denomination du nom de celuy qui l'eſtoit par chacun an, & dit qu'il l'obteint par le ſort des febves ſelon l'ancien uſage des Atheniens, & ſelon la maniere qu'ilz avoyent de proceder à l'election dudict office, en laquelle election n'eſtoyent admis à tirer au ſort des febves, que ceulx qui eſtoyent de la plus haulte taxe en l'eſtimation de leurs biens, leſquelz on appelloit à Athenes pentacoſiomedimnes[1], c'eſt à dire, qui avoyent de revenu la valeur de cinq cents minots de bled & au deſſus. Secondement il allegue, qu'il fut relegué ou banny du ban qui s'appelle Oſtraciſme, duquel on n'avoit point accouſtumé de bannir les pauvres, ains ſeulement les nobles & les riches, auſquelz le menu peuple portoit envie, à cauſe de leur grandeur. Tiercement & pour ſon dernier argument, qu'il a laiſſé & donné au temple de Bacchus des vaſes à trois pieds, que ſouloyent ordinairement offrir les entrepreneurs[2] qui avoyent emporté le prix ès jeux de comedies, tragedies, ou autres telz esbatemens, dont ilz

ans avant J. C. la royauté fut remplacée par des magiſtrats perpétuels, qu'on nomma archontes. Il y en eut treize de ſuite. La troiſieme année de la ſixieme olympiade, l'archontat fut réduit à dix ans. Il y eut ſept archontes décennaux. Enfin les archontes devinrent annuels la premiere année de la vingt-quatrieme olympiade; & Créon fut le premier. Cette date eſt établie dans un excellent mémoire de M. Larcher dont nous allons enfin poſſéder l'Hérodote.

[1] Voyez la Vie de Solon, chap. xxx.

[2] Voyez les Obſervations.

avoyent fait les frais, & ſont encore leſdicts vaſes, que lon dit avoir eſté donnez par Ariſtides[1], en eſtre, ſur leſquelz on lit une telle inſcription: « La lignée Antiochide emporta le prix, Ariſtides » fut le desfrayeur des jeux, & Archeſtratus le » poëte qui feit jouer ſes comedies ».

II. Ce dernier argument, combien que ce ſoit celuy, auquel il ſemble avoir plus d'apparence, eſt neantmoins le plus foible & le plus debile: car Epaminondas, lequel, comme chacun ſçait, naſquit, fut nourry & veſcut tousjours en grande pauvreté, & Platon auſſi le philoſophe, accepterent la charge de faire les frais de jeux qui n'eſtoyent pas de petite deſpenſe, ayant l'un desfrayé à Thebes les joueurs de fluſtes, & l'autre à Athenes la danſe des enfans qui balloyent en rond, à quoy faire Dion le Syracuſain fourniſſoit argent à Platon, & Pelopidas à Epaminondas. Car il n'eſt pas dit, que les hommes de vertu doyvent avoir une guerre mortelle, par maniere de dire, contre les preſens que leur pourroyent faire leurs amis, & qu'ilz ne puiſſent en quelque ſorte que ce ſoit jamais accepter ny prendre rien d'eulx: bien doyvent ilz eſtimer ord & ſale d'en prendre par avarice pour s'enrichir, ou pour eſpargner & mettre en reſerve: mais quand il eſt queſtion de

[1] Grec, & on montroit encore de mon temps ces vaſes, où on liſoit cette inſcription.

quelque entremiſe honorable, & de quelque magnificence publique, dont il ne revient rien particulierement à leur profit, ilz ne doyvent point rejetter ny refuſer les offres que leur font leurs amis. Et quant aux vaſes qu'il dit avoir eſté offerts & donnez au temple de Bacchus, Panætius monſtre evidemment, que Demetrius a eſté abuzé par la ſemblance du nom, pource que depuis le temps des guerres medoiſes juſques au commencement de la guerre peloponeſiaque, il ne ſe treuve ès regiſtres des desfrayeurs des jeux publiques, que deux vaincueurs ayans ce nom de Ariſtides, deſquelz ny l'un ny l'autre n'eſt le filz de Lyſimachus, dont nous eſcrivons à preſent: car l'un eſt notamment inſcript filz de Xenophilus, & l'autre a eſté long tems après celuy dont nous parlons, ainſi que lon peult manifeſtement cognoiſtre par l'eſcripture [a] & orthographe qui eſt ſelon les regles de grammaire, dont on a uzé en la Grece depuis Euclides: & auſſi le peult on cognoiſtre par le nom du poëte Archeſtratus qui y eſt adjoinct: car il n'y a perſonne qui face mention d'un poëte de ce nom là en tout le temps des guerres medoiſes: mais au temps de la guerre

[a] Il ne s'agit ici que de l'écriture & de la forme des caracteres, qui étoit fort différente, comme on le voit par des inſcriptions qui exiſtent encore, & qui ſont plus anciennes qu'Euclide, mathématicien célèbre, & un des maîtres de Platon.

peloponeſiaque, pluſieurs le mettent pour autheur & compoſiteur des hymnes & cantiques qui ſe chantoyent ès danſes publiques.

III. Toutefois quant à ces oppoſitions que fait Panætius, il fauldroit un peu plus avant & plus diligemment y penſer: mais quant au ban de l'Oſtraciſme, il eſt certain que tous ceulx qui eſtoyent de beaucoup eminents par deſſus les autres, fuſt ou en gloire & bonne renommée, ou en nobleſſe, ou en eloquence, y eſtoyent ſubjects, attendu que Damon meſme, precepteur de Pericles, en fut banny, ſeulement pource qu'il ſembla au commun peuple qu'il eſtoit trop ſage. Qui plus eſt, Idomeneus eſcrit que Ariſtides fut Prevoſt annuel, non par le ſort des febves, ains par les voix des Atheniens qui le voulurent eſlire: & s'il le fut depuis la journée de Platæes [1], ainſi comme Demetrius l'eſcrit, il eſt vray-ſemblable que lon luy feit ceſt honneur pour ſon excellente vertu, & ſes grands merites & ſervices, que les autres ſouloyent obtenir pour leurs richeſſes. Mais ce

[1] Il fut archonte éponyme la troiſieme & quatrieme année de la ſoixante-douzieme olympiade 490 ans avant J. C. un an après la bataille de Marathon. Je mets troiſieme & quatrieme, parce que l'année attique commençant alors au mois gamélion, à partir du ſolſtice d'hyver, répondoit à deux années olympiques, qui commençoient au mois hécatombéon, à partir du ſolſtice d'été; & cela ſubſiſta juſqu'à la fin de la quatre-vingt-ſixieme olympiade. Après quoi le commencement de l'année attique & de l'archontat fut porté au mois hécatombéon. Dodwell place l'archontat d'Ariſtide un an plus tard.

Demetrius ne s'efforce pas d'exempter Ariſtides ſeulement de pauvreté, ains en veult auſſi guarentir Socrates, comme ſi c'eſtoit un grand vice & un grand reproche: car il eſcrit qu'il avoit non ſeulement une maiſon à luy, mais davantage ſoixante & dix mines d'argent [1], que Criton luy faiſoit profiter, & luy en payoit uſure.

IV. Pour donques retourner à l'hiſtoire d'Ariſtides, il fut familier amy de Cliſthenes, celuy qui reſtablit le gouvernement de la choſe publique à Athenes [2], après que les trente tyrans en eurent eſté dechaſſez, & eut en ſinguliere recommandation Lycurgus Lacedæmonien par deſſus tous autres, qui juſques à ſon temps s'eſtoyent entremis d'ordonner ou adminiſtrer le gou ernement d'une choſe publique, ce qui fut cauſe qu'il aima tousjours & favoriza l'eſtat de l'Ariſtocratie, c'eſt à dire, de la nobleſſe, où un petit nombre des plus gens de bien ont entre mains l'authorité ſouveraine: mais il eut pour contrepoids Themiſtocles filz de Neocles, qui favoriſa tousjours l'eſtat populaire. Si diſent aucuns que dès le temps de leur

[1] Environ ſept cents eſcus. *Amyot.* Maintenant 5,446 livres de notre monnoie.

[2] Ce rétabliſſement ſe fit après l'expulſion des Piſiſtratides dans la ſoixante-ſeptieme olympiade, & non pas, comme Amyot l'a cru, après l'expulſion des trente tyrans, qui n'arriva que dans la quatre-vingt-quatorzieme olympiade, long-temps après la mort de Cliſthène & d'Ariſtide. Auſſi le mot (trente) n'eſt-il pas dans le grec.

premiere enfance eſtans nourriz & inſtituez enſemble, ilz eſtoyent tousjours en toutes leurs actions & en tous leurs propos contraires l'un à l'autre, ſoit qu'ilz ſe jouaſſent, ou qu'ilz feiſſent à bon eſciant, & que dès lors on commencea à deſcouvrir le naturel de l'un & de l'autre par celle contrarieté de vouluntez, pource que l'un eſtoit prompt, ſoudain, hazardeux, fin, & qui legerement entreprenoit toutes choſes : & l'autre au contraire eſtoit froit, repoſé, conſtant & arreſté, qui pour rien n'euſt devoyé du droit ſentier de la juſtice, & n'euſt uſé de menſonge, d'afferterie, ny de tromperie, non pas en jeu ſeulement. Toutefois Ariſton natif de Chio eſcrit, que leur inimitié commencea d'amourettes premierement, & que par traict de temps elle vint depuis à ſi grand accroiſſement, pource, dit il, que l'un & l'autre devint amoureux d'un jeune garſon nommé Steſileus, qui eſtoit de l'Iſle de Ceos, le plus beau & le mieulx formé de tous ceulx qui eſtoyent de ſon aage : & ne leur paſſa pas ceſte affection legerement, ny ne laiſſerent pas la jalouzie qu'ilz en conceurent l'un contre l'autre, auſſi toſt comme la fleur de la beauté du garſon fut paſſée, ains comme s'ilz ſe fuſſent ſeulement eſſayez en ceſte pourſuitte de leur amour, ilz s'allerent depuis jetter enſemble au gouvernement de la choſe publique, pour faire à bon eſciant ainſi picquez &

irritez, comme ilz eſtoyent, de jalouzie l'un contre l'autre.

V. Or quant à Themiſtocles, il ſe meit incontinent à gaigner & prattiquer amis, par le moyen deſquelz il acquit en peu de temps authorité non petite, & ſi prouveut d'un fort rempar à la ſeuret de ſa perſonne: auſſi reſpondit il un jour à quelcun qui luy diſoit, qu'il eſtoit bien digne de gouverner la ville d'Athenes, & qu'il le feroit bien, prouveu qu'il ſe monſtraſt egalement un & commun à tous: « Ja dieu ne plaiſe, dit-il, que » je ſois jamais aſſis en ſiege de gouverneur, ou » mes amis ne treuvent non plus de port & de » faveur que les eſtrangers, qui ne me ſeront » rien ».

VI. Mais Ariſtides au contraire cheminant, par maniere de dire, tout ſeul, ne ſe voulut jamais bander ny faire ligue avec perſonne en l'adminiſtration de la choſe publique, pour autant que premierement il ne vouloit faire tort à perſonne à l'appetit de ceulx dont il ſe ſeroit allié, ny auſſi les faſcher en leur refuſant quelque choſe dont ilz le pourroyent requerir: & davantage pour autant qu'il en voyoit pluſieurs prendre la hardieſſe de faire des choſes contre tout droit & toute raiſon, à cauſe qu'ilz ſe ſentoyent forts d'amis, ayant opinion que l'homme de bien & bon citoyen ne ſe doibt aſſeurer ny fortifier d'autre rempar, que

de faire, de conſeiller & de dire toutes choſes bonnes & honeſtes.

VII. Ce neantmoins voyant que Themiſtocles remuoit temerairement beaucoup de choſes, & qu'il luy eſtoit contraire à toutes ſes entrepriſes, & luy rompoit tous ſes deſſeings, il eſtoit auſſi luy-meſme contraint de reſiſter aucune fois à ce qu'il mettoit en avant, & ſe formaliſer contre luy, quelquefois pour luy rendre la pareille, & quelquefois auſſi pour rabbatre un peu ſon authorité & ſon credit, qui alloit tousjours augmentant pour la faveur que le peuple luy faiſoit, eſtimant qu'il valoit mieulx en luy contrediſant, empeſcher aucunefois quelque choſe qui euſt eſté au profit de la choſe publique, qu'en le laiſſant en venir au deſſus, ſouffrir ſon credit & ſa puiſſance devenir trop exceſſive en toutes choſes [1]. Brief il advint une fois entre autres, que Themiſtocles ayant mis en avant une prattique qui eſtoit bien utile & profitable à la choſe publique, Ariſtides luy reſiſta de telle ſorte, qu'il l'obteint & gaigna contre luy: ſi ne ſe peut contenir qu'il ne diſt au partir de l'aſſemblée, en laquelle l'entrepriſe de Themiſtocles avoit eſté rejettée, qu'il eſtoit impoſſible que les

[1] Il me ſemble qu'en déplaçant une virgule, on trouveroit dans le grec ce ſens plus raiſonnable: que lui laiſſer acquérir une autorité exceſſive, en ſouffrant que ſon avis prévalût dans toutes les occaſions.

affaires de la choſe publique d'Athenes ſe portaſſent jamais bien, ſi on ne les jettoit tous deux, Themiſtocles & luy, dedans le Barathre, (* qui eſtoit un abyſme, où lon precipitoit les malfaitteurs condamnez à la mort).

VIII. Une autrefois il avoit mis en avant & propoſé au peuple un advis, contre lequel il y eut pluſieurs oppoſitions & contradictions faittes, mais nonobſtant il l'emportoit: & ainſi que le magiſtrat qui preſidoit en celle aſſemblée de conſeil, vouloit demander au peuple, quelle eſtoit ſa voulunté là deſſus pour le faire paſſer, Ariſtides recognoiſſant par les raiſons qui avoyent eſté alleguées & deduittes contre ſon advis, que ce qu'il mettoit en avant eſtoit dommageable au public, ſe deporta ſur le champ de le vouloir faire authoriſer par les voix du peuple. Il faiſoit auſſi ſouventefois mettre ſes conſeils en avant par perſonnes interpoſées, de peur que Themiſtocles, pour la pique particuliere qu'il avoit encontre luy, ne s'oppoſaſt à un bien public. Mais on trouvoit ſa gravité & ſa conſtance grandement louable & admirable ès divers accidents, qui adviennent à ceulx qui s'entremettent du gouvernement des affaires publiques: car jamais pour honneur qu'on luy feiſt, il ne s'eſleva, ny pour rebut ou refus qu'il ſouffrict auſſi, ne s'abaiſſa, ny ne ſe troubla, ayant opinion qu'un

* Ceci n'eſt point dans le grec, c'eſt une explication d'Amyot.

bon citoyen ſe doit tousjours egalement tenir preſt, & offrir corps & eſprit à ſervir la choſe puplique, ſans en eſperer ou attendre aucun loyer mercenaire ny d'argent, ny d'honneur & de gloire. Et pourtant un jour que lon prononceoit au theatre certains vers de l'une des tragedies d'Æſchylus[1], fait en la louange de l'ancien devin Amphiaraus, dont la ſubſtance eſtoit telle:

> Il ne veut point ſembler juſte, mais l'eſtre,
> Aimant vertu en penſée profonde,
> Dont nous voyons ordinairement naiſtre
> Sages conſeils, ou tout honneur abonde.

tout le monde jetta incontinent les yeux ſur Ariſtides, comme ſur celuy à qui veritablement, plus qu'à nul autre, appartenoit la louange d'une ſi grande vertu: car il n'eſtoit pas ſeulement ainſi ferme & roide pour reſiſter à faveur & à grace ſeulement, mais auſſi à ire & à haine ſemblablement: pource que là où il eſtoit queſtion de juſtice, amitié ne luy euſt ſceu rien faire faire pour ſes amis, ny inimitié contre ſes ennemis.

IX. Auquel propos on racompte, que quelquefois il avoit mis en juſtice un ſien ennemy, & le pourſuyvoit en jugement, & que après qu'il eut deduit toute ſon accuſation, les juges furent ſi irritez à l'encontre du criminel, que ſans l'ouir

[1] Dans la tragédie des ſept Chefs devant Thèbes.

autrement, ilz le vouloyent condamner: mais Ariſtides ſe levant de ſon ſiege, s'en alla jetter aux pieds des juges avec le criminel, en les ſuppliant qu'il euſt audience, pour ſe pouvoir juſtifier & defendre ainſi que les loix le commandent. Et une autre fois qu'il eſtoit juge entre deux particuliers qui plaidoyent devant luy, il y eut l'un des deux qui ſe prit à dire: « Ma partie adverſe » t'a fait beaucoup de tort & de faſcherie à toy » meſme, Ariſtides ». Il luy reſpondit promptement, « Mon amy, dis ſeulement s'il t'en a fait à » toy: car je ſuis icy pour te faire droit, & non pas » à moy ».

X. Davantage eſtant eleu treſorier general de tout le revenu de la ſeigneurie d'Athenes, il monſtra que tous ceulx qui avoyent manié les finances de la choſe publique, non ſeulement de ſon temps, mais encore au paravant, avoyent grandement pillé & deſrobbé le public, meſmement Themiſtocles, lequel eſtoit bien homme adviſé & de grand ſens, mais il n'avoit pas les mains ſeures ny nettes: & pourtant quand Ariſtides voulut rendre ſes comptes, Themiſtocles & pluſieurs autres par luy ſuſcitez, ſe banderent à l'encontre de luy, & le chargerent d'avoir mal verſé & deſrobbé en ſon office, & de faict en feirent telle pourſuitte, qu'il en fut condamné par leur menée, ainſi que recite Idomeneus. Toute-

fois les plus gros & plus gens de bien de la ville, voyans le tort qu'on luy faiſoit, pritent ſa cauſe en main, & feirent que non ſeulement l'amende en laquelle il avoit eſté condamné luy fut remiſe par le peuple, ains luy fut de rechef baillée la meſme charge pour l'année enſuyvant: en laquelle il feit ſemblant de ſe repentir de s'eſtre gouverné comme il avoit fait en la precedente année, ſe monſtrant plus traittable à ceulx qui avoyent à faire à luy, & ne prenant pas les choſes de ſi près, ny ne les examinant pas ſi rigoureuſement qu'il avoit fait au paravant: au moyen dequoy ceulx qui deſrobboyent la choſe publique le louoyent merveillenſement, & briguoyent eulx meſmes pour le faire encore continuer en ceſt office. Mais quand ce vint au jour de l'election, que les Athéniens le vouloyent encore elire, luy meſme les en reprit & tenſa, en leur diſant: « Quand j'ai fidelement & bien adminiſtré la » charge que vous m'aviez commiſe, j'en ay » reçu de vous oultrage, honte & villannie, & » maintenant que j'ay faitſemb lant de ne voir » point beaucoup de larcins & de pilleries que » lon commet en voz finances, vous me tenez » pour homme de bien & bon citoyen: mais je » vous dis & vous declare, que j'ay plus de honte » de l'honneur que vous me faittes maintenant, » que je n'eus de l'amende, en laquelle vous me

» condamnaſtes l'année paſſée : & ſuis marry qu'il » faut que je vous die, qu'envers vous il eſt plus » louable de gratifier aux meſchans, qu'il n'eſt » pas de garder le bien public ». En deduiſant ces remonſtrances, & deſcouvrant les larcins ordinaires que commettoyent les officiers de la ville, il ferma la bouche aux larrons, qui ſi haultement le louoyent, & alloyent teſmoignant au peuple qu'il eſtoit tant homme de bien : & au contraire, rapporta une juſte & veritable louange des gens de bien & d'honneur.

XI. Au demourant, eſtant Dathis lieutenant du roy de Perſe, Darius, venu aborder avec toute ſa flotte, & prendre terre au quartier de Marathon[1] dedans le païs d'Attique ſoubs couleur, comme il diſoit, de ſe vouloit ſeulement venger des Atheniens qui luy avoyent bruſlé la ville de Sardis, mais à la verité en intention de ſubjuguer & conquerir toute la Grece, & courant & pillant tout le plat païs : les Atheniens eleurent dix capitaines pour la conduitte de ceſte guerre, entre leſquelz Miltiades eſtoit bien celuy qui avoit plus de dignité & d'authorité : mais Ariſtides le ſuyvoit de bien près en reputation & en credit, d'autant meſmement qu'il ſervit de beaucoup à la victoire, quand il s'accorda à l'opinion de Mil-

[1] La ſeconde année de la ſoixante-douzieme olympiade, 491 ans avant J. C.

tiades, au conſeil où il fut conclud, que lon donneroit la bataille aux Barbares, & auſſi quand il ceda vouluntairement l'authorité de commander ſouverainement en l'armée à Miltiades, pource que chaſque capitaine à ſon tour avoit un jour, auquel il commandoit à toute l'armée, & quand le tour vint à luy, il remeit ſa preeminence de commander entre les mains de Miltiades, enſeignant à ſes autres compagnons, que ſe ſoubmettre & obeïr aux plus ſages, non ſeulement n'eſt point choſe reprochable, ains eſt ſalutaire & honorable. Ainſi appaiſant par ſon exemple le debat qui euſt peu s'eſmouvoir entre eulx, & les admoneſtant de s'accorder à ſuyvre tout le conſeil & avis de celuy qui entendoit mieulx le faict de la guerre, il fortifia grandement Miltiades, lequel ſe ſentit bien plus aſſeuré & plus ferme quand l'authorité de commander ne fut plus diſtraitte : car depuis que Ariſtides luy eut une fois cedé ſon authorité, chaſcun des autres en feit autant quand ſe vint à ſon tour, & ſe ſoubmeirent tous à luy.

XII. Mais au jour de la bataille l'endroit où les Atheniens eurent le plus d'affaires, fut le milieu là où eſtoyent rengées les lignées Leontide & Antiochide : car ce fut le lieu où les Barbares feirent plus d'effort, & où ilz combatirent plus longuement, & là Themiſtocles & Ariſtides combatans à coſté l'un de l'autre, pource que l'un eſtoit de

la

la lignée Leontide, & l'autre de l'Antiochide, feirent de grandes prouëſſes à l'envy l'un de l'autre, tant que finablement les Barbares ayans eſté rompus & tournez en fuitte à val de roupte, ilz les chaſſerent juſques dedans leurs vaiſſeaux : mais embarquez qu'ilz y furent, les capitaines Atheniens voyans qu'ilz ne prenoyent pas la route des iſles, qui eſtoit pour eulx en retourner en Aſie, ains eſtoyent poulſez par l'impetuoſité du vent & des courans de la mer, au dedans de l'Attique, vers la ville d'Athenes, ilz eurent peur que la trouvans deſgarnie de gens de defenſe, ilz ne donnaſſent dedans, & à ceſte cauſe y menerent en toute diligence neuf lignées, avec leſquelles ilz cheminerent ſi haſtivement, que le jour meſme ilz y arriverent, ayans laiſſé au camp à Marathon, Ariſtides avec les combatans de ſa lignée pour garder les priſonniers, & le butin que lon avoit pris & gaigné ſur les Barbares.

XIII. En quoy ilz ne ſe trouverent point deceuz de l'opinion qu'ilz avoyent de la preudhommie d'Ariſtides : car combien qu'il y euſt force or & argent, force habillemens, meubles & autres biens infinis par toutes les tentes & pavillons des Barbares, & auſſi dedans les vaiſſeaux qui furent pris ſur eulx, il n'eut jamais la convoitiſe d'y toucher ſeulement, ny ne ſouffrit qu'aucun autre y touchaſt, ſi ce ne fut à ſon deſceu que quelques

uns y feirent bien leurs beſongnes, comme entre autres Callias l'un des presbtres de Ceres ſurnommé Dadouchos, c'eſt à dire, porte torche, pource que ès ſecrets ſacrifices de Ceres, ſon office eſtoit de tenir la torche : car il y eut un des Barbares, qui luy voyant la teſte ceinte d'un bandeau, & les cheveux longs, penſa que ce fuſt quelque roy, & ſe jettant à ſes pieds luy baiſa la main, & luy monſtra une grande quantité d'or qu'il avoit cachée & enterrée dedans une foſſe : mais Callias ſe monſtrant le plus cruel, le plus laſche & le plus meſchant homme de deſſus la terre, enleva l'or, & tua ſur le champ le pauvre Barbare qui le luy avoit enſeigné, de peur qu'il ne le diſt à d'autres. C'eſt pourquoy les poëtes comiques par mocquerie appellent ceux qui ſont deſcendus de luy, Laccoplutes, comme qui diroit, enrichiz de la foſſe, à cauſe de la foſſe où Callias trouva celle quantité d'or.

XIV. Incontinent après ceſte bataille Ariſtides fut eleu prevoſt annuel d'Athenes, quoyque Demetrius Phalereus eſcrive que ce fut peu de temps avant ſa mort, après la journée de Platæes. Car ès regiſtres où ſont eſcripts par ordre les prætеurs de chaſcun an, il ne s'en treuve point qui ayent nom Ariſtides, pluſieurs années après un Xantippides, en l'an duquel Mardonius lieutenant du roy de Perſe fut desfait auprès de

Platæes [1] : & au contraire, incontinent après Phanippus, en l'an duquel fut la journée de Marathon, on treuve Ariſtides enrollé au reng des autres prevoſts.

XV. Mais de toutes les vertus & louables qualitez qui eſtoyent en Ariſtides, la mieulx cogneue, & celle dont le peuple avoit plus d'experience, eſtoit ſa juſtice, pour autant que c'eſt la vertu dont l'uſage & l'exercice eſt le plus continuel, & du fruict de laquelle plus de gens ſe ſentent ordinairement : dont il advint que luy homme pauvre, bas [2] & ſimple, acquit le plus divin & le plus royal ſurnom, que jamais homme ſçauroit acquerir, c'eſt qu'il fut nommé par une publique voix du peuple, le Juſte. Ce ſurnom n'a jamais eſté requis ne deſiré par les roys, par les princes, ny par les tyrans : mais bien ont ilz pris plaiſir de ſe faire ſurnommer les uns Poliorceres, c'eſt à dire, forceurs de villes : les autres Cerauni, c'eſt à dire, fouldroyans : aucuns Nicanores, c'eſt à dire, victorieux ou conquerants : & quelques uns Aeti, & Hieraces, c'eſt à dire, aigles, faulcons & autres telz oyſeaux de proye : aimans mieulx comme il appert par tels ſurnoms, la louange & la reputation procedente de force & de puiſſance, que celle

[1] La ſeconde année de la ſoixante-quinzieme olympiade, 479 ans avant J. C.

[2] Le grec porte : de la claſſe du peuple.

qui procede de bonté & de vertu. Et neantmoins la divine eſſence, à laquelle ilz deſirent tant ſe conformer & egaler, precede toutes autres eſſences & natures en trois choſes principalement, c'eſt à ſçavoir, en immortalité, puiſſance & bonté, deſquelles trois, la bonté & [1] la vertu eſt la plus venerable, & où il y a plus de divinité. Car d'eſtre incorruptible & immortel, les quatre elements & le vuide le ſont auſſi bien, (* ainſi que tiennent les philoſophes naturelz:) & quant à la force & puiſſance, les tremblemens de terre, les fouldres, les impetueux tourbillons de vents, les torrents & inundations d'eaux l'ont très grande: mais de juſtice, droitture & equité, il n'y a rien qui en puiſſe eſtre participant, ſinon ce qui eſt divin, par le moyen de la raiſon & de l'entendement. Et pourtant, comme ainſi ſoit que les hommes ayent ordinairement trois differentes affections envers les dieux: l'une, qu'ilz les eſtiment bienheureux: l'autre, qu'ilz les craignent: & la tierce, qu'ilz les honorent: il ſemble qu'ilz les reputent heureux pour l'eternité & immortalité de leur eſſence: qu'ilz les craignent & redoutent à cauſe de leur ſeigneurie & de leur toutepuiſſance: & qu'ilz les aiment, adorent & reverent pour leur juſtice: & neantmoins les qualitez de ces trois, que plus les

[1] Eſt la vertu la plus vénérable & la plus divine.

* Ceci n'eſt point dans le grec.

hommes appetent, ſont l'immortalité, de laquelle nature humaine n'eſt pas capable : & la puiſſance, dont la plus grande partie depend de la fortune : & ce pendant ilz laiſſent la vertu en arriere, qui eſt le ſeul bien des dieux : duquel nous pouvons eſtre capables : en quoy ilz faillent & s'abuſent grandement, pource que juſtice rend la vie de ceux qui ſont colloquez en hault degré de fortune, de puiſſance & d'authorité, divine & celeſte : & injuſtice la rend beſtiale & ſauvage.

XVI. Or pour retourner à Ariſtides, ce ſurnom de Juſte du commencement luy apporta l'amour & bienvueillance du peuple : mais depuis il luy en ſuſcita & engendra l'envie par les menées de Themiſtocles meſmement, lequel alloit diſant & ſemant partout qu'Ariſtides avoit aboly tous les jugemens, pour autant que du gré & conſentement des parties, il eſtoit tousjours eleu arbitre pour cognoiſtre & juger de tous differents, & que par ce moyen il s'alloit ſecrettement acquerant une ſouveraine puiſſance de monarque, ſans avoir beſoing de gardes ny de ſatellites. Davantage le peuple qui eſtoit devenu hault à la main depuis la victoire de Marathon, & qui vouloit que toutes choſes entierement dependiſſent de luy & de ſon authorité, trouvoit mauvais & eſtoit marry quand quelcun des particuliers ſurpaſſoit les autres en bonne renommée & bonne reputation : à l'occa-

ſion dequoy ilz s'aſſemblerent de tous les coſtez du païs de l'Attique, en la ville, & bannirent Ariſtides du ban qui s'appelloit Oſtraciſme, deſguiſans l'envie qu'ilz portoyent à ſa gloire, en l'appellant crainte de tyrannie.

XVII. Car ceſte maniere de banniſſement qui s'appelloit Oſtraciſme, ou Exoſtraciſme, n'eſtoit point punition ordonnée pour aucun crime, ny forfaitture : ains diſoit on, pour luy donner honeſte couverture, que c'eſtoit ſeulement un rabais & diminution d'authorité trop grande, & d'une puiſſance trop exceſſive pour un eſtat de choſe publique populaire : mais à la verité, ce n'eſtoit autre choſe qu'un moyen de contenter doulcement & gracieuſement l'envie que le peuple concevoit à l'encontre de quelque particulier, laquelle envie ne deſployoit ſa malvueillance à l'encontre de celuy dont la grandeur luy faſchoit en aucun mal irreparable, ains ſeulement en ce qu'elle le releguoit & contraignoit de s'abſenter pour dix ans. Mais depuis que par prattiques & menées on commencea à ſoubmettre de petites perſonnes, ou bien de mauvais hommes à ce banniſſement, comme un Hyperbolus qui en fut le dernier banny, on deſiſta du tout d'en uſer à Athenes.

XVIII. Si ne ſera point hors de propos, de declarer en ceſt endroit, comment & pour quelle

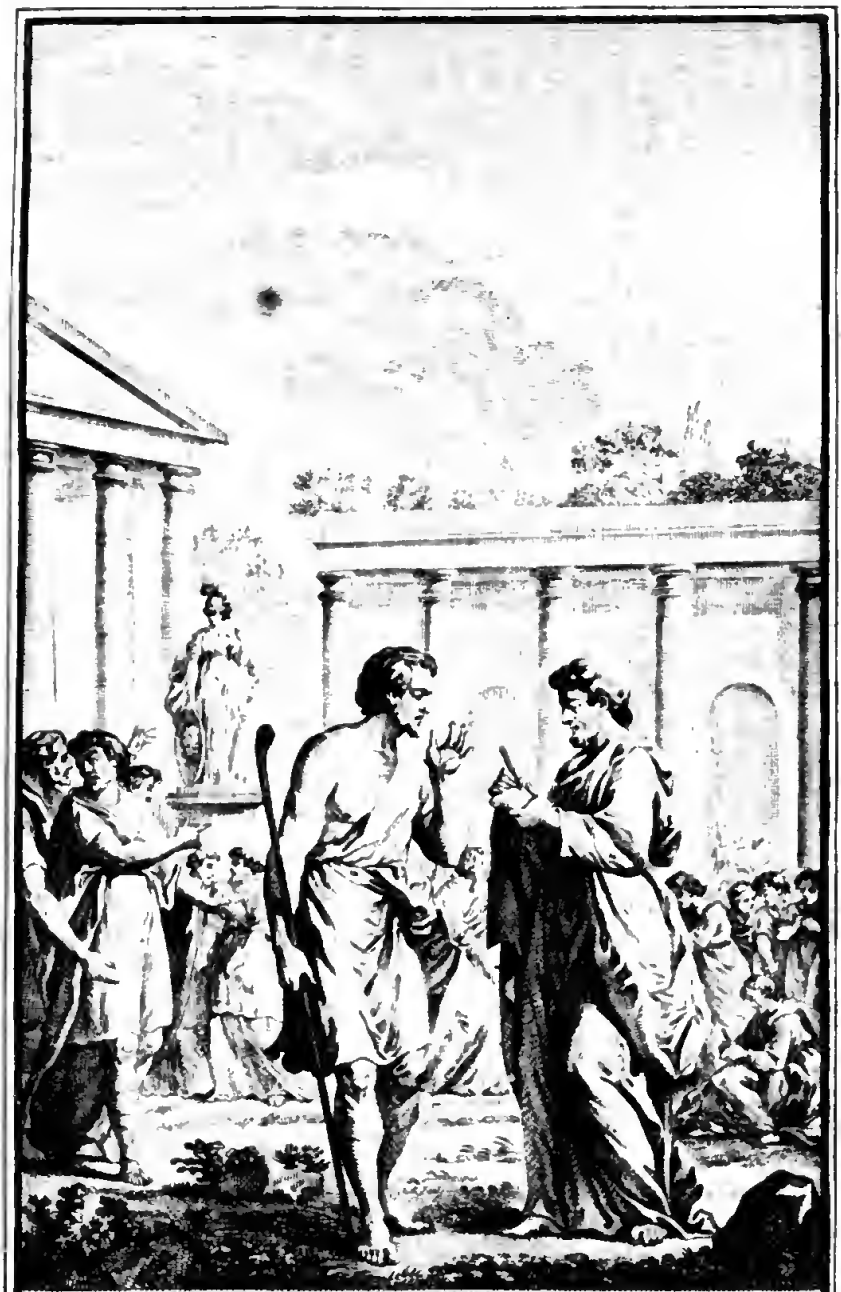
cauſe ceſtuy Hyperbolus en fut relegué : Alcibiades & Nicias eſtoyent de leur temps les premiers hommes d'Athenes, ayans picque l'un contre l'autre, comme il advient ordinairement entre pareilz. Et voyans que le peuple vouloit en une aſſemblée proceder à l'execution de cet Oſtraciſme, ilz ſe doubterent bien que c'eſtoit pour en releguer & bannir l'un d'eulx : ſi en parlerent l'un avec l'autre, & accorderent leurs ſuyvans & adherents enſemble, & les joignirent en une ligue ſi bien, que quand ce vint à recueillir les voix du peuple pour voir à la pluralité des ſuffrages, qui eſtoit celuy qui demouroit banny, on trouva que c'eſtoit Hyperbolus : dequoy le peuple fut ſi mal content, voyant la choſe ainſi avilée, moquée & deshonorée, qu'onques puis il n'en voulut uſer, & en abolit l'uſage entierement.

XIX. Mais pour donner ſommairement à entendre que c'eſtoit, & comme il ſe faiſoit, il fault noter qu'à certain jour qui eſtoit dict & prefix, chaſque citoyen apportoit une coquille, ſur laquelle il eſcrivoit le nom de celuy qu'il vouloit eſtre banny, & la portoit dedans un pourpris renfermé tout à l'entour d'une cloiſon de bois que lon faiſoit ſur la place : puis quand chaſcun y avoit porté la ſiene, les magiſtrats & officiers de la ville venoyent à compter toutes ces coquilles enſemble : car s'il y avoit moins de ſix mille citoyens

qui euſſent apporté de ces coquilles ainſi eſcrittes, l'Oſtraciſme eſtoit imparfait. Cela fait on mettoit à part chaſque nom eſcrit en ces coquilles : & celuy qui ſe trouvoit eſcrit par plus grand nombre de citoyens, eſtoit à ſon de trompe proclamé banny & relegué pour dix ans, durant leſquelz il jouiſſoit neantmoins de tous ſes biens.

XX. Comme donques lors chaſcun eſcrivoit ſur ſa coquille le nom de celuy qu'il vouloit bannir, on dit qu'il y eut un païſan ſi groſſier & ſi ignorant qu'il ne ſçavoit ny lire, ny eſcrire, lequel s'addreſſa à Ariſtides, pource qu'il le rencontra le premier, & luy bailla ſa coquille, en le priant de vouloir eſcrire deſſus le nom d'Ariſtides. Dequoy Ariſtides s'esbahiſſant, luy demanda, ſi Ariſtides luy avoit fait quelque deſplaiſir : « Nenny, reſpondit le païſan, & qui plus » eſt, je ne le cognois point, mais il me faſche » de l'ouir ainſi partout appeller le Juſte ». Ariſtides ayant ouy ces paroles ne luy reſpondit rien, ains eſcrivit luymeſme ſon nom deſſus la coquille, & la luy rebailla. Mais au partir, en ſortant de la ville, il leva ſes deux mains vers le ciel, & feit une priere du tout contraire à celle d'Achilles en Homere, priant aux dieux que jamais il n'advint de telz affaires aux Atheniens, qu'ilz fuſſent contraints d'avoir ſouvenance d'Ariſtides.

XXI. Toutefois trois ans après, quand le roy



Ariſtide écrit ſon nom ſur la coquille d'un Payſan

Tom. III. Pag. 3.6

Digitized by Google

de Perſes Xerxes avec ſon armée paſſa par les païs de la Theſſalie & de la Bœoce, & entra juſques au fond de celuy d'Attique [1] : les Atheniens derogans à la loy de leur Oſtraciſme, rappellerent tous ceux qu'ilz avoyent releguez, & ce principalement pour la crainte qu'ilz eurent qu'Ariſtides ne ſe tournaſt du coſté des Barbares, & que ſon exemple n'en incitaſt beaucoup d'autres à faire le ſemblable, en quoy ilz ne cognoiſſoyent pas bien le naturel du perſonnage : car au paravant qu'il fuſt rappellé, il ne ceſſa d'aller çà & là enhorter & encourager les Grecs à maintenir & defendre leur liberté. Et après que le decret de ſon rappel fut publié, & que Themiſtocles fut eleu ſeul capitaine general d'Athenes, il le ſecourut tousjours fidelement en tout & par tout, tant de ſa peine que de ſon conſeil : & en ce faiſant rendit ſon plus grand ennemy comblé de gloire, pour autant qu'il eſtoit queſtion du bien & du ſalut de la choſe publique : car, comme Euribiades qui eſtoit chef de toute l'armée des Grecs, euſt deliberé d'abandonner l'iſle de Salamine, & que les galeres des Barbares ſe fuſſent tirées en haulte mer, & euſſent environné les iſles tout à l'entour, & l'iſſue du bras de Salamine, ſans que perſonne ſceuſt rien de ceſt enveloppement,

[1] La premiere année de la ſoixante-quinzieme olympiade, 480 ans avant J. C.

Ariſtides avec une eſtrange hardieſſe partant de l'iſle d'Ægine, alla paſſer à travers les vaiſſeaux des Barbares & feit tant qu'il arriva la nuict en la tente de Themiſtocles, lequel il appella dehors; & ſorty qu'il fut, luy parla en ceſte maniere : « Themiſtocles, ſi nous ſommes ſages tous deux, » il eſt deſormais temps que nous laiſſions celle » vaine picque & jalouzie, que nous avons juſ- » ques icy euë l'un contre l'autre, & que nous » en prenions une autre qui ſera honorable & ſa- » lutaire à l'un & à l'autre, c'eſt à ſçavoir, à qui » fera meilleur devoir pour ſauver la Grece, toy » en commandant & faiſant l'office de bon capi- » taine, & moy en te conſeillant & executant ton » commandement, attendu meſmement que » j'entens que tu es ſeul maintenant qui touches » le mieulx au poinct, & qui as le meilleur advis, » eſtant d'opinion & conſeillant que lon hazarde » la bataille par mer dedans ce deſtroit de Sala- » mine, & le plus toſt qu'il ſera poſſible : mais » ſi noz alliez & confederez t'empeſchent de » mettre ce tien conſeil en execution, je t'adviſe » que les ennemis t'y aydent, pource que la mer » devant & derriere, & tout à l'entour de nous, » eſt desja couverte de leurs vaiſſeaux, tellement » qu'il eſt force que ceulx qui paravant ne le vou- » loyent pas, maintenant vueillent ou non, » combatent & facent devoir de gens de bien,

» pource qu'ilz ſont enclos de tous coſtez, & » n'y a paſſage par où ilz peuſſent eſchapper ny » fouir ».

XXII. A quoy reſpondit Themiſtocles : « Il » me deſplaiſt, Ariſtides, qu'en ce cy tu te ſois » monſtré plus homme de bien que moy : mais » puis qu'ainſi va, que l'honneur t'eſt deuſt d'a- » voir commencé, & de m'avoir provoqué à » une ſi honeſte & ſi louable contention, je met- » tray peine cy après de te vaincre par bien con- » tinuer ». Ayant fait ceſte reſponſe, il luy compta la ruze, dont il avoit propoſé d'abuſer le roy Barbare, & le pria de faire tant envers Euribiades qu'il vouluſt condeſcendre à ſon opinion, en luy remonſtrant qu'il n'y avoit ordre de ſauver la Grece, ſinon en combatant par mer, pource que Euribiades adjouſtoit plus de foy aux paroles & remonſtrances d'Ariſtides, qu'il ne faiſoit à celles de Themiſtocles. Et pourtant au conſeil où tous les capitaines furent aſſemblez pour deliberer ſi on donneroit la bataille ou non, comme Cleocritus Corinthien diſt à Themiſtocles, que ſon advis ne plaiſoit pas à Ariſtides meſme, ainſi qu'il apparoiſſoit par ce qu'eſtant preſent il ne diſoit mot : Ariſtides luy reſpondit ſoudain : « C'eſt au contraire, car je ne me » tairoye pas ſi je ne penſoye que ſon conſeil » fuſt bon ; mais maintenant je ne dis mot, non

» point pour bien que je luy vueille, ains pource » que je treuve ſon conſeil bon & ſage ».

XXIII. Pendant que les capitaines Grecs eſtoyent en ces diſputes, Ariſtides voyant Pſyttalée, qui eſt une petite iſle au devant de Salamine dedans le deſtroit, pleine de gens de guerre des ennemis, il embarqua dedans les eſquifz de ſes galeres les meilleurs combatans & plus deliberez qu'il euſt de ſes citoyens, avec leſquelz il alla deſcendre en ceſte iſle, où il desfeit en bataille, ce qu'il y trouva de Barbares qui furent tous mis à l'eſpée, exceptez les plus apparents qui furent pris priſonniers, entre leſquelz y avoit trois filz de la ſeur du roy qui avoit nom Sandauce, leſquelz il envoya à Themiſtocles. Ces trois ſeigneurs par le commandement du devin Euphrantidas, furent tous trois immolez à Bacchus ſurnommé Omeſtes, c'eſt à dire, cruel ou mangeant chair crue, ſuyvant un oracle qui leur avoit eſté reſpondu. Cela fait Ariſtides meit au guet tout à l'entour de ceſte petite iſle des foudards armez, pour eſpier ceux qui par fortune de guerre ou de la mer ſeroyent illec jettez, à fin qu'il ne s'y ſauvaſt nul des ennemis, ny ne s'y perdiſt auſſi aucun des amis, pource que le plus grand choc des vaiſſeaux & la plus aſpre meſlée de toute la bataille fut à l'entour de celle petite iſle : au moyen dequoy le trophée y fut dreſſé.

XXIV. Après la bataille gaignée, Themiſtocles voulant ſonder quelle ſeroit l'opinion d'Ariſtides, luy dit: « Nous avons fait une belle œu» vre, mais il en reſte à faire encore une autre » beaucoup plus belle, c'eſt qu'il nous fault pren» dre toute l'Aſie entierement au dedans de » l'Europe, ce que nous ferons facilement, pour» veu que en toute diligence nous cinglions vers » le deſtroit de l'Helleſpont, & allions rompre » le pont que le roy y a faict faire ». Ariſtides adonc s'eſcria tout hault, « Ho ne parle jamais » de ce propos là: mais plus toſt, dit il, tra» vaillons à chercher le moyen de chaſſer com» ment que ce ſoit ce roy Barbare hors de la » Grece, de peur que ſi nous l'y enfermons avec » une ſi groſſe puiſſance, quand il verra qu'il n'aura » plus moyen de fouir, il n'ait recours par de» ſeſpoir aux armes & à vaillamment combatre».

XXV. Ces paroles ouyes, Themiſtocles envoya de rechef ſecrettement l'Eunuche Arnaces, qui eſtoit priſonnier, devers le roy Xerxes, l'advertir de ſa part qu'il avoit retenu & deſtourné les Grecs, leſquelz avoyent deliberé d'aller rompre le pont qu'il avoit faict faire ſur le deſtroit de l'Helleſpont pour paſſer ſon armée, & qu'il l'en avoit bien voulu advertir pour luy ayder à mettre ſa perſonne en ſeureté. Xerxes effroyé de ceſte nouvelle, ſe meit incontinent en chemin à

grandes journées pour gaigner le deſtroit de l'Helleſpont, & laiſſa en la Grece Mardonius ſon lieutenant general, avec trois cents mille des meilleurs combatans qu'il euſt en ſon exercite. Si eſtoit ce Mardonius redoutable aux Grecs pour la puiſſante armée de terre qu'il avoit, & les menaçoit en leur eſcrivant de telles lettres : « Vous avez vaincu avec des bois de marine des » hommes qui ont accouſtumé de combatre à » pied ferme ſur la terre, & qui n'ont point ap- » pris à manier la rame. Mais maintenant les » plaines de la Theſſalie ou la campagne de la » Bœoce ſont belles & larges pour gens de che- » val & gens de pied à y faire preuve de leur » prouëſſe, ſi vous vous y voulez trouver en » champ de bataille ». Il eſcrivit auſſi d'autres propos aux Atheniens par le commandement du roy ſon maiſtre, en leur offrant de par luy, de leur faire redifier leur ville, & leur donner groſſe penſion de deniers, & oultre de les faire ſeigneurs de toute la Grece, moyennant qu'ilz ſe vouluſſent deporter de ceſte guerre : dequoy les Lacedæmoniens furent tantoſt advertis, & craignans qu'ilz ne s'y conſentiſſent, envoyerent en diligence des ambaſſadeurs à Athenes, pour les prier qu'ilz envoyaſſent leurs femmes & leurs enfans à Sparte, & leur offrir des vivres pour entretenir & nourrir leurs vieilles gens, pource

qu'il y avoit une extreme pauvreté au peuple Athenien, à cauſe que leur ville avoit eſté bruſlée & deſtruitte, & tout leur plat païs pillé & gaſté par les Barbares : mais après avoir ouy les offres de ces ambaſſadeurs, les Atheniens feirent une merveilleuſe reſponſe aux Lacedæmoniens, de laquelle Ariſtides fut autheur : « Qu'ilz pardon-» noyent aux Barbares, s'ilz eſtimoyent toutes » choſes venales à prix d'or & d'argent, à cauſe » qu'ilz ne cognoiſſoyent rien meilleur, ny n'a-» voyent rien plus cher en ce monde que la ri-» cheſſe & l'avoir : mais au contraire, qu'ilz ſe » meſcontentoyent fort des Lacedæmoniens, qui » ne regardoyent qu'à l'indigence & pauvreté pre-» ſente des Athæniens, & oublioyent leur vertu » & la grandeur de leur courage, les cuidans » induire à combatre plus vertueuſement pour » le ſalut de la Grece en leur faiſant offre de » vivres ».

XXVI. Ceſte reſponſe ayant eſté approuvée & authoriſée par le peuple, Ariſtides feit adonc venir les ambaſſadeurs de Sparte en l'aſſemblée, & leur commanda de dire de bouche aux Lacedæmoniens qu'il n'y avoit ny deſſus ny deſſoubs la terre tant d'or, que les Atheniens le vouluſſent accepter ny recevoir pour loyer d'abandonner la defenſe de la liberté de la Grece : & quant au herault qui eſtoit venu de la part de Mardo-

nius, il luy monſtra le ſoleil, & luy dit : « Tant » que ceſt aſtre tournera à l'entour du monde, les » Atheniens ſeront mortelz ennemis des Perſes, » pource qu'ilz leur ont deſtruit & gaſté leur païs, » & qu'ilz ont pollu & bruſlé les temples de leurs » dieux ». Oultre plus il meit en avant, que les presbtres par le commandement du peuple excommuniaſſent, maudiſſent & anathematiſaſſent, celuy qui jamais ſeroit autheur, que lon envoyaſt devers les Perſes pour traitter appointement avec eulx, ne qu'on abandonnaſt la ligue & alliance des autres peuples Grecs. A raiſon dequoy quand Mardonius vint pour la ſeconde fois courir le païs d'Attique, les Atheniens ſe retirerent auſſi une autre fois en l'iſle de Salamine : & lors fut Ariſtides envoyé ambaſſadeur vers ceulx de Lacedæmone, qui les reprit & blaſma à bon eſciant de leur negligence & tardiveté, en ce qu'ilz avoyent ainſi de rechef abandonné en proye la ville d'Athenes aux Barbares, & les pria de ſe mettre pour le moins en devoir de ſecourir & ſauver le demourant de la Grece. Les ephores, qui eſtoyent certains officiers qui avoyent toute la ſuperintendance des affaires en la ville de Sparte, ayans ouy ces remonſtrances y donnerent proviſion, combien qu'en apparence exterieure & publique, il ſemblaſt que pour tout ce jour là ilz n'entendiſſent encore à autre choſe qu'à

qu'à jouer & faire bonne chere, à cauſe qu'ilz celebroyent ce jour une de leurs feſtes ſolennelles, qu'ilz appelloyent Hyacinthia : mais neantmoins la nuict enſuyvant, ilz meirent aux champs, & feirent partir cinq mille naturelz bourgeois de Sparte, tous bons combatans & hommes choiſiz, chacun deſquelz eſtoit accompagné de ſept Ilotes, qui ſont les païſans, & comme eſclaves au païs de Lacedæmone, ſans en faire rien entendre aux ambaſſadeurs d'Athenes.

XXVII. A l'occaſion dequoy Ariſtides retourna une autre fois en leur conſeil ſe plaindre de rechef de leur nonchalence : & eulx s'en prirent à rire, diſans qu'il reſvoit, ou qu'il ſe moquoit, pource que leur armée qu'ilz envoyoyent contre les eſtrangers (car ainſi appelloyent ilz les Perſes) eſtoit desja à la ville d'Oreſtion qui eſt en Arcadie. Ceſte reſponſe ouye, Ariſtides leur repliqua qu'ilz avoyent tort de ſe moquer ainſi d'eulx, ayans fait partir leurs gens ſi ſecrettement, qu'eulx n'en avoyent rien ſceu, & que ce n'eſtoit pas le temps qu'il ſe falloit amuſer à tromper ſes amis, ains plus toſt les ennemis. Idomeneus le recite de poinct en poinct en ceſte ſorte. Toutefois au decret qu'Ariſtides propoſa pour faire envoyer des ambaſſadeurs à Sparte, il n'y eſt point nommé pour ambaſſadeur, ains y ſont deſignez Cimon, Xanthippus & Mironides.

XXVIII. Depuis il fut eleu par les voix du peuple capitaine general de l'armée d'Athenes en ceſte guerre contre les Perſes, & s'en alla au camp des Grecs près la ville de Platæes avec huit mille hommes de pied tous bien armez. Là ſe trouva auſſi Pauſanias capitaine en chef de toute la puiſſance de la Grece, qui amena quand & luy les forces de Sparte, & y arrivoit tous les jours à la file une multitude grande de tous autres Grecs. Or quant aux Barbares, leur camp eſtoit tout le long de la riviere d'Aſopus : mais pour ſa grande eſtendue, il n'eſtoit fermé ny fortifié aucunement, ſinon qu'ilz avoyent ſeulement environné de muraille un certain pourpris quarré, duquel chaſque coſté avoit douze cens cinquante pas de long pour y retirer leur bagage, & leurs plus precieux meubles. Et quant aux Grecs, le devin Tiſamenus natif de la ville d'Elide avoit predit à Pauſanias & à tous les Grecs enſemble, qu'ilz auroyent la victoire, pourveu qu'ilz n'aſſailliſſent point, & qu'ilz ne feiſſent que ſe defendre ſeulement. Et Ariſtides qui avoit envoyé à l'oracle d'Apollo en la ville de Delphes au nom des Atheniens, eut reſponſe qu'ilz viendroyent au deſſus de leurs ennemis, moyennant qu'ilz ſacrifiaſſent & feiſſent prieres ſpeciales à Jupiter & Juno du mont de Cithæron, à Pan & aux nymphes Sphragitienes, & qu'ilz feiſſent auſſi ſacrifices aux demi-

dieux, Androcrates, Leucon, Piſander, Damocrates, Hypſion, Actæon & Polyidus : & pourveu auſſi qu'ilz hazardaſſent la bataille dedans leur territoire, en la plaine de Ceres Eleuſiniene & de Proſerpine.

XXIX. Ceſt oracle meit Ariſtides en grande peine & grande perplexité, pour autant que les demi-dieux auſquelz il commandoit qu'on ſacrifiaſt, eſtoyent les anceſtres des Platæiens, & la caverne des nymphes Sphragitienes eſt en l'une des croppes du mont de Cithæron, regardant vers l'endroit où le ſoleil ſe couche en eſté, & dit on qu'anciennement il y avoit un oracle, de l'eſprit duquel pluſieurs des habitans à l'environ eſtoyent poſſedez, & en devenoyent inſenſez, dont on les appelloit Nympholepti, comme qui diroit, eſpris des nymphes : & puis de dire que les Atheniens auroyent la victoire pourveu qu'ilz hazardaſſent la bataille en la plaine de Ceres Eleuſiniene, & au dedans de leur territoire, c'eſtoit les renvoyer au païs d'Attique : mais ainſi qu'il eſtoit en ceſte doubte Arimneſtus capitaine des Platæiens eut une telle viſion en dormant : il luy fut advis que Jupiter ſauveur s'apparut à luy, & luy demanda ce que les Grecs avoyent propoſé de faire, & qu'il luy reſpondit, « Nous » devons, ſire, demain remuer noſtre camp au » territoire d'Eleuſine, & là donnerons la bataille

» aux Barbares, ſuyvant ce que l'oracle d'Apollo » nous a commandé ». Jupiter luy repliqua alors qu'ilz s'abuſoyent grandement, pource que tout ce qu'Apollo leur avoit ſpecifié par ſon oracle, eſtoit dedans le territoire des Platæiens, & qu'ilz le treuveroyent ainſi s'ilz cherchoyent bien. Arimneſtus ayant eu ceſte viſion bien expreſſe & bien manifeſte, le matin auſſi toſt qu'il fuſt eſveillé envoya querir les plus vieux & plus experimentez de ſes citoyens, avec leſquelz, en conferant & cherchant où pourroit eſtre ce lieu, il trouva qu'au pied du mont de Cithæron près la ville de Hyſie, y avoit un ancien temple, que lon appelloit le temple de Ceres Eleuſiniene & de ſa fille Proſerpine: dequoy ſi toſt qu'ilz ſe furent adviſez, il en alla advertir Ariſtides, & trouverent que c'eſtoit un lieu merveilleuſement à propos pour y renger en bataille une armée qui ſeroit foible de gens de cheval, pour autant que le pied du mont de Cithæron engardoit que les chevaulx ne peuſſent aller au lieu où eſtoit le temple baſty, & où la plaine venoit à aboutir, avec ce que là meſme eſtoit la chappelle d'Androcrates, qui eſtoit tout à l'entour couverte & cachée de bois fort eſpez: & à fin que rien ne leur defailliſt de tout ce qui eſtoit particulariſé par l'oracle pour l'eſperance de la victoire, les Platæiens feirent un decret public, par le conſeil & advis d'A-

rimneſtus, que les bornes du territoire de la ville de Platæes fuſſent oſtées du coſté d'Athenes, & la terre donnée en pur don aux Atheniens, à celle fin, que comme il eſtoit mandé par l'oracle, ilz peuſſent combatre contre les Barbares dedans leur terre pour le ſalut & la defenſe de la Grece.

XXX. Ceſte liberalité & munificence des Platæiens a tant eſté renommée, que pluſieurs années depuis, le roy Alexandre le grand ayant ja conquis l'empire de l'Aſie, feit rebaſtir les murailles de la ville de Platæes, & en ce faiſant feit proclamer par un herauld en l'aſſemblée des jeux olympiques, qu'Alexandre faiſoit ce bien & ceſt honneur aux Platæiens, en memoire & recompenſe de leur magnanimité, pource qu'en la guerre contre les Perſes ilz avoyent liberalement donné leur terre aux Atheniens pour le ſalut des Grecs, & s'eſtoyent monſtrez gens de bon cueur, & bien affectionnez à la defenſe de la Grece.

XXXI. Or quant ce vint à ordonner l'armée des Grecs en bataille, il y eut diſſenſion entre les Atheniens & les Tegeates, pource que les Atheniens vouloyent, que comme on avoit touſjours accouſtumé de faire, ſi les Lacedæmoniens avoyent la poincte droitte de la bataille, eulx en euſſent la feneſtre : & les Tegeates à l'encontre

alleguoyent les proueſſes & haults faicts d'armes de leurs anceſtres, dont les Atheniens ſe mutinoyent : mais Ariſtides ſe tira en avant, qui leur remonſtra qu'il n'eſtoit pas temps de debatre contre les Tegeates de leur nobleſſe ny proueſſe. « Et quant à vous, ſeigneurs Spartiates, dit il, » & vous autres Grecs, nous vous adviſons, que » le lieu ne donne, ny ne oſte point la vertu, » & vous aſſurons, que quelque lieu que vous » nous bailliez, nous le defendrons & garderons » ſi bien, que nous n'y diminuerons point l'hon- » neur ny la reputation que nous avons acquiſe » ès batailles precedentes : car nous ſommes icy » venus, non point pour quereller ny debatre » contre noz alliez, ains pour combatre noz » communs ennemis, ny pour haultlouer noz » predeceſſeurs, ains pour nous monſtrer nous » meſmes à l'effect gens de bien en la tuition & » defenſe de la Grece, pource que ceſte journée » portera teſmoignage à tous les Grecs, combien » chaque ville, chaque capitaine & chaque hom- » me particulier en ſon endroit fera à eſtimer ».

XXXII. Ces paroles d'Ariſtides ouyes, les capitaines & tous ceulx du conſeil conclurent en faveur des Atheniens, qu'ilz auroyent l'une des poinctes de la bataille. Ainſi eſtoit toute la Grece en grand branle, & meſmement l'eſtat des Atheniens en extreme danger, pource qu'il ſe trouva quel-

que nombre de citoyens des plus nobles maiſons de la ville, & qui avoyent eu le plus de biens avant ceſte guerre, leſquelz ſe voyans lors reduits à pauvreté, & qu'oultre leurs biens qu'ilz avoyent perdus, ilz ſe voyoyent encore privez de la preeminence & de l'authorité qu'ilz ſouloyent avoir au gouvernement de la choſe publique, à cauſe que d'autres eſtoyent lors en credit, & eſtoyent promeuz aux eſtats & offices de la ville: ilz s'aſſemblerent en une maiſon de la ville de Platæes, & là conſpirerent enſemble de ruiner & abolir à Athenes l'authorité du peuple, ou s'ilz ne pouvoyent venir au deſſus de leur entrepriſe, de plus toſt perdre tout, & de trahir la choſe publique aux Barbares. Comme ces choſes ſe menoyent au camp, eſtans ja pluſieurs entachez de ceſte conjuration, Ariſtides en ſentit le vent, & en eut grande peur, à cauſe du temps: ſi penſa de ne mettre point à nonchaloir une choſe de ſi grande conſequence, & de ne la rechercher auſſi point trop au vif ny ne la deſcouvrir entierement, ne ſachant quel nombre ſe pourroit trouver de coulpables adherens à relle conſpiration, qui la rechercheroit juſques au bout, en regardant plus toſt à ce qui eſtoit juſte, qu'à ce qui ſelon le temps eſtoit profitable. Si en feit prendre huit ſeulement d'un grand nombre qu'il y en avoit, & de ces huit, les deux à qui

on vouloit commencer à faire le procès, pource qu'ilz eſtoyent les plus chargez, Æſchines du bourg de Lampra, & Egeſias du bourg d'Acharne, trouverent moyen de s'en fouir du camp & de ſe ſauver : & quant aux autres, Ariſtides les eſlargit, donnant moyen à ceulx qui penſoyent n'eſtre point deſcouverts de s'aſſeurer & de ſe repentir de leur mauvaiſe voulunté, diſant qu'ilz auroyent la bataille pour jugement, en laquelle ilz ſe pourroyent juſtifier des charges qu'on leur mettoit ſus, & monſtrer qu'ilz n'avoyent onques eu autre intention que bonne & juſte envers leur païs.

XXXIII. Au demourant Mardonius voulant ſonder quel courage auroyent les Grecs, envoya toute ſa chevalerie, de laquelle il eſtoit plus puiſſant de beaucoup que les Grecs, pour les eſcarmoucher. Or s'eſtoyent ilz logez au pied du mont de Cithæron en lieux forts & pierreux, exceptez les Megariens qui eſtoyent trois mille combatans campez en la plaine, ce qui fut cauſe qu'ilz furent travaillez & endommagez par les gens de cheval des Barbares, qui les aſſailloyent de tous coſtez, pource qu'ilz en pouvoyent approcher de toutes parts, tant qu'à la fin voyans qu'ilz ne pouvoyent plus eulx ſeuls ſouſtenir ſi grande multitude de Barbares, ilz envoyerent en diligence devers Pauſanias, le prier qu'il leur

envoyaſt promptement du ſecours. Pauſanias oyant ceſte nouvelle, & voyant à l'œil le camp des Megariens preſque tout couvert de traicts & de dards que leur tiroyent les Barbares, & eulx contraints de ſe renger & ſerrer en un petit coing, ne ſceut qu'il y devoit faire : car d'y aller en perſonne avec les Lacedæmoniens qui eſtoyent gens de pied peſamment armez, il penſa qu'il n'y avoit ordre : ſi eſſaya de mettre quelque aiguillon de convoitiſe d'honneur & quelque jalouſie entre les capitaines particuliers & chefs de bandes des autres Grecs, qui ſe trouverent lors à l'entour de luy, pour voir s'il pourroit en eſchauffer quelcun à ſouffrir vouluntairement d'aller ſecourir les Megariens : mais tous les autres feirent l'oreille ſourde fors Ariſtides, lequel promeit au nom des Atheniens d'y aller, & deſpeſcha tout ſur le champ Olympiodorus l'un des plus vaillans capitaines qu'il euſt ſoubs luy, avec ſa compagnie qui eſtoit de trois cents hommes tous gens d'eſlite, & quelque gens de traict meſlez parmy. Ces ſoudards furent preſts en un moment, & marcherent incontinent en bataille le grand pas contre les Barbares.

XXXIV. Ce que voyant Maſiſtius qui eſtoit general de la chevalerie des Perſes, homme grand, fort & beau à merveilles, tourna ſon cheval & piqua droit à eulx. Les Atheniens l'attendirent

de pied quoy, & y eut une rencontre fort aſpre, pource que les uns & les autres voulurent à ceſt eſſay faire un prejudice de l'iſſue de toute la bataille, & tant y fut combatu que le cheval de Maſiſtius receut un grand coup de traict à travers le corps, & de la douleur qu'il en ſentit jetta par terre ſon maiſtre tout armé de pied en teſte comme il eſtoit. Tumbé qu'il fut, il ne ſe peut relever, tant pour la peſanteur de ſon harnois, que pour autant que les Atheniens luy coururent ſus auſſi toſt : & combien qu'ilz fuſſent pluſieurs à l'entour de luy à le charpenter, ſi ne pouvoyent ilz trouver moyen de le tuer, tant il eſtoit fort armé & chargé d'or, de cuyvre & de fer, non ſeulement par le corps & par la teſte, mais auſſi par les jambes & par les bras, juſques à ce qu'il y eut quelcun qui luy fourra le fer de ſa javeline par dedans la viſiere de ſon armet, & le tua. Quoy voyans les autres Perſes, ſe tournerent incontinent en fuitte, & abandonnerent le corps de leur general. Mais tantoſt après on cogneut bien que lon avoit beaucoup fait en ceſte eſcarmouche, non pour le nombre des ennemis qui y euſſent eſté tuez, car il n'y en avoit pas beaucoup, ains pour le grand dueil que les Barbares en demenerent : car ilz ſe tondirent eulx, leurs chevaulx & leurs mulets, pour le dueil de la mort de Maſiſtius, & emplirent toute la cam-

pagne d'alenviron de pleurs, de cris & de hurlemens, comme ceulx qui avoyent perdu le premier homme de tout leur camp en vaillance & en authorité, après le lieutenant du roy Mardonius.

XXXV. Depuis ceſte premiere eſcarmouche ilz ſe teindrent en leur camp les uns & les autres ſans ſortir aux champs pluſieurs jours durans, pource que les devins leur promettoyent la victoire autant aux Perſes comme aux Grecs, pourveu qu'ilz ne feiſſent que ſe defendre ſeulement, & au contraire les menaçoyent d'eſtre desfaits s'ilz ſe mettoyent à aſſaillir. Mais Mardonius voyant qu'il n'avoit plus de vivres que pour bien peu de jours, & davantage que tous les jours il venoit nouveau renfort de gens aux Grecs tant plus il dilayoit, il ſe reſolut en fin de n'attendre plus, ains de paſſer la riviere d'Aſopus le lendemain au poinct du jour, & d'aller au deſprouveu courir ſus aux Grecs, ſi commanda dès le ſoir de devant à ſes capitaines ce qu'ilz avoyent à faire, à fin que chacun ſe teinſt tout preſt: mais environ la minuict il y eut un homme de cheval, lequel ſans faire bruit aucun approcha ſi près du camp des Grecs, qu'il parla à ceulx qui faiſoyent le guet, & les advertit qu'il avoit quelque choſe à communiquer à Ariſtides capitaine des Atheniens. Ariſtides fut appellé ſur

l'heure meſme, & ſorty qu'il fut, l'homme de cheval luy dit : « Je ſuis Alexandre roy de Ma-
» cedoine, qui pour l'amour & bienvueillance
» que je vous porte, me ſuis mis au plus grand
» danger que je ſçaurois faire, de venir à telle heure
» icy, pour vous advertir que demain au matin
» Mardonius vous donnera la bataille, à fin que
» ceſte ſurpriſe de voz ennemis ne vous eſtonne
» point, pour eſtre aſſaillis au deſprouveu, & ne
» vous garde point de vaillamment combatre :
» car ce n'eſt point pour aucune bonne eſperance
» ou confiance qui luy ſoit de nouveau ſurvenue,
» ains pour la neceſſité & diſette de vivres, où
» il ſe treuve, qui le contrainct à ce faire, at-
» tendu que les devins tant par les ſiniſtres pre-
» ſages des ſacrifices, que par les reſponſes des
» oracles, le divertiſſent tant qu'ilz peuvent de
» vous donner la bataille, de maniere que toute
» ſon armée en eſt en très grand effroy, & en a
» fort mauvaiſe eſperance : mais il luy eſt force
» forcée d'eſſayer la fortune, & de mettre tout à
» l'adventure, ou bien s'il s'obſtine à ne vouloir
» bouger d'un lieu, de mourir de male faim ».

XXXVI. Après que le roy Alexandre luy euſt faict ceſt advertiſſement, il le pria de s'en ſervir à par luy, & s'en ſouvenir au temps à venir, mais qu'il n'en diſt rien à perſonne : & adonc luy reſpondit Ariſtides, qu'il n'eſtoit pas raiſonnable de

celler une choſe de telle conſequence à Pauſanias, attendu que c'eſtoit luy qui avoit la charge principale & ſuperintendence de toute l'armée : mais bien luy promeit il qu'il ne le diroit à nul autre avant la bataille, & que là où les dieux donneroyent la victoire aux Grecs, il l'aſſeuroit qu'il n'y auroit perſonne qui n'euſt en ſouvenance & recommandation la bonne voulunté & bonne affection qu'il auroit mouſtrée en leur endroit. Ces paroles dittes d'une part & d'autre, le roy Alexandre s'en retourna dont il eſtoit venu : & Ariſtides au partir de là, s'en alla droit en la tente de Pauſanias, où il luy declara tout ce propos. Si furent incontinent mandez les autres capitaines particuliers, & teint on conſeil, auquel il fut ordonné que chacun tiendroit ſes gens tous preſts à combatre, pource que le lendemain on auroit la bataille.

XXXVII. Mais ſur ces entrefaittes Pauſanias, ainſi que recite Herodote, s'addreſſa à Ariſtides, & luy dit, qu'il vouloit tranſpoſer les Atheniens de la poincte gauche en la droitte, à fin qu'ilz euſſent droit en teſte les naturelz Perſiens, & qu'ilz en combatroyent plus aſprement, tant pource qu'ilz eſtoyent tous duits & accouſtumez à combatre contre eulx, comme auſſi, pource qu'ilz les avoyent desja vaincus, en la premiere rencontre, & qu'il vouloit prendre pour ſoy &

pour ſes gens la poincte gauche de la bataille, à l'endroit de laquelle devoyent eſtre les Grecs, qui combatoyent pour le party des Perſes. Ce qu'entendans tous les autres particuliers capitaines Atheniens s'en courroucerent, diſans que Pauſanias avoit tort, & qu'il n'y avoit point de propos de laiſſer tous les autres peuples Grecs en leurs lieux où ilz avoyent tousjours eſté ordonnez, & de remuer ſeulement les Atheniens, ne plus ne moins que ſi ce fuſſent eſclaves, pour les mettre à ſon plaiſir tantoſt d'un coſté & tantoſt d'un autre, & les jetter devant les plus belliqueux ennemis: mais Ariſtides leur reſpondit adonc, qu'ilz ne ſçavoyent eulx meſmes qu'ilz diſoyent, & qu'ilz ſe meſcomptoyent grandement, par ce que nagueres ilz avoyent conteſté encontre les Tegeates pour avoir ſeulement la poincte gauche de la bataille, & s'eſtoyent tenus pour bien honorez de ce que par ſentence des capitaines, ilz avoyent eſté preferez à eulx: & maintenant que les Lacedæmoniens eulx meſmes de leur bon gré leur cedoyent la poincte droite, & par maniere de dire, leur livroyent entre leurs mains, & leur quittoyent la principaulté de toute l'armée, ilz n'embraſſoyent pas affectueuſement ceſt honneur, & ne reputoyent pas à gaing & avantage pour eulx, ce qu'ilz n'auroyent point à combatre contre ceulx qui eſtoyent extraicts de meſme ſang & de meſme

origine que eulx, ains contre des Barbares, qui eſtoyent leurs naturelz ennemis. Après qu'Ariſtides leur eut fait ces remonſtrances, ilz furent très contens de changer de place aux Lacedæmoniens, & n'oyoit on autre choſe parmy eulx que les preſchemens qu'ilz ſe faiſoyent les uns aux autres, d'avoir bon courage, & que les Perſes qui lors eſtoyent venus, n'avoyent point d'autres armes, ny les cueurs meilleurs que ceux qu'ilz avoyent vaincus & desfaits en la plaine de Marathon: « Car ce ſont, diſoyent ilz, les meſmes » arcs, les meſmes robbes enrichies de broderie, » les meſmes chaines & carquans d'or ſur des » corps effeminez, & qui couvrent des ames » molles, laſches & couardes: là où nous avons » bien les meſmes armes & les meſmes corps » auſſi, mais les cueurs nous ſont devenus plus » grands par tant de victoires que nous avons » depuis gaignées ſur eux: & ſi y a davantage, » que nous ne combatons pas comme noz autres » alliez Grecs [1] pour noſtre ville & noſtre païs » ſeulement, ains encore pour ne perdre point le » renom de prouëſſe, que nous acquiſmes ès » journées de Marathon & de Salamine, à fin

[1] C'eſt une faute d'Amyot. Il s'agit ici des Perſes, & non pas des alliés Grecs. Il devoit donc traduire, nous ne combattons pas comme eux pour une ville, pour un pays ſeulement, mais pour ne point perdre le renom de prouëſſe, &c.

» que lon n'eſtime point que la gloire de ces tro-
» phées là & de ces victoires ſoit deuë à Miltiades
» ſeul, ou à la fortune, ains à la vertu des
» Atheniens ».

XXXVIII. Ainſi donques eſtoyent les Grecs occupez à changer en diligence l'ordonnance de leur bataille : dequoy les Thebains furent incontinent advertis par quelques traiſtres qui paſſerent d'un camp à l'autre, & le feirent entendre à Mardonius : lequel ſoudainement changea auſſi l'ordonnance de la ſiene, & meit les Perſes naturelz à la poincte droitte vis à vis de la gauche des ennemis, fuſt ou pource qu'il euſt crainte des Atheniens, ou que pour plus grande gloire, il euſt envie de combatre contre les Lacedæmoniens, & commanda aux Grecs qui tenoyent ſon party, qu'ilz euſſent à ſouſtenir les Atheniens. Ceſte tranſpoſition fut ſi apparente, que chaſcun la peut voir : parquoy Pauſanias remua de rechef les Lacedæmoniens, & les remeit à la poincte droitte, & Mardonius ſemblablemeat auſſi remeit les Perſes à la gauche, comme ilz avoyent eſté du commencement à l'oppoſite des Lacedæmoniens, tellement que le jour ſe paſſa ſans rien faire ès allées & venues de ces remuemens : puis ſur le ſoir les capitaines Grecs teindrent conſeil, auquel il fut arreſté qu'il eſtoit beſoing de remuer leur camp, & aller loger en lieu où ilz euſſent l'eau plus à commandement,

commandement, à cauſe que les ennemis leur gaſtoyent & troubloyent ordinairement avec leurs chevaux les ruiſſeaux & fonteines qu'ilz avoient à l'entour d'eulx.

XXXIX. Parquoy la nuict venue, les capitaines voulurent faire partir leurs gens, pour aller au logis qui avoit eſté ordonné: mais le peuple y alloit fort mal vouluntiers, & avoit on beaucoup de peine à les tenir enſemble: car ilz ne furent pas plus toſt hors des trenchées & fortifications du camp, que la plus part s'en courut vers la ville de Platæes, & y avoit un grand deſordre, par ce qu'ilz ſe reſpandoyent çà & là, & tendoyent leurs pavillons là où bon leur ſembloit, ſans qu'on euſt departy les quartiers, & n'y eut que les Lacedæmoniens qui demourerent ſeuls derriere, encore fut ce malgré eulx, par ce qu'un de leurs capitaines nommé Amompharetus, homme courageux à merveilles, qui ne cognoiſſoit nul peril, & ne demandoit de long temps autre choſe que la bataille, eſtant impatient de tant de remiſes, & diſant tout haut & clair, que ce remuement de camp n'eſtoit autre choſe ſinon une belle fuitte, jura qu'il ne bougeroit de là, & qu'avec ſa compagnie il attendroit Mardonius. Pauſanias alla devers luy, & luy remonſtra, qu'il falloit faire ce que les Grecs à la pluralité des voix avoyent conclus & arreſté au conſeil. Et Amompharetus

prit à deux mains une fort groſſe pierre, & la jetta devant les pieds de Pauſanias, diſant: « Et » voilà la balotte [1] que je donne moy pour con- » clure à la bataille, & ne me ſoucie point de » toutes vos autres laſches & couardes conclu- » ſions ». L'opiniaſtreté de ceſtuy Amompharetus eſtonna tant Pauſanias, qu'il ne ſçavoit où il en eſtoit. Si envoya devers les Atheniens qui eſtoyent desja en chemin, les prier qu'ilz le vouluſſent attendre, à fin qu'ilz s'en allaſſent enſemble: & quand & quand feit marcher le reſte de ſes gens le chemin de Platæes, penſant que par là il contraindroit à la fin de ſe lever & bouger de là Amompharetus, s'il ne vouloit demourer tout ſeul.

XL. Mais en ces entrefaittes le jour vint: & Mardonius eſtant bien adverty que les Grecs abandonnoyent leur premier logis, feit incontinent marcher ſon armée en bataille pour aller courir ſus aux Lacedæmoniens. Si jetterent les Barbares de grands cris & grandes huées, penſans n'aller pas pour combatre, mais pour ſeulement ſaccager & deſpouiller les Grecs fouyans, comme auſſi de faict il ne s'en fallut pas beaucoup. Car Pauſanias voyant la contenance des ennemis feit arreſter ſes enſeignes, & commanda que chaſcun ſe preparaſt à combatre: mais il oublia, fuſt ou pour la cholere dont il eſtoit emeu contre Amom-

[1] Voyez les Obſervations.

pharetus, ou pour l'eſtonnement de ceſte ſoudaine charge des ennemis, à donner aux Grecs le mot de la bataille, dont il s'enſuyvit qu'ilz ne vindrent pas promptement ne tous enſemble au combat, ains par petites trouppes les uns deçà, les autres delà, que la meſlée eſtoit desja commencée.

XLI. Ce pendant Pauſanias vacquoit à faire ſacrifices aux dieux, & voyant que ſes premieres hoſties ne leur eſtoyent pas aggreables, par les obſervations qu'en avoyent les devins, il commanda aux Spartiates qu'ilz poſaſſent leurs pavois en terre devant leurs pieds, & qu'ilz ne bougeaſſent de leurs places, ains ſeulement euſſent l'œil à ce qu'il leur commanderoit, ſans ſe mettre en defenſe contre les ennemis. Cela fait il ſe prit de rechef à immoler d'autres hoſties, que desja les gens de cheval des ennemis approchoyent fort, & que les coups de fleſches arrivoyent juſques à eulx, tellement qu'il y eut quelques uns des Spartiates blecez, entre leſquelz fut le pauvre Callicrates, le plus bel homme & le plus grand qui fuſt en tout l'oſt des Grecs, lequel eſtant navré à mort d'un coup de traict, en rendant l'eſprit ſur le champ, dit, « Qu'il ne regrettoit point ſa mort, pource » qu'auſſi bien eſtoit il venu de ſa maiſon en deli- » beration de mourir pour la defenſe de la Grece, » mais qu'il avoit regret de mourir ainſi laſchement » ſans avoit donné un ſeul coup de ſa main ». Ceſte

mort fut fort pitoyable [1], & la conſtance des Spartiates admirable : car ilz ne bougerent jamais de leurs places, ny ne feirent ſemblant de ſe defendre contre l'ennemy, qui leur couroit ſus, ains ſouffroyent eſtre percez à coup de traict, & tuez ſur le champ, attendans l'heure que les dieux leur monſtreroyent, & que leur capitaine leur commanderoit pour combatre. Encore diſent aucuns, que comme Pauſanias eſtoit après à faire ſes ſacrifices, prieres & oraiſons aux dieux un peu arriere de la bataille, quelque troupe de Lydiens luy courut ſus, qui ravit & renverſa ſans deſſus deſſoubz tout ſon ſacrifice, & que Pauſanias & ceulx qu'il avoit autour de ſa perſonne, ne ſe trouvans à la main autres armes, les rechaſſerent à coups de baſtons & de fouets : en remembrance dequoy ilz diſent qu'il ſe fait à tel jour une proceſſion ſolennelle en Sparte, que lon appelle la proceſſion des Lydiens, en laquelle les jeunes garçons ſont feſſez & fouettez à l'entour de l'autel. Si eſtoit Pauſanias en grande deſtreſſe de voir que le presbtre immoloit victimes ſur victimes, & qu'il ne s'en trouvoit pas une aggreable aux dieux : & à la fin il tourna ſes yeux en plorant devers le temple de Juno, & y tendant auſſi les mains, ſupplia Juno Cithæronine, & tous les

[1] On rendroit mieux le grec en traduiſant, ce moment fut horrible, & la conſtance des Spartiates admirable.

autres dieux, patrons & protecteurs de la contrée Platæide, s'il n'eſtoit point ès fatales deſtinées que les Grecs vainquiſſent en ceſte bataille, à tout le moins qu'ilz ne mouruſſent point ſans vendre cherement leur mort aux vainqueurs, & ſans leur faire cognoiſtre & ſentir par effect qu'ilz avoyent entrepris la guerre contre de vaillans hommes, & qui ſçavoyent très bien combatre.

XLII. Pauſanias n'eut pas plus toſt achevé ceſte priere que les ſacrifices ſe trouverent incontinent propices, & que les presbtres & devins luy vindrent annoncer & promettre la victoire : & le commandement eſtant auſſi toſt allé de main en main par tous les rengs, que lon marchaſt contre les ennemis, on euſt dit à voir le bataillon des Lacedæmoniens que ce n'eſtoit qu'un corps, comme de quelque beſte courageuſe qui ſe heriſſoit & ſe preparoit pour combatre. Si fut bien incontinent advis aux Barbares qu'ilz auroyent une bien rude rencontre, & trouveroyent des gens qui combatroyent juſques au dernier ſouſpir, pourtant ſe couvroyent ilz de leurs grandes targes à la Perſiene, & tiroyent force fleſches & traicts contre les Lacedæmoniens, leſquelz ſe tenans bien joincts & ſerrez enſemble, & ſe couvrans de leurs pavois, alloyent tousjours en avant juſques à ce qu'ilz vindrent à les chocquer ſi vivement, qu'ilz leur feirent voler leurs targes hors des poings à

grands coups de picques & de javelines, dont ilz leur donnoyent à travers les viſages & les poitrines par telle violence qu'ilz en portoyent pluſieurs par terre : leſquelz ne mouroyent point laſchement : car ilz prenoyent avec les mains toutes nues les picques & javelines des Lacedæmoniens, & en briſoyent pluſieurs à force de bras : puis tiroyent habillement leurs cimeterres & leurs haches, dont ilz combatoyent à bon eſciant, juſques à arracher par force les boucliers aux Lacedæmoniens, & à ſe prendre corps à corps avec eulx, de maniere qu'ilz reſiſterent bien longuement.

XLIII. Or ce pendant que les Lacedæmoniens eſtoyent ainſi attachez au combat contre les Barbares, les Atheniens les attendoyent de pied quoy aſſez loing de là : mais quand ilz veirent qu'ilz demouroyent tant à venir, & qu'ilz ouyrent un grand bruit comme de gens qui ſe combatoyent : & davantage, qu'il vint un meſſager qu'envoya en diligence Pauſanias, les advertir de ces nouvelles, adonc ilz ſe meirent en chemin à la plus grande haſte qu'ilz peurent, pour les aller ſecourir : mais ainſi comme ilz cheminoyent à grand pas, à travers la plaine, vers l'endroit dont ilz entendoyent venir le bruit, les Grecs qui tenoyent le party des Barbares leur vindrent au devant. Ce que voyant Ariſtides ſe jetta bien loing devant

ſes trouppes, & cria premierement à haulte voix tant qu'il peut crier, qu'il conjuroit les Grecs au nom des dieux protecteurs de la Grece, qu'ilz euſſent à ſe deporter de ceſte guerre, & à ne donner point d'empeſchement aux Atheniens, leſquelz s'en alloyent ſecourir ceux qui mettoyent leurs vies en danger pour defendre le bien public, & le commun ſalut de toute la Grece : mais quand il veit que pour prieres ou conjurations qu'il leur feiſt, ilz ne s'en vouloyent point deporter, ains marchoyent tousjours les teſtes baiſſées pour le venir chocquer, adonc il deſiſta de vouloir aller ſecourir les Lacedæmoniens, & fut contraint de faire teſte à ceux qui luy couroyent ſus, eſtans bien environ cinquante mille combatans, deſquelz neantmoins la plus part ſe desbenda incontinent, & ſe retira, meſmement quand ilz entendirent que les Barbares s'eſtoyent auſſi rompus & desbendez. Le plus fort de la bataille, & la plus aſpre meſlée, à ce que lon dit, fut à l'endroit où eſtoyent les Thebains, pource que les nobles & principaulx hommes du païs combatoyent fort affectueuſement pour les Barbares, & le peuple non, mais il eſtoit mené par le petit nombre de ceſte nobleſſe qui leur commandoit.

XLIV. Ainſi fut ce jour là combatu en deux lieux, là où les Lacedæmoniens furent les premiers qui rompirent & tournerent en fuitte les

Barbares, & y mourut Mardonius le lieutenant du roy, d'un coup de pierre qu'un Spartiate nommé Arimneſtus luy donna par la teſte, ſuyvant ce que l'oracle d'Amphiaraus luy avoit predict & prophetiſé : car Mardonius avant la bataille y avoit envoyé un Lydien, & un Carien à celuy de Trophonius, duquel le prophete rendit reſponſe au Carien en langue Carique : & le Lydien coucha dedans le ſantuaire d'Amphiaraus, là où il luy fut advis en dormant, que l'un des miniſtres du temple luy feit commandement qu'il euſt à ſortir du lieu où il eſtoit, ce qu'il ne voulut faire, & que lors le miniſtre prit une groſſe pierre qu'il luy rua à la teſte, duquel coup il luy fut advis qu'il mourut : ainſi le compte lon.

XLV. Mais au demourant, les Lacedæmoniens chaſſerent les Perſes fuyans, juſques dedans le pourpris qu'ilz avoyent remparé & fortifié de cloiſon de bois. Et peu de temps après les Atheniens rompirent auſſi les Thebains, en ayans occis ſur le champ trois cents des plus nobles & des plus apparents ſeulement, pour ce que à l'inſtant que les Thebains commencerent à tourner le dos, il vint nouvelles aux Atheniens comme les Barbares s'eſtoyent enfermez dedans ce fort de bois, là où les Lacedæmoniens les tenoyent aſſiegez. Ainſi donnerent ilz loiſir aux Grecs fuyans de ſe ſauver de viſteſſe, & s'en allerent aider aux Lace-

dæmoniens à prendre le fort des Barbares : car ilz s'y portoyent aſſez froidement, pource qu'ilz n'eſtoyent pas experimentez à aſſaillir ny forcer une muraille, là où incontinent que les Atheniens y furent arrivez, ilz le prirent d'aſſault avec un très grand meurtre des Barbares : car de trois cents mille combatans qu'il y avoit au camp de Mardonius, il ne s'en ſauva que quarante mille ſoubz la conduitte de Artabazus : & de la part des Grecs, il en mourut environ treize cents ſoixante en tout : entre leſquelz y en avoit cinquante & deux Atheniens tous de la lignée Aiantide, laquelle ſe porta ce jour là plus vaillamment que nulle autre, ainſi comme l'eſcrit Clidemus. C'eſt la raiſon pour laquelle les Aiantides faiſoyent un ſolennel ſacrifice aux nymphes Sphragitienes aux deſpens de la choſe publique, ſuyvant ce qui leur eſtoit ordonné par l'oracle d'Apollo, pour leur rendre graces de celle victoire : des Lacedæmoniens il y en mourut quatre vingts & unze : des Tegeates, ſeize.

XLVI. Mais je m'eſmerveille comment Herodote [1] dit qu'il n'y eut que ces peuples là qui combatiſſent en celle journée contre les Barbares,

[1] Il périt dans cette bataille treize cents ſoixante Grecs. Hérodote IX, 69, ne parle pas des cent ſoixante & neuf hommes que perdirent les Lacédémoniens, les Tégéates & les Athéniens. Voilà ce que Plutarque lui reproche.

& nulz autres des Grecs : car le nombre des morts, & auſſi les ſepultures monſtrent & teſmoignent, que ce fut un exploit commun de tous les Grecs enſemble : & qui plus eſt, s'il n'y euſt eu que ces trois peuples qui euſſent alors combatu, & que tous les autres fuſſent demourez ſans rien faire, on n'euſt point engravé ſur l'autel qui fut fondé au lieu de la bataille, un Epigramme, dont la ſubſtance eſtoit telle,

Les Grecs vaincueurs, par haults exploits de guerre
Ayans chaſſé les Perſes de leur terre,
Ce frane autel commun à toute Grece
Ont erigé à la digne haulteſſe
De Jupiter, qui de leur liberté
Contre Medois protecteur a eſté.

XLVII. Ceſte bataille fut le quatrieme jour du mois que les Atheniens appellent Boedromion, qui eſt environ le mois de juillet [1], ou comme comptent les Bœotiens, le vingtſixieme du mois qu'ilz appellent Panemus, auquel jour il ſe fait encore une aſſemblée publique des eſtats de la Grece, en la ville de Platæes, où les Platæiens font un ſolennel ſacrifice à Jupiter protecteur de liberté, pour le remercier tousjours de celle victoire. Et ne ſe fault point eſmerveiller de ceſte inegalité & diſcordance des mois ny des jours, veu meſmement qu'aujourd'huy que

[1] Voyez les Obſervations.

l'art d'aſtrologie[a] eſt beaucoup plus parfaittement entendue qu'elle ne l'eſtoit alors, encore commencent & acheveńt les uns leurs mois à un jour, & les autres à un autre.

XLVIII. Après ceſte desfaitte des Barbares, il s'eſmeut debat entre les Atheniens, & les Lacedæmoniens touchant le prix & l'honneur de la victoire, pource que les Atheniens ne le vouloyent point ceder aux Lacedæmoniens, ny leur permettre qu'ilz en dreſſaſſent un trophée à part, tellement qu'il s'en fallut bien peu que les Grecs pour ceſte occaſion bandez & mutinez les uns contre les autres, ne ſe ruinaſſent eulx meſmes, ſi Ariſtides n'euſt par remonſtrances & raiſons appaiſé & retenu les autres capitaines ſes compagnons, meſmement un Leocrates & un Myronides, envers leſquelz il feit tant par vifves perſuaſions & ſages paroles, qu'ilz furent contens d'en remettre la totale deciſion à l'arbitrage & au jugement des autres peuples de la Grece. Si furent les Grecs aſſemblez au lieu meſme, pour vuider ce different, & en ce conſeil Theogiton capitaine des Megariens, pour ſon opinion dit, qu'il eſtoit neceſſaire, à fin d'éviter guerre civile, qui eſtoit pour naiſtre entre les Grecs, de defe-rer le prix & l'honneur de celle victoire à quel-

[a] D'Aſtronomie.

que autre cité que à l'une des deux qui le querelloyent : après luy ſe leva Cleocritus Corinthien, que chaſcun penſoit vouloir requerir ceſt honneur pour la ville de Corinthe, pource que c'eſtoit celle qui avoit plus de dignité en la Grece, après celles de Sparte & d'Athenes : mais il feit une harengue à la louange des Platæiens, laquelle fut trouvée merveilleuſement honeſte & bien priſe de chaſcun : car il fut d'advis, que pour oſter l'occaſion de tout ce different, lon donnaſt le prix & le loyer de ceſte honneur à la ville de Platæes, pource que ny l'une ny l'autre des parties ne prendroit à deſdain que ceulx là fuſſent honorez. Il n'euſt pas plus toſt achevé ſon dire, que Ariſtides le premier s'accorda à ſon advis, & le conſentit au nom des Atheniens, & après Pauſanias au nom des Lacedæmoniens.

XLIX. Puis quand ilz ſe furent ainſi accordez, devant que partager le butin entre eulx, ilz meirent à part [1] quatre vingts talents, qui furent donnez aux Platæiens, dont ilz edifierent un temple à Minerve, luy dedierent une image, & embellirent tout ſon temple de peintures, leſquelles juſques au jourd'huy durent encore en leur entier : & neantmoins les Lacedæmoniens

[1] Quarante huict mille eſcus. *Amyot.* Maintenant 373,500 livres de notre monnoie.

dreſſerent à part leur trophée, & les Atheniens le leur auſſi à part : & ayans envoyé à l'oracle d'Apollo en la ville de Delphes, pour ſçavoir à quelz dieux, & comment ilz devoyent ſacrifier, Apollo leur reſpondit, qu'ilz fondaſſent un autel à Jupiter protecteur de liberté : mais qu'ilz ne feiſſent deſſus aucun ſacrifice, que premierement ilz n'euſſent eſteint tout le feu entierement qui eſtoit en toute la contrée : pource qu'il avoit eſté pollu & contaminé par les Barbares, & puis qu'ilz en allaſſent querir de pur & net à l'autel commun, ſur lequel on ſacrifioit à Apollo Pythien en la ville de Delphes.

L. Ceſte reſponſe ouye, les magiſtrats & officiers des Grecs allerent çà & là par tout le païs faire eſteindre tous les feuz. Et y eut lors un homme de la ville meſme de Platæes nommé Euchydas, lequel ſe vint de luy meſme offrir, & promettre qu'il apporteroit du feu du temple de Apollo Pythien en la plus extreme diligence qu'il ſeroit poſſible : & arrivé qu'il fut en la ville de Delphes, après avoir aſpergé & purifié ſon corps d'eau nette, il meit deſſus ſa teſte une couronne de laurier, & en tel eſtat alla prendre du feu ſur l'autel d'Apollo, puis reprit auſſi toſt ſon chemin tant comme il peut courir vers la ville de Platæes, là où il fut de retour avant le ſoleil couché, & feit par ce moyen en un jour mille

ſtades de chemin [1], qui valent environ ſoixante deux lieues & demie : mais après avoir ſalué ſes citoyens, & leur avoir livré le feu qu'il apportoit, il tumba ſoudainement par terre, & rendit l'eſprit. Les Platæiens l'enleverent tout roide mort, & le feirent enterrer dedans le temple de Diane, qu'ilz ſurnomment Euclia, c'eſt à dire, de bonne renommée, puis feirent engraver deſſus ſa ſepulture un epitaphe de telle ſubſtance :

Ici fait ſon dernier ſejour
Euchydas, qui d'icy courut
Juſqu'en Delphes, & racourut
De là icy en un ſeul jour.

Pluſieurs eſtiment que ceſte deeſſe Euclia ſoit Diane, & la nomment ainſi : mais il y en a qui tiennent, que c'eſtoit la fille d'Hercules & de la nymphe Myrto, fille de Menœtius, & ſœur de Patroclus, qui mourut vierge, & depuis fut honorée & reverée des Bœotiens & Locriens comme une deeſſe : car en toutes leurs villes on trouve tousjours ès places communes, un autel & une image dediée à elle, & luy ſacrifient tous ceulx qui ſe marient, autant hommes que femmes.

LI. Depuis il fut tenu une aſſemble generale de tous les Grecs, en laquelle Ariſtides meit en avant, que par chaſcun an toutes les villes de

[1] Ces mille ſtades ſont près de quarante lieues de France, de 2500 toiſes chacune.

la Grece envoyaſſent à certain jour leurs deputez en la ville de Platæes, pour y faire prieres & ſacrifices aux dieux : & que de cinq en cinq ans on y celebraſt des jeux publiques, qui ſeroyent appellez les jeux de liberté : & que pour faire la guerre aux Barbares on levaſt ſur toute la Grece dix mille hommes de pied, mille chevaux, & une flotte de cent voiles. Item que les Platæiens de lors en avant fuſſent tenuz pour ſainctz & ſacrez, ſans qu'il fuſt loiſible de les endommager aucunement, & qu'ilz n'euſſent autre charge que de ſacrifier aux dieux, pour le ſalut & la proſperité de la Grece. Tous leſquelz articles furent paſſez & authoriſez de poinct en poinct, & s'obligerent les Platæiens de faire tous les ans des ſacrifices ſolennels, & des anniverſaires aux Grecs qui eſtoyent morts pour la defenſe de la liberté des Grecs dedans leur territoire. Ce qu'ilz font encore juſques aujourd'huy en ceſte maniere.

LII. Le ſeizieme jour du mois de mæmacterion, que les Bœotiens appellent alalcomenos, & eſt environ le mois de janvier [1], lon fait une proceſſion, devant laquelle marche une trompette qui va ſonnant [2] à larme : après ſuyvent quelques chariots chargez de branches de meur-

[1] C'eſt une faute d'Amyot. Mæmacterion ne répond pas au mois de janvier, mais au mois d'octobre.

[2] Grec, un air guerrier.

te [1] & de feſtons & chapeaux de triumphe, puis un taureau noir, & quelques nombre de jeunes enfans nobles, qui portent de grands vaſes à deux anſes pleins de vin & de laict, que lon a accouſtumé de reſpandre pour oblations propitiatoires ſur les ſepultures des morts, & d'autres jeunes garſons de libre condition qui portent des huyles de parfums & des ſenteurs dedans des phioles : car il n'eſt point loiſible qu'aucune perſonne de ſervile condition s'entremette ny s'employe à aucun office de ce myſtere, pourautant que ceulx dont on y honore la memoire, ſont morts en combatant pour defendre la liberté de la Grece. Après toute ceſte monſtre ſuit le dernier, celuy qui pour lors eſt le prevoſt des Platæiens, auquel tout le reſte de l'année il n'eſt pas loiſible de toucher ſeulement du fer, ny de veſtir robbe d'autre couleur que blanche : mais lors il eſt veſtu d'un ſayon teinct en pourpre, & tient en l'une de ſes mains une buye [2] qu'il prent en la maiſon de la ville, & en l'autre une eſpée toute nue, & marche en ceſte contenance après toute la pompe precedente à travers la ville, juſques au cimetiere où ſont les ſepultures de ceulx qui moururent en celle journée, là où eſtant arrivé il puiſe de l'eau en une fonteine qui là eſt, avec laquelle

[1] Myrte.
[2] Une aiguière.

luy

luy meſme lave les coulonnes quarrées, & les images qui ſont ſur leſdites ſepultures, & les oingt d'huyles de ſenteurs, puis immole un taureau deſſus un amas de bois, qui eſt là tout preſt, ne plus ne moins que quand on bruſle le corps de quelques treſpaſſez : & en faiſant certaines prieres & oraiſons à Jupiter & à Mercure terreſtres, il convie & ſemond au feſtin du ſacrifice funeral les ames de ces vaillans hommes, qui moururent en combatant pour la liberté de la Grece : puis il prent une couppe qu'il emplit de vin, & en le reſpandant ſur leurs ſepultures dit ces mots tout hault : « Je boy aux preux & vaillans hommes » qui moururent jadis en defendant la franchiſe » de la Grece ». Les Platæiens juſques aujourd'huy gardent encore ſolennellement ceſte cerimonie anniverſaire.

LIII. Au demourant, quand les Atheniens furent retournez en leur ville, voyant Ariſtides, qu'ilz vouloyent avoir à toute force le gouvernement de l'eſtat populaire, auquel l'authorité ſouveraine eſt entre les mains du peuple, eſtimant que le peuple eſtoit digne, & meritoit que lon euſt eſgard à la proueſſe & grandeur de courage qu'il avoit monſtrée en ceſte guerre, & auſſi voyant qu'il ſeroit bien malaiſé de le forcer d'accepter autre gouvernement, attendu qu'il avoit les armes en la main, & le cueur accreu par tant

de belles & glorieuſes victoires qu'il avoit gaignées, il meit en avant un edict, Que l'authorité du gouvernement fuſt entre les mains de tous les citoyens egalement, & que de lors en avant tous bourgeois, autant pauvres comme riches, peuſſent eſtre eleus par les voix du peuple, & promeuz aux offices & magiſtrats de la ville.

LIV. Au reſte, comme Themiſtocles un jour euſt dit en publique aſſemblée de ville, qu'il avoit propenſé une choſe qui eſtoit merveilleuſement utile, profitable & ſalutaire à leur choſe publique, mais qu'il y auroit danger à la dire en public, le peuple luy commanda qu'il la communiquaſt donques à Ariſtides tout ſeul & qu'il en conſultaſt avec luy, pour reſoudre s'il eſtoit expedient ou non de la faire. Alors Themiſtocles luy dit en ſecret, qu'il avoit adviſé de mettre le feu dedans l'arcenal où eſtoyent retirez tous les vaiſſeaux des Grecs, allegant que par ce moyen les Atheniens demoureroyent plus puiſſans que nuls autres peuples de la Grece. Cela, ſans plus, entendu, Ariſtides s'en retourna incontinent devers le peuple, & dit en pleine aſſemblée du peuple, qu'il ne pouvoit eſtre choſe plus profitable pour la choſe publique d'Athenes, ny plus injuſte & plus meſchante auſſi, que celle que Themiſtocles avoit penſé de faire. Ceſte reſponſe ouye, le peuple ordonna à Themiſtocles qu'il ſe

deſportaſt de celle ſiene entrepriſe, quelle qu'elle fuſt : tant eſtoit le peuple Athenien amateur de juſtice, & tant il avoit de confiance en la legalité & preudhommie d'Ariſtides.

LV. Lequel depuis fut envoyé capitaine de l'armée d'Athenes, avec Cimon, pour pourſuyvre & faire la guerre aux Barbares : là où voyant que Pauſanias & les autres capitaines Lacedæmoniens qui avoyent la ſuperintendance ſur toute l'armée, eſtoyent rudes & rigoureux aux peuples confederez, luy au contraire parloit doulcement à eulx, & ſe monſtroit le plus familier & le plus gracieux qu'il pouvoit envers eulx, rendant ſemblablement ſon compagnon accointable à tout le monde, & egal envers tous, non pas foulant les uns pour ſoulager les autres ès charges de la guerre. En quoy faiſant, on ne ſe donna garde qu'il oſta petit à petit aux Lacedæmoniens la principaulté de la Grece, non point par armes, par navires, ny par chevaulx, ains ſeulement par bon ſens & par ſage conduitte : car ſi la juſtice & la bonté d'Ariſtides, & la doulceur & debonaireté de Cimon, rendoyent le gouvernement des Atheniens aggreable & deſirable aux autres peuples Grecs, l'avarice, arrogance & fierté de Pauſanias, le faiſoyent encore plus ſouhaittable, pource qu'il ne parloit jamais aux autres capitaines des peuples alliez & confederez, que ce ne fuſt tous-

jours en courroux, & les rabrouoit auſterement, & quant aux particuliers ſoudards pour les moindres faultes il les faiſoit fouetter oultrageuſement, ou bien demourer tout le long d'un jour debout, ayant une ancre de fer peſante ſur leurs eſpaules. Il n'y avoit perſonne qui ozaſt aller au fourrage, ny prendre de la paille ou de la jonchée à faire paillaſſes, ne qui ozaſt mener boire ſes chevaulx devant les Spartiates : car il avoit ordonné des gardes pour cela, qui rechaſſoyent à coups de fouet ceulx qui ſortoyent devant eulx. Et un jour qu'Ariſtides luy en cuida dire & remonſtrer quelque choſe, il froncea ſon viſage, & luy reſpondit qu'il n'avoit pas loiſir de parler à luy, ne le voulant point ouir.

LVI. A l'occaſion dequoy les capitaines des autres Grecs, meſmement ceulx de Chio, de Samos & de Lesbos, depuis ſe meirent après Ariſtides, pour luy perſuader qu'il entrepriſt la charge & l'authorité de commander aux autres peuples Grecs, & de prendre en ſa ſauvegarde les alliez & confederez, qui de long temps ne cherchoyent autre choſe que de ſe ſoubſtraire de l'obeïſſance des Lacedæmoniens, & ſe ſoubmettre aux Atheniens. Ariſtides leur feit reſponſe, que non ſeulement ilz avoyent raiſon de faire ce qu'ilz diſoyent, mais qu'ilz y eſtoyent totalement contraints: toutefois que pour donner aux Atheniens

occaſion de s'aſſeurer de leur foy & loyauté, il eſtoit beſoing qu'ilz feiſſent quelque cas notable à l'encontre des Lacedæmoniens, pour lequel leurs peuples n'ozaſſent plus deſormais ſe departir d'avec les Atheniens. Quoy entendant Uliades Samien & Antagoras de Chio, tous deux capitaines de galeres conjurez enſemble, allerent un jour inveſtir l'un d'un coſté, l'autre de l'autre, la galere capitaineſſe de Pauſanias aſſez près de Conſtantinople [1], ainſi qu'elle voguoit devant toute la flotte. Ce que voyant Pauſanias ſe leva incontinent en cholere, & les menaça que dedans peu de jours il leur feroit cognoiſtre, qu'il euſt mieulx valu pour eulx qu'ilz euſſent aſſailly leur propre païs, que de luy avoir ainſi couru ſus: mais ilz luy reſpondirent, qu'il ſe retiraſt habilement s'il eſtoit ſage, & qu'il remerciaſt hardiement la fortune, laquelle avoit voulu que ſoubs ſa conduitte les Grecs euſſent emporté la victoire en la journée de Platæes, & qu'il n'y avoit eu autre choſe que la reverence d'icelle, qui euſt juſques là retenu les Grecs & engardé de luy faire payer la peine que ſon orgueil & ſon arrogance meritoyent. La fin fut, qu'ilz ſe departirent d'avec les Lacedæmoniens, & ſe rangerent devers les Atheniens.

LVII. En quoy ſe peult clairement voir & cognoiſtre une grandeur de courage, & magna-

[1] Grec, Byzance.

nimité admirable des Lacedæmoniens : car quand ilz s'apperceurent que leurs capitaines ſe gaſtoyent & ſe corrumpoyent pour la trop grande authorité & licence qu'ilz avoyent, ilz quitterent voulontairement la ſuperiorité qu'ilz avoyent deſſus les autres Grecs, & ceſſerent d'envoyer de leurs capitaines pour avoir la ſuperintendence ſur toute l'armée des Grecs, aimans trop mieulx que leurs citoyens fuſſent obeiſſans, & qu'ilz obſervaſſent de poinct en poinct la diſcipline & les ordonnances de leur païs, que qu'ilz euſſent eulx la preſidence & ſuperiorité ſur toute la Grece.

LVIII. Or contribuoyent bien les villes & peuples de la Grece quelque ſomme d'argent, pour fournir aux frais de la guerre contre les Barbares, dès le temps meſmes que les Lacedæmoniens avoyent la ſuperiorité : mais depuis que elle leur eut eſté oſtée, les Grecs voulurent qu'il ſe feiſt une taille, par laquelle chacune ville fuſt raiſonnablement cottiſée ſelon ſes facultez, à fin qu'on ſceuſt combien chacun devroit payer : & pour ceſt effect demanderent Ariſtides aux Atheniens, auquel ilz donnerent pouvoir & mandement de cottiſer & taxer egalement chacune ville, eu eſgard à la grandeur de ſon territoire, & au revenu d'icelle, ſelon qu'elle pourroit & devroit raiſonnablement porter. Mais ſi Ariſtides eſtoit pauvre quand il entra en ceſte charge & authorité

ſi grande, que par maniere de dire, la Grece ſe ſoubmettoit toute à ſa diſcretion, il en ſortit encore plus pauvre, & feit ceſte taxe & aſſiette de taille, non ſeulement juſtement & nettement, mais davantage ſi equitablement ſelon la portée de chacun, qu'il n'y eut perſonne qui en demouraſt malcontent. Et tout ainſi que les anciens ont celebré & chanté la felicité de ceulx qui veſcurent ſoubs le regne de Saturne, qu'ilz ont appellé l'aage doré, auſſi feirent depuis les peuples alliez confederez des Atheniens la taxe qui lors fut faitte par Ariſtides, en le nommant le bon & heureux temps de la Grece, meſmement quand peu de temps après elle doubla, & puis tripla tout ſoudain: car la taxe que feit Ariſtides monta environ quatre cents ſoixante talents [1]: & Pericles l'augmenta preſque d'une tierce partie, pour ce que Thucydides eſcrit, que au commencement de la guerre Peloponeſiaque les Atheniens levoyent bien ſix cents talents [2] par chaſcun an ſur leurs alliez: & après la mort de Pericles, les harengueurs & entremetteurs du gouvernement de la choſe publique, la haulſerent petit à petit, juſques à la faire monter à la ſomme de treize

[1] Deux cents ſoixante & ſeize mille eſcus. *Amyot.* Maintenant 2,147,625 livres de notre monnoie.

[2] Trois cents ſoixante mille eſcus. *Amyot.* Maintenant 2,801,250 livres de notre monnoie.

cents talents [1], non tant pource que celle guerre fuſt ainſi de grande deſpenſe, à cauſe de ſa longueur, & des pertes que les Atheniens y euſſent receuës, que pour autant qu'ilz accouſtumerent le peuple à faire faire des diſtributions d'argent manuel à chaque citoyen, à faire jouer des jeux, & à faire faire de belles images, & edifier des temples magnifiques.

LIX. Ainſi donques eſtoit Ariſtides à bon droit honoré, loué & eſtimé de tout le monde, pour ceſte juſte impoſition de taille, excepté de Themiſtocles, lequel s'en moquoit, & alloit diſant, que ce n'eſtoit point une louange propre à un homme de bien, ains plus toſt à un coffre bien ferré, là où lon peult mettre de l'argent ſeurement : ce qu'il diſoit pour avoir ſa revenche, mais ſi ne le picquoit il pas ſi aigrement, comme Ariſtides l'avoit picqué ouvertement & au vif, quand un jour en deviſant Themiſtocles luy dit, qu'il eſtimoit la plus grande partie, & plus excellente vertu que ſçauroit avoir un capitaine, eſtre, ſçavoir bien deſcouvrir & prevoir les conſeils & les entrepriſes des ennemis. « Cela, reſpondit » Ariſtides, eſt bien neceſſaire, mais auſſi eſt-ce » choſe honeſte & veritablement digne d'un gou- » verneur & chef d'armée, d'avoir les mains

[1] Sept cents quatre vingts mille eſcus. *Amyot.* Maintenant 6,069,375 livres de notre monnoie.

» nettes, & ne ſe laiſſer point corrompre par » argent ».

LX. Ariſtides donques feit jurer aux autres peuples Grecs qu'ilz obſerveroyent de poinct en poinct les articles de l'alliance, & luymeſme comme capitaine general les jura au nom des Atheniens : & en prononceant les execrations & maledictions à l'encontre de ceulx qui faulſeroyent leur ſerment, feit jetter des maſſes de fer ardent dedans la mer, comme priant aux dieux que ainſi fuſſent eſteincts & exterminez ceulx qui violeroyent leur foy : toutefois depuis quand les affaires contraignirent, à mon advis, ceulx d'Athenes de retenir un peu violentement leur domination, il dit aux Atheniens qu'ilz rejettaſſent toutes les execrations & maledictions ſur luy, & que au demourant ilz ne laiſſaſſent point pour crainte d'icelles de faire les choſes ainſi qu'ilz verroyent leur eſtre expedient.

LXI. Brief Theophraſtus eſcrit, que c'eſtoit un perſonnage parfaittement droit & juſte ès choſes privées d'homme à homme, mais au gouvernement des affaires publiques, qu'il faiſoit beaucoup de choſes ſelon l'exigence des temps, & ſelon les occurrences de ſa ville, laquelle bien ſouvent avoit beſoing de grande violence & de grande injuſtice, comme quand on meit en deliberation du conſeil, à ſçavoir, ſi lon devoit en-

lever l'or & l'argent, qui eſtoit en depoſt & eſpargne dedans l'iſle de Delos au temple d'Apollo, pour ſurvenir aux affaires de la guerre contre les Barbares, & le tranſporter de là à Athenes, ſuyvant ce que les Samiens avoyent mis en avant, combien que ce fuſt directement contre les articles du traitté d'alliance faitte & jurée entre tous les Grecs, quand on en demanda l'opinion à Ariſtides, il reſpondit, qu'il n'eſtoit pas juſte, mais qu'il eſtoit profitable: ce neantmoins après avoir mis en ſon païs, & donné à ſa ville la ſuperiorité de commander à tant de milliers d'hommes, encore demoura il tousjours en ſa pauvreté accouſtumée, & aima tousjours juſques à ſon treſpas autant la louange & la gloire qui luy venoit de ſa pauvreté, comme des victoires & trophées qu'il avoit gaignez: ce que lon peult juger & cognoiſtre par ceſt argument:

LXII. Callias le porte-torche de Ceres, eſtoit ſon proche parent, lequel fut mis en juſtice, par quelques ſiens malvueillans qui le chargerent de cas & crimes capitaux: & quand vint le jour auquel la cauſe devoit eſtre plaidée, ilz deduiſirent aſſez froidement & aſſez legerement les autres crimes dont ilz l'accuſoyent: mais en extravaguant hors de leur matiere principale, ilz parlerent en ceſte maniere aux juges: « Meſſieurs, » vous cognoiſſez tous Ariſtides le filz de Lyſi-

» machus, & ſçavez comme pour ſa vertu il eſt » autant eſtimé entre tous les Grecs qu'homme » vivant le ſçauroit eſtre. Comment eſtimez vous » qu'il vive en ſa maiſon, veu que vous le voyez » ſortir en public, & aller par la ville avec une » pauvre robbe toute rompue & uſée ? N'eſt il » pas vray ſemblable, que celuy que nous voyons » en public trembler de froit pour eſtre ſi mal » veſtu, endure grande faim en ſon privé, & » qu'il a grande neceſſité de toutes choſes requiſes » à la vie de l'homme ? & neantmoins ceſtuy Cal- » lias, qui eſt ſon propre couſin germain, & le » plus riche & opulent de tous les bourgeois » d'Athenes, eſt ſi malheureux qu'il le laiſſe luy, » ſa femme & ſes enfans, en ceſte neceſſité, » combien qu'il luy ait ſouvent fait pluſieurs grands » plaiſirs, par le moyen du credit qu'il a envers » vous.

LXIII. Callias voyant que ſes juges s'eſmouvoyent & s'aigriſſoyent plus contre luy pour cela, qu'ilz n'avoyent fait pour tout le demourant, feit appeller Ariſtides en jugement, & le ſomma de porter teſmoignage de verité, s'il ne luy avoit pas par pluſieurs fois preſenté bonne ſomme d'argent, & prié de le prendre, ce qu'il n'avoit jamais voulu faire : ains luy avoit tousjours reſpondu, qu'il ſe pouvoit mieulx & à meilleur droit vanter de ſa pauvreté, que luy ne faiſoit de ſa richeſſe :

& que lon trouvoit aſſez de gens qui uſoyent les uns bien, les autres mal de leur richeſſe, mais qu'il n'eſtoit pas aiſé d'en trouver un ſeul, qui portaſt vertueuſement & magnanimement la pauvreté : & qu'il n'y avoit que ceulx qui eſtoyent pauvres malgré eulx, qui deuſſent avoir honte de l'eſtre. Ariſtides teſmoigna que la verité eſtoit telle, comme il diſoit : & n'y eut pas un des aſſiſtens à ce plaidoyer, qui ne s'en allaſt avec ceſte opinion & ceſte voulunté, qu'il euſt mieulx aimé eſtre pauvre comme Ariſtides, que riche comme Callias. Ainſi l'a eſcrit Æſchines le philoſophe Socratique : & Platon luy defere tant, que de tous ceulx qui ont eſté beaucoup eſtimez & renommez à Athenes, il ne fait compte que de luy ſeul : « Car les autres, dit-il, comme » Themiſtocles, Cimon & Pericles, ont bien » emply & embelly la ville de portiques, d'edi- » fices, d'or & d'argent, & autres telles ſuper- » fluitez & curioſitez : mais Ariſtides eſt celuy ſeul, » qui a dirigé tous ſes conſeils à la vertu au faict » du gouvernement de la choſe publique.

LXIV. On peult auſſi evidemment cognoiſtre la grande bonté & equité qui eſtoit en luy par ſes deportemens envers Themiſtocles : car combien qu'il luy euſt tousjours eſté ennemy & adverſaire en toutes choſes, & qu'à ſa pourſuitte & par ſes menées il euſt eſté banny d'Athenes, neantmoins

il ne s'en voulut point reſſentir lorſqu'il en eut l'occaſion & le moyen, eſtant Themiſtocles accuſé envers le peuple de leſe majeſté, & pourſuyvy aſprement par Cimon, Alcmæon & pluſieurs autres ſiens malvueillans : car Ariſtides ne feit ny ne dit alors choſe quelconque à ſon prejudice, ny à ſon deſavantage, & ne ſe resjouit point de voir ſon ennemy en adverſité, non plus qu'il ne luy avoit onques porté envie en ſa proſperité.

LXV. Quant à ſon treſpas, les uns diſent qu'il mourut au royaume de Pont, là où il avoit eſté envoyé pour les affaires de la choſe publique : les autres tienent, qu'il mourut de vieilleſſe en la ville de Athenes, grandement honoré, aimé & eſtimé de tous ſes citoyens. Mais Craterus le Macedonien eſcrit de ſa mort en ceſte ſorte : après que Themiſtocles, dit-il, s'en fut enfouy, le peuple d'Athenes en eſtant devenu fier & inſolent, fut cauſe de faire ſourdre un grand nombre de calumniateurs qui ſe meirent à charger & accuſer faulſement les premiers hommes & principaux perſonnages de la ville, & à leur procurer l'envie & malvueillance du commun populaire, qui s'enorgueilliſſoit pour la proſperité de ſes affaires, & pour l'augmentation de ſa puiſſance : entre leſquelz Ariſtides fut atteint de concuſſion & de malverſation au gouvernement de la choſe publique, à la pourſuite d'un nommé Diophantus natif du bourg

d'Amphitrope, qui le chargea d'avoir pris argent des Ioniens, en levant le tribut qu'ilz payoyent annuellement : & dit, que pour n'avoir peu payer l'amende en laquelle il fut condamné, qui eſtoit de cinq cents eſcus [1], il fut contrainct d'abandonner la ville d'Athenes, & qu'il s'en alla en Ionie, là où il mourut. Toutefois ce Craterus n'allegue pas un teſmoignage, ny pas un argument pour verifier ſon dire, ny le plaidoyer, ny la ſentence de condamnation, ny decret aucun touchant ce faict, combien qu'il ait accouſtumé de recueillir diligemment ailleurs tout cela, & d'alleguer tousjours ſes autheurs. Qui plus eſt, tous les autres qui ont mis par eſcrit, & fait un recueil des faultes que le peuple Athenien a laſchement commiſes autresfois contre ſes capitaines & gouverneurs, alleguent bien l'exil de Themiſtocles, la captivité de Miltiades qui mourut en priſon, l'amende en laquelle fut condamné Pericles, la mort de Paches, qui ſe tua luy meſmes dedans la tribune aux harengues, quand il ſe veit condamné : & amaſſent beaucoup de telles hiſtoires, auſquelles ilz adjouſtent le baniſſement d'Ariſtides, mais ilz ne font mention quelconque de ceſte condamnation que dit Craterus.

LXVI. Davantage lon montre encore aujour-

[1] Dans le grec, cinquante mines. Maintenant 3,890 livres de notre monnoie.

dhuy la ſepulture d'Ariſtides ſur le port de Phalerus, qui luy fut faite aux deſpens de la choſe publique, comme lon dit, pource qu'il deceda ſi pauvre, que lon ne trouva pas chez luy dequoy le faire inhumer: & ſi dit on encore plus, que par decret du peuple ſes filles furent mariées aux deſpens du public, & eurent chacune en mariage trois mille drachmes d'argent [1]: & qu'à ſon filz Lyſimachus furent données cent mines d'argent [2], & cent arpens de terre [3], & luy ordonna lon quatre drachmes d'argent [4] par jour de proviſion ordinaire, à la pourſuitte d'Alcibiades, qui en meit le decret en avant. Et oultre tout cela, ceſtuy Lyſimachus laiſſa une ſeule fille nommée Polycrite, à laquelle le peuple ordonna, comme teſmoigne Calliſthenes, toute telle proviſion pour vivre, que l'avoyent ceulx qui emportoyent le prix ès jeux olympiques. Et puis Demetrius le Phalerien, Hieronymus le Rodien, Ariſtoxenus le muſicien, & Ariſtote le philoſophe, au moins ſi le traitté que lon treuve intitulé, De la nobleſſe, eſt verita-

[1] Ce ſont environ trois cents eſcus. *Amyot.* Maintenant 2,334 livres de notre monnoie.

[2] Mille eſcus. *Amyot.* Maintenant 7,781 livres de notre monnoie.

[3] C'eſt une faute d'Amyot. Dans le grec, cent plethres. Le plethre grec eſt de cent pieds quarrés; & l'arpent eſt de cent perches quarrées: la perche de Paris, qui eſt la plus petite, de dix-huit pieds.

[4] Treize ſous & quatre. *Amyot.* Maintenant trois livres deux ſous de notre monnoie.

blement des œuvres d'Ariſtote : tous enſemble teſmoignent qu'une Myrtho, fille de la fille d'Ariſtides, fut mariée [1] au ſage Socrates, qui la prit en mariage (combien qu'il en euſt une autre eſpouſée) pour autant qu'elle eſtoit veufve, & ne trouvoit pas à qui ſe remarier pour ſa pauvreté, & avoit beaucoup affaire à vivre : toutefois Panætius leur reſpond, & contredit aſſez, en ce qu'il a eſcrit de la vie de Socrates : mais Demetrius Phalerien eſcrit au livre qu'il a intitulé Socrates, qu'il avoit bonne ſouvenance d'avoir veu un Lyſimachus, filz du filz ou de la fille de Ariſtides, qui eſtoit fort pauvre, & vivoit de ce qu'il pouvoit gaigner à interpreter des ſonges par certaines tables, où eſtoit eſcrite l'art d'expoſer les ſignifiances des ſonges, & ſe renoit ordinairement auprès du temple de Bacchus, que lon appelle Iacchion, auquel enſemble à ſa mere & à ſa ſœur, il dit avoir fait ordonner par le peuple pour leur aider à vivre, à chacun une triobole [2] par jour.

LXVII. Il eſt bien certain que ce meſme Demetrius Phalerien, en reformant l'eſtat d'Athenes, ordonna qu'à la mere & à la fille ſeroit donné du public par chacun jour une drachme d'argent [3], &

[1] Voyez les Obſervations.

[2] Environ vingt deniers tournois. *Amyot.* Maintenant plus de ſept ſous & demi de notre monnoie.

[3] Trois ſols & quatre. *Amyot.* Maintenant près de ſeize ſous.

ne

ne doit on point trouver nouveau que le peuple d'Athenes ait eu ſi grand ſoing d'exercer la charité envers ces femmes là qui eſtoyent reſſeantes en la ville, attendu que autrefois eſtant adverty comme une petite fille d'Ariſtogiton [a] eſtoit en l'iſle de Lemnos en bien pauvre & petit eſtat, & que pour ſa pauvreté elle ne pouvoit pas trouver mary, il la feit venir à Athenes, & la maria en l'une des plus nobles maiſons de la ville, & ſi luy donna pour douaire une poſſeſſion au bourg de Potamus. Ceſte ville a toujours fait par le paſſé, & fait encore de preſent juſques à noſtre temps de grands actes de bonté & d'humanité, pour leſquelz elle eſt à bon droit grandement louée, priſée & honorée de chacun.

[a] Voyez les Obſervations.

SOMMAIRE

DE LA VIE DE CATON LE CENSEUR.

Sa patrie, & ſes ancêtres. II. *Origine du nom de Caton. Son éloquence, ſa valeur.* IV. *Avantages qu'il tire des exemples de Curius & des leçons du philoſophe Néarque.* VI. *Ses travaux champêtres. Il vient à Rome.* VII. *Son eſtime pour Fabius Maximus. Il ne veut pas paſſer en Afrique avec Scipion.* IX. *Rome admire les mœurs antiques & l'éloquence de Caton. Ses principes économiques.* XIII. *Son intégrité & ſon exactitude dans l'adminiſtration de la Sardaigne.* XIV. *Son ſtyle.* XV. *Ses paroles mémorables.* XIX. *Son conſulat; ſon adminiſtration & ſon expédition en Eſpagne. Son triomphe.* XXIII. *Ses faits d'armes dans la Thrace.* XXIV. *Dans la Grèce.* XXX. *Son ardeur pour la juſtice; ſon intrépidité à pourſuivre les méchans.* XXXII. *Il eſt nommé cenſeur. Sa fermeté & ſa vigueur.* XXXVIII. *Statue qu'on lui érige pour avoir ſoutenu la diſcipline & corrigé les mœurs.* XXXIX. *Sa réputation & ſon autorité.* XL. *Ses vertus domeſtiques.* XLI. *Éducation qu'il donne à ſon fils.* XLII. *Succès de cette éducation.* XLIII. *Sa conduite envers ſes eſclaves.* XLV. *Il abandonne la culture des*

terres, & ſe livre aux ſpéculations de commerce & d'intérêt. XLVI. *Arrivée de Carnéade & de Diogène à Rome.* XLVII. *Sentimens de Caton ſur la Philoſophie & ſur la littérature grecque.* XLIX. *Sur la médecine.* L. *Son ſecond mariage.* LI. *Mort de ſon fils. Sa conſtance. Ses travaux littéraires.* LII. *Sa maniere de vivre à la campagne.* LIII. *Son avis décide la troiſieme guerre punique & la ruine de Carthage.* LIV. *Sa mort. Sa poſtérité.*

Depuis l'an 522 juſqu'à l'an 605 de Rome, 149 ans avant Jeſus-Chriſt.

Comparaiſon d'Ariſtide avec Caton.

MARCUS CATO LE CENSEUR.

MARCUS CATO & ſes anceſtres eſtoyènt, comme lon dit, de la ville de Thuſculum : mais avant qu'il allaſt à la guerre, & qu'il s'entremiſt des affaires de la choſe publique, il ſe tenoit & vivoit en quelques terres & poſſeſſions que ſon pere luy avoit laiſſées au païs des Sabins. Et combien qu'il ſemblaſt à pluſieurs que ſes predeceſſeurs euſſent eſté totalement incogneuz, toutefois luy meſme louë haultement ſon pere qui ſe nommoit Marcus, comme luy, diſant qu'il avoit eſté vaillant homme, & homme de guerre : & fait auſſi mention d'un autre Caton ſon biſayeul, qui pour ſes vaillances avoit ſouvent eu de ſes capitaines les dons & prix d'honneur que les Romains ont accouſtumé de donner à ceulx qui ont fait quelque acte de proueſſe notable en une bataille, & qu'ayant perdu cinq chevaulx de ſervice en la guerre, la valeur luy en fut rendue en argent des coffres de la choſe publique, pource qu'il s'eſtoit porté en homme de bien. Et comme la couſtume de parler à Rome fuſt, qu'ilz appel-

loyent hommes nouveaux ceulx qui n'eſtoyent point nobles de race, ains commenceoyent à s'ennoblir eulx meſmes, & à ſe faire cognoiſtre par leur vertu, on appelloit Caton pour ceſte cauſe homme neuf: & quant à luy il confeſſoit bien eſtre voirement homme neuf quant aux honneurs, offices & eſtats de la choſe publique, mais quant aux beaux faicts & bons ſervices de ſes predeceſſeurs, il maintenoit qu'il eſtoit très ancien.

II. Il s'appelloit au commencement en ſon tiers nom Priſcus [1]: mais depuis, à raiſon de ſon grand ſens & de ſa ſuffiſance, il fut ſurnommé Caton, pource que les Romains appellent un homme ſage, & qui a beaucoup veu, Caton. Il eſtoit un peu roux de viſage, & avoit les yeux pers [2], ainſi que donne à entendre celuy qui compoſa ces vers en haine de luy après ſa mort:

Ce fauls rouſſeau Porcius aux yeux pers,
Qui haraſſoit & mordoit tout le monde,
Pluto ne veult qu'il entre en ſes enfers,
Quoy qu'il ſoit mort, de peur qu'il ne luy gronde.

Au demourant, quant à la diſpoſition de ſa perſonne, il eſtoit merveilleuſement fort & robuſte pour s'eſtre dès ſon jeune aage accouſtumé à travailler de ſon corps, & à vivre ſobrement, comme

[1] Il s'appelloit alors Marcus Porcius Priſcus.
[2] De couleur bleue.

celuy qui avoit eſté nourry aux armes & à la guerre dès ſon commencement, de maniere qu'il eſtoit egalement bien complexionné, & pour la force & pour la ſanté. Et quant à la parole, eſtimant que c'eſtoit un ſecond corps & un util [1], non ſeulement honeſte, mais auſſi neceſſaire à tout homme qui veult vivre en honneur, & manier de grands affaires, il s'exerceoit à bien parler ès petites villes & bourgs prochains de ſa maiſon, là où il alloit ſouvent plaider des cauſes, & defendre en jugement ceulx qui l'en requeroyent: de maniere qu'en peu de temps il ſe rendit premierement bon plaideur, & eut la parole à commandement, & par traict de temps ſe feit orateur eloquent. Depuis laquelle ſuffiſance acquiſe, ceulx qui le hantoyent ordinairement, commencerent à appercevoir en luy une gravité de meurs & de façons de faire, & une magnanimité digne d'eſtre employée au maniement de grands affaires, & de s'exercer en la lumiere d'une choſe publique ſouveraine: car non ſeulement il ſe garda tousjours de prendre aucun ſalaire ne payement mercenaire des plaidoyers qu'il faiſoit, & des cauſes qu'il ſouſtenoit: mais, qui plus eſt, il ne tenoit pas compte de l'honneur qui luy venoit de tel exercice, comme ſi c'euſt eſté le but principal où il euſt pretendu, ains deſiroit beaucoup plus ſe faire cognoiſtre &

[1] Un outil, un inſtrument.

eſtimer par l'exercice des armes, & par vaillamment combatre contre les ennemis : de ſorte que dès qu'il n'eſtoit encore qu'un jeune homme, il avoit desja l'eſtomac tout cicatricé de coups qu'il avoit receuz en diverſes batailles & rencontres contre les ennemis : car luy meſme eſcrit, qu'il n'avoit que dix ſept ans quand il alla premierement à la guerre, qui fut environ le temps des grandes proſperitez de Hannibal, lorſqu'il couroit, bruſloit & pilloit toute l'Italie.

III. Or quand ce venoit au faict de combatre, ſa couſtume eſtoit de frapper rudement, jamais ne bouger le pied, ny reculer en arriere, monſtrer un viſage terrible à l'ennemy, & luy uſer de menaces en luy parlant d'une voix aſpre & effroyable : ce qu'il prenoit très bien, & enſeignoit ſagement aux autres à le faire ainſi, pource que telles choſes, comme il diſoit, effroyent bien ſouvent plus les ennemis, que ne fait l'eſpée qu'on leur preſente. En allant par païs il cheminoit à pied, portant luy meſme ſes armes, & avoit quelque ſerviteur après luy, qui luy portoit ce qui luy eſtoit neceſſaire pour ſon vivre, auquel, à ce que lon dit, il ne ſe courroucea jamais pour choſe qu'il luy euſt appreſtée à ſon diſner ou à ſon ſoupper, ains luy aidoit luymeſme le plus ſouvent à l'appreſter, quand il avoit loiſir, après avoir fait ce que le privé ſoudard eſtoit tenu de faire

pour la fortification du camp ou autre affaire. Il ne beuvoit jamais eſtant à la guerre que de l'eau, ſi ce n'eſtoit aucunefois qu'il ſe trouvoit exceſſivement alteré : car alors il prenoit un peu de vinaigre : ou bien qu'il ſe ſentoit foible : car alors il beuvoit de quelque petit vin.

IV. Or eſtoit d'aventure l'heritage de Manius Curius [1], celuy qui gaigna par trois fois l'honneur du triumphe, & la maiſon où il s'eſtoit ancienement tenu, prochaine des terres de Caton, lequel y alloit à l'esbat bien ſouvent : & voyant le peu de terre qu'il y avoit, & comment le logis eſtoit petitement & pauvrement baſty, il penſoit en luymeſme quel perſonnage devoit avoir eſté celuy, qui eſtant le premier homme des Romains en ſon temps, & ayant vaincu & dompté les plus fieres & plus belliqueuſes nations d'Italie, & en ayant chaſſé dehors le roy Pyrrhus, labouroit neantmoins & cultivoit avec ſes propres

[1] Manius Curius Dentatus, ainſi ſurnommé, parce qu'il étoit né avec des dents. Il fut conſul l'an de Rome 464, avant J. C. 290, fit la guerre aux Samnites & aux Sabins, & obtint dans cette même année deux fois les honneurs du triomphe. Conſul pour la ſeconde fois l'an de Rome 479, il battit Pyrrhus, qu'il chaſſa d'Italie, & triompha pour la troiſieme fois. C'eſt ce grand homme qui après tant de victoires & tant de triomphes, après avoir prodigieuſement augmenté l'étendue de la domination romaine, dit dans une de ſes harangues cette parole mémorable : *Un citoyen eſt pernicieux à qui ſept arpens de terre ne ſuffiſent pas.* C'étoit la meſure qui avoit été fixée pour le peuple Romain après l'expulſion des rois. Pline, XVIII, 3.

mains ce peu de terre, & habitoit en une ſi pauvre & ſi petite meſtairie : en laquelle, après ſes trois triumphes, des ambaſſadeurs envoyez de la part des Samnites l'allerent quelquefois viſiter, & le trouverent au long de ſon foyer, où il faiſoit cuire des raves, & luy preſenterent de part leur communaulté une bonne quantité d'or : mais il les renvoya avec leur or, en leur diſant, que ceulx qui ſe contentoyent d'un tel ſoupper, n'avoyent que faire d'or ny d'argent : & que quant à luy, il eſtimoit plus honorable, commander à ceux qui avoyent de l'or, que non pas en avoir. Caton rememorant ces choſes en luymeſme, s'en retournoit chez luy, & ſe mettoit de rechef à revoir tout l'eſtat de ſa maiſon, ſes terres, ſa famille, ſes ſerfs, ſa deſpenſe, & à retrancher toute ſuperfluité, & à travailler luymeſme de ſes bras plus que jamais.

V. Au ſurplus, quand Fabius Maximus reprit la ville de Tarente [1], Caton y eſtoit ſoubz ſa charge en fort grande jeuneſſe, là où il prit familiere cognoiſſance avec Nearchus philoſophe Pythagorien, lequel il avoit fort deſiré ouir deviſer & diſcourir de la philoſophie. Si luy feit Nearchus les meſmes diſcours que fait Platon, quand il appelle volupté la principale amorche & le plus grand appaſt de mal faire que les hommes ayent:

[1] L'an de Rome 545.

& quand il dit, que le corps eſt la premiere peſte de l'ame, & que ſa guariſon, ſa delivrance & ſa purgation, ſont les diſcours, les remonſtrances & contemplations qui la retirent le plus loing des paſſions & affections corporelles. Caton adonc en aima encore davantage la ſobrieté, la temperance, & l'accouſtumance à ſe paſſer & contenter de peu : car au demourant, on dit qu'il ſe meit bien tard, & ſur l'arriere ſaiſon de ſon aage, à apprendre les lettres grecques, & à lire dedans les livres grecs : entre leſquelz il s'aida un peu de Thucydides, mais beaucoup plus de Demoſthenes à former ſon ſtile : & à dreſſer ſon eloquence : à tout le moins ſes eſcripts & ſes livres le teſmoignent, qui ſont ornez & enrichiz d'opinions, exemples & hiſtoires priſes ès livres grecs, & trouve lon pluſieurs de ſes ſentences & dicts moraux, rencontres & reſponſes aigues, qui en ſont tranſlatées de mot à mot.

VI. Or y avoit il pour lors à Rome un perſonnage des plus nobles de la ville, homme d'authorité, & de bon jugement pour bien cognoiſtre les ſemences de vertu naiſſante en une jeune perſonne, & encore de plus grande bonté & honeſteté pour l'avancer & poulſer en avant : c'eſtoit Valerius Flaccus, lequel ayant des terres joignantes à celles de Caton, & entendant le rapport que ſes gens luy faiſoyent de ſes meurs & de ſa

maniere de vivre, luy comptans comme il labouroit luy meſme ſa terre, & qu'il avoit accouſtumé de s'en aller de grand matin aux petites villes d'alenviron advocaſſer & plaider pour ceulx qui s'addreſſoyent à luy, & puis s'en retournoit en ſa maiſon, là où ſi c'eſtoit en hyvet, il jettoit ſeulement une jacquette [1] ſur ſes eſpaules, & ſi c'eſtoit en eſté, il s'en alloit tout nud [2] travailler au labourage avec ſes ſerviteurs & ſes ouvriers, puis ſe ſeoit avec eulx à table, beuvant de meſme vin & mangeant de meſme pain qu'eulx, & tout plein d'autres telles façons de faire, qui monſtroyent une grande equité, moderation & bonté en luy, & avec cela luy recitoyent auſſi quelques beaux dicts moraulx, & quelques graves ſentences qu'ilz avoyent ouyes de luy. Ces choſes entendues, Valerius commanda un jour qu'on l'allaſt ſemondre à venir ſoupper avec luy, & après l'avoir un peu hanté, & cogneu qu'il avoit la nature gentille, honeſte & civile, & que c'eſtoit comme une bonne plante qui n'avoit beſoin que d'eſtre un peu cultivée & tranſplantée en meilleur & plus noble terrouer, il l'enhorta & luy perſuada qu'il s'en allaſt à Rome, & ſe

[1] C'étoit une tunique courte & ſerrée, que Plutarque appelle *exomis*, qui n'avoit point de manches. Voyez Aul. Gell. VII, 12. C'eſt encore aujourd'hui la camiſole, ou le gillet des gens de campagne.

[2] Voilà le *Nudus ara* de Virgile dans ſes Géorgiques.

meiſt à harenguer en public devant le peuple Romain, & ſe meſler des affaires : ce qu'il feit, & n'y fut pas plus toſt introduit, qu'il fut incontinent grandement eſtimé, & y acquit beaucoup d'amis pour les cauſes qu'il defendoit, oultre ce que Valerius Flaccus le poulſoit & mettoit fort en avant par le port & la faveur qu'il luy faiſoit : ſi bien qu'il fût premierement eleu par les voix du peuple tribun militaire, c'eſt à dire, capitaine de mille hommes de pied, & depuis quæſteur : & de là en avant, eſtant ja fort renommé, & ayant acquis authorité & reputation grande, il fut compagnon & concurrent de Valerius Flaccus ès principaulx & plus dignes offices & magiſtrats de la choſe publique : car il fut creé conſul quand & luy [1], & depuis cenſeur.

VII. Mais pour ſon commencement il choiſit entre tous les anciens ſenateurs Romains Quintus Fabius Maximus, auquel il ſe voua & dedia du tout, & ce non pas tant pour ſon credit, encore qu'en authorité & en reputation il ſurmontaſt tous ceulx de ſon temps, que pour la gravité de ſes meurs & de ſa vie, laquelle il ſe propoſoit comme un très digne mirouer & exemple à imiter : à l'occaſion dequoy il ne faignit point d'entrer en picque & en querelle avec le grand Scipion, qui pour lors, encore qu'il fuſt

[1] L'an de Rome 559; & ils furent cenſeurs l'an de Rome 570.

jeune, contendoit avec l'authorité, puiſſance & dignité de Fabius Maximus, lequel ſembloit porter envie à ſon accroiſſement. Car eſtant Caton envoyé quæſteur & ſuperintendant des finances avec luy, quand il entreprit de paſſer en Afrique [1], & voyant qu'il uſoit de ſa naturelle liberalité & magnificence accouſtumée, en donnant largement ſans rien eſpargner aux gens de guerre, il luy remonſtra un jour franchement que ce n'eſtoit pas en la folle deſpenſe des deniers communs, que plus il grevoit & endommageoit la choſe publique, mais que c'eſtoit en ce qu'il alteroit & corrompoit l'anciene ſimplicité de leurs predeceſſeurs, qui vouloyent que leurs ſoudards fuſſent contens de peu, là où il les accouſtumoit à employer aux voluptez, delices & choſes ſuperflues & vouluntaires l'argent qui leur reſtoit après avoir ſatisfait à leurs neceſſitez. Scipion luy feit reſponſe qu'il ne vouloit point de treſorier qui le contrerollaſt ainſi, ne qui regardaſt de ſi près à ſa deſpenſe, pource que ſon intention eſtoit d'aller à la guerre à pleines voiles en maniere de parler, & qu'il vouloit & entendoit rendre compte à la choſe publique des choſes qu'il auroit faittes, non pas de l'argent qu'il auroit deſpendu.

VIII. Caton ceſte reſponſe ouye s'en retourna

[1] L'an de Rome 548.

tout court de la Sicile à Rome, criant avec Fabius Maximus en plein ſenat, qu'il faiſoit une deſpenſe infinie, & qu'il s'amuſoit à faire jouer des farces & comedies, & à voir des combats de lucteurs, comme ſi on l'euſt envoyé, non pour faire la guerre, mais pour faire jouer des jeux. Si feirent tant par leurs crieries, que le ſenat commeit & deputa quelques uns des tribuns du peuple pour aller voir ſur les lieux, & informer ſi les charges par eulx alleguées eſtoyent veritables, & ſi ainſi eſtoit, pour le ramener & faire retourner à Rome. Mais au contraire Scipion monſtra aux commiſſaires qui y furent envoyez, la victoire toute evidente & aſſeurée en l'appareil & en la proviſion qu'il dreſſoit des choſes neceſſaires à la guerre : & que bien faiſoit il bonne chere en compagnie privée avec ſes amis, quand les affaires luy en donnoyent le loiſir, mais que pour quelque liberalité & gracieuſeté dont il uſaſt envers les gens de guerre, il n'en omettoit ny ne paſſoit en nonchaloir choſe quelconque de ſon devoir ne qui fuſt de conſequence : ainſi s'embarqua il, & ſe meit à la voile la droitte route de l'Afrique, où il alloit faire la guerre.

IX. Au demourant pour retourner à Caton, il acqueroit tous les jours de plus en plus authorité & credit par le moyen de ſon eloquence,

tellement que pluſieurs l'appelloyent le Demoſthenes Romain : mais toutefois ſa maniere de vivre eſtoit encore bien plus renommée & plus eſtimée, pour autant que l'eloquence & la louange de bien dire eſtoit desja le but ordinaire, auquel aſpiroyent & taſchoyent de parvenir tous les jeunes hommes Romains à l'envy les uns des autres : mais il s'en trouvoit bien peu qui vouluſſent labourer la terre avec leurs propres mains, comme faiſoyent leurs anciens, ſoupper petitement, diſner ſans feu ny appareil de cuiſine, ne qui ſe contentaſſent d'une robbe ſimple, & d'un logis tel quel, ne brief qui eſtimaſſent plus le non appeter toutes telles delices & ſuperfluitez, que les avoir ny en uſer : à cauſe que la choſe publique eſtoit desja ſi grande, qu'elle ne pouvoit plus retenir ſon anciene diſcipline, celle purité de ſon auſterité premiere, ains pour la longue eſtendue de ſon empire, & pour le grand nombre des peuples qu'elle avoit ſoubz elle, eſtoit force qu'elle fuſt meſlée de pluſieurs differentes façons de vivre, & de divers exemples de meurs.

X. Au moyen dequoy, ce n'eſtoit pas ſans occaſion que lon avoit la vertu de Caton en grande admiration, quand on voyoit les autres incontinent recreuz & rompuz du travail, ou bien amolliz & enervez de delices, & luy au contraire invincible de l'un & de l'autre, non ſeulement

durant le temps qu'il fut jeune & convoiteux d'honneur, mais auſſi depuis qu'il fut devenu vieil & chenu, après ſon conſulat & ſon triumphe comme un bon & gentil champion de lucte, qui en ayant gaigné le prix ne ſe laſſeroit point de continuer tousjours ſon exercice juſques à la fin de ſes jours. Car il eſcrit luy meſme qu'il ne porta onques robbe qui euſt couſté plus de cent drachmes d'argent [1], & qu'il avoit tousjours beu, tant en ſon conſulat que durant le temps qu'il avoit eſté chef d'armée, du meſme vin que beuvoyent les manœuvres de ſa maiſon, & que pour ſon ſoupper jamais on n'avoit achepté au marché de la viande pour plus de trente aſſes [2] de monnoye romaine : encore dit il que c'eſtoit à fin qu'il euſt le corps plus fort & plus diſpos pour pouvoir mieulx ſervir à la choſe publique aux affaires de la guerre. Et dit davantage, qu'ayant quelquefois eu de la ſucceſſion de l'un de ſes amis, qui l'avoit fait ſon heritier, une piece de tapiſſerie de haulte lice, que lon apportoit lors de Babylone, il la feit incontinent vendre : & que de toutes les maiſons qu'il avoit aux champs, il n'y en avoit pas une dont les murailles fuſſent creſpies ny enduittes : & oultre, qu'il n'achepta onques ſerf plus

[1] Dix eſcus. *Amyot.* Près de 78 livres de notre monnoie.

[2] Environ dix ſolz tournois. *Amyot.* Maintenant 47 ſous de notre monnoie.

cher

plus cher que mille cinq cents drachmes [1], qui valent environ cinq cent cinquante eſcus, comme celuy qui ne cherchoit pas des ſerfs delicats, ny de ceux que lon achepte pour leur beaulté, mais des forts & robuſtes pour pouvoir porter le travail, comme des chartiers, palefreniers & des bouviers, encore vouloit il qu'on les vendiſt quand ilz devenoyent vieux, à fin qu'on ne les nourriſt point inutiles. Brief, il diſoit que lon n'avoit jamais bon marché d'une choſe dont on ſe pouvoit bien paſſer, & qu'une choſe dont on n'avoit que faire, encore qu'elle ne couſtaſt qu'un liard [2], que c'eſtoit tousjours beaucoup & trop l'achepter. Il vouloit que lon acquiſt des heritages & maiſons où il y euſt plus à ſemer & à paſturer, que non pas à balier [3] & à arrouſer : mais quand à cela, aucuns diſoyent qu'il le faiſoit par chicheté & par avatice : les autres le prenoyent en autre ſens, & diſoyent qu'il ſe retiroit & ſe reſſerroit ainſi eſtroittement, pour inciter les autres par ſon exemple à retrancher leur ſuperfluité en deſpenſe.

XI. Toutefois de vendre ainſi les ſerfs ou les

[1] Maintenant 1,167 livres de notre monnoie. Pour ſentir le prix de cette remarque de Plutarque, il faut ſe rappeller qu'il y avoit eu des eſclaves vendus à Rome juſqu'à ſept cens mille ſeſterces, qui font 136,171 livres de notre monnoie. Pline, VII, 49.

[2] Grec, un as, environ vingt deniers d'aujourd'hui.

[3] A balayer, pour la propreté des jardins.

chaſſer de la maiſon après qu'ilz ſont envieilliz en voſtre ſervice, ne plus ne moins que ſi c'eſtoyent beſtes mues, quand on en a tiré le ſervice de toute leur vie, il me ſemble que cela procede d'une par trop rude & trop dure auſterité de nature, & qui penſe que d'homme à homme il n'y ait point de plus grande ſocieté qui les oblige reciproquement, que de tant qu'ilz peuvent tirer profit & utilité l'un de l'autre : & toutefois nous voyons que bonté s'eſtent bien plus loing que ne fait juſtice, par ce que nature nous enſeigne à uſer d'equité & de juſtice envers les hommes ſeulement, & de grace & de benignité quelquefois juſques aux beſtes brutes : ce qui procede de la fonteine de douceur & d'humanité, laquelle ne doit jamais tarir en l'homme. Car à la verité nourrir les chevaulx uſez & rompus de travail en noſtre ſervice, & non ſeulement nourrir les chiens quand ilz ſont petits [1], mais auſſi les alimenter & en avoir ſoing encore quand ilz ſont envieillis avec nous, ſont offices convenables à une nature charitable & debonnaire. Comme le peuple d'Athenes voulut & ordonna du temps que lon baſtiſſoit le temple appellé Hecatompedon [2], qu'on laiſſaſt aller francs &

[1] Jeunes.

[2] J'ai parlé de ce beau temple de Minerve dans les notes ſur la Vie de Periclès, chap. XXVIII. Voyez Tom. II, pag. 208.

libres les mules & mulets, qui avoyent longuement travaillé à l'achevement de celle fabrique, & qu'on les ſouffriſt paiſtre, ſans leur faire empeſchement, là où ilz pourroyent: & dit on qu'il y eut une mule de celles qui avoyent ainſi eſté delivrées, qui d'elle meſme ſe vint preſenter au travail, en ſe mettant au devant des autres beſtes de voiture, qui trainnoyent les chariots chargez vers le chaſteau, en marchant quand & elles, comme ſi elle les euſt voulu inciter & encourager à tirer: ce que le peuple prit tant à gré, qu'il ordonna qu'elle ſeroit nourrie aux deſpens de la choſe publique, tant qu'elle vivroit: & voit on encore les ſepultures des juments de Cimon, avec leſquelles il gaigna par trois fois le prix de la courſe ès jeux olympiques, & ſont leſdittes ſepultures tout joignant celle de Cimon. Auſſi treuve lon pluſieurs qui ont inhumé des chiens qui avoyent eſté nourris avec eulx, ou qui leur avoyent tousjours fait compagnie, comme entre les autres, l'ancien Xantippus enterra ſon chien ſur un chef[1] en la coſte de la mer, que lon appelle encore aujourd'huy le chef de la ſepulture du chien, pource que quand le peuple d'Athenes à la venue des Perſes abandonna la ville,

[1] Un cap, qu'on appelloit Cynoſſema, ou le cap de la ſépulture du chien, dans l'île de Salamine, maintenant l'île de Colouri, dans le golfe d'Engia.

ce chien ſuyvit tousjours ſon maiſtre, nageant en mer coſte à coſte de ſa galere, depuis la coſte de terre ferme, juſques en l'iſle de Salamine : car il n'eſt pas raiſonnable d'uſer des choſes qui ont vie & ſentiment, tout ainſi que nous ferions d'un ſoulier, ou de quelque autre utenſile, en les jettant après qu'elles ſont toutes uſées & rompues de nous avoir ſervis : ains quand ce ne ſeroit pour autre cauſe, que pour nous duire & exerciter tousjours à humanité, il nous fault accouſtumer à eſtre doulx & charitables, juſques à telz petits & menus offices de bonté. Et quant à moy, je n'aurois jamais le cueur de vendre le bœuf qui auroit longuement labouré ma terre, pource qu'il ne pourroit plus travailler à cauſe de ſa vieilleſſe, & encore moins un eſclave en le chaſſant, comme de ſon païs, du lieu où il auroit long temps eſté nourry, & de la maniere de vivre qu'il auroit de longue main accouſtumée, pour un petit d'argent que j'en pourrois retirer en le vendant, lors qu'il ſeroit autant inutile à ceulx qui l'acheteroyent, comme à celuy qui le vendroit.

XII. Mais Caton au contraire faiſant gloire, dit qu'il laiſſa en Heſpagne le cheval duquel il s'eſtoit ſervy à la guerre, durant ſon conſulat, pour eſpargner à la choſe publique l'argent qu'il euſt couſté à le ramener par mer en Italie. Or ſi cela ſe doibt attribuer à une magnanimité ou bien

à une chicheté, on en pourroit alleguer des raiſons apparentes d'une part & d'autre : mais au demourant, c'eſtoit veritablement un perſonnage d'abſtinence merveilleuſement admirable : car eſtant chef d'armée, il ne prit jamais du public plus de trois minots [1] de froment par mois, pour la nourriture de luy & de ſa famille, ny plus de minot & demy [2] d'orge par jour, pour la nourriture de ſes chevaux & autres beſtes de voiture.

XIII. Le gouvernement de l'iſle de Sardagne [3] luy eſcheut une fois par le ſort eſtant prætеur, & au lieu que les autres prætеurs avant luy mettoyent le païs en grands frais, à les fournir de pavillons, de licts, de robbes & autres meubles, & chargeoyent les habitans d'une grande ſuitte de ſerviteurs, & grand nombre de leurs amis qu'ilz trainnoyent tousjours quand & eulx, & d'une groſſe deſpenſe qu'ilz faiſoyent ordinairement en banquets & feſtoyemens : luy au contraire y feit un changement de ſuperfluité exceſſive en ſimplicité incroyable : car il ne leur feit pas couſter pour luy un tout ſeul denier, pource qu'il alloit faiſant ſa viſitation par les villes à pied ſans monture quelconque, & le ſuyvoit ſeulement un officier de la choſe publique, qui

[1] Dans le grec, trois médimnes de froment. J'ai parlé de cette meſure dans la Vie de Lycurgue, chap. XII. Voyez Tom. I, pag. 177.

[2] Dans le grec, trois demi-médimnes, ou un médimne & demi.

[3] L'île de Sardaigne.

luy portoit une robbe & un vaſe à offrir du vin aux dieux ès ſacrifices. Mais comme il ſe monſtroit ainſi ſimple & facile aux ſubjects en telles choſes, auſſi leur faiſoit il d'autre coſté bien ſentir ſa gravité & ſon auſterité ès choſes qui concernoyent le faict de la juſtice, là où il ne pardonnoit à perſonne, & ès ordonnances & commandemens, qu'il leur faiſoit au nom de la choſe publique : car là il y eſtoit ſi ſevere & ſi aſpre, qu'il ne vouloit pas que lon y failliſt d'un ſeul poinct, tellement que l'empire romain ne fut jamais ne plus aimable, ne plus redoubtable aux habitans de la Sardagne, qu'il fut ſoubs ſon gouvernement.

XIV. Ce que ſon ſtile meſme & ſa maniere d'eſcrire & de parler nous repreſente evidemment : car elle eſt plaiſante, & neantmoins grave, doulce & eſpouventable, guaye & auſtere, ſententieuſe, & toutefois familiere, telle qu'il fault à diſputer : ne plus ne moins que Platon dit, que Socrates à l'aborder ſembloit de prime face homme ignorant & groſſier à ceulx qui n'en cognoiſſoyent que le dehors, ou moqueur & picquant en paroles : mais quand on le venoit à ſonder juſques au fond & penetrer au dedans, on le trouvoit plein de graves ſentences, de raiſons, remonſtrances & diſcours, qui attaignoyent ſi bien les cueurs au vif, qu'elles faiſoyent venir les larmes aux yeux

des eſcoutans, & tournoyent les hommes en tel ſens comme il vouloit. Pourtant ne puis-je entendre quelle raiſon meut ceulx qui tienent que le ſtile de Caton reſſemble à celuy de Lyſias : toutefois laiſſons en faire le jugement à ceulx qui font profeſſion de diſcerner les divers genres d'orateurs, & les differentes formes de ſtile : car quant à moy je me contenteray pour le preſent, de mettre par eſcript ſeulement quelques uns de ſes beaux dicts & ſentences notables, pource que je ſuis d'opinion que les meurs des hommes ſe deſcouvrent beaucoup mieulx par les paroles, que non pas par les traicts du viſage, comme pluſieurs eſtiment.

XV. Un jour donques qu'il taſchoit à deſtourner le peuple Romain, lequel vouloit à toute force que lon feiſt, hors de ſaiſon, une diſtribution gratuite de bled à chaſque citoyen de Rome, il commencea ſa harengue par une telle preface : « Il eſt bien difficile, ſeigneurs Romains, de re-» duire à la raiſon par remonſtrances un ventre » qui n'a point d'aureilles ». Et autrefois en blaſmant la mauvaiſe police, qui lors eſtoit à Rome, il dit, « Qu'il eſtoit malaiſé preſerver de ruine » une cité, en laquelle un poiſſon [1] ſe vendoit

[1] Dès le temps de Caton le luxe commençoit à s'introduire dans les tables romaines. Qu'eut-il dit, s'il eut vécu au temps de Tibere, & qu'il eût vu acheter trois rougets trente mille ſeſterces, ou 5,815 livres de notre monnoie. Suétone, Vie de Tibere, chap. XXXIV.

» plus qu'un bœuf ». Il disoit aussi, « Que les » Romains ressembloyent un troupeau de mou- » tons : car tout ainsi que chasque mouton à part » n'obeït pas au berger, mais quand ilz sont en- » semble, alors ilz suyvent tous, l'un pour l'amour » de l'autre, ceulx qui vont devant : aussi, disoit il, » quand vous estes tous ensemble, vous vous » laissez mener par le nez à telz, de qui chacun » de vous à part ne voudroit pas prendre le con- » seil en ses privez affaires ». Et une autre fois en deduisant de la puissance que les dames Romaines avoyent sur leurs maris : « Les autres hom- » mes, dit il, commandent à leurs femmes, & » nous à tout le demourant des hommes, & noz » femmes nous commandent ». Mais ce dernier est emprunté & translaté des dicts aigus de Themistocles, lequel comme son filz luy feit faire beaucoup de choses par le moyen de sa mere, dit un jour à sa femme : « Les Atheniens comman- » dent au demourant des Grecs, moy aux Athe- » niens, toy à moy, & ton filz à toy : pourtant » admoneste le, qu'il use un peu plus moderee- » ment & plus reserveement de la licence qu'on » luy permet, par le moyen de laquelle il a tout » estourdy & fol qu'il est, plus de puissance & » d'authorité que nul autre des Grecs ». Il disoit aussi, « Que le peuple Romain ne mettoit pas » seulement le prix & la valeur aux diverses sor-

» tes de pourpre, mais auſſi aux eſtudes & aux » exercices de la jeuneſſe : car tout ainſi, diſoit il, » que les teinturiers teignent le plus ſouvent la » couleur qu'ilz voyent eſtre la plus requiſe, & » qui plus univerſellement plaiſt aux yeux des » hommes, auſſi les jeunes gens Romains mettent » peine d'apprendre, & s'addonnent aux eſtats, » vacations & exercices à qui plus vous donnez » de louange, & que plus vous honorez ».

XVI. Il admoneſtoit ordinairement les Romains, que ſi par vertu & par temperance ilz eſtoyent devenuz ainſi grands & puiſſans, ilz ne ſe muaſſent point en pis : ou s'ilz s'eſtoyent faits grands par vice & par intemperance, qu'ilz ſe changeaſſent en mieulx : pource que par ces moyens là ilz ſeroyent ja devenuz aſſez grands. Il diſoit auſſi, que ceulx qui briguoyent ambitieuſement & ſouvent les eſtats & offices de la choſe publique, ſembloyent avoir peur de faillir leur chemin, & pour ceſte cauſe qu'ilz vouloyent tousjours avoir des huiſſiers & des maſſiers devant eulx pour les conduire, de peur qu'ilz ne s'eſgaraſſent par la ville. Il reprenoit auſſi ceulx qui eliſoyent pluſieurs fois de meſmes perſonnes à meſmes magiſtrats : « Car il ſemble, dit il, ou » que vous n'eſtimez pas beaucoup voz magiſ- » trats, ou que vous n'avez pas beaucoup d'hom- » mes que vous jugiez dignes de les adminiſtrer ».

Il y avoit un de ſes ennemis qui menoit une meſchante, malheureuſe & honteuſe vie, duquel il ſouloit dire, que quand ſa mere prie aux dieux, qu'ilz le laiſſent ſur la terre, elle ne cuide pas prier, mais maudire : comme voulant dire, que c'eſtoit une peſte au monde. Et d'un autre qui avoit vendu les terres & heritages que ſon pere luy avoit laiſſez, eſtans au long de la marine, en le monſtrant au doigt, il faiſoit ſemblant de s'esbahir comment il eſtoit ſi puiſſant homme, qu'il avoit plus de force que n'avoit la mer : car ce que la mer va minant petit à petit en long temps & à grand'peine, luy l'a avallé tout à un coup. Une autre fois que le roy Eumenes eſtoit venu à Rome, le ſenat luy feit un recueil merveilleux, & ſe perforçoyent tous les plus gros perſonnages de la ville à le careſſer & honorer à l'envy l'un de l'autre : mais Caton au contraire monſtroit evidemment qu'il avoit toutes ces careſſes pour ſuſpectes, & ſe gardoit de le hanter : & comme quelcun de ſes familiers luy diſt, « Je » m'eſmerveille bien comme vous fuyez ainſi la » frequentation du roy Eumenes, veu que c'eſt » un ſi bon prince, & qui tant veult de bien aux » Romains » : « Je veux bien, luy reſpondit » il, qu'il ſoit ainſi : mais comment qu'il en aille, » un roy eſt tousjours de ſa nature une beſte ra- » viſſante, & qui vit de proye : & ſi n'y eut

» onques roy, tant fuſt il loué & eſtimé, qui » meritaſt d'eſtre comparé à un Epaminondas, » un Pericles, un Themiſtocles, ny à un Ma- » nius Curius, ou à un Amilcar ſurnommé » Barca ».

XVII. Il diſoit auſſi que ſes ennemis luy portoyent envie, pource que ordinairement il ſe levoit la nuict avant le jour, & oublioit ſes particuliers affaires pour vacquer aux publiques. Et affermoit qu'il aimoit mieulx eſtre privé de la recompenſe d'un bienfaict, que non puny d'un mesfaict : & qu'il pardonnoit à tous autres qui failloyent par erreur, excepté à ſoymeſmes. Un jour comme le peuple euſt eleu & deputé trois ambaſſadeurs pour envoyer au royaume de Bithynie, dont l'un avoit les pieds tous gaſtez de gouttes, l'autre la teſte toute pleine de trous & de foſſes, pour les coups qu'il y avoit euz, & le tiers eſtoit tenu pour fol, Caton en ſe riant ſe prit à dire, « Que lon envoyoit une ambaſſade, qui n'avoit ne » piedz, ny teſte, ny cueur [1] ». Scipion le pria une fois en faveur de Polybius pour les bannis du païs d'Achaïe : la matiere fut miſe en deliberation du ſenat, là où il y eut grande diſpute & grande diverſité d'opinions entre les ſenateurs, pource que les uns vouloyent qu'ilz fuſſent reſti-

[1] C'eſt-à-dire, entendement : car ilz eſtimoyent que le ſiege de la raiſon fuſt au cueur, ſuyvant l'opinion d'Ariſtote. *Amyot.*

tuez en leurs maiſons & en leurs biens, les autres l'empeſchoyent : & Caton ſe dreſſant en pieds leur dit, « Il ſemble que nous n'ayons » autre choſe à penſer ny à faire, veu que nous » nous amuſons tout un jour à diſputer & à con» teſter, à ſçavoir ſi ces vieillards Grecs icy ſeront » portez en terre par les foſſoyeurs & porteurs » de Rome, ou bien par ceulx d'Achaïe». Si fut à la fin conclu & arreſté qu'ilz ſeroyent remis & reſtituez en leur païs : mais quelques jours après Polybius voulut de rechef preſenter requeſte au ſenat, tendant à ce que ces bannis reſtituez par ordonnance du ſenat euſſent les meſmes eſtats & honneurs en Achaïe qu'ilz y avoyent quand ilz en furent dechaſſez, mais avant que le faire, il voulut premierement ſonder ce qu'il en ſembloit à Caton : lequel luy reſpondit en riant, « Il me » ſemble, Polybius, que tu fais comme Ulyſſes [1], » qui eſtant une fois eſchappé de la caverne du » geant Cyclops, y voulut retourner pour aller » querir ſon chapeau & ſa ceincture qu'il y avoit » oubliez ». Il diſoit auſſi que les ſages apprenoyent & profitoyent plus des fols, que ne faiſoyent les fols des ſages : pource que les ſages

[1] M. Dacier a bien remarqué qu'il y a une négation oubliée dans le texte grec. C'eſt ce qui a trompé Amyot. Il faut lire : il me ſemble, Polybius, que tu ne fais pas comme Ulyſſes : une fois eſchappé de la caverne du geant Cyclops, tu veux y retourner pour aller querir ton chapeau & ta ceincture que tu y as oubliez. Voyez les Obſervations.

voyent les faultes que font les folz, & ſe donnent garde d'y tumber, là où les folz ne s'eſtudient point à imiter les beaux & bons actes que font les ſages. Il diſoit davantage qu'il aimoit mieulx les jeunes hommes qui rougiſſoyent, qu'il ne faiſoit ceulx qui paliſſoyent : & qu'il ne vouloit point de ſoudards qui remuaſſent les mains en allant par les champs, ny les pieds en combatant, ne qui ronflaſſent plus fort en dormant, qu'ilz ne crioyent en ſe batant.

XVIII. Et un jour blaſmant quelqu'un qui eſtoit extremement gras & replet : « A quoy, dit il, pourroit eſtre utile à la choſe publique un corps, qui » depuis le menton juſques à la nature n'eſt rien » que ventre » ? A un autre homme voluptueux qui cherchoit à l'accointer, & à entrer en familiarité avec luy : « Je ne ſçaurois, dit il, en le » refuſant, vivre ne converſer avec homme qui » ait le palais & la langue plus ſenſible que le » cueur. Il diſoit auſſi que l'ame d'un amoureux » vivoit en corps d'autruy : & qu'en toute ſa vie » il s'eſtoit repenty de trois choſes. La premiere, » s'il avoit jamais dit [1] aucune choſe de ſecret à

[1] Amyot auroit dû traduire : La premiere, d'avoir confié un ſecret à une femme : La ſeconde, d'être allé par eau où il eût pu aller par terre : La troiſieme d'avoir paſſé un jour entier ſans rien faire. Meziriac lui reproche de n'avoir pas traduit, d'avoir paſſé un jour ſans faire ſon teſtament. Quoique le mot grec ἀδιάθετος ait auſſi cette ſignification, l'autre paroît plus naturelle, & eſt généralement ſuivie.

» femme : La ſeconde, s'il eſtoit onques allé par » eau là où il euſt peu aller par terre : La troi- » ſieme, s'il avoit paſſé un jour entier ſans rien » faire. Et à un vieillard de mauvaiſe vie, en » le reprenant : Vieillard, dit il, la vieilleſſe a » de ſoy meſmes aſſez d'autres laideurs, n'y ad- » jouſte point encore celle qui procede de vice ». Et à un tribun du peuple ſeditieux, que lon ſouſ- peçonnoit d'eſtre un empoiſonneur, & qui taſchoit à faire paſſer à toute force, & authoriſer par le peuple un edict qui eſtoit inique : « Je ne ſçay, » dit il, lequel des deux eſt le pire, ou de boire » les breuvages que tu bailles, ou de recevoir les » edicts que tu ſuades ». Une autre fois eſtant injurié par un qui avoit tousjours veſcu deſor- donneement & meſchamment. « Je ne ſuis, dit » il, pas pareil à toy en ceſte façon de combatre à » injures : car tu es tout accouſtumé & à dire faci- » lement, & à ſouffrir aiſeement que lon te die » oultrage & villannie, là où quant à moy je » n'ay point accouſtumé d'en ouir, ny ne prens » point de plaiſir à en dire ». Voilà quelle eſtoit la maniere de ſes rencontres & ſentences notables, au moins de celles que lon nous a laiſſées par eſcript, par leſquelles on peult conjecturer de quelles meurs & de quelle nature il eſtoit.

XIX. Or après qu'il eut eſté eleu conſul avec ſon amy Valerius Flaccus, il luy eſcheut par le

ſort le gouvernement de l'Heſpagne qui eſt deçà la riviere de Bætis [1] ; & comme il y faiſoit la guerre, en conquerant aucuns des peuples par force d'armes, & gaignant les autres par amiable voye, il ſe trouva tout à un coup ſurpris & environné d'une grande & groſſe armée des Barbares, tellement qu'il eſtoit en grand danger d'eſtre honteuſement pris priſonnier, ou bien tué ſur le champ : parquoy il envoya ſoudainement demander du ſecours aux Celtiberiens, qui ſont voiſins de la marche où lors il ſe trouvoit. Ces Celtiberiens luy demanderent deux cents talents [2], pour ſalaire de l'aller ſecourir : ce que les autres Romains qui eſtoyent autour de luy ne pouvoyent comporter, que lon acheptaſt ainſi le ſecours de ces Barbares : mais Caton leur reſpondit qu'ilz s'abuſoyent, par ce qu'il n'y avoit en cela ny danger ny deshonneur : « Car ſi nous gaignons la » bataille, nous leur payerons ce que nous leur » aurons promis des deſpouilles & de l'argent » de noz ennemis : & ſi nous la perdons, eulx » & nous y demourerons, tellement qu'il n'y » aura plus ne qui paye, ne qui demande à eſtre » payé ». A la fin il gaigna ceſte bataille, mais

[1] L'Eſpagne citérieure, qui eſt en deça de la riviere de Bætis, ou de Guadalquivir.

[2] Six vingts mille eſcus, *Amyot*. Maintenant 933,750 livres de notre monnoie.

ce fut après l'avoir bien debatue, & depuis luy ſuccederent ſes affaires fort heureuſement : car Polybius eſcrit qu'à ſon mandement les murailles de toutes les villes qui ſont deçà la riviere de Bætis furent toutes abbatues & razées en un jour, & ſi y en avoit un grand nombre pleines de bons hommes de guerre. Il eſcrit bien luy meſme qu'il prit plus de villes en Heſpagne, qu'il n'y demoura de jours : ce qui n'eſt point vaine vanterie, ſi ce que lon en treuve par eſcript eſt veritable, qu'il y en avoit bien quatre cents. Et combien que les ſoudards en ce voyage euſſent bien fait ſoubs luy leurs beſongnes, & qu'ilz euſſent beaucoup gaigné, toutefois encore leur feit il departir à chacun une livre peſant d'argent [1], diſant qu'il valoit mieulx que pluſieurs retournaſſent en leurs maiſons avec de l'argent, que peu avec de l'or : mais quant à luy, il afferme que de tout le butin qui fut gaigné ſur les ennemis, il n'en eſtoit jamais rien venu juſques à luy, ſinon ce qu'il en avoit beu & mangé : « Non pas, dit il, que je » blaſme ceulx qui taſchent à s'enrichir de telles » deſpouilles : mais pource que j'ayme mieulx » eſtriver & combatre de la vertu avec les plus » vertueux, que des richeſſes avec les plus ri- » ches, ny de la convoitiſe d'amaſſer avec les » plus avaricieux ».

[1] Près de ſoixante & ſix livres de notre monnoie.

XX. Et ſi ne ſe maintenoit pas luy ſeul pur & net de toutes corruptions & concuſſions, ains auſſi tous ſes domeſtiques & autres qui dependoyent de luy. Il avoit en ce voyage là d'Heſpagne cinq de ſes ſerviteurs quand & luy, dont l'un, qui ſe nommoit Paccus, achepta trois jeunes garçons de ceulx que lon avoit pris à la guerre, quand on vendit le pillage au plus offrant. Caton le ſceut: dequoy le ſerviteur eut ſi grande frayeur, qu'il ſe pendit & eſtrangla luy meſme, de peur de venir devant la face de ſon maiſtre: & Caton feit revendre les garſons, & en mettre l'argent qu'ilz avoyent eſté vendus, aux coffres de l'eſpargne publique.

XXI. Au reſte, luy eſtant encore en Heſpagne, Scipion le grand, qui eſtoit ſon ennemy, & vouloit empeſcher le cours de ſes proſperitez, & auſſi avoir l'honneur de parachever la conqueſte de toutes les Heſpagnes, feit tant à Rome par ſes menées, que le peuple l'eleut pour aller au lieu de Caton. Si ne fut pas plutoſt deputé à celle charge, qu'il ſe haſta à la plus grande diligence qui luy fut poſſible de s'y en aller, à fin de tant pluſtoſt faire ceſſer & expirer l'authorité & la puiſſance de Caton: lequel, ce voyant, prit ſeulement cinq enſeignes de gens de pied, & cinq cents chevaulx, pour l'accompagner & reconduire, avec leſquelz toutefois en paſſant chemin il ſub-

jugua un peuple d'Heſpagne qui ſe nomme les Lacetaniens [1], & reprit ſix cents traiſtres qui eſtoyent paſſez du camp des Romains & allez ſe rendre aux ennemis, leſquelz il feit tous mourir, dont Scipion fut fort marry, (*diſant que Caton luy faiſoit tort :) mais Caton ſe mocquant de luy (*ſoubs paroles couvertes,) diſoit « Que c'eſtoit le » vray moyen, par lequel la cité de Rome de- » viendroit très grande & très floriſſante, quand » les citoyens qui ſeroyent deſcendus & extraicts » d'ancienne nobleſſe, ne vouldroyent point ſouf- » frir que les hommes neufz & venus de bas lieu » emportaſſent le prix de la vertu devant eulx : & » auſſi quand ceulx qui ſeroyent nez en petit lieu, » & iſſus de race populaire, combatroyent à qui » ſeroyent plus vertueux, à l'encontre de ceulx qui » les ſurmonteroyent en nobleſſe de ſang & en » gloire de leurs anceſtres ».

XXII. Toutefois arrivé qu'il fut à Rome de retour, le ſenat ordonna que rien ne ſeroit changé ne mué de tout ce que Caton auroit fait ou inſtitué durant le temps de ſon magiſtrat, tellement que le gouvernement que Scipion avoit ſi affectueuſement quis & prochaſſé en Heſpagne, luy diminua plus ſa gloire, qu'il ne feit celle de

[1] La Lacétanie au bas des Pyrénées; c'eſt une partie de la province qu'on appelle aujourd'hui la Catalogne.

* Ceci n'eſt point dans le grec.

Caton, par ce que tout ſon temps ſe paſſa en paix, ſans qu'il y euſt matiere d'y faire exploit aucun digne de memoire.

XXIII. Au ſurplus Caton, après avoir eſté conſul, & obtenu l'honneur du triumphe, ne feit point comme beaucoup d'autres, qui ne ſe propoſent pas la vraye vertu pour leur but, ains ſeulement l'honneur & la gloire du monde: au moyen dequoy depuis qu'ilz ſont parvenuz aux ſupremes degrez d'honneur, comme quand ilz ont eſté conſulz, ou qu'ilz ont obtenu quelque triumphe, ilz ſe retirent de l'adminiſtration des affaires de la choſe publique, pour de là en avant vivre à leur aiſe en delices, ſans plus ſe vouloir entremettre de rien. Mais au contraire Caton n'abandonna jamais l'exercice de vertu: ains tout ainſi que ceulx qui ne font que commencer à venir au monde, & qui ſont par maniere de dire, affamez d'honneur & de reputation, il recommencea tout de nouveau, en prenant autant ou plus de peine que jamais, & ſe preſentant ordinairement ſur la place pour faire plaiſir tant à ſes amis, qu'à tous autres citoyens qui avoyent beſoing de ſon conſeil ou de ſa peine, defendant leurs cauſes en jugement, & les accompagnant en leurs charges de guerre, comme il accompagna Tiberius Sempronius eſtant conſul[1],

[1] L'an de Rome 560.

& fut l'un de ſes lieutenans en la conqueſte du païs de la Thrace, & des provinces voiſines de la riviere du Danube en celle marche.

XXIV. Et encore depuis il fut en la Grece en eſtat de tribun militaire [1], ou coulonnel de mille hommes de pied, ſoubs Manius Aquilius [2], contre le roy Antiochus, ſurnommé le grand, lequel eſpouventa autant les Romains, que feit onques ennemy après Hannibal : car ayant conquis tous les royaumes & provinces de l'Aſie, qu'avoit auparavant tenues Seleucus Nicanor, & avoir dompté & reduit à ſon obeïſſance pluſieurs barbares nations fort belliqueuſes, il en eut le cueur ſi eſlevé, qu'il oza bien entreprendre la guerre contre les Romains, comme contre ceulx qui ſeuls luy reſtoyent dignes & aſſez puiſſans pour conteſter de l'empire à l'encontre de luy. Si prit une couleur pour ce faire, & une couverture honeſte, diſant que c'eſtoit pour affranchir & remettre en liberté les Grecs qui n'en avoyent aucun beſoing, attendu qu'ilz vivoyent lors à leurs loix, ayans eſté nouvellement affranchis de la ſervitude du roy Philippus & des Macedoniens par le benefice des Romains [3] : mais nonobſtant cela il paſſa de l'Aſie en la Grece avec une groſſe

[1] L'an de Rome 563.

[2] Le conſul Manius Acilius Glabrion.

[3] L'an de Rome 558, lorſque Flaminius prononça la liberté de la Grèce.

& puiſſante armée, & fut incontinent toute la Grece en grand branle, ſolicitée par les belles promeſſes & grandes eſperances que leur mettoyent devant les yeux ceulx qui eſtoyent au gouvernement des citez, que le roy avoit corrompus & gaignez par argent.

XXV. A l'occaſion dequoy, Manius y envoya des ambaſſadeurs par les villes, entre leſquelz Titus Quintius Flaminius en fut l'un, qui reteint en office & garda de s'eſmouvoir la plus grande partie des peuples qui ja commenceoyent à preſter l'oreille à ces nouvelletez, ainſi que nous avons plus au long declaré en ſa vie: mais Caton qui y fut auſſi envoyé ramena à la raiſon les Corinthiens, ceulx de Patras & les Ægiens, & ſejourna aſſez longuement en la ville d'Athenes. Et y en a qui diſent que lon treuve encore une ſiene harengue en langage grec, qu'il prononcea devant le peuple d'Athenes à la louange des anciens Atheniens, là où il dit, qu'il avoit eu grand plaiſir de voir Athenes, pour la beaulté & la grandeur de la ville: mais cela eſt faulx: car il parla aux Atheniens par un truchement, combien qu'il euſt bien peu harenguer en grec s'il euſt voulu: mais il ſe contentoit tant des loix & couſtumes de ſon païs, & du langage romain, qu'il ſe moquoit de ceulx qui louoyent & avoyent en admiration le grec: comme il ſe moqua de Poſthumius Al-

binus, lequel a eſcrit une hiſtoire en langue grecque, où il prie les lecteurs en ſon prologue, que lon l'excuſe s'il y a quelque imperfection au langage : « Car il euſt bien merité, diſoit Caton, » qu'on luy pardonnaſt voirement, s'il euſt eſté » contraint d'eſcrire ſon hiſtoire en langage grec » par ordonnance des eſtats de la Grece, qui s'ap- » pelle le conſeil des Amphictyons ». Mais on dit que les Atheniens s'eſmerveillerent grandement de la ſoudaineté & briefveté de ſon langage, pource que ce qu'il avoit dit rondement en peu de paroles, le truchement leur interpretoit & rediſoit par une longue circuition & grande trainnée de langage, tellement qu'il leur laiſſa & imprima ceſte opinion, que le parler ne ſortoit aux Grecs que des levres, & aux Romains du cueur.

XXVI. Or avoit le roy Antiochus occupé les pas & deſtroits des montagnes, que lon nomme les Thermopyles, par où lon entre en la Grece, & les avoit remparez tant de ſon armée qui eſtoit campée au pied de la montagne, que de murailles & de trenchées qu'il y avoit fait faire à la main, oultre les naturelles fortifications des lieux de montagne, & ſe repoſoit ſur leſdits remparemens, cuidant bien avoir du tout arreſté là, & diverty ailleurs le fort de la guerre, auſſi n'eſperoyent pas les Romains de les pouvoir forcer de

front : mais Caton rememorant en ſoy meſme le circuit que jadis avoyent fait les Perſes pour ſemblablement penetrer au dedans de la Grece, ſe partit une nuict du camp avec partie de l'armée pour eſſayer s'il pourroit trouver le meſme chemin du tour que feirent les Barbares : mais ainſi qu'ilz cheminoyent contremont la montagne, leur guide qui eſtoit l'un des priſonniers que lon avoit pris au païs, faillit le chemin, & les eſgara en lieux fort aſpres & fort malaiſez, dont les ſoudards entrerent en grand effroy. Et lors Caton voyant le danger auquel il les avoit mis, commanda à toute la trouppe, que lon ne bougeaſt de là, & que lon l'y attendiſt de pied coy : & ce pendant luy ſeul avec un autre nommé Lucius Manlius, homme fort diſpos de ſa perſonne, & habile pour gravir contre les rochers des montagnes, ſe meit en chemin avec une peine incroyable, & non moindre danger de ſa vie, marchant la nuict toute noire, que la lune ne luiſoit point, à travers des oliviers ſauvages, & entre des rochers haults & droits qui les gardoyent de voir devant eulx, tellement qu'ilz ne ſçavoyent où ilz alloyent, juſques à ce qu'ilz tumberent en un petit ſentier, lequel à leur advis s'alloit rendre au pied de la montagne à l'endroit où eſtoit le camp des ennemis. Si meirent quelques briſées & enſeignes ſur les plus haultes croupes des

rochers, & que lon pouvoit choiſir à l'œil de plus loing au deſſus du mont qui s'appelle Callidromus: puis cela fait, s'en retournerent en arriere pour querir leurs gens, qu'ilz conduiſirent vers leurs enſeignes, tant qu'ilz entrerent en leur ſentier, là où ilz diſpoſerent leurs ſoudards en ordre pour marcher: mais ilz n'eurent pas gueres cheminé par ce chemin qu'il avoit trouvé, qu'il leur faillit tout court, pource qu'ilz rencontrerent une grande fondriere, qui les meit de rechef en plus grande deſtreſſe, & leur feit plus grande frayeur que paravant, ne ſachans pas qu'ilz fuſſent ſi près de leurs ennemis, comme à la vérité ilz eſtoyent.

XXVII. Le jour commenceoit desja un petit à poindre, & fut advis à l'un de ceulx qui marchoyent devant qu'il oyoit quelque bruit, & qu'il entreveoit tout au bas au pied des rochers le camp des Grecs, & quelques uns qui faiſoyent le guet: parquoy Caton feit là arreſter toute la troupe, & commanda que les ſoudards Firmaniens[1], ſans autres, vinſent devers luy, pource qu'il les avoit tousjours trouvez fort fideles & fort prompts à executer ſes commandemens. Ilz ne faillirent pas à accourir incontinent, & à ſe renger tout autour de luy, & alors il leur parla en ceſte maniere: « Compagnons, il eſt beſoing que j'aye entre

[1] Des ſoldats levés à Firmum, maintenant *Fermo*, dans la Marche d'Ancone.

» mes mains quelqu'un de nos ennemis vif, pour » enquerir & ſçavoir de luy, qui ſont ceulx là qui » gardent ce pas de montagne, en quel nombre » ilz ſont, quel ordre ilz tienent, comment ilz » ſont campez & armez, & en quel equippage » ilz deliberent de nous attendre. Le moyen de » ce faire giſt en viſteſſe & hardieſſe de l'aller » ſoudainement ravir & ſurprendre, comme font » les lions, qui ſans aucunes armes ne faignent » point de s'aller ruer au milieu d'un troupeau de » beſtes timides ». Il n'eut pas plus toſt achevé ces paroles, que les ſoudards Firmaniens ſe prindrent à courir à val de la montagne, tout ainſi qu'ilz eſtoyent, droit à ceulx qui faiſoyent le guet, & les chargeans en deſſoude [1] les meirent aiſeement tous en roupte, & en ſaiſirent un au corps avec ſes armes, qu'ilz amenerent auſſi toſt à Caton, lequel par la depoſition du priſonnier fut adverty, comme le fort de l'armée des ennemis eſtoit logé avec le roy en perſonne dedans le deſtroit meſme & dedans la vallée de la montagne : mais que ceulx qu'ilz voyoyent, eſtoyent ſix cents Ætoliens tous hommes d'eſlite, que lon avoit choiſiz & ordonnez pour garder quelques crouppes de rochers au deſſus du camp d'Antiochus.

XXVIII. Quoy entendu Caton ſans en faire

[1] En déſordre, & en quelque ſorte deſſoudés.

autrement compte, tant pour le petit nombre qu'ilz eſtoyent, que pour le mauvais ordre qu'ilz gardoyent, feit incontinent ſonner les trompettes, & marcher ſes gens en bataille avec grands cris, cheminant luymeſme le premier devant toute ſa troupe l'eſpée traitte en la main : mais auſſi toſt que les Ætoliens le veirent deſcendre des rochers & venir droit à eulx, ilz ſe meirent à fouir vers leur grand camp, là où ilz emplirent tout d'effroy, de trouble & de deſarroy. Et d'autre coſté Manius au meſme inſtant donna l'aſſault aux murailles & fortifications, que le roy avoit fait faire à travers les vallées & deſtroits des montagnes : auquel aſſault Antiochus meſme receut un coup de pierre ſur le viſage, qui luy jetta des dents hors de la bouche, tellement que pour la douleur qu'il en ſentit, il deſtourna ſon cheval & ſe tira arriere de la preſſe : & adonc n'y eut il plus rien en ſon armée qui feit teſte, ne qui peuſt ſouſtenir l'impetuoſité des Romains : ains combien que les lieux fuſſent fort mal aiſez pour fouir, à cauſe qu'il eſtoit impoſſible de s'eſcarter, pource que d'un coſté ilz avoyent les haults rochers couppez, & de l'autre coſté les fondrieres & les mareſts fort profonds, ès quelz ilz tumboyent s'il advenoit que les pieds leur gliſſaſſent, ou que lon les poulſaſt, neantmoins ilz ſe jettoyent les uns ſur les autres à travers les deſtroits, & s'entrepoulſoyent

tellement qu'ilz ſe perdoyent eulx meſmes, de peur des coups d'eſpée que leur tiroyent les Romains. Et là Marcus Cato qui n'eſtoit jamais chiche de celebrer & preſcher ſes louanges, & qui n'avoit point de honte de haultlouer ſoymeſme tout ouvertement, eſtimant que c'eſtoit une ſuitte qui devoit tousjours accompagner les grandes prouëſſes & les haults faicts d'armes, adjouſta à ce glorieux exploit une brave magnificence & haulteſſe de paroles : car il eſcrit luymeſme, que ceulx qui le veirent ce jour là chaſſant & foudroyant les ennemis, furent contraints de confeſſer que Caton ne devoit point tant au peuple Romain, comme le peuple Romain devoit à Caton, & que le conſul meſme Manius, bouillant encore de l'ardeur du combat, le teint longuement embraſſé, tout chauld auſſi d'avoir chaſſé les ennemis, & qu'il s'eſcria tout hault, de grande joye, que ne luy ne le peuple Romain ne ſçauroyent payer à Caton loyer egal à ſes merites.

XXIX. Après ceſte bataille le conſul l'envoya à Rome pour porter luy meſme de bouche les nouvelles de ceſte victoire : ſi s'embarqua tout incontinent, & eut le temps ſi à propos, qu'il traverſa la mer ſans fortune juſques à Brindes, & de là alla juſques à Tarente en un jour, & de Tarente en quatre autres jours à Rome, tellement qu'il y arriva en cinq journées, depuis qu'il

eut pris terre en Italie, & feit ſi bonne diligence, qu'il fut le premier qui y apporta les nouvelles de ceſte victoire : ſi emplit à ſon arrivée toute la ville de resjouiſſance & de ſacrifices, & le peuple Romain de grande & haultaine opinion de ſoy meſme, comme celuy qui ſe perſuada eſtre deſormais aſſez puiſſant pour conquerir la monarchie du monde tant par mer que par terre. Ce ſont là preſque tous les plus beaux & les plus notables faicts d'armes de Caton.

XXX. Mais quant aux actes civilz en matiere de gouvernement, il ſemble qu'il avoit ceſte opinion, que pourſuyvre les meſchans en juſtice, eſtoit l'une des principales choſes à quoy devoit vacquer & s'appliquer un homme de bien & bon gouverneur de choſe publique : car luy ſeul en accuſa pluſieurs, & ſe ſoubſcrivit en compagnie avec d'autres qui en accuſoyent auſſi. Brief il ſuſcitoit tousjours quelque accuſateur, comme il feit un certain Petilius à l'encontre de Scipion : mais quant à celuy là, voyant bien que pour la nobleſſe de ſa maiſon, & pour la vraye magnanimité & grandeur de courage qui eſtoit en luy, il mettoit ſoubz les piedz toutes les calumnies [1] & imputations que lon propoſoit à l'encontre de luy, n'eſperant pas le pouvoir jamais faire condamner à mourir, il ſe deporta de la pourſuitte :

[1] Il n'eſt pas queſtion de calomnies dans le grec.

mais bien ſe formaliſa il avec d'autres accuſateurs à l'encontre de Lucius Scipion ſon propre frere[1], & le pourſuyvit de ſorte, qu'il le feit condamner en amende d'une bien groſſe ſomme de deniers envers la choſe publique, laquelle ne pouvant payer, il fut en grand danger d'eſtre pris au corps & conſtitué priſonnier, & eut fort affaire à s'en ſauver, en appellant de la ſentence devant les tribuns du peuple.

XXXI. Auquel propos lon compte que quelque jour paſſant à travers la place, il rencontra en ſon chemin un jeune homme, lequel venoit d'obtenir ſentence, par laquelle il avoit fait noter d'infamie un des plus grands ennemis de ſon pere nagueres decedé, & que Caton avec une chere joyeuſe, l'embraſſa & luy dit : « C'eſt cela, mon » filz, c'eſt cela que les gentils enfans doyvent » ſacrifier & offrir à l'ame de leur pere, non pas » des aigneaux ny des chevreaux, ains les larmes » & condamnations de leurs ennemis & adver- » ſaires ». Mais comme il travailloit bien les autres, auſſi n'eſtoit il pas luy meſme ſans danger en l'adminiſtration de la choſe publique : car s'il donnoit la moindre priſe du monde ſur luy, il eſtoit incontinent mis en juſtice par ſes malvueillans, de maniere que lon dit qu'il fut accuſé près de cinquante fois, à la derniere deſquelles il eſtoit

[1] De Scipion.

aagé de quatrevingts [1] ans : & fut là où il dit une parole, qui depuis a eſté bien recueillie & bien notée, « Qu'il eſtoit malaiſé de rendre compte » & raiſon de ſa vie devant les hommes d'un » autre ſiecle que de celuy auquel on avoit veſcu ». Encore ne fut pas ce procès là le dernier de ſes combats : car quatre ans depuis, en l'aage de quatrevingts dix ans [2], il accuſa Servius Galba : ainſi veſcut il, comme Neſtor, preſque trois aages d'homme, tousjours en continuelle action. Car ayant eu de grandes picques & grands differens touchant les affaires de la choſe publique à l'encontre du premier Scipion ſurnommé l'Africain, il paſſa oultre juſques au temps du ſecond Scipion, lequel fut adopté par le filz dudict premier Scipion, eſtant filz naturel & legitime de Paulus Æmylius, celuy qui desfeit Perſeus le roy de Macedoine.

XXXII. Au demourant Marcus Cato dix ans après ſon conſulat demanda l'office de cenſeur [3], qui eſtoit à Rome la cyme de dignité, & le comble d'honneur le plus hault où pouvoit atteindre un

[1] Grec, quatre-vingt-ſix.

[2] Tite-Live & Plutarque donnent à Caton quatre-vingt-dix ans de vie. Cicéron & Pline, XXIX, 1, ne le font vivre que quatre-vingt-cinq ans. Il mourut l'an de Rome 605, 149 ans avant J. C. On voit même par Plutarque, chap. II, que Caton n'a pas vécu plus de quatre-vingt-cinq ans, puiſqu'il n'avoit que dix-ſept ans, lorſqu'Annibal ravageoit & pilloit l'Italie. La bataille de Cannes eſt de l'an 538 de Rome.

[3] L'an de Rome 570.

citoyen Romain, & par maniere de dire, le couronnement de toutes les charges & authoritez que lon peut avoir au gouvernement de la choſe publique. Car entre autres pouvoirs, un cenſeur a loy d'enquerir ſur la vie, & de reformer les meurs d'un chaſcun : pource que les Romains ont eſtimé, qu'il ne falloit pas qu'il fuſt loiſible à chaſcun de ſoy marier, engendrer enfans, vivre chez ſoy en privé, ny faire banquets & feſtins à ſa voulunté, ſans craindre d'en eſtre repris ne recherché, & qu'il n'eſtoit point bon de laſcher la bride à tout le monde, à fin que chaſcun en feiſt à ſa guiſe, comme ſon appetit l'inciteroit, ou que ſon jugement le guideroit : ains eſtimans que le naturel & les meurs des hommes ſe deſcouvroyent plus en telles choſes, que non pas en celles que lon fait publiquement en plein jour & devant tout le monde, ilz eliſoyent deux reformateurs, gardes & correcteurs pour avoir l'œil, & engarder que perſonne ne ſe deſvoyaſt du chemin de la vertu en celuy de volupté, & ne tranſgreſſaſt les ordonnances, ſtatuts & couſtumes de leur choſe publique. Leſdicts officiers s'appelloyent en langage romain cenſeurs, & y en avoit tousjours un neceſſairement des anciennes nobles maiſons, que lon nommoit patricienes, & l'autre de populaires. Ilz avoyent l'authorité & puiſſance d'oſter le cheval public au chevalier, & de debouter & priver

un ſenateur du ſenat, s'il eſtoit trouvé qu'il euſt deſordonneement & meſchamment veſcu. A eulx appartenoit de faire la priſée & l'eſtimation des biens de chaſque citoyen, de diſcerner les lignées, les aages, les eſtats & degrez de la choſe publique, & en tenir regiſtres, outre pluſieurs autres preeminences & prerogatives qu'avoit encore ledit magiſtrat.

XXXIII. A raiſon dequoy, quand Caton s'alla preſenter entre les pourſuyvans qui demandoyent & briguoyent ledict office, tous les principaulx & les plus nobles hommes preſque du ſenat ſe meirent en effort de l'empeſcher d'y parvenir : les uns par envie, eſtimans que c'eſtoit une honte & une tache à la nobleſſe de ſouffrir que des hommes iſſus de lieu bas & obſcur, & qui eſtoyent les premiers de leurs races parvenuz aux dignitez de la choſe publique, fuſſent tout incontinent ainſi pouſſez & avancez juſques aux ſupremes degrez d'honneur, & aux eſtats d'authorité ſouveraine. Les autres qui ſe ſentoyent vereux, & qui ſçavoyent bien qu'ilz avoyent tranſgreſſé les loix & ordonnances de leur païs, redoubtoyent l'auſterité & la ſeverité de ceſt homme, penſans bien qu'il n'eſpargneroit ny ne pardonneroit à perſonne quand une fois il auroit authorité. Parquoy après en avoir conſulté enſemble, ilz luy oppoſerent & meirent à l'encontre ſept competiteurs, leſquelz

leſquelz alloyent careſſant & flattant la commune, avec gracieuſes paroles & belles promeſſes qu'ilz luy mettoyent en avant, comme ſi le peuple euſt eu beſoing de magiſtrats qui le traitaſſent doulcement, & feiſſent les choſes à ſa voulonté. Mais au contraire Caton, ſans monſtrer aucune apparence de vouloir eſtre doulx ne gracieux en l'adminiſtration dudict office, ains au contraire menaçant tout publiquement de la tribune aux harengues ceulx qui avoyent meſchamment & malheureuſement veſcu : & criant à haulte voix, que la ville avoit beſoing d'une grande purgation, admoneſtoit le peuple d'elire, non pas les plus gracieux, mais les plus aſpres & plus rigoureux medecins, comme luy en eſtoit un tel qu'il falloit, & entre les patriciens Valerius Flaccus un autre, en compaignie duquel ſeul il avoit eſperance, s'ilz eſtoyent eleuz cenſeurs enſemble, de faire un grand bien à toute la choſe publique, en couppant & bruſlant comme les teſtes d'une hydre, les delices, la volupté & ſuperfluité qui s'eſtoyent coulées en la choſe publique : & qu'il veoit bien, que tous les autres pourſuyvans taſchoyent à y parvenir par menées & voyes obliques, pource qu'ilz redoubtoyent ceulx qui vouloyent y verſer droittement, & y faire le devoir de gens de bien.

XXXIV. Là monſtra bien le peuple Romain qu'il eſtoit veritablement magnanime & digne de

grands & magnanimes gouverneurs : car il ne refouit point la rudeſſe & roideur inflexible de ce perſonnage, ains en rejettant tous ces autres gracieux, qui donnoyent apparence de vouloir faire toutes choſes au bon plaiſir du peuple, il eleut Marcus Cato cenſeur avec Valerius Flaccus, en luy obeïſſant tout ainſi que s'il euſt eſté ja poſſeſſeur, & non pourſuyvant d'un magiſtrat, (* lequel eſtoit à luy à donner à qui bon luy ſembleroit). La premiere choſe donques qu'il feit après eſtre inſtalé en l'eſtat, fut qu'il nomma prince du ſenat ſon amy & compagnon au magiſtrat de la cenſure, Lucius Valerius Flaccus : & priva de la dignité de ſenateur, entre pluſieurs autres, Lucius Quintius [1], lequel avoit eſté conſul ſept ans auparavant, & eſtoit frere germain de Titus Quintius, qui desfeit en bataille Philippus roy de Macedoine, ce qui luy eſtoit plus honorable, que d'avoir eſté conſul : mais la cauſe, pour laquelle il le jetta hors du ſenat, fut telle : ceſtuy Lucius Quintius avoit tousjours en ſa compagnie, & menoit quand & luy à la guerre un jeune garçon, dont il avoit abuſé charnellement dès l'enfance du garſon, & luy donnoit autant de credit & d'authorité qu'au plus grand de ſes

* Ceci n'eſt point dans le grec.

[1] Lucius Quintius Flaminius, qui avoit été conſul l'an de Rome 562. Voyez d'amples détails ſur cette hiſtoire dans la Vie de Titus Flaminius, XXXV & ſuivans.

familiers & amis qu'il euſt autour de ſoy : advint donques un jour, qu'eſtant gouverneur d'une province conſulaire, il feit un feſtin, auquel ce garſon, comme de couſtume, eſtoit aſſis à la table auprès de luy, qui commencea à le flatter, ſachant bien qu'il ſe laiſſoit aiſeement aller quand il avoit beu : & entre autres flatteries luy dir, qu'il eſtoit tant eſpris de ſon amour, que combien que ſur ſon partement on euſt tout preparé à Rome pour donner au peuple l'esbattement de voir eſcrimer & combatre des gladiateurs à oultrance, neantmoins il s'en eſtoit party à grande haſte pour le venir trouver ſur le poinct que le combat ſe devoit faire, encore qu'il n'euſt jamais veu, & qu'il deſiraſt fort voir occire un homme. Adonc ce Lucius Quintius, pour luy rendre la pareille, & le careſſer auſſi de ſon coſté : « Ne » te chaille, dit il, ja de ce plaiſir que tu as failly » à voir, & n'en fais ja pire chere pour cela : car » je ſatisferay bien promptement à ton deſir » quant à cela ». Et auſſi toſt qu'il eut dit ces paroles, il commanda que lon tiraſt de la priſon tout ſur l'heure, un des criminelz condamnez à mourir, & que lon l'amenaſt en la ſalle, & le bourreau quand & quand avec ſa hache. Ce qui fut auſſi toſt fait. Et lors il demanda au garſon s'il vouloit voir tuer preſentement cet homme : le garſon luy repondit, que ouy : & adonc com-

manda à l'executeur, qu'il luy tranchaſt la teſte. La plus grande partie des autheurs anciens le recitent ainſi. Et meſme Ciceron, au livre qu'il a eſcrit de la vieilleſſe, dit qu'il eſt ainſi eſcrit en une harengue que Caton en feit devant le peuple Romain[1]. Ayant donques Lucius Quintius eſté ainſi ignominieuſement jetté hors du ſenat par Caton, ſon frere Titus, qui en fut fort deſplaiſant, ne ſceut où recourir, ſinon au peuple, lequel il ſupplia de faire commandement à Caton qu'il euſt à dire la cauſe, pour laquelle il donnoit une telle note d'infamie à ſa maiſon. Parquoy Caton en preſence du peuple feit le recit de tout ce feſtin : & comme Lucius le niaſt, & affermaſt qu'il n'en eſtoit rien, Caton luy defera le ſerment qu'il juraſt publiquement, ce dont il le chargeoit n'eſtre pas veritable : mais Lucius ſe voulut excuſer de le faire, à l'occaſion dequoy le peuple jugea ſur le champ qu'à bon droit il avoit receu ceſte note d'infamie. Toutefois quelque temps après ainſi que lon jouoit des jeux au theatre, Lucius y vint, & paſſant oultre le quartier qui eſtoit ordonné pour ceulx qui avoyent eſté con-

[1] Amyot a mal rendu & mutilé cet endroit de Plutarque. Voici ce que porte le texte grec : *Et même Cicéron, dans ſon Dialogue de la Vieilleſſe, introduit Caton qui en fait lui-même le récit. Tite-Live dit qu'on fit mourir un déſerteur Gaulois; & que ce ne fut pas l'exécuteur, mais Lucius lui-même qui lui trancha la tête; & que le fait eſt ainſi expoſé dans le diſcours de Caton.*

ſulz, s'alla ſeoir à l'eſcart aſſez loing. Le peuple en eut pitié, & luy cria tant qu'il le contraignit de retourner ſe ſeoir parmy les autres ſenateurs de dignité conſulaire, en rabillant le mieulx qu'il luy eſtoit poſſible ceſt ignominieux accident advenu à une noble famille.

XXXV. Il priva auſſi & jetta hors du ſenat un autre nommé Manilius qui avoit de grandes arres de devoir eſtre conſul l'année enſuyvant, & ce pour autant qu'en plein jour & devant ſa fille, il avoit trop amoureuſement baiſé ſa femme, & diſoit que jamais la ſiene ne l'embraſſoit, ſinon quand il tonnoit bien fort, & pour ce avoit il accouſtumé de dire en ſe jouant, qu'il eſtoit bien heureux quand Jupiter tonnoit. Il oſta auſſi le cheval public à Lucius Scipion qui avoit triumphé pour les victoires gaignées à l'encontre du grand roy Antiochus, ce qui luy cauſa une grande malvueillance, pource qu'il ſembla à tout le monde qu'il le feit expreſſement pour faire honte à Scipion l'Africain (*qui eſtoit decedé).

XXXVI. Mais ce qui plus univerſellement fut trouvé dur, & qui offenſa plus de gens, fut qu'il retrancha les delices & la ſuperfluité : car de l'oſter du tout, & tout ouvertement, il eſtoit impoſſible, tant il y avoit desja d'hommes, qui en eſtoyent entachez, corrompuz & gaſtez : mais

* Ceci n'eſt point dans le grec. Voyez les Obſervations.

tournoyant obliquement à l'entour, en faiſant la priſée & l'eſtimation des biens & facultez de chaſque citoyen, il feit mettre en taxe & eſtima les veſtemens, les coches, les lictieres, les bagues & joyaux des femmes, & les autres meubles & utenſiles de meſnage, qui avoyent couſté plus de mille cinq cents drachmes [1] pour piece, dix fois plus qu'ilz n'avoyent couſté & qu'ilz ne valoyent, à fin que ceulx qui auroyent deſpendu & mis leur argent en telles choſes curieuſes & ſuperflues, en payaſſent de tant plus de taille aux contributions qu'il conviendroit faire pour les affaires de la choſe publique, que leurs biens ſeroyent ſurtaxez, & plus hault eſtimez : & ſi ordonna que pour chaſque mille d'airain, c'eſt à dire, pour chaſque mille [2] aſſes que telles choſes auroyent eſté priſées & eſtimées, les maiſtres en payaſſent trois de tribut à la choſe publique, à celle fin que ſe ſentans grevez de telle taille, & voyans que ceulx qui avoyent autant vaillant comme eulx, mais qui ſe contenoyent ſimple-

[1] Environ cent cinquante eſcus. *Amyot.* Maintenant 1,167 livres de notre monnoie.

[2] C'eſtoyent petites pieces de billon qui valoyent un peu plus de quatre deniers tournois. *Amyot.* L'as, dans le temps de la cenſure de Caton, valoit près d'un ſou. Les mille as valoient près de 49 livres de notre monnoie. Les trois as, qu'on payoit d'impôt, faiſoient près de trois ſous. Mais comme les choſes étoient priſées dix fois plus qu'on ne les avoit achetées, l'impôt étoit de trente ſous pour mille as, ou pour un peu moins de 49 livres de valeur réelle.

ment, & ne portoyent point ſi grand eſtat, payoyent beaucoup moins de taille à la choſe publique, & eſtoyent moins chargez que eulx, ſe chaſtiaſſent eulx meſmes, en ſe deportant d'eſtre ſuperflus, ſumptueux & delicieux.

XXXVII. Toutesfois il en encourut la haine & malvueillance d'un coſté de ceulx qui aimerent mieulx payer ce tribut que de laiſſer leurs delices, & d'autre coſté de ceux qui aimerent mieulx abandonner leurs delices que de payer le tribut : car il y en a pluſieurs qui eſtiment, que c'eſt leur oſter leur richeſſe, que leur empeſcher les moyens d'en faire monſtre, & ſi ont ceſte folle perſuaſion, qu'elle ſe monſtre mieulx ès choſes ſuperflues, qu'elle ne fait ès neceſſaires, dequoy lon dit que le philoſophe Ariſton s'esbahiſſoit autant & plus que de nulle autre choſe, comment les hommes reputoyent ainſi riches & bienheureux ceulx qui poſſedoyent les choſes curieuſes, ſuperflues & vouluntaires, plus toſt que ceulx qui poſſedoyent les utiles & neceſſaires. Et Scopas Theſſalien, comme quelqu'un de ſes familiers luy demandaſt ne ſçay quoy qui ne luy ſervoit pas de beaucoup, & luy diſt, pour plus facilement l'induire à luy conceder, « C'eſt » choſe qui ne vous eſt ny neceſſaire ny utile. » Et c'eſt, dit il, ce en quoy je ſuis plus opu- » lent & plus riche, qu'en choſes ſuperflues, &

» qui ne ſervent de rien ». Ainſi l'ardeur & la convoitiſe d'avoir, ne procede d'aucune affection ou neceſſité naturelle, ne qui ſoit conjoincte à noſtre chair, ains s'engendre en nous d'ailleurs, & nous vient d'une faulſe opinion du vulgaire.

XXXVIII. Mais Caton ſe ſouciant moins que de choſe du monde des crieries que lon faiſoit à l'encontre de luy, en roidiſſoit & tendoit encore davantage ſon auſterité, faiſant couper & rompre les tuyaux, par leſquelz aucuns particuliers deſrobboyent l'eau des fonteines publiques, ainſi qu'elles paſſoyent au long de leurs maiſons, & la tiroyent en leurs logis & en leurs jardins privez, & faiſant auſſi demolir & abbatre toutes les ſaillies des edifices privez qui s'avançoyent ſur les rues & places publiques, & diminuant le prix des ouvrages qui ſe faiſoyent aux depens de la choſe publique, & au contraire haulſant les fermes & gabelles au plus haut qu'elles pouvoyent aller. Toutes leſquelles choſes luy engendrerent une grande haine & malvueillance de beaucoup de gens: parquoy Titus Flaminius & quelques autres bandez à l'encontre de luy, feirent en plein ſenat reſcinder, caſſer & annuller tous les marchez & les contraux qu'il avoit faicts avec des maiſtres ouvriers, pour la reparation & entretenement des edifices publiques & ſacrez, comme eſtans faicts au dommage de la choſe

publique, & ſuſciterent les plus audacieux & plus temeraires tribuns du peuple contre luy, à ce qu'ilz l'appellaſſent en juſtice devant le peuple, & requiſſent qu'il fuſt condamné en l'amende de [1] deux talents : auſſi luy feirent ilz beaucoup de deſtourbier & d'empeſchement en l'edification du palais qu'il feit baſtir aux deſpens de la choſe publique, regardant ſur la grande place au deſſoubz de celuy où ſe tenoit le ſenat : lequel palais fut neantmoins parachevé, & appellé de ſon nom Baſilica Porcia, comme qui diroit, le palais que feit edifier le cenſeur Porcius : toutefois il ſemble que le peuple Romain eut très agreable, & loua grandement ce qu'il avoit fait en l'adminiſtration de ſa cenſure : car il luy feit dreſſer une ſtatue au temple de la deeſſe Santé, ſoubz laquelle il ne feit point eſcrire ſes faicts d'armes ny ſon triumphe, ains y feit engraver une inſcription dont la ſentence eſtoit telle à la tranſlater de mot à mot : à l'honneur de Marcus Cato cenſeur [2] : « Pour autant que » par bonnes meurs, ſainctes ordonnances & ſa- » ges enſeignemens, il redreſſa la diſcipline de » la choſe publique romaine, laquelle inclinoit

[1] Douze cents eſcus. *Amyot.* Maintenant 9,337 livres de notre monnoie.

[2] Amyot a ſuppléé le commencement de cette inſcription. Ces mots, A l'honneur de Marcus Cato cenſeur, ne ſont pas dans le grec.

» desja & ſe tournoit à mal ». Si eſt-ce que auparavant que ceſte image luy fuſt dreſſée, il ſe ſouloit moquer de ceulx qui aimoyent ou appetoyent telles choſes, diſant « Qu'ilz ne s'ap» percevoyent pas qu'ilz ſe glorifioyent, non de » leurs vertus, mais des ouvrages des fondeurs, » peintres & ſtatuaires : & quant à luy, que ſes » citoyens portoyent tousjours quand & eux de » très belles images & portraitures de luy em» praintes en leurs cueurs » : entendant la memoire de ſa vie & de ſes faicts. Au moyen dequoy il reſpondit une fois à quelques uns qui s'eſmerveilloyent comment on dreſſoit ainſi des images à pluſieurs petits incogneuz perſonnages, & à luy non : « J'aime mieulx, dit il, que lon demande » pourquoy lon n'a point dreſſé de ſtatue à Ca» ton, que pourquoy on luy en a dreſſé ».

XXXIX. Brief il ne vouloit pas qu'un homme de bien meſme ſouffriſt qu'on le louaſt, ſi n'eſtoit que cela tournaſt au profit de la choſe publique : & neantmoins ce a eſté l'un des hommes qui s'eſt le plus loué ſoymeſme, tellement que s'il ſe trouvoit quelques uns, qui par erreur euſſent en aucune choſe oublié leur devoir, quand on venoit à les en reprendre, il diſoit « Qu'on les devoit » excuſer, pource qu'ilz n'eſtoyent pas Catons, » pour ne point faillir ». Et ceulx qui taſchoyent à imiter quelcun de ſes faicts, qui ne leur adve-

noit pas bien, il les appelloit ſiniſtres [1] Catons. Il diſoit davantage, « Que ès temps plus dange-
» reux, le ſenat jettoit les yeux ſur luy, ne plus
» ne moins que les paſſagers qui ſont dedans une
» navire regardent le pilote quand il ſe leve en
» mer une tourmente, & que ſouventefois le
» ſenat differoit & remettoit à un autre temps des
» affaires de bien grande conſequence, quand il
» n'eſtoit pas preſent » : ce que d'autres que luy teſmoignent avoir eſté veritable : car il eut très grande authorité en l'adminiſtration de la choſe publique, tant pour ſa grande preudhommie, que pour ſon eloquence, & auſſi pour ſon extreme vieilleſſe.

XL. Mais oultre cela, on luy donne la louange d'avoir eſté bon pere envers ſes enfans, bon mary envers ſa femme, & bon meſnager à bien gouverner & faire profiter ſes biens : car il n'eſtimoit point que ce fuſt choſe legere ne dont on deuſt faire peu de compte, & ne s'en meſler qu'en paſſant le temps ſeulement : pourtant ne ſera il point hors de propos, à mon advis, d'en dire icy quelque mot en tant qu'il peult ſervir à la matiere preſente. Premierement il eſpouſa une femme plus noble que riche, ſachant très bien que l'une & l'autre ſeroit orgueilleuſe & fiere : mais eſtimant auſſi, que celles qui ſont extraittes de noble

[1] Gauches.

ſang, ont plus de vergongne des choſes mal honeſtes que n'ont pas les autres, & que par là elles ſe rendent plus obeïſſantes à leurs maris en choſes raiſonnables & honeſtes. Au demourant, il diſoit « Que celuy qui batoit ſa femme ou ſon en-» fant, commettoit auſſi grand ſacrilege, comme » qui violeroit ou pilleroit les plus ſainctes choſes » qui ſoyent au monde » : & eſtimoit plus grande louange à un homme d'eſtre bon mary que bon ſenateur : à l'occaſion dequoy il ne trouvoit rien plus louable en la vie de l'ancien Socrates, que ſa patience de s'eſtre tousjours humainement & doulcement porté envers ſa femme qui avoit ſi mauvaiſe teſte, & ſes enfans qui eſtoyent ſi ecervellez.

XLI. Depuis que ſa femme luy eut fait un filz, il n'euſt ſceu avoir affaire ſi preſſé, ſi ce n'eſtoit pour la choſe publique, qu'il ne laiſſaſt pour s'en aller en ſa maiſon à l'heure que ſa femme lavoit & remuoit ſon enfant : car elle le nourriſſoit elle meſme de ſon propre laict, & bien ſouvent donnoit à tetter aux petits enfans de ſes eſclaves, à fin de leur imprimer une charité & amour naturelle envers ſon filz, pour avoir eſté nourriz enſemble & d'un meſme laict. Quand ſon filz fut parvenu à l'aage de raiſon, & qu'il commencea à eſtre capable d'apprendre, luy meſme luy enſeigna les lettres, combien qu'il euſt un ſerf nommé Chilon,

honeſte homme & bon grammarien, qui en enſeignoit beaucoup d'autres: mais comme il dit luy meſme, il ne vouloit point qu'un eſclave tenſaſt ſon filz, ne qu'il luy tiraſt l'oreille, quand peult eſtre il n'apprendroit pas aſſez promptement ce qu'on luy monſtreroit, & ſi ne vouloit point que ſon filz fuſt tenu ny redevable à un ſerf d'une ſi belle & ſi grande choſe, comme de luy avoir enſeigné les lettres. Au moyen dequoy luy meſme luy enſeigna la grammaire, les loix, l'eſcrime, non ſeulement pour lancer le javelot, jouer de l'eſpée, voltiger, picquer chevaulx, & manier toutes armes, mais auſſi pour combatre à coups de poing, endurer le froid & le chauld, paſſer à nage le courant d'une riviere impetueuſe & roide: & ſi dit davantage qu'il compoſoit & eſcrivoit de ſa propre main de belles hiſtoires en groſſe lettre, à fin que ſon filz dès la maiſon de ſon pere euſt cognoiſſance des gens de bien du temps paſſé, & de leurs faicts vertueux, à l'exemple deſquelz il peuſt former ſa vie pour en mieulx valoir. Et ſi dit qu'il ſe donnoit autant garde d'uſer de paroles ſales & villaines en la preſence de ſon filz, comme il euſt fait devant les religieuſes Veſtales. Jamais ne s'eſtuvoit avec luy: mais cela eſtoit alors une uſance commune à tous Romains: car les gendres meſmes ne ſe baignoyent point avec leurs beaux peres, ains avoyent honte de ſe deſpouiller les

uns devant les autres. Depuis ayans appris des Grecs à ſe baigner nuds avec les hommes, ilz leur ont maintenant en recompenſe enſeigné à ſe deſpouiller & baigner nuds avec les femmes meſmes.

XLII. Or ne defailloit point le bon vouloir au filz de Caton, qui en deſiroit faire un chef d'œuvre, en le formant & compoſant au moule de la parfaitte vertu : car il avoit le cueur ſi gentil, qu'il taſchoit à faire tout ce que ſon pere luy monſtroit : mais il avoit le corps de nature ſi debile & ſi foible, qu'il ne pouvoit pas endurer grand travail : à raiſon dequoy ſon pere luy relaſcha un petit la trop dure & trop eſtroitte auſterité & regle de vie que luy meſme obſervoit. Mais neantmoins, quoy qu'il fuſt de nature debile, & de petite & foible complexion, ſi ne laiſſa il pas pourtant d'eſtre vaillant homme, & de faire très bien ſon devoir en la guerre : car il combatit vaillamment en la bataille où Perſeus le roy de Macedoine fut desfait par Paulus Æmylius, là où luy eſtant l'eſpée volée des poings par un grand coup qu'il receut deſſus, avec ce qu'il avoit la main ſuante, il en fut fort deſplaiſant, & pria quelques uns de ſes amis qu'ilz luy aidaſſent à la recouvrer : ſi ſe ruerent tous enſemble ſur les ennemis à l'endroit où elle luy eſtoit tumbée, & feirent tant à force d'armes qu'ilz fendirent la preſſe, & eſclarcirent

le lieu, où à la fin ilz la trouverent, mais ce fut à grande peine, pource qu'elle eſtoit ja couverte de monceaux d'autres armes & de corps morts, tant des Romains que des Macedoniens entaſſez les uns ſur les autres. Le general Paulus Æmylius ayant entendu ceſt acte, en loua & priſa grandement le jeune homme: & trouve lon encore aujourdhuy une lettre miſſive de Caton à ſon filz, par laquelle il louë & magnifie fort haultement ceſt acte de proueſſe, & celle diligence qu'il feit de recouvrer ſon eſpée. Depuis ce jeune Caton eſpouſa l'une des filles de Paulus Æmylius, ſœur du ſecond Scipion, qui s'appelloit Tertia, & fut receu en l'alliance de ceſte ſi noble maiſon, non moins pour ſa propre vertu, que pour la dignité & l'authorité de ſon pere: ainſi eut l'eſtude, la peine & le ſoing que Caton meit à inſtituer ſon filz, iſſue telle comme elle meritoit.

XLIII. Il avoit tousjours grand nombre de ſerfs, qu'il acheptoit petits & jeunes, quand on vendoit les priſonniers de guerre à l'encant: & les choiſiſſoit ainſi jeunes, pource qu'ilz eſtoyent encore en aage de prendre le ply de telle nourriture qu'il leur vouloit bailler, & qu'ilz en eſtoyent plus faciles à dompter, ne plus ne moins que de petits poulains, ou de jeunes chiens. Mais nul de tout tant qu'il en avoit n'entra onques en maiſon d'autruy, ſinon que Caton ou

ſa femme l'y euſſent envoyé. Si on leur demandoit que faiſoit Caton, ilz ne reſpondoyent ſinon, je ne ſçay : & falloit, quand ilz eſtoyent en la maiſon, qu'ilz feiſſent quelque choſe de neceſſaire, ou qu'ilz dormiſſent : car il aimoit fort ceulx qui dormoyent vouluntiers, eſtimant que les ſerfs qui aimoyent à dormir eſtoyent plus maniables, & que l'on en faiſoit mieulx ce qu'on vouloit, que ceulx qui eſtoyent eſveillez : & ayant opinion que ce qui incitoit les eſclaves à entreprendre & faire les plus grandes meſchancetez, eſtoit pour accomplir leur volupté avec les femmes, il ordonna que les ſiens pourroyent avoir la compagnie des ſerves de ſa maiſon pour un prix d'argent qu'il leur taxa, avec expreſſe defenſe de n'avoir affaire à autre femme quelconque hors de ſa maiſon.

XLIV. Au commencement qu'il ſe meit à ſuyvre les armes, n'eſtant pas encore riche, il ne ſe courrouçoit jamais pour faulte que feiſſent ſes ſervireurs au ſervice d'alentour de ſa perſonne, diſant qu'il trouvoit cela laid & malſeant à une perſonne d'honneur, que de tenſer ſes ſerviteurs, & quereller avec eulx pour ſon ventre : mais depuis quand ſon bien & ſon eſtat furent augmentez, ſi d'adventure il feſtoyoit ſes amis ou ſes compagnons, incontinent après le ſoupper, il puniſſoit & fouettoit avec une eſcorgée ceulx

ceulx qui avoyent failly de ſervir à la table, ou d'appreſter quelque choſe que ce fuſt. Et procuroit tousjours par ſubtilz moyens, qu'il y euſt noiſe & diſſenſion entre eulx : car il avoit leur amitié & concorde pour ſuſpecte, & la craignoit. Et ſi d'adventure il y en avoit quelqu'un qui euſt commis aucun cas digne de mort, il luy faiſoit ſon procès en preſence de tous les autres, & puis s'il eſtoit condamné, le faiſoit auſſi mourir devant eulx tous.

XLV. Mais à la fin il devint un peu trop aſpre & trop ardent à acquerir, & abandonna le labourage, diſant que l'agriculture eſtoit de plus grande delectation que de grand profit. Parquoy, à fin que ſon argent fuſt mieux aſſeuré, & de plus grand & plus certain revenu, il ſe meit à achepter des lacs & eſtangs, des baings naturelz d'eau chaulde, des places appropriées pour le meſtier des foulons, des terres où il y euſt force paſturages, taillis & bois revenans, dont il recueilloit de grands deniers tous les ans : & ſi Jupiter meſme, ce diſoit il, ne luy en pouvoit diminuer le revenu. Davantage, il preſta ſon argent à uſure, & encore à uſure maritime, qui eſt la plus reprouvée & la plus blaſmée de toutes, pource qu'elle eſt plus exceſſive : & le faiſoit en ceſte ſorte : il vouloit que ceulx à qui il preſtoit ſon argent pour traffiquer ſur mer, aſſociaſſent

pluſieurs autres marchands avec eulx, juſques au nombre de cinquante, & qu'ilz euſſent autant de navires, & lors il entroit en la ſocieté pour une partie ſeulement, laquelle il faiſoit manier par un de ſes ſerfs affranchiz qui s'appelloit Quintion, & eſtoit en cela ſon facteur, naviguant & traffiquant avec les autres parſonniers de la ſocieté à qui il avoit preſté ſon argent à uſure. Par ainſi ne mettoit il pas tout ſon argent au hazard de la fortune, ains une petite partie de ſon fort principal ſeulement, & en tiroit un bien gros profit de l'uſure. Qui plus eſt, il preſtoit auſſi de l'argent à ſes propres eſclaves qui en vouloyent pour achepter d'autres jeunes ſerfs, leſquelz ilz enſeignoyent & dreſſoyent à quelque ſervice aux deſpens meſmes de Caton, puis les revendoyent au bout de l'an, & Caton en retenoit pluſieurs pour ſoy meſme, leur en donnant & deduiſant autant comme on leur en avoit le plus preſenté. Et pour inciter ſon filz à faire ainſi profiter ſon argent, il luy diſoit que ce n'eſtoit point fait en homme de cueur, que de diminuer ſon patrimoine, ains pluſtoſt le faict d'une femme veufve: mais encore eſtoit ce un ſigne de plus violente nature, & plus aſpre à l'avarice, qu'il oza dire que celuy eſtoit homme divin & digne de louange immortelle, qui par ſon induſtrie augmentoit tellement ſes facultez, que l'acceſſoire qu'il y adjouſtoit, mon-

toit plus que le principal qu'il avoit eu & herité de ſes parents.

XLVI. Au ſurplus il eſtoit ja fort avant au declin de ſon aage quand Carneades philoſophe de la ſecte academique, & Diogenes de la ſtoïque, vindrent d'Athenes ambaſſadeurs à Rome, pour obtenir grace & remiſſion d'une amende [1] de cinq cents talents, en laquelle le peuple d'Athenes avoit eſté condamné par contumace, à faulte de comparoir, par ſentence des Sicyoniens, à l'inſtance & pourſuitte des Oropiens. Incontinent que ces deux philoſophes furent arrivez en la ville, les jeunes hommes Romains qui aimoyent l'eſtude des lettres, les allerent ſaluer & viſiter, & les eurent en très grande eſtime après les avoir ouys, meſmement Carneades, la grace duquel en ſon parler, & la force de perſuader ce qu'il vouloit, n'eſtant pas moindre que le bruit qu'on luy en donnoit, meſmement quand il ſe trouva à diſcourir en ſi grand auditoire, & devant auditeurs qui ne furent point malings à taire ſa louange, remplit incontinent toute la ville, comme ſi c'euſt eſté un vent qui euſt fait ſonner ce bruit aux aureilles d'un chacun, qu'il eſtoit arrivé un homme Grec ſçavant à merveilles, qui par ſon eloquence tiroit & menoit tout le monde là où il vouloit,

[1] Trois cents mille eſcus. *Amyot.* Maintenant 2,284,375 livres de notre monnoie.

& ne parloit on d'autre choſe par la ville, pource qu'il avoit empraint ès cueurs des jeunes hommes Romains, un ſi grand & ſi vehement deſir de ſçavoir, que tous autres plaiſirs & exercices mis en arriere, ilz ne vouloyent plus faire autre choſe que vacquer à la philoſophie, comme ſi ce fuſt quelque inſpiration divine qui à ce les euſt incitez: dequoy les autres ſeigneurs Romains eſtoyent bien aiſes, & prenoyent plaiſir de voir leurs jeunes hommes s'adonner à l'eſtude des lettres & diſciplines grecques, & frequenter avec ces deux grands & excellents perſonnages.

XLVII. Mais Marcus Cato dès le commencement que les letttres grecques commencerent à avoir lieu & eſtre aimées à Rome, en fut malcontent, craignant que les jeunes gens ne tournaſſent entierement là leur affection & leur eſtude, & ne quittaſſent la gloire des armes & de bien faire, pour l'honneur de ſçavoir & de bien dire: mais quand encore il veit que l'eſtime & le renom de ces deux perſonnages alloit tousjours croiſſant de plus en plus, tellement que Caius Aquilius l'un des premiers hommes du ſenat avoit prochaſſé & prié d'eſtre leur truchement pour interpreter leurs premieres harengues, il delibera de les renvoyer hors de la ville ſoubs quelque honeſte couverture & couleur: ſi reprit un jour en plein ſenat les magiſtrats, de ce qu'ilz rete-

noyent ainſi longuement ces ambaſſadeurs ſans les deſpeſcher, attendu meſmement que c'eſtoyent hommes qui pouvoyent facilement perſuader & faire à croire tout ce qu'ilz vouloyent, & que quand il n'y auroit autre raiſon, pour ceſte ſeule cauſe ilz devoyent arreſter quelque choſe ſur le faict de leur ambaſſade, & les renvoyer en leurs eſcholes diſputer avec les enfans des Grecs, & laiſſer ceulx des Romains apprendre à obeïr aux loix & aux magiſtrats de leur païs, comme au paravant.

XLVIII. Or faiſoit il cela, non pource qu'il euſt aucune privée inimitié à l'encontre de Carneades, comme quelques uns ont cuidé : mais pource que generalement il haïſſoit toute la philoſophie, & que par une ambition il meſpriſoit toutes les muſes & les lettres grecques : veu meſmement qu'il diſoit « Que l'ancien Socrates » n'eſtoit qu'un cauſeur & un ſeditieux, qui taſ- » choit par tel moyen qui luy eſtoit poſſible à uſur- » per tyrannie, & à dominer en ſon païs, en » pervertiſſant les meurs & couſtumes d'iceluy, » & tirant ſes citoyens en opinions contraires à » leurs loix & couſtumes ancienes ». Et ſe moquant de l'eſchole d'Iſocrates, qui enſeignoit l'art d'eloquence, il diſoit « Que ſes diſciples envieil- » liſſoyent chez luy, pour aller puis après exercer » leur eloquence & plaider des cauſes en l'autre

» monde devant Minos, quand ilz ſeroyent » morts ». Et pour divertir & deſgouſter ſon filz d'eſtudier ès lettres & diſciplines grecques, il luy diſoit, en renforceant & groſſiſſant ſa voix plus que ſa vieilleſſe ne portoit, comme ſi par inſpiration divine il euſt prononcé quelque prophetie : « Toutes & quantes fois que les Romains s'adon- » neront aux lettres grecques, ilz perdront & » gaſteront tout ». Et toutefois le temps a monſtré ſa detraction & meſdiſance vaine & faulſe : car jamais la ville de Rome n'a tant flory, ny l'empire de Rome n'a eſté ſi grand, que quand les lettres & les ſciences grecques y ont eſté en honneur & en prix.

XLIX. Mais Caton n'avoit pas ſeulement en haine les philoſophes Grecs, ains avoit auſſi pour ſuſpects ceulx qui faiſoyent profeſſion de medecine à Rome : car il avoit ouy ou leu la reſponſe que feit Hippocrates, quand le roy de Perſe l'envoya querir, & luy feit offrir groſſe ſomme d'or & d'argent, s'il le vouloit aller ſervir, quand il jura que jamais il ne ſerviroit aux Barbares, attendu qu'ilz eſtoyent naturelz ennemis des Grecs. Caton affermoit que cela eſtoit un ſerment que tous autres medecins juroyent ſemblablement : au moyen dequoy il commandoit très expreſſement à ſon filz de les fouir tous egalement, diſant qu'il avoit fait un petit traitté de medecine, par lequel

il gueriſſoit ceulx de ſa maiſon quand ilz eſtoyent malades, & les entretenoit quand ilz eſtoyent en ſanté. Il ne leur defendoit jamais le manger, mais il les nourriſſoit de quelques herbes, & de quelques chairs legeres, comme de canes, de palumbes & de lievres : car telles viandes, diſoit il, ſont bonnes pour les malades & faciles à digerer, excepté qu'elles font ſonger & reſver ceulx qui en mangent : & ſe vantoit qu'avec ce regime là & ceſte façon de mediciner, il s'eſtoit tousjours maintenu ſain quant à luy, & avoit auſſi gardé ſes domeſtiques en ſanté.

L. Toutefois quant à cela, il me ſemble qu'il ne faiſoit pas tout ce dont il ſe vantoit : car il perdit ſa femme, & ſon filz : & quant à luy, pource que de nature il avoit le corps robuſte & bien compoſé tant pour la force que pour la ſanté, il dura longuement entier, de maniere qu'en ſon extreme vieilleſſe encore uſoit il de la compagnie des femmes, & ſe remaria hors d'aage à une jeune fille, ce qu'il feit pour une telle occaſion : après que ſa premiere femme fut morte, il maria ſon filz à la fille de Paulus Æmylius, ſœur du ſecond Scipion l'Africain, & luy qui eſtoit veuf ſe ſervoit d'une jeune garſe [1] ſervante, qui l'alloit à la

[1] Quelles mœurs dans un ſi grave cenſeur ! & quel exemple pour des gens qui n'avoient pas quatre-vingt-ans. & qui n'étoient pas des CATONS !

deſrobée trouver en ſa chambre : toutefois cela ne ſe pouvoit faire ſi ſecrettement en une petite maiſon, où il y avoit une jeune dame mariée, que lon ne s'en apperceuſt bien : & comme un jour ceſte garſe par trop audacieuſement fuſt paſſée devant la chambre du jeune Caton, pour entrer en celle du pere, le jeune homme n'en dit mot : mais ſon pere apperceut bien qu'il en avoit eu honte, & qu'il l'avoit regardée de mauvais œil : & pource cognoiſſant que cela deſplaiſoit à ces deux jeunes perſonnes, ſon filz & ſa femme, ſans s'en plaindre à eulx, ny leur en faire pire chere, il s'en alla un matin, comme il avoit de couſtume, ſur la place, avec la troupe de ceulx qui l'accompagnoyent par honneur, entre leſquelz eſtoit un Salonius qui avoit autrefois eſté ſon greffier, & l'accompagnoit comme les autres par honneur : Caton l'appellant tout hault par ſon nom, luy demanda s'il avoit point encore marié ſa fille. Salonius luy reſpondit que non, & qu'il n'avoit garde de le faire ſans luy en avoir premierement communiqué. Caton adonc luy repliqua : « Je luy ay donques trouvé un mary, & à » toy un gendre, qui ne ſera pas mal à propos » pour elle, ſi d'adventure l'aage ne luy faſche, » pource qu'il eſt fort vieil : mais au demourant, » il n'y a que plaindre en luy ». Salonius reſpondit, que quant à cela il s'en remettoit du tout à

luy, & luy recommandoit ſa fille, le priant de luy donner tel party que bon luy ſembleroit, pource qu'elle eſtoit ſon humble ſervante, qui dependoit entierement de luy, & avoit beſoing de ſa prevoyance. Et lors Caton ſans plus differer luy dit, que c'eſtoit luy meſme qui la demandoit en mariage. Salonius de prime face fut eſtonné de ces paroles, pource qu'il luy ſembloit que Caton deſormais eſtoit hors d'aage de faire nopces, & que de ſon coſté il n'eſtoit pas homme pour avoir alliance d'une maiſon de dignité conſulaire & triumphale : mais à la fin quand il veit que Caton le diſoit à bon eſciant, il l'accepta très voulontiers : & en ces termes s'en allans enſemble à la place, y paſſerent ſur l'heure le contract de mariage. Et comme lon appreſtoit les nopces, Caton le filz prenant quelques uns de ſes parents & amis avec luy, alla devers ſon pere, luy demander s'il avoit commis aucune faulte envers luy, ou s'il luy avoit point fait quelque deſplaiſir, pour deſpit duquel il luy amenaſt en la maiſon une maraſtre. Et lors le pere s'eſcria : « O ne dis jamais cela, mon filz, je treuve bon tout ce que » tu fais, & ne m'en ſçaurois plaindre en ſorte » que ce ſoit : mais je le fais pour autant que je » deſire avoir pluſieurs enfans, & laiſſer pluſieurs » citoyens telz que tu es à la choſe publique ». Lon dit que Piſiſtratus le tyran d'Athenes feit une

toute telle reſponſe à ſes enfans de ſa premiere femme, qui eſtoyent desja tous grands quand il eſpouſa ſa ſeconde Timonaſſa natifve d'Argos, de laquelle il eut, comme lon dit, Iophon & Theſſalus.

LI. Mais pour retourner à Caton, il eut de ceſte ſeconde femme un filz, lequel fut ſurnommé du nom de ſa mere, Caton le Salonien : & ſon filz aiſné mourut eſtant en office de prætеur, duquel il fait ſouvent mention en pluſieurs paſſages de ſes livres, le louant comme un fort homme de bien. Et dit on qu'il porta ceſte perte fort conſtamment, & en homme grave & ſage, ſans que pour cela il fuſt de rien moins ententif aux affaires de la choſe publique, qu'il avoit eſté paravant. Car il ne feit point comme feirent depuis Lucius Lucullus, & Metellus ſurnommé Pius, qui ſur leur vieilleſſe ſe retirerent totalement du gouvernement des affaires publiques, ains eſtima que c'eſtoit une charge & un devoir, auquel tout homme de bien, tant qu'il a vie, eſt tenu : ny comme Scipion l'Africain avoit fait auparavant, lequel voyant que la gloire de ſes haults faicts luy ſuſcitoit l'envie des autres citoyens, changea le demourant de ſa vie en repos, & abandonnant les affaires & la ville, s'en alla tenir aux champs. Mais comme lon a eſcrit, que quelqu'un dit & conſeilla à Dionyſius le tyran de Syracuſe, qu'il ne pouvoit mieux ny plus honorablement eſtre

inhumé & enſepulturé que en la tyrannie : auſſi eſtima Caton, qu'il ne pouvoit mieulx ne plus honeſtement envieillir, qu'en s'entremettant tousjours, juſques au bout, des affaires de la choſe publique. Et ce pendant quand il ſe vouloit un peu recreer & repoſer, il paſſoit ſon temps à compoſer des livres, & à vaquer au meſnage des champs. Voilà dont vient qu'il a tant eſcrit, & de toutes ſortes de livres & d'hiſtoires.

LII. Quant au labourage & meſnage des champs, il y vaqua en ſes jeunes ans pour l'utilité & le profit. Car il dit qu'il n'avoit que deux ſortes de revenu, le labourage & l'eſpargne : mais en ſa vieilleſſe, ce qu'il faiſoit aux champs n'eſtoit plus que pour plaiſir, & pour contempler & apprendre tousjours quelque choſe de la nature : car il a meſme compoſé un traitté de la vie ruſtique, & du meſnage des champs, auquel il eſcrit juſques à la maniere comme il fault faire des tartes & gaſteaux, comment il fault contregarder les fruicts des arbres : tant il ſe vouloit monſtrer ſingulier & bien entendu en toutes choſes. Quand il eſtoit en ſes maiſons des champs il vivoit un peu plus opulentement qu'ailleurs, & envoyoit ſouvent convier ſes voiſins & ceulx qui avoyent des terres joignantes aux ſienes à venir ſoupper avec luy, & ſe resjouiſſoit avec eulx, de maniere que ſa compagnie & ſa frequentation n'eſtoit pas ſeulement

plaiſante & aggreable à ceulx qui eſtoyent de ſon aage, mais auſſi delectable aux jeunes gens : car il avoit veu & experimenté beaucoup de choſes, & s'eſtoit trouvé en beaucoup de bons affaires, & avoit beaucoup de bons mots qui eſtoyent plaiſans & profitables à ouïr racompter. Il eſtimoit la table eſtre l'un des principaulx moyens d'engendrer amitié entre les hommes, & à la ſiene il mettoit tousjours en avant quelques bons propos à la louange des gens de bien, & des vertueux citoyens, & ne vouloit pas que lon parlaſt aucunement des inutiles & meſchans, ſe donnant bien garde d'en entamer jamais le propos en quelque banquet où il fuſt, ny en bien ny en mal.

LIII. Au reſte lon eſtime que ſon dernier chef d'œuvre en l'adminiſtration de la choſe publique fut la deſtruction finale de Carthage : car celuy qui la deſtruiſit & ruina de faict, fut bien le ſecond Scipion, mais ce fut par le conſeil & advis de Caton principalement, que la guerre derniere contre les Carthaginois fut entrepriſe, & ce par une telle occaſion : il fut envoyé en Afrique pour entendre les cauſes des differents qui eſtoyent entre leſdicts Carthaginois, & Maſſiniſſa le roy de Numidie, leſquelz avoyent groſſe guerre enſemble : & y fut envoyé, pour autant que le roy Maſſiniſſa de tout temps avoit tousjours eſté amy des Romains, & les Carthaginois eſtoyent deve-

nus leurs alliez[1] depuis la derniere guerre, en laquelle ilz avoyenr eſté desfaicts par le premier Scipion qui leur oſta & rongna pour l'amende une bonne partie de leur empire, & leur impoſa un gros tribur. Quand donques il fut ſur les lieux, il trouva la ville de Carthage non point affligée, faillie de cueur, ny appauvrie, comme penſoyent les Romains, ains pleine de jeuneſſe, opulente en biens, & abondante de toutes ſortes d'armes & de munition de guerre, de maniere que pour ceſte opulence elle en avoit la teſte droitte & le cueur elevé, & ſi ne projettoit rien de petit. Si penſa qu'il n'eſtoit pas temps pour les Romains de s'embeſongner à cognoiſtre des differents d'entre les Carthaginois & Maſſiniſſa, ains que s'ilz ne provoyoyent de bonne heure à exterminer du tout ceſte cité, qui de tout temps leur eſtoit capitale ennemie, qui ſe reſſentoit du paſſé, & qui s'eſtoir ainſi remiſe ſus, & accreue en ſi peu de temps plus que lon ne ſçauroit ny croire ny eſtimer, ilz ſeroyent pour retumber en auſſi grands dangers qu'ilz avoyent onques eſté.

LIV. Et pourtant ſi toſt qu'il fut de retour à Rome, il ne faillit pas de remonſtrer vifvement au ſenat, que les pertes & dommages que les Carthaginois avoyent receuz par le paſſé ès guerres qu'ilz avoyent eues contre eux, ne leur avoyent

[1] Voyez les Obſervations.

pas tant oſté de puiſſance, comme de folie & d'imprudence, & qu'il y avoit danger que les dittes adverſitez ne les euſſent rendus plus toſt experimentez qu'affoibliz pour faire la guerre, & que desja ilz s'eſſayoyent & s'exercitoyent en ceſte guerre contre les Numides, pour puis après la faire à bon eſciant aux Romains, & que la paix qu'ilz avoyent avec eulx n'eſtoit qu'une ſurſeance d'armes & un delay de guerre, pour laquelle renouveller ilz n'attendoyent que quelque occaſion opportune. Et dit on, qu'oultre ces remonſtrances il avoit expreſſement apporté dedans le reply de ſa longue robbe des figues d'Afrique, leſquelles il jetta emmy le ſenat en ſecouant ſa robbe : & comme les ſenateurs s'eſmerveillaſſent de voir de ſi belles, ſi groſſes & ſi freſches figues, « La terre qui les porte, leur dit il, n'eſt diſtante » de Rome que de trois journées de navigation ».

LV. Mais encore eſt plus violent ce qui s'en racompte oultre cela : c'eſt que de lors en avant jamais il ne diſoit ſon advis au ſenat de quelque matiere que ce fuſt dont on deliberaſt, qu'il n'y adjouſtaſt tousjours ce refrein davantage, « Et » me ſemble auſſi qu'il eſt beſoing que Carthage » ſoit du tout ruinée ». Au contraire dequoy Publius Scipion, ſurnommé Naſica, diſoit auſſi tousjours, « Il me ſemble expedient que Car» thage demeure ». Car ce perſonnage voyoit, à

mon advis, que le peuple Romain par ſa fierté inſolente commettoit beaucoup de grandes & lourdes faultes, & devenoit ſi haultain à cauſe de ſes proſperitez qui luy elevoyent le cueur, que le ſenat ne le pouvoit plus qu'à grande peine contenir, & que par le moyen de la trop grande authorité qu'il ſe donnoit, il tiroit à force toute la ville, là où ſa fantaiſie le poulſoit. A raiſon dequoy il vouloit que ceſte crainte de la cité de Carthage demouraſt tousjours, comme une bride pour retenir l'inſolence du peuple Romain, eſtimant que les Carthaginois n'eſtoyent pas aſſez puiſſans pour combatre, ne pour vaincre les Romains, mais qu'ilz l'eſtoyent auſſi trop pour les contemner, & ne les craindre point. Caton repliquoit au contraire, que c'eſtoit enquoy il y avoit plus de danger, qu'une cité de tout temps groſſe & puiſſanre, & lors devenue ſage pour avoir eſté chaſtiée par pluſieurs pertes & pluſieurs adverſitez, demouraſt tousjours au guet à eſpier le peuple Romain, qui faiſoit du cheval eſchappé, & qui par une licence effrenée qu'il ſe donnoit luy meſme, commettoit de bien grands erreurs : au moyen dequoy luy ſembloit, que ce n'eſtoit pas ſagement adviſé de ne luy point oſter du tout le danger du dehors, & la crainte de perdre ſon empire, quand on luy laiſſoit au de-

dans les moyens de retumber tousjours en ſes faultes.

LVI. Voilà comme lon tient que Caton fut cauſe de la tierce & derniere guerre des Romains à l'encontre des Carthaginois. Mais au reſte quand elle fut commencée, il mourut, & avant que mourir il prophetiſa, par maniere de dire, qui ſeroit celuy qui y mettroit fin. C'eſtoit le ſecond Scipion, qui pour lors eſtant jeune homme, avoit charge de mille hommes de pied ſeulement: mais en toutes les rencontres, & par tout où il y avoit des affaires, il faiſoit tousjours des actes de bons ſens & de grande hardieſſe, dont les nouvelles venoyent ordinairement à Rome: & Caton les oyant reciter, prononcea, comme lon dit, ces deux vers d'Homere [1],

Celuy là ſeul eſt du nombre des ſages,
Les autres tous ne ſont qu'umbres volages.

Laquelle prophetie Scipion bien toſt après confirma par effect, & monſtra eſtre veritable. Au demourant la poſterité que Caton laiſſa, fut un filz de ſa ſeconde femme: lequel, comme nous avons dit, fut ſurnommé à cauſe de ſa mere, Caton le Salonien, & un petit filz de ſon filz aiſné qui eſtoit mort avant luy. Ceſtuy Caton

[1] Odyſſée, Liv. x, vers 495.

Salonien

Salonien deceda eſtant prætеur, mais il laiſſa un filz lequel parvint à la dignité conſulaire, & fut ayeul de Caton [1], que lon ſurnomme le philoſophe, l'un des plus vertueux & des plus renommez perſonnages de ſon temps.

LA COMPARAISON

D'ARISTIDES AVEC MARCUS CATO.

OR maintenant que nous avons recueilly par eſcrit les plus notables choſes & plus dignes de memoire de ces deux grands perſonnages, ſi nous voulons conferer toute la vie de l'un en bloc à toute la vie de l'autre, il ne ſera pas à l'adventure bien aiſé de diſcerner la difference qu'il y a de l'un à l'autre, eſtant obſcurcie & cachée ſoubz pluſieurs grandes ſimilitudes qu'ilz ont entre eulx: mais ſi nous venons à les comparer l'un à l'autre par le ménu, comme nous ferions quelques œuvres de poëſie, ou quelques tableaux de portraitture, tout premierement nous trouverons qu'ilz ont cela de commun entre eulx, que ſans avoir eu autre choſe qui les avanceaſt, ne qui les recommandaſt, que leur ſeule vertu & propre

[1] Caton d'Utique.

ſuffiſance, ilz ont tous deux gouverné leur choſe publique, où ilz ont acquis grand honneur & grande reputation.

II. Mais il me ſemble que quand Ariſtides vint à s'entremettre des affaires publiques, l'eſtat & ſeigneurie d'Athenes n'eſtoit pas encore grande choſe, & qu'il luy fut facile de ſe mettre en avant, par ce que les autres gouverneurs & capitaines qui eſtoyent de ſon temps, & ſes concurrens, n'eſtoyent pas fort riches ny fort apparents par deſſus les autres. Car la taxe des plus riches, qui fuſſent lors à Athenes, eſtoit de ceulx qui pouvoyent avoir de revenu la valeur de cinq cents minots de bled & au deſſus, & les appelloit on pour ceſte cauſe Pentacoſiomedimni[1]. La ſeconde taxe eſtoit de ceux qui en avoyent vaillant trois cents, & les appelloit on les Chevaliers. La troiſieme & derniere eſtoit de deux cents, & les appelloit on Zeugitæ. Là où Marcus Cato ſortant d'une petite villette & d'une vie champeſtre & ruſtique, s'alla tout d'un plein ſault jetter, comme par maniere de dire, en une mer infinie du gouvernement de la choſe publique romaine, laquelle n'eſtoit plus gouvernée par de telz gouverneurs & capitaines qu'eſtoyent anciennement un Curius, un Fabricius, un Oſtilius. Car le peu-

[1] Voyez la Vie de Solon, chap. xxx, Tom. I, pag. 357, où il eſt parlé de ces claſſes d'Athènes & de leur revenu.

ple Romain ne donnoit plus les magiſtrats & offices à telz ſimples gens beſongnans de leurs bras, qui vinſſent tout freſchement de mener la charrue ou de manier la houe, ains eſtoit ja accouſtumé à regarder à la nobleſſe des maiſons, aux richeſſes, à ceux qui leur donnoyent argent, ou qui les prioyent à grande inſtance pour les avoir : & pour la grandeur de ſon empire & de ſa puiſſance ſe faiſoit faire la cour par ceux qui aſpiroyent aux honneurs & eſtats de la choſe publique : & ſi n'eſtoit pas choſe pareille d'avoir pour concurrent & adverſaire un Themiſtocles, lequel n'eſtoit ny de maiſon noble, ny gueres riche : car on dit que tout le bien que ſon pere luy laiſſa, ne valoit que quatre ou cinq talents [1], quand il commencea à s'entremettre des affaires de la choſe publique, au prix que de combatre du premier lieu d'honneur & d'authorité contre un Scipion l'Africain, un Servilius Galba, un Quintius Flaminius, ſans avoir autre ſupport ny autre appuy ne moyen, que une langue librement parlante pour la raiſon & pour la juſtice.

III. Davantage Ariſtides en la bataille de Marathon, & en celle de Platæes n'eſtoit que l'un de dix capitaines des Atheniens : là où Caton fut eleu un de deux au conſulat entre pluſieurs

[1] Grec, cinq ou trois talents, c'eſt-à-dire, 23,343 ou 14,006 livres de notre monnoie.

grands & puiſſans competiteurs, & l'un de deux auſſi à la cenſure devant ſept autres pourſuyvans, qui eſtoyent des plus notables perſonnages de toute la ville, leſquelz il ſurmonta. Et ſi y a plus, que Ariſtides en nulle victoire ne fut onques le premier : car en celle de Marathon, Miltiades emporta le premier lieu, en celle de Salamine Themiſtocles, & en celle de Platæes Pauſanias, comme dit Herodotus, qui eſcrit qu'il y gaigna une très-belle victoire. Encore y en a il qui debatent pour le ſecond lieu à l'encontre d'Ariſtides, comme un Sophanes, un Amynias, un Callimachus, & un Cynegirus, qui tous feirent de grands actes de prouëſſes en ces batailles là : & à l'oppoſite, Caton non ſeulement eſtoit chef, & le premier de toute ſon armée en prouëſſe & en conſeil, durant la guerre qu'il feit en Heſpagne au temps de ſon conſulat : mais auſſi depuis en la journée où le roy Antiochus fut desfaict au pas des Thermopyles, où il n'eſtoit que capitaine de mille hommes de pied ſoubz la charge d'un autre qui eſtoit conſul, il emporta l'honneur de la victoire, ayant ouvert les portes aux Romains pour courir ſus à Antiochus, en l'allant ſurprendre & aſſaillir par derriere, lors qu'il ne cuidoit avoir affaire que de front, & qu'il ne regardoit que devant luy : car celle victoire, qui ſans point de doubte eſt un des chefs d'œuvres

de Caton, chaſſa l'Aſie hors de la Grece, & ouvrit & feit le chemin à Lucius Scipio, pour paſſer depuis en Aſie.

IV. Ainſi donques quant aux faicts d'armes, ne l'un ne l'autre ne fut onques vaincu ne desfaict en bataille : mais en paix & en matiere de gouvernement Ariſtides a eſté vaincu & ſupplanté par Themiſtocles, qui par ſes menées feit tant qu'il le jetta hors d'Athenes, & l'envoya pour un temps en exil : là où Caton ayant pour ennemis conjurez preſque tous les plus grands, les plus nobles & les plus puiſſans hommes qui fuſſent de ſon temps à Rome, & ayant continuellement tousjours combatu contre eulx, juſques au decours de ſa vieilleſſe, ſe garda bien, comme un ferme & roide champion de lucte, d'eſtre renverſé par terre, & ne tumba jamais. Car il a accuſé pluſieurs en jugement publique, & pluſieurs l'ont accuſé auſſi : mais il en a faict condamner beaucoup, & luy ne le fut jamais une ſeule fois, ayant pour toute defenſe de ſa vie & de ſon innocence ſa langue, qui luy eſtoit un util, dont il ſe ſçavoit très bien aider à faire de belles & grandes choſes, & auquel, ſelon mon advis, on doibt plus toſt attribuer ce qu'il n'a jamais rien ſouffert indignement, ny n'a onques eſté condamné injuſtement, que non pas à la faveur de

fortune, ny à la ſauvegarde d'aucun dieu[1]. Car c'eſt veritablement une très grande partie que l'eloquence, comme le teſmoigne bien ce qu'Antipater eſcrit du philoſophe Ariſtote après ſa mort, diſant qu'entre les autres ſingulieres graces & perfections qui eſtoyent en luy, il avoit celle là ſouveraine, qu'il perſuadoit ce qu'il vouloit.

V. Or eſt ce une maxime confeſſée de tout le monde, que l'homme ne ſçauroit avoir ny acquerir une vertu ne ſcience plus grande que la Politique, c'eſt à dire, l'art de ſçavoir gouverner & regir une grande multitude d'hommes, comme eſt une groſſe cité : de laquelle ſcience, ſelon l'opinion de pluſieurs, l'Oeconomique, c'eſt à dire, l'art de bien regir un meſnage, eſt l'une des principales parties, attendu que une cité n'eſt autre choſe qu'une aſſemblée de pluſieurs meſnages & maiſons enſemble, & eſt adonc la cité forte & puiſſante en public, quand les habitans & citoyens d'icelle ſont riches & opulents en leur particulier. Et pouttant Lycurgus qui bannit l'or & l'argent de Lacedæmone, y eſtabliſſant de la

[1] Grec, ou à ſon Génie. Tout le monde ſait que les anciens croyoient à des génies d'une nature intermédiaire entre leurs dieux & les hommes; c'étoient eux qui par leurs conſeils & leur influence déterminoient les arrêts conditionnels du deſtin. Homere n'a point connu cette eſpèce, non plus que la Fortune. Chez lui ce ſont des dieux ſubalternes qui rempliſſent ces fonctions.

monnoye de fer, lequel encore eſtoit corrompu & gaſté avec du feu & du vinaigre, ne defendit pas à ſes citoyens ceſte diligence de meſnager : car il retrancha bien la ſuperfluité, les delices, l'avarice & l'ardeur d'amaſſer, qui accompagnent ordinairement les richeſſes : mais auſſi eut il l'œil autant que reformateur des loix qui fut onques, que ſes citoyens euſſent proviſion de toutes choſes requiſes & neceſſaires à la vie de l'homme, craignant de voir habiter en ſa cité, & jouïr des privileges d'icelle, un [1] deſert, neceſſiteux & indigent, ſans heritage ne maiſon, encore plus qu'un preſumptueux, inſolent & ſuperbe pour ſa grande richeſſe.

VI. Si m'eſt advis que Caton ne fut pas moins bon pere de famille, que bon & ſage gouverneür de choſe publique : car il augmenta honeſtement ſon bien, & ſi enſeigna aux autres le moyen de l'accroiſtre par bon meſnage, & par intelligence du labourage, ès livres qu'il en a eſcripts, où il a recueilly pluſieurs beaux & bons preceptes ſervans à ce. Mais Ariſtides au contraire par ſa pauvreté a diffamé & rendu odieuſe la juſtice, comme celle qui fait l'homme pauvre, & ruine une maiſon, eſtant plus profitable à tous autres, qu'à ceulx qui l'ont & qui l'exercent : & toutes fois le poëte Heſiode qui nous recommande

[1] Un homme ſans reſſources.

tant & ſi fort la juſtice, nous admoneſte quand & quand d'entendre diligemment au meſnage, blaſmant la pareſſe de ne vouloir rien faire, comme le commencement & la ſource de toute injuſtice. Et pourtant me ſemble il que Homere parle très ſagement en un paſſage, où il dit[1]:

Je n'ay jamais aimé à beſongner,
Ny du meſnage aucunement ſoigner,
Pour mes enfans nourrir, & biens acquerre:
Ains ay aimé les armes & la guerre,
Courir en mer ſur fuſtes & galeres,
Manier dards & ſagettes legeres.

Comme nous voulant donner à entendre, que ce ſont deux choſes relatives neceſſairement enchainées l'une avec l'autre, que celuy qui n'a ſoing du ſien & de ſa maiſon, vive injuſtement & prenne de l'autruy: car la juſtice n'eſt pas comme l'huile que les medecins diſent eſtre très ſaine au corps humain, ſi lon en uſe par le dehors, & au contraire très mauvaiſe, ſi lon en uſe par le dedans: ny ne doibt pas l'homme juſte eſtre profitable aux eſtrangers, & cependant n'avoir ſoing ny de ſoy ny des ſiens.

VII. A l'occaſion dequoy il m'eſt advis, que la vertu politique & civile d'Ariſtides eſtoit defectueuſe en ceſt endroit, s'il eſt vray ce que la plus part des autheurs en eſcrit, qu'il n'eut pas la pro-

[1] Homere, Odyſſée, Liv. XIV, vers 222.

voyance de laiſſer ſeulement à ſes filles dequoy les marier, ny dequoy ſe faire enterrer : là où la maiſon de Caton, juſques à la quatrieme ligne, bailla des prætеurs & des conſulz à Rome : car les enfans de ſes enfans, & encore plus bas, les enfans des enfans de ſes enfans, obteindrent à Rome des plus honorables offices & eſtats. Et Ariſtides qui fut de ſon temps le premier homme de la Grèce, laiſſa ſa poſtérité en ſi grande & ſi extreme pauvreté, que les uns furent contraincts de faire les devins, qui vont interpretans les ſonges & diſans la bonne adventure pour gaigner leur vie, & les autres de demander publiquement l'aumoſne par neceſſité : & ne laiſſa moyen à pas un d'eulx de penſer à faire choſe aucune grande ny digne de luy.

VIII. Mais au rebours, cela eſt le premier poinct, auquel on pourroit faire inſtance & le rappeller en doubte : car pauvreté n'eſt nulle part mauvaiſe ny deshoneſte de ſoymeſme, ſinon là où elle eſt ſigne de pareſſe, de vie deſordonnée, de ſuperfluité & de folie : car quand elle ſe treuve en un perſonnage bien vivant, laborieux, diligent, juſte, vaillant, ſage & bien gouvernant une choſe publique, alors elle eſt une grande preuve de magnanimité & de grandeur de courage, pource qu'il n'eſt pas poſſible que celuy face de grandes choſes qui a le cueur ſi bas que de

penſer tousjours à de petites, ny que celuy ſecoure beaucoup d'indigens, qui luy meſme eſt indigent[1] de beaucoup de choſes: & n'eſt pas la proviſion la plus neceſſaire qui ſoit à ceulx qui ſe veulent en gens de bien meſler & entremettre du gouvernement de la choſe publique, que la richeſſe, ains eſt la ſuffiſance, laquelle eſtant contente de ſoy, & ne deſirant particulierement aucune choſe ſuperflue, ne diſtraict par ce moyen jamais celuy qui l'a, de penſer & vaquer aux affaires publiques. Car dieu eſt celuy ſeul qui n'a ſimplement & abſolument affaire de rien qui ſoit: parquoy la plus haulte vertu de l'homme & la plus approchante de la divinité, doit eſtre eſtimée celle qui fait que l'homme a beſoing de moins de choſes. Et tout ainſi comme un corps bien compoſé & bien complexionné n'a que faire ny de nourriture, ny de veſture curieuſe ne ſuperflue: auſſi une vie & une maiſon ſaine & nette s'entretient de peu de choſe, & fault que les biens ſoyent proportionnez à l'uſage & à la neceſſité, pource que celuy qui en amaſſe beaucoup & ſe paſſe de peu, n'a pas ſuffiſance. Car ſoit qu'il ne face pas grande deſpenſe, pource qu'il ne l'appete pas, il eſt fol de ſe travailler à en amaſſer plus qu'il ne luy en fault: & s'il l'appete, mais que par chicheté il n'oſe deſpendre & jouir du fruict de ſon labeur, il eſt miſerable.

[1] Ici c'eſt l'indigence morale, ou la cupidité.

IX. Suyvant laquelle raiſon je demanderois vouluntiers à Caton, Si les biens ne ſont faicts que pour en uſer, pourquoy te glorifies tu d'en avoir beaucoup amaſſé, quand peu te ſuffit? Et ſi c'eſt choſe louable, comme veritablement elle eſt, ſe contenter de pain le premier trouvé, boire du meſme vin que les valets & les manœuvres, ne ſe ſoucier point d'avoir des robbes teinctes en pourpre, ny des maiſons dont les murailles ſoyent enduittes ne creſpies, il s'enſuit, que ny Ariſtides, ny Epaminondas, ny Manius Curius, ny Caius Fabricius, n'ont rien omis ny oublié de leur devoir, quand ilz ne ſe ſont point ſouciez d'acquerir ce, dont ilz n'euſſent point voulu uſer. Car il n'eſtoit point de beſoing à un homme qui eſtimoit les raves & les naveaux l'une des meilleures viandes du monde, & qui les faiſoit luy meſme bouillir en ſon foyer, pendant que ſa femme luy peſtriſſoit du pain, de mener tant de bruit, & parler d'un aſſe [1] qui valoit environ quatre deniers & maille, ny ſe travailler d'eſcrire par quel art & induſtrie lon ſe peult bien toſt enrichir. Car il eſt bien vray, que c'eſt une belle choſe & louable que le contentement de peu, & la ſuffiſance: mais c'eſt pour autant qu'elle nous exempte de deſirer les choſes non neceſſaires, & de nous en ſoucier. Et pourtant trouve lon qu'Ariſtides dit au plaidoyer de la

[1] L'as, ou l'aſſe, valoit environ un ſou de notre monnoie.

cauſe du riche Callias, que ceulx qui eſtoyent pauvres malgré eulx devoyent bien avoir honte de pauvreté: mais au contraire, que ceulx qui l'eſtoyent vouluntairement s'en pouvoyent & devoyent glorifier: car ce ſeroit ſottiſe de penſer que la pauvreté d'Ariſtides procedaſt de laſcheté de cueur & de pareſſe, attendu qu'il pouvoit, ſans commettre choſe aucune mauvaiſe ny deshoneſte, s'enrichir promptement, en prenant ſeulement la deſpouille de quelqu'un des barbares qu'il avoit desfaits, & ſe ſaiſiſſant de quelqu'une de leurs tentes. Mais c'eſt deſormais aſſez diſcouru ſur ce poinct.

X. Au demourant quant aux victoires & batailles gaignées par Caton, elles n'adjouſterent preſque rien à l'empire de Rome, lequel eſtoit desja ſi grand qu'il n'en pouvoit gueres accroiſtre: mais celles d'Ariſtides ſont les principaux & les plus memorables faicts d'armes que feirent onques les Grecs, comme la journée de Marathon, la bataille de Salamine & celle de Platæes: & ſi n'eſt pas raiſonnable de comparer le roy Antiochus au roy Xerxes, ny les murailles des villes d'Heſpagne que Caton feit demolir, à tant de milliers de Barbares, qui lors furent desfaits & paſſez au fil de l'eſpée par les Grecs, tant ſur la terre que ſur la mer: ès quelz actes Ariſtides ne fut à nul ſecond, quant à l'effect de mettre

vaillamment la main à l'œuvre, mais bien en ceda il la pompe & la gloire à ceulx qui l'appetoyent plus que luy, tout auſſi facilement, comme il quitta l'or & l'argent à ceux qui en avoyent plus affaire que luy : en quoy il monſtra qu'il eſtoit plus excellent, & plus digne perſonnage qu'eulx tous.

XI. Au reſte, quant à moy je ne veux point reprendre la couſtume de Caton, de ſe louer ſoymeſme ſi haultement, & de ſe preferer à tous les autres, comme que luy meſme en quelque ſiene harengue dit, que ſe louer ſoymeſme eſt autant importun, comme ſe deſpriſer & blaſmer : mais bien me ſemble il, que celuy là eſt plus parfaict en vertu qui n'appete point qu'autres le louent, que celuy qui ſe louë ordinairement ſoymeſme : car n'eſtre point ambitieux, eſt une grande partie de la privaulté & facilité requiſe à celuy qui veult vivre entre les hommes au gouvernement d'une choſe publique : & au contraire l'ambition eſt un vice fort odieux, & qui ſuſcite grande envie contre celuy qui en eſt entaché, duquel Ariſtides eſtoit totalement delivré, & Caton fort taré. Car Ariſtides aida Themiſtocles ſon ennemy capital en ſes plus beaux actes, & par maniere de dire, luy ſervit de ſoudard & de ſatellite en ſa charge de capitaine general, ſe rendant miniſtre de ſa gloire : ce qui fut cauſe

de ſauver & remettre ſus la ville d'Athenes. Et au contraire, Caton s'oppoſant & reſiſtant aux entrepriſes de Scipion, cuida empeſcher ſon voyage & ſon expedition de Carthage, en laquelle il desfeit Hannibal, qui juſques là avoit eſté invincible, encore à la fin luy dreſſant tousjours quelques ſouſpeçons & quelques calumnies, il ne ceſſa jamais qu'il ne l'euſt chaſſé hors de la ville quant à luy, & fait condamner très ignominieuſement Lucius Scipion ſon frere, de larcin & de malverſation en ſa charge.

XII. Davantage quant à la temperance & continence que Caton a tousjours exaltée & ornée de très belles & très grandes louanges, Ariſtides veritablement l'a tousjours gardée nette & immaculée. Mais les nopces ſecondes que feit Caton, prenant en mariage une fille, qui n'eſtoit ny de maiſon convenable à ſa dignité, ny d'aage ſortable à la ſiene, le rendit grandement, & non ſans apparente raiſon, ſuſpect d'avoir eſté luxurieux : car on ne le ſauroit nullement excuſer, ne luy donner couleur qui ſoit honeſte, en ce qu'eſtant ja hors d'aage de marier, il amena à ſon filz marié & à ſa belle fille une maraſtre en ſa maiſon, & encore la fille d'un greffier, & qui ſervoit de notaire & de ſcribe publiquement pour de l'argent à qui le vouloit employer : car ſoit qu'il le feiſt par appetit de volupté, ou par deſ-

pit, pour ſe venger de ce que ſon filz avoit regardé ſa garſe de mauvais œil, l'un & l'autre tourne tousjours à ſa honte, & autant l'effect que la cauſe. Et la couverture qu'il allegua à ſon filz par laquelle il diſoit qu'il ſe remarioit, n'eſtoit point veritable : car ſi veritablement il euſt eu deſir d'engendrer autres enfans, qui fuſſent auſſi gens de bien comme eſtoit ſon filz aiſné, ainſi qu'il diſoit, il devoit donques dès incontinent que ſa femme fut morte y prouvoir, & faire diligence de trouver une autre femme de quelque honeſte maiſon, non pas ſe contenter de coucher avec une garſe commune, juſques à ce que ſon filz s'en fuſt apperceu, & puis quand il ſe veit deſcouvert, s'allier de celuy, non duquel l'alliance luy eſtoit plus honorable, mais plus aiſée & plus facile à avoir.

OBSERVATIONS

SUR LA VIE DE PAUL ÉMILE.

CHAP. L. Sous le regne de Seſoſtris, le pentecontore fut inventé en Égypte ; tel fut le vaiſſeau avec lequel Danaüs paſſa en Grèce; tel fut le fameux vaiſſeau qui porta les héros Grecs à la Colchide ; appellé Argo, du nom de ſon conſtructeur : il avoit cinquante rameurs, vingt-cinq de chaque côté.

Les premieres trières ou galères à trois rangs de rames furent inventées à Corinthe environ 700 ans avant J. C. Elles n'étoient encore couvertes qu'à la proue & à la poupe, au tems de l'invaſion de Xerxès dans la Grèce. Peu après les Athéniens eurent des vaiſſeaux pontés, dont l'idée eſt due aux Thaſiens.

La trirême avoit trois rangs de rameurs de chaque côté, placés à des hauteurs graduées. Ceux qui étoient rangés ſur la partie la plus baſſe du vaiſſeau, s'appelloient thalamites, ceux d'en haut thranites, ceux du milieu zygites. Au tems de la guerre du Peloponnèſe, les trirêmes grecques portoient juſqu'à deux cents hommes. Elles ne tiroient pas quatre pieds d'eau. Elles étoient ſi légères qu'on les faiſoit paſſer par-deſſus des iſthmes. Elles faiſoient juſqu'à cinquante lieues par jour.

Denys l'ancien, tyran de Syracuſe, fit le premier conſtruire des pentères, ou vaiſſeaux à cinq rangs de rameurs, environ 400 ans avant notre ère. Alexandre le Grand alla juſqu'à douze rangs. Environ 300 ans avant J. C. Demétrius Poliorcète fit exécuter une galère à ſeize rangs.

Peu

Peu de tems après, Ptolémée Philadelphe augmenta le nombre juſqu'à quarante. Enfin ſous Ptolémée Philopator on en vit une de cinquante rangs, à ce que dit Pline.

Ces nouvelles grandeurs néceſſiterent ſans doute auſſi de nouvelles diſtributions. Il eſt aiſé de concevoir que, ſi on établiſſoit quarante ou cinquante rameurs en amphithéatre, il n'y a point de force humaine qui pût mouvoir la cinquantieme rame ſupérieure. Voici la maniere très-ingénieuſe dont M. Le Roy ſauve cette difficulté, d'après un paſſage des Tactiques de Léon, qui nous paroît déciſif. Qu'on ſuppoſe un ſeul rameur ſur la rame d'en bas, deux ſur celle d'au-deſſus, enſuite trois, on trouvera que la trière ou trirême aura trois files ou rangs de rameurs, dans la longueur du vaiſſeau, & deux rangs de rames en hauteur; l'exère ſix files dans la longueur, & trois dans la hauteur. Si on prend deux pour la différence de la progreſſion en cette maniere, 1. 3. 5. 7. on trouvera que la decaexère ou galère à ſeize rangs de rames, dont il s'agit en cet endroit de Plutarque, avec ſeize files de rameurs dans la longueur, n'en avoit cependant que quatre rangs en hauteur. Enfin ſi on commençoit la progreſſion par le nombre 6. on trouveroit que dans la galère à cinquante rangs de Philopator, les cinquante files de rameurs auroient pu être diſtribuées ſur cinq gradins, ou cinq rangs de hauteur, dont le dernier auroit eu quatorze rameurs ſur une rame.

SUR LA VIE DE TIMOLÉON.

Chap. XXXV. Le lecteur ne ſera peut-être pas fâché de trouver ici une deſcription ſommaire, qui l'aide à ſe faire une idée de ce champ de bataille, & à ſuivre plus facilement les campagnes de Timoléon.

La Sicile eſt traverſée dans toute ſon étendue par des chaînes de montagnes. Les deux plus hautes ſont au nord-eſt; l'Etna qui s'étend juſqu'au promontoire de Pélore; au ſud-oueſt l'Eryx, ſur lequel étoit un temple de Vénus. Celle-ci deſcend au ſud juſqu'au promontoire Lilybée. Entre deux ſont les monts Héréens qui viennent au ſud-eſt joindre le promontoire de Pachyme. A l'occident des monts Héréens, d'où deſcend au midi l'un des fleuves Himères, eſt le mont Cratas, d'où coule vers le nord l'autre Himère, & baigne près de ſon embouchure la ville du même nom. Entre les deux ſont le mont Nébrodès, au-deſſous les Collines Gémelles, & à droite du côté du mont Héréen, le mont Maron. De la partie ſeptentrionale du mont Cratas deſcend vers le ſud-oueſt le fleuve Hypſa, qui ſe jette dans la mer auprès de Sélinonte. La Crimèſe ou Crimiſe, qui coule plus à l'oueſt, vient ſe joindre à lui près d'Entelle, ville dont la latitude eſt de quelques lieues plus méridionale que Syracuſe, mais preſque à l'autre extrémité de la Sicile. Ce fut ſur les bords de cette riviere que Timoléon battit les Carthaginois qui étoient entrés dans la Sicile par le promontoire de Lilybée.

SUR LA VIE DE MARCELLUS.

CHAP. I. La maniere dont ceci eſt exprimé n'eſt pas propre à fixer des idées préciſes ſur l'âge militaire des Romains.

Tout Romain étoit obligé au ſervice militaire depuis la puberté, (dix-ſept ans, ſuivant les ordonnances du roi Servius Tullius) juſqu'à quarante-ſix ans. Après ce terme ils ne pouvoient plus y être contraints, excepté dans les guerres des Gaulois, où toute exemption ceſſoit.

Quant aux ſénateurs, une fois qu'ils étoient entrés dans

le ſénat, ils ne faiſoient plus de ſervice comme particulier ; mais on les employoit pour le commandement des armées en qualité de conſuls, de proconſuls, &c. On ſent bien que c'eſt quand il s'agit d'obéir, & non pas de commander, qu'on réclame des exemptions. Néanmoins la vieilleſſe ne pouvoit manquer d'être une excuſe légitime. Et ſi on a vu Paul Émile forcé en quelque ſorte, à l'âge de ſoixante ans, d'accepter le conſulat pour faire la guerre à Perſée, on reconnoît bien aiſément que c'étoit une violence faire par l'eſtime & la faveur publique, & non pas une contrainte prononcée par la loi, puiſqu'il ne fut nommé qu'après s'être préſenté parmi les candidats.

A Lacédémone, l'âge militaire commençoit à la puberté, pour finir vers ſoixante ans. Chez les Athéniens les jeunes gens prenoient les armes à dix-huit ans. On les employoit juſqu'à vingt, à la garde de la ville & des forts de l'Attique ; enſuite ils ſervoient dans les armées juſqu'à quarante ans. La néceſſité ſeule obligeoit quelquefois d'aller au-delà.

CHAP. XXI. L'oracle de Delphes avoit demandé, ſuivant Eratoſthêne, un autel cubique, double de celui qui étoit déja dans le temple. Pour réſoudre ce problême, il falloit trouver deux moyennes proportionnelles entre 1 & 2. Car ſi on établit cette proportion continue, 1 eſt à x comme x eſt à y, comme y eſt à 2, ce qu'on écrit ainſi : $\dddot{=}$ 1 : x : y : 2 ; x repréſentera la ligne dont le cube ſera double de 1. C'eſt à quoi on ne peut parvenir avec le ſeul ſecours de la ligne droite & circulaire. Il faut employer des courbes d'un ordre ſupérieur, ou des machines dont le mouvement compoſé ne conduit pas véritablement à un réſultat géométriquement rigoureux, mais ſuffit néanmoins dans la pratique. Tel étoit le méſolabe ou méſo-

graphe dont il s'agit ici. L'un & l'autre moyens furent employés par Platon, & par d'autres philoſophes contemporains & poſtérieurs. *Voyez* l'Hiſtoire des recherches ſur la quadrature du cercle, par M. de Montucla.

CHAP. XXIV. Voici la deſcription qu'en donne Polybe. Marcellus fit avancer huit galères à cinq rangs de rameurs, attachées deux à deux par les côtés correſpondans dont on avoit ſupprimé les rames. Sur les bordages des vaiſſeaux ainſi réunis étoit couchée une échelle de quatre pieds de large, aſſez longue pour atteindre la hauteur des murs, quand elle ſeroit dreſſée. Les côtés étoient garnis de maniere à mettre les ſoldats à couvert des traits pendant qu'ils monteroient. A l'extrémité antérieure de l'échelle étoient attachées des cordes qui paſſant dans des poulies fixées ſur les mâts, alloient redeſcendre aux pouppes. Lorſque les vaiſſeaux étoient ſuffiſamment approchés de la muraille, alors des gens placés à la pouppe, dreſſoient l'échelle en tirant ſur eux les cordages qui paſſoient par-deſſus les mâts, tandis que d'autres placés à la proue, les aidoient en pouſſant ſur l'échelle, & la ſoutenoient avec des pieux ou piquets. Après quoi on aſſujettiſſoit les pieds de l'échelle ſur les bordages des deux vaiſſeaux avec des cables. C'eſt cet enſemble de l'échelle, des cordages paſſans par-deſſus les mâts, & des mâts que Polybe dit avoir quelque reſſemblance avec la ſambyce, inſtrument de muſique que Suidas appelle une guitare triangulaire, dont la forme de notre harpe n'eſt pas éloignée. L'échelle ſe terminoit dans ſa partie ſupérieure par un plancher bordé de claies ſur les trois côtés extérieurs; quatre ſoldats pouvoient y tenir. Et lorſqu'ils avoient tué ou chaſſé ceux qui défendoient l'accès du mur vis-à-vis d'eux, ils ôtoient les claies, & paſſoient ſur le rempart, où ils étoient bientôt joints par les ſoldats qui montoient à leur ſuite.

CHAP. XXVII. Ce fut à l'aſpect de ce monument que Ciceron reconnut le tombeau du géomètre, lorſqu'il alla à Syracuſe pour faire ſes informations contre Verrès. Archimède avoit trouvé le premier que la ſolidité d'une ſphère inſcrite dans un cylindre, qui a par conſéquent même hauteur & même diamètre, eſt les deux tiers de la ſolidité du cylindre.

CHAP. XXIX. Pluſieurs modernes veulent que le mot grec, qu'Amyot a traduit ici par des angles, ſignifie des cadrans. Mais la traduction d'Amyot eſt préférable. Deux regles qui formeroient entr'elles un angle d'un demi-degré, comprendroient & meſureroient en effet la grandeur apparente du diamètre du ſoleil. Ce paſſage eſt d'autant plus précieux, qu'il conſtate une découverte des anciens, que les modernes ne ſavoient pas remonter à une origine ſi reculée.

COMPARAISON.

CHAP. III. Je n'entends point du tout ce que Plutarque veut dire ici. Car de croire qu'Annibal ait conſenti à perdre en diverſes rencontres pluſieurs milliers d'hommes, pour tromper Marcellus, cela ne paroît guères probable, & ne s'accorde ni avec les récits de Plutarque & des autres Hiſtoriens, ni avec les paroles qui lui échapperent en différentes occaſions, & que Plutarque rapporte dans cette vie de Marcellus. Mais je ſuis perſuadé avec M. Reiske qu'il y a une faute dans le texte, & qu'au lieu de ψεύδωμα que je ne connois pas, il faut lire ψευδόπτωμα, qui ſignifie à la lettre, fauſſe chûte, & dont voici l'explication donnée par le ſcholiaſte d'Ariſtophane. C'eſt, dit-il, une ſorte de manége pratiqué par les lutteurs. S'il arrive que l'un d'eux, tombé ſur l'épaule, ſoit aſſez heureux pour ſe

relever promptement, il eſſuie la pouſſiere dont l'empreinte dépoſeroit de ſa chûte, qu'il nie; & recommençant le combat, il terraſſe quelquefois ſon adverſaire, & remporte le prix d'une victoire contre laquelle ſon accident ne peut militer, parce qu'il n'y a plus rien qui le prouve. Or cette idée convient parfaitement aux déſavantages paſſagers & peu déciſifs d'Annibal vis-à-vis de Marcellus, qui ſe terminerent enfin par l'avantage le plus déciſif pour le Carthaginois, par la mort du général Romain.

SUR LA VIE D'ARISTIDE.

CHAP. I. Le nom de Chorége a eu deux ſignifications très-différentes, ſuivant les époques. Dans l'acception poſtérieure, il déſigne des entrepreneurs, qui moyennant une certaine ſomme, ſe chargeoient des chœurs dans des fêtes que les Athéniens célébroient en l'honneur de Bacchus. C'étoit un emploi lucratif & mercénaire par conſéquent. Antérieurement on donnoit ce nom au citoyen que ſa tribu choiſiſſoit pour préſider à l'ordonnance, & fournir les frais de ces chœurs. C'étoit donc une fonction honorable, mais diſpendieuſe, comme on peut le conclure de pluſieurs paſſages de Demoſthêne & d'autres écrivains Attiques.

CHAP. XXXIX. On voit au ſeptieme livre de l'Iliade d'Homère, en l'interprètant d'après les termes exprès de l'Ajax de Sophocle, lorſqu'il eſt queſtion de tirer au ſort le guerrier qui doit combattre contre Hector en champ clos, les héros pétrir chacun une boule de terre, qu'ils jettent dans un caſque après l'avoir marquée d'une empreinte propre à la faire reconnoître. C'eſt à cet ancien uſage qu'Amompharetus fait alluſion en ce moment. La

groſſeur & la peſanteur de la pierre caractériſent la fermeté immuable de ſa réſolution.

CHAP. XLVII. Anciennement l'année attique étoit compoſée de douze mois lunaires, alternativement de 29 & 30 jours, pour la commodité de l'uſage, parce que le mois lunaire eſt de 29 jours & demi. On appelloit pleins, les mois de 30 jours; creux, les mois de 29. Ce qui ſe faiſoit en ſupprimant le 29e jour, & en paſſant du 28 au 30, ſans compter, ni nommer le 29, qui s'appelloit par cette raiſon jour exemptile, ou ſupprimé. Ainſi l'année attique étoit cenſée de 360 jours, & les mois de 30 jours chacun. Mais il y en avoit effectivement 6 de 29 jours ſeulement, & l'année n'étoit en réalité que de 354. Cela dura juſqu'à la premiere année de la 87e olympiade, avec laquelle commença la réforme introduite par Méton dans le calendrier. Depuis cette époque le jour exemptile fut pris de ſoixante-trois en ſoixante-trois, pendant toute la dutée de la période de 19 ans, qu'il avoit imaginée, pour faire cadrer l'année lunaire avec l'année ſolaire, au moyen des mois intercalaires.

Dix-neuf années ſolaires ſuppoſées de 365 jours, font 6935 jours, & dix-neuf années lunaires ſuppoſées de 354, n'en font que 6726. La différence eſt 209. Sept mois intercalés dans les 3, 5, 8, 11, 13, 16, & 19es années compenſoient cette différence. Telle eſt l'idée ſommaire du calendrier de Méton; car il n'eſt pas poſſible d'entrer ici dans les détails. La correction que Calippe y fit cent deux ans après, ne changea point ſa forme. Elle n'eut pour objet que la ſuppreſſion d'un jour, qui dans le calcul de Méton ſe trouvoit redondant tous les 76 ans.

Indépendamment des jours régulierement exemptiles dans cette forme d'année, le 2 du mois Boëdromion étoit tou-

jours exemptile, parce que c'étoit ce jour-là, ſuivant la fable, que Neptune & Minerve s'étoient diſputé l'Attique. C'eſt pour cela qu'on voit dans Plutarque la date de la bataille de Platée, rapportée tantôt au trois, tantôt au quatre de ce mois, ſuivant qu'il a égard ou non au jour exemptile.

J'ai cru, pour la commodité des lecteurs, devoir joindre ici les noms des mois attiques, en correſpondance avec les nôtres, avec la note des mois intercalaires & des jours exemptiles, de maniere à préſenter un tableau ſenſible.

Hécatombéon	commençant à la nouvelle lune la plus voiſine du ſolſtice d'été répondoit pour la plus grande partie à,	Juillet.
Métageitnion,		Août.
Boëdromion,	le 3 exemptile,	Septembre.
Mémactérion,		Octobre.
Pyanepſion,	le 6 exemptile,	Novembre.
Poſeidon,		Décembre.
Gamélion,	le 9 exemptile,	Janvier.
Antheſtérion,		Février.
Élaphébolion,	le 12 exemptile,	Mars.
Munychion,		Avril.
Thargélion,	le 15 exemptile,	Mai.
Scirrophorion,		Juin.

La période de Méton commença la 1 année de la 87e olympiade, 43 ans avant J. C. Ainſi la 3e année de cette même olympiade on intercala un treizieme mois. Il s'appelloit le ſecond Poſeidon, & s'intercaloit après le premier; enſuite la premiere année de la 88e olympiade; puis la 4e, & ainſi de ſuite dans l'ordre que nous avons marqué ci-deſſus.

CHAP. LXVI. Outre les écrivains que Plutarque cite en

cet endroit, pluſieurs autres s'accordent encore, & ſur ce mariage, & ſur les enfans qui en naquitent. Il eſt vrai qu'il y avoit à Athènes une ancienne loi portée par Cécrops pour interdire la polygamie. Mais Hieronyme le Rhodien cité par Plutarque, a rapporté un décret du peuple d'Athènes, porté du tems de Socrate, par lequel il avoit été permis, attendu la dépopulation actuelle, de prendre une concubine dont les enfans ſeroient citoyens. Il eſt fâcheux que nous ayons perdu le morceau de Panætius, dont Plutarque parle ici. Car l'autorité d'Ariſtote, ſuivie par les écrivains poſtérieurs, eſt très-foible, puiſque l'ouvrage ſur la nobleſſe étoit déja regardé comme apocryphe du tems de Plutarque.

Au ſurplus Diogène Laërce a fait cette Myrto, fille d'Ariſtide, par une erreur qu'Athènée a fort bien relevée. Car Ariſtide eſt mort vieux, dans la deuxieme année de la ſoixante-dix-huitieme olympiade, & Socrate eſt né la troiſieme année de la ſoixante-dix-ſeptieme. Comment donc une fille d'Ariſtide, déja nubile à la mort de ſon père, auroit-elle pu donner des enfans à Socrate dans l'âge viril. Auſſi Athènée veut-il qu'elle fut fille d'un autre Ariſtide poſtérieur à celui qui fut ſurnommé le Juſte : mais la difficulté n'eſt pas la même par rapport à Plutarque, qui la donne pour ſa petite-fille. Quant à ce qu'Amyot fait dire enſuite à Plutarque : *Lyſimachus, fils de la fille ou du fils d'Ariſtide :* on ſent bien qu'il étoit impoſſible que Démétrius en propoſant, ou le Peuple en portant un décret qui le concernoit, eût ignoré quel étoit ſon père ou ſa mère. Auſſi Plutarque n'a-t-il point mis ici d'alternative ; il a dit, fils de la fille d'Ariſtide. Plutarque ne parle point non plus de Lyſimachus, par rapport à la penſion alimentaire du triobole. Il n'eſt queſtion ici que de ſa mère & de ſa tante.

CHAP. LXVII. Harmodius & Ariſtogiton porterent le premier coup à la tyrannie des Piſiſtratides, en tuant Hipparque, fils de Piſiſtrate, la troiſieme année de la ſoixante-ſixieme olympiade. Hippias, ſon frere aîné, ſe maintint encore quatre ans, & fut chaſſé par Cliſthêne, de la race des Alcméonides, ſecondé de toute ſa famille & des Lacédémoniens. On érigea alors des ſtatues à Harmodius & à Ariſtogiton, qui avoient été les victimes de la liberté de leur patrie, la $\frac{1}{4}$ de la 67 olympiade, époque de l'expulſion des rois de Rome.

N. B. Page 357, à l'avant-derniere ligne de la note : au lieu de mathématicien célèbre, liſez dialecticien célèbre. Euclide de Mègare, ville ſituée près de l'iſthme de Corinthe, chef d'une ſecte connue ſous le nom de Dialecticiens, fut un des diſciples de Socrate. Il fut fameux par la ſubtilité de ſes raiſonnemens. Diogêne Laërce lui attribue, entr'autres ouvrages, pluſieurs tragédies. Ce fut auprès de lui que Platon, âgé de trente ans, ſe retira après la mort de Socrate, à la fin de la premiere année de la quatre-vingt-treizieme olympiade. Il eſt vrai qu'on lit dans les anciennes éditions de Valère Maxime, l. VIII. ch. 12, que Platon renvoya les entrepreneurs de l'autel ſacré, dont j'ai parlé dans les obſervations ſur la vie de Marcellus, ch. 21. au géomètre Euclide. Mais il y a déja longtems qu'un ſavant a ſubſtitué dans ce paſſage de Valère Maxime le nom d'Eudoxe, géomètre en effet célèbre, contemporain & ami de Platon, à celui d'Euclide, d'après un paſſage de Plutarque, dans le traité du génie de Socrate ; & cela avec d'autant plus de raiſon, qu'il eſt conſtant que le géomètre Euclide, dont nous avons les élémens, vivoit au tems & à la cour de Ptolémée, fils de Lagus, qui s'établit ſur le trône d'Egypte après la mort d'Alexandre le Grand,

arrivée à la fin de la premiere année de la cent-quatorzieme olympiade, 324 ans avant J. C. & que par conſéquent l'époque du géomètre eſt poſtérieure d'environ quatre-vingt-dix ans à celle du dialecticien, diſciple de Socrate.

SUR LA VIE DE CATON LE CENSEUR.

CHAP. XVII. L'autorité de M. Dacier étoit trop grave, & celle de M. l'Abbé Brotier y ajoutoit trop de valeur dans mon eſprit, pour ne pas laiſſer ſubſiſter cette note telle qu'elle étoit écrite par une main accoutumée ſi longtems & avec tant de ſuccès à porter le flambeau de l'érudition & de la critique dans les ténèbres de l'antiquité; & dont les travaux ſuſpendus par les ſoins néceſſaires à ſa ſanté, ne peuvent manquer d'exciter les deſirs & les regrets du public, qui ne retrouvera pas aſſurément dans ſon ſucceſſeur à cet ouvrage particulier, de quoi le conſoler ou le dédommager. Mais après avoir rendu cet hommage de mon reſpect & de mon eſtime à mon illuſtre prédéceſſeur, je crois devoir enſuite & à l'ouvrage dont je me ſuis chargé, & au public, l'expoſé de mon opinion particuliere.

Je ne crois pas qu'il faille ici de négation, 1° parce que les auteurs de comédies ou de drames ſatyriques étant dans l'uſage de traveſtir les caractères des dieux & des héros de la fable, pour faire naître le ridicule par les contraſtes, comme on le voit en particulier dans les Grenouilles & dans les Oiſeaux d'Ariſtophane par rapport à Bacchus & à Hercule, il eſt très-poſſible que quelqu'écrivain de ce genre eût prêté à Ulyſſe ce regret ridicule pour ſon chapeau & ſa ceinture, dans une piéce connue du tems de Caton, & perdue pour nous, auſſi bien que tant d'autres. 2° Et bien plus encore, parce que ſans recourir à cette ſuppoſition, la phraſe me paroît être très-grecque, & avoir cette ſigni-

fication très-naturelle. Polybe veut, dit Caton, échappé comme Ulyſſe de l'antre du Cyclope, y retourner pour chercher ſon chapeau & ſa ceinture qu'il y a oubliés. La comparaiſon avec Ulyſſe ne roule que ſur la premiere partie de la phraſe, & ne peut porter que ſur cet objet, qui n'a pas beſoin de négation. Pour la faire tombet ſur la ſeconde partie & juſtifier la négation, il faudroit qu'Ulyſſe eût en effet oublié ſon chapeau & ſa ceinture dans la caverne de Polyphême. Et c'eſt ce dont il n'eſt fait mention dans aucun monument de cette fable.

CHAP. XXXV. Le pere Petau place la mort de Scipion l'Africain un an plus tard, d'après l'autorité de Tite-Live, dit-il, & de Polybe. Cela eſt vrai quant à Polybe, ſelon Tite-Live: mais quant à celui-ci, il dit formellement le contraire, & le prouve, en obſervant ce que Plutarque a dit plus haut, que Caton nomma prince du ſénat Lucius Valerius Flaccus, ce qui ſuppoſe que Scipion étoit déja mort, puiſque c'étoit lui qui jouiſſoit de cet honneur depuis dix ans.

CHAP. LIII. Jamais les Carthaginois ne furent alliés des Romains, ni de la maniere complette que les Grecs appelloient συμμαχία, alliance offenſive & défenſive: ni de la maniere incomplette qu'ils nommoient ἐπιμαχία, alliance défenſive ſeulement. Ils étoient, dit Plutarque, ἔνσπονδοι, mot qui déſigne des peuples conciliés par un traité, qui fixe leurs droits & leurs prétentions reſpectives.

Fin du troiſieme Volume.

TABLE

DES VIES DES HOMMES ILLUSTRES.

TOME I.

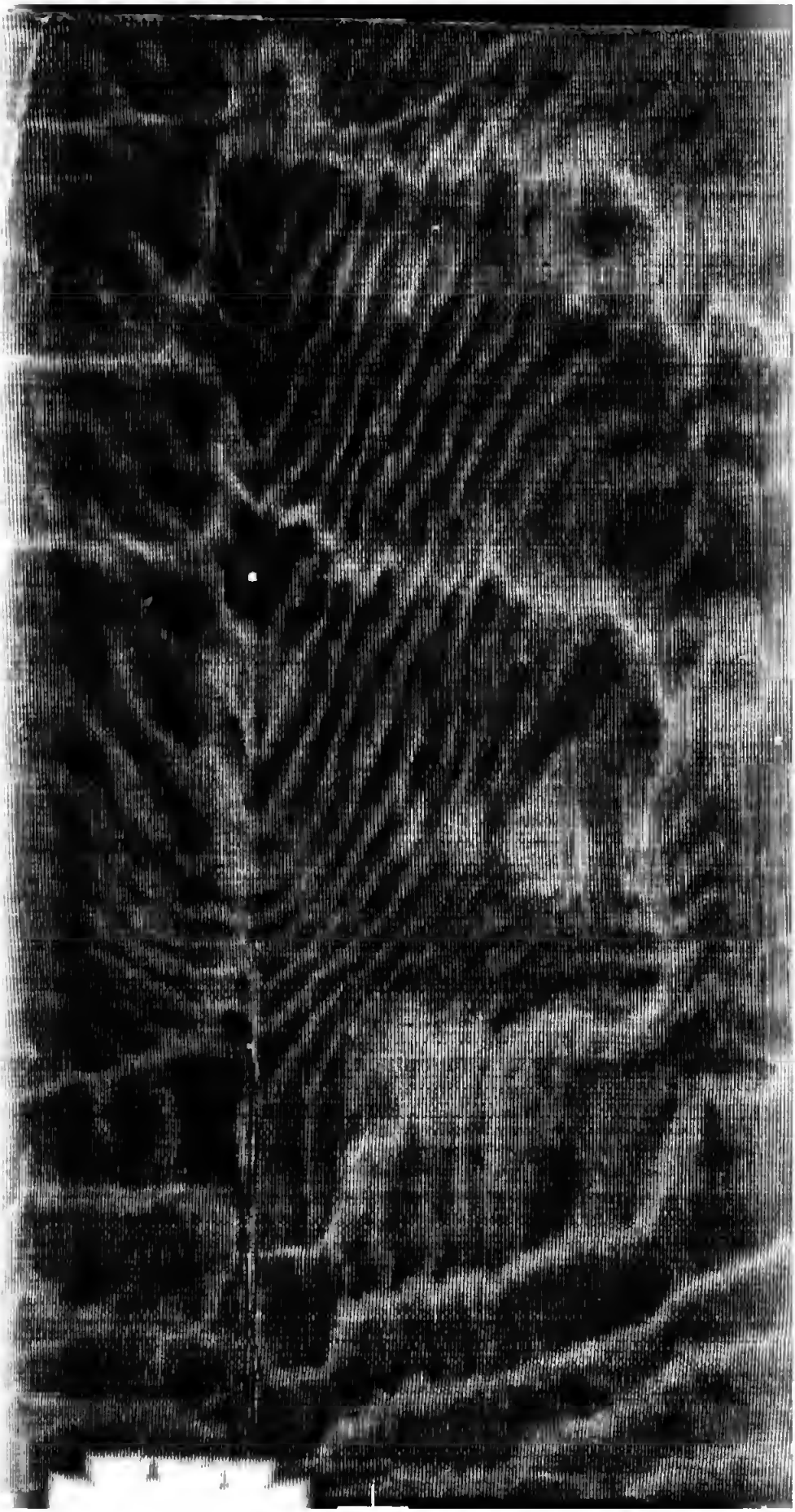
Théſée, page 3. } comparés 147.
Romulus, 75. }
Lycurgue, 159. } comparés 305.
Numa Pompilius, 244. }
Solon, 321. } comparés 447.
Publicola, 397. }
Obſervations, 456.

TOME II.

Themiſtocle, page 3. } comparés 167.
Camille, 75. }
Périclès, 178. } comparés 331.
Fabius Maximus, 267. }
Alcibiade, 340. } comparés 520.
Coriolan, 438. }
Obſervations 531.

TOME III.

Paul Émile, page 5. } comparés 174.
Timoléon, 97. }

Pélopidas, 183. } comparés 344.
Marcellus, 269. }
Ariſtides, 354. } comparés 513.
Caton le Cenſeur, 436. }
Obſervations, 528.

598775
SBN